This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN NC3U M

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE FUND GIVEN
IN MEMORY OF
GEORGE SILSBEE HALE
AND
ELLEN SEVER HALE

VIE

DE

SAINT ATHANASE

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE

DOCTEUR ET PÈRE DE L'ÉGLISE

PAR

M. L'ABBÉ PAUL BARBIER

PRÊTRE DU DIOCÈSE D'ORLÉANS

PARIS

LETOUZEY ET ANÉ, ÉDITEURS

17, RUE DU VIEUX-COLOMBIER

Tous droits réservés.

VIE

DE

SAINT ATHANASE

VIE

DE

SAINT ATHANASE

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE

DOCTEUR ET PÈRE DE L'ÉGLISE

PAR

M. L'ABBÉ PAUL BARBIER

PRÊTRE DU DIOCÈSE D'ORLÉANS

PARIS

LETOUZEY ET ANÉ, ÉDITEURS

17, RUE DU VIEUX-COLOMBIER

1888

C 611.85

Hale fund

A

SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR COULLIÉ

ÉVÊQUE D'ORLÉANS

ÉVÊCHÉ D'ORLÉANS

Orléans, le 30 juillet 1888.

MON CHER AMI,

D'après le rapport favorable qui m'a été fait, j'approuve, sans hésiter, la publication du nouvel écrit sorti de votre plume.

J'ai lu avec intérêt la *Vie de saint Hilaire*, et l'on me dit que celle de *saint Athanase* présente plus de charme encore. Recevez donc mes félicitations et mes encouragements.

C'est toujours, en effet, avec une très vive satisfaction que je vois mes prêtres, continuant les traditions orléanaises, employer, comme vous le faites, leurs loisirs à des travaux de composition qui témoignent que le goût des recherches sérieuses et le talent d'écrire sont de plus en plus en honneur parmi nous.

Agréez, mon cher ami, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† PIERRE, *év. d'Orléans.*

INTRODUCTION

On a déjà beaucoup écrit, et de belles pages, sur l'immortel évêque d'Alexandrie. Des hommes illustres que nous n'osons nommer, parce que nous avons peur de paraître téméraire en essayant d'écrire après eux, se sont tour à tour, en France, en Allemagne et en Italie, épris de la beauté de ce génie et de ce caractère. Les uns ont admiré en lui l'écrivain puissant; d'autres, le philosophe et le théologien; d'autres, l'incomparable organisateur religieux, législateur à la fois et diplomate consommé. Mais, nous sera-t-il permis de le dire? leur point de vue souvent exclusif les a empêchés de voir et de révéler Athanase tout entier; l'homme et le saint ont été trop souvent laissés dans l'ombre. Rien pourtant, ce nous semble, ne peut intéresser davantage ce public immense, qui n'est ni lettré ni savant, mais simplement curieux de ces beaux spectacles dont une grande âme est le théâtre.

C'est à ce public que nous adressions naguère *la Vie de saint Hilaire de Poitiers,* sans trop nous alarmer des lacunes que les critiques auraient à y signaler, chacun suivant son point de vue, dans les hautes sphères des lettres, de la théologie et de l'érudition. C'est au même public que nous adressons ce nouvel ouvrage. Faire revivre en un langage simple et animé une grande âme dans un grand siècle, et, sans négliger le nécessaire appui de la science, mettre cette âme en un tel jour, que le plus humble puisse la comprendre et l'aimer, tel est notre but; nous n'en avons point d'autre, et si ces modestes pages ne sont point lues sans intérêt et sans profit, nous l'aurons atteint.

Athanase fut, avant et par-dessus tout, un saint, c'est-à-dire un homme dominé et inspiré, éclairé et soutenu, dans les combats d'une existence qui ne fut qu'une bataille, par un vaste et surnaturel amour.

Ce sera là le sujet déterminé de notre étude.

Homme, oui certes, il le fut. Et si parfait qu'il soit devenu avec les jours, il est resté comme l'un de nous. Égyptien par le sang, Grec par l'éducation, il subit l'héritage de la nature. Un contemporain a écrit de ses compatriotes : « Ils s'enflamment à chaque mouvement de l'âme; ils sont querelleurs et de terribles mécontents[1]. » Les Alexandrins ne pouvaient renier Athanase : il avait la ténacité des fils de Pharaon, et l'ardeur fougueuse

[1] Amm. Marcell. xxii. Cf. Théocrit. *Syracus.* v, 47, 51.

des fils d'Athènes. Malgré ses excès passagers, toutefois, son âpre énergie fut plutôt une vertu qu'un vice, parce qu'il la mit tout entière, sa nature d'acier, au service d'une cause qui la sanctifia. Son excuse, — s'il a besoin d'excuse, — est dans l'extraordinaire vocation à laquelle il fut appelé par Dieu. Sa vie, nous l'avons dit, est une vie de combat. Aucune puissance contre laquelle il n'ait à lutter : il lutte contre les dieux, il lutte contre les empereurs, il lutte contre les hérétiques. Il fait face à tout et à tous. Une perpétuelle tension de l'esprit, une constance infatigable dans l'effort. Point de halte, les événements l'entraînent comme les flots d'un torrent débordé. Et, à voir l'ardeur de ce prodigieux athlète, il semble, en vérité, qu'il n'ait cessé de combattre que pour se donner le temps de mourir. Mais qu'on regarde attentivement au fond de ces agitations passionnées, on découvrira le motif sublime qui inspire ce rude lutteur. Vrai disciple du Dieu ami des hommes, ami des hommes lui-même, il ne pense, n'écrit, n'agit, ne souffre et ne combat que pour leur salut...

Le premier, par l'intrépidité de l'âme et peut-être par le génie, c'est ainsi qu'il nous apparaît sur le seuil du plus fiévreux des siècles, dans sa fierté de héros. Admirable figure qui vous ravit à la façon des figures guerrières par le triple charme de sa simplicité, de sa force et de sa grandeur.

Deux mots résumeraient ce caractère : Athanase c'est une grande idée, aimée, défendue, et finalement sauvée par une action victorieuse. C'est ce qui fait de son histoire une histoire d'un intérêt éternel. Le souvenir d'un tel homme participe de la pérennité de l'Église.

Il importe, pour bien comprendre cette vie, de connaître le milieu étrangement troublé où elle se déroule, et tout ensemble l'atmosphère qui l'environne.

Le paganisme, au IVe siècle, était dès longtemps atteint dans sa racine. Depuis Evhémère d'Agrigente jusqu'à Lucius, en passant par Ennius, Lucilius, Lucrèce, Ovide et Cicéron lui-même, la hache des incrédules et des sceptiques l'avait attaqué sans relâche et cruellement endommagé. Une philosophie triomphait, qui méprisait les dieux[1]. Il gardait pourtant encore quelque sève, — rien ici-bas ne veut mourir, — et longtemps après l'Évangile, ne pouvant plus vivre, il végétait. Tels ces arbres qui, crevassés et vermoulus, gardent quelques feuilles vertes au sommet de leurs dernières branches. A l'heure où naquit Athanase, il s'appelait l'hellénisme[2]. Ses temples couvraient

[1] Tit. Liv., liv. X, c. XI.

[2] L'hellénisme n'était plus la pure religion des Grecs, le vrai culte des dieux homériques; il n'était pas davantage celui de l'ancienne Rome, mais un syncrétisme où s'étaient fondues, avec celles de Rome et de la Grèce, toutes les religions de l'Orient, un Panthéon où les dieux des vaincus avaient trouvé place à côté de ceux des vainqueurs, et même s'étaient identifiés avec eux. (Fialon, *Saint Athanase,* étude littéraire, p. 79.)

encore la face du vieux monde. Une persécution sanglante, celle de Dioclétien, venait même de prouver qu'il ne voulait pas succomber sans se défendre et se débattre. Mais tous ses efforts devaient être vains. Le christianisme grandissait dans l'ombre et l'envahissait, et, si habiles que fussent les mystagogues-restaurateurs de Rome, d'Athènes, d'Antioche et d'Alexandrie, l'antique religion croulait pendant qu'on relevait ses temples, et les foules, riant des simulacres redorés, couraient aux églises chrétiennes, qui partout sortaient de terre. Un événement l'acheva. En ces jours d'athéisme païen, l'empire tombe tout à coup aux mains d'un prince qui croit au Christ. Constantin apparaît au monde, portant l'épée d'une main et de l'autre le miraculeux labarum[1]. C'est fini, les dieux sont vaincus par Dieu ! L'idée chrétienne, opprimée jusque-là, s'empare de la domination surnaturelle du monde. Repoussée pendant trois siècles par les lois de l'empire, elle a désormais pour appui et l'empire et ses lois ; et la force invincible qui avait voulu l'étouffer dans le sang devient sa protectrice et son apôtre.

La religion du Christ n'est plus la religion des esclaves, puisqu'un front chrétien porte la couronne. Du haut en bas, c'est un ébranlement unanime, un immense mouvement en avant vers l'Église. Tous sans doute n'y sont pas poussés par des motifs purement spirituels. La transformation qui

[1] Philostorg., x, 12.

se manifeste est peu profonde en plusieurs. La politique et l'intérêt ont bien un peu aidé à quelques conversions. Qu'importe? l'Église est libre, donc elle est reine...

C'est l'aurore de jours nouveaux. Après l'ère des martyrs, l'ère des solitaires, martyrs aussi, mais dont les blessures saignent en dedans, et dont seul au monde Dieu connaît les longues victoires. Le désert se peuple, la solitude fourmille, et les sables éternellement infertiles germent l'héroïsme ! Paul de Thèbes, Antoine, Hilarion, Paul le Simple, Ammon, Pacôme, Théodore, Sérapion le Sindonite, Arsène, Moïse, émerveillèrent l'univers par leur vie surhumaine. Magnifique éclosion de vertus inconnues jusque-là, et fleurissant à l'impérissable gloire de l'Homme-Dieu !

Mais il est écrit que la vie de l'Église, comme la vie de l'homme, ne sera qu'un long combat. Elle avait eu à combattre les ennemis du dehors; des ennemis allaient surgir dans son propre sein ; une lutte terrible allait s'engager entre elle et cet esprit d'erreur qui se réveille souvent aux heures de calme, et qui pose sur son front la couronne d'épines dès qu'elle porte la couronne d'or. Une hérésie formidable éclata, au milieu du magnifique triomphe de l'Église, si formidable qu'elle eût pulvérisé l'Église, si elle n'était indestructible.

Ce fut l'arianisme.

Nous devons le faire connaître ici. Son exposition et sa réfutation, que nous emprunterons à Athanase

lui-même, embarrasseraient la marche des faits par de délicates, difficiles et quelquefois ennuyeuses discussions de doctrine. L'esprit moderne, du reste, déshabitué des spéculations métaphysiques, se sentirait étranger dans ces controverses, qui paraissaient arides même à beaucoup d'esprits d'alors.

Une erreur ne surgit pas tout d'un coup dans le monde, comme ces plantes vénéneuses que l'aube surprise voit au pied des grands arbres après une nuit pluvieuse. Elle a sa généalogie et, comme toute chose, plonge ses racines dans le passé. A qui y regarderait d'assez près, il semblerait même qu'elle suive un développement conforme et parallèle à celui de la vérité. Quoi qu'il en soit, Arius a donné son nom à l'arianisme; il n'est pas le père de cette erreur fameuse. Son premier ancêtre, c'est le raisonnement à courte vue, entêté et indocile, le rationalisme éternel! Directement elle se rattache aux nombreuses erreurs antitrinitaires et christologiques des trois premiers siècles chrétiens[1].

L'humanité, avant Jésus-Christ, avait pressenti la Trinité divine sans la connaître. L'Ancien Testament semble ouvrir parfois les portes d'azur du ciel et montrer, dans son grand Dieu si jaloux de son unité, une pluralité de personnes[2]. Jupiter, Neptune et Pluton forment une trinité sur les hauteurs de l'antique Olympe, et la Trimourti indienne

[1] Schwan, *Hist. des dogmes*, t. I, Ire partie. Cf. Fialon, p. 33 et suiv.

[2] Gen. I, 26; Prov. XXX, 4.

est une image à peine voilée du grand dogme chrétien[1]. L'Égypte primitive adorait un Dieu en trois dieux, et sa théologie, sauf les noms, se rapprochait étrangement de la nôtre[2]. La philosophie enfin en a eu aussi un pressentiment confus. Platon, d'après plusieurs, eut cette intuition surprenante[3], et Philon d'Alexandrie a admis évidemment l'existence d'une seconde et d'une troisième personne au sein de l'Unité éternelle[4]. Mais là, comme ailleurs, ce ne sont que des éclairs, lueurs si rapides et si pâles, qu'elles laissent les yeux incertains de la lumière.

C'est Jésus-Christ qui, le premier, a revélé au monde ce capital mystère d'un Dieu unique en trois personnes égales, dont l'une a revêtu l'humanité. Le mot *Trinité* n'est pas dans l'Évangile, mais l'idée y est partout si clairement exprimée, qu'elle saute aux yeux. Le Maître en fait la base de l'enseignement qu'il vient imposer aux peuples.

Cette doctrine est celle de ses apôtres[5]; c'est la doctrine de l'Église au berceau, car, il faut le dire bien haut, dès le commencement l'Église fût sûre de sa foi. Avant que les conciles aient donné à ses

[1] V. *Revue des Deux Mondes*, 16 mai 1888 : *Légende de Chrisna. — Du Brahmanisme*, par Mgr Fr. Laouessan.

[2] M. de Rougé, *Étude sur le Rituel funéraire.* — Mariette, *Mémoire sur la mère d'Apis.* — Louis Ménard, *les Livres d'Hermès Trismégiste.* — Ch. Davin, *la Religion des anciens Égyptiens.*

[3] *République*, *Timée*, *Philèbe*, *Lettres*. Cf. Petav. *De Trinit.*, l. I, c. I.

[4] *De Cherub.*, *De Agricult.*, *De Somn.* Cf. Genouilhac, II, p. 647.

[5] Mœhler, *Athan. le Grand*, t. I, l. I. — Hergenrœther, *Hist. de l'Église*, t. I, pass. — Schwan, *Hist. des dogmes*, t. I, pass.

dogmes leur précision suprême, elle connaît le Dieu qu'elle adore. Si depuis tout a trouvé une formule scientifique, rien n'a changé; le fonds divin reste le même. Hermas, saint Ignace, saint Irénée, saint Justin, Tatien, Tertullien, se font pendant trois siècles les échos retentissants et fidèles de la doctrine primitive. Le Didascalée d'Alexandrie, cette *Alma parens* de la théologie, se fonde alors et fleurit. Clément, Origène, Denys, promènent tour à tour leur clair flambeau sur le dogme trinitaire et continuent, avec un enthousiasme que la contradiction enflamme encore, l'œuvre de leurs illustres devanciers.

Il faut l'avouer toutefois, « quoique jusque-là la croyance ait toujours été certaine, les explications des Pères sont loin de l'être. Il fallait les attaques des hérétiques pour rendre la connaissance aussi ferme et aussi claire que la croyance l'avait toujours été [1]. »

Les attaques ne manquèrent pas.

En même temps, en effet, que le dogme, à la lumière de hautes intelligences surnaturellement aidées de Dieu, se précisait et s'approfondissait, l'erreur suivait une ligne parallèle et faisait, elle aussi, son chemin. En face de nos glorieux ancêtres, des hommes s'élevaient qui, soit par orgueil, soit par infirmité d'esprit, mêlaient mille mensonges à la vérité et contredisaient la doctrine traditionnelle. Victimes ou suppôts de Satan, ils essayaient d'en-

[1] Mœhler, t. I.

traîner l'humanité dans la voie des ténèbres. Ce que l'Église vit naître d'hérésiarques et d'hérésies au cours des trois premiers siècles est à peine imaginable. Comme en ces pays de l'Extrême-Orient où l'ardeur du soleil et la fécondité du sol font pulluler les monstres, elle en voyait surgir chaque jour. C'était le résultat naturel de l'humaine corruption et de la fermentation puissante de la pensée à l'apparition de l'Évangile. Plus redoutables que ceux du dehors, tout armés qu'ils étaient de lois et de glaives, ces ennemis du dedans essayèrent de mêler au pur christianisme des éléments étrangers de judaïsme, de paganisme ou de philosophie. Et tel fut le trouble qu'à certaines heures ils apportèrent dans la société chrétienne, qu'on se demande comment elle n'a pas péri. A notre sens, le plus beau des miracles, et le plus probant en faveur de la divinité de l'Église, est qu'elle ne se soit pas perdue elle-même dans cette confusion inouïe depuis Babel.

Aux esprits qui voulaient raisonner sur la Trinité, deux écueils se présentaient : effacer la distinction des personnes au profit de l'unité divine, détruire l'unité divine au profit de la diversité des personnes.

Sabellius, prêtre de Ptolémaïs, se heurta contre le premier écueil. Dieu, suivant lui, était une *Monade*. Ses trois noms indiquaient trois modalités d'un même être unipersonnel, et correspondaient, non à une triple personne, mais à trois manières

différentes d'envisager une personnalité unique. La Monade créant le monde s'appelait le Père; rachetant le monde, le Fils; éclairant et vivifiant l'Église, le Saint-Esprit.

Paul de Samosate, en voulant réparer l'erreur peut-être, l'exagéra encore. D'après lui, le Christ n'était qu'un homme devenu Dieu par la volonté du Père. Cette fois, c'était le paganisme qui rentrait dans le monde. La chrétienté s'émut, Rome intervint, un concile se réunit à Antioche, l'erreur fut condamnée; elle ne fut pas tuée.

Cinquante ans s'écoulèrent, cinquante ans de discussions acharnées. Vainement l'autorité ecclésiastique lançait anathèmes et censures. Le feu était aux esprits. Dans les écoles d'Alexandrie surtout, c'étaient sur la Trinité des spéculations sans repos ni trêve, une métaphysique à perte de vue. Les philosophes alexandrins, réunissant en un seul les systèmes antérieurs, étaient arrivés à se composer aussi une Trinité : le Parfait, l'Intelligence et l'Ame [1]. Conception essentiellement différente de la conception chrétienne, mais qui, par certains points de ressemblance, prêtait à la confusion et augmentait l'incertitude et le désarroi des peuples.

C'est au milieu de cette effervescence qu'Arius apparut tout à coup. Nous ne dirons pas au milieu de quelles circonstances il apporta le scandale immense de ses nouveautés [2]. On le verra dans ce

[1] Cyrill. Alexand. *Contra Julian.* l. I, p. 32, 34; VIII, p. 270.
[2] Gregor. Naz. *In laud. Athanas.*

livre. Nous voulons seulement définir cette erreur monstrueuse. La voici dégagée des subtilités dont son auteur et ses fauteurs l'entourèrent :

1° Il n'y a qu'un Dieu, suprême, ineffable, renfermé en lui-même, et tellement au-dessus de tout, qu'il ne peut entrer en contact avec rien de fini. Il est le seul non engendré, seul éternel, seul sans commencement, seul immortel, seul bon, solitaire de toute éternité [1].

2° Quand il se résolut à créer un monde fini, il eut besoin d'un intermédiaire; mais, simple artisan qui a un jour appris de Dieu l'art de créer, cet intermédiaire n'avait pas en lui la puissance créatrice. La création est l'œuvre du Père, les créatures sont celles du Fils [2].

3° L'intermédiaire n'est pas sorti de l'Être suprême par émanation ou diminution, mais par création. Il n'a donc pas toujours été [3].

4° Le Fils est une créature comme les autres; il ne s'en distingue qu'en ce qu'il a été créé avant

[1] Αὐτὸς γοῦν ὁ Θεὸς καθό ἐστιν, ἄῤῥητος ἅπασιν ὑπάρχει. Ἴσον, οὐδὲ ὅμοιον, οὐχ ὁμόδοξον ἔχει μόνος οὗτος. Ἀγέννητον δὲ αὐτόν φαμεν διὰτὸν τὴν φύσιν γεννητόν τοῦτον ἄναρχον ἀνυμνοῦμεν διὰτὸν ἐν χρόνῳ γεγαότα, κ.τ.λ. (*De Synod.*, 15.)

[2] Θέλων ὁ Θεὸς τὴν γενητὴν κτίσαι φύσιν, ἐπειδὴ ἐώρα μὴ δυναμένην αὐτὴν μετασχεῖν τῆς τοῦ Πατρὸς ἀκράτου χειρὸς, καὶ τῆς παρ' αὐτοῦ δημιουργίας, ποιεῖ καὶ κτίζει πρώτως μένος μόνον ἕνα, καὶ καλεῖ τοῦτον Υἱὸν καὶ Λόγον, ἵνα, τούτου μεσου γινομένου, οὕτω λοιπὸν καὶ τὰ πάντα δι' αὐτοῦ γενέσθαι δυνηθῇ. (*Orat. II c. Arian.* 24.) Cf. *De Synod. Epist. ad Episc. Ægypt. et Lib.*

[3] Οὐκ ἀεὶ ἦν ὁ Υἱός· πάντων γὰρ γενομένων ἐξ οὐκ ὄντων, καὶ πάντων ὄντων κτισμάτων καὶ ποιημάτων γενομένων, καὶ αὐτὸς ὁ τοῦ Θεοῦ Λόγος ἐξ οὐκ ὄντων γέγονε, καὶ ἦν ποτέ, ὅτε οὐκ ἦν· καὶ οὐκ ἦν πρὶν γένηται, ἀλλ' ἀρχὴν τοῦ κτίζεσθαι ἔσχε καὶ αὐτός. (Athan., *Orat. I c. Arian.* 5.)

elles, et qu'il a été l'instrument de Dieu dans l'œuvre de la création et de la rédemption. Il n'est pas de la même substance que le Père. Sa nature, au contraire, est d'être changeant comme une créature et, comme une créature, capable de bien et de mal. Si Dieu l'a choisi et jugé digne de porter parmi les hommes un nom divin, c'est qu'il a prévu qu'il persévérerait librement dans le bien. De même il peut ignorer et errer [1].

5° Ce Fils de Dieu s'est fait homme dans la plénitude des temps. Il a annoncé la vérité. A ce titre il mérite, non pas notre adoration, mais notre respect et notre reconnaissance.

En résumé, le Père lui a transmis sa vaste intelligence et sa puissance sans bornes, et l'a empreint de l'éclat de sa gloire. Tel qu'il est, il voit au-dessous de lui, à une distance incommensurable, les trônes des archanges; mais il ne brille que d'une lumière réfléchie, et, comme les empereurs décorés du nom de César, il ne gouverne le monde qu'en obéissant aux volontés de son Seigneur et Maître [2].

L'arianisme, comme on voit, était la négation

[1] Οὐκ ἀεὶ ὁ Θεὸς Πατὴρ ἦν, οὐκ ἀεὶ ἦν ὁ Υἱός· ἀλλὰ πάντων ὄντων ἐξ οὐκ ὄντων, καὶ ὁ Υἱὸς τοῦ Θεοῦ ἐξ οὐκ ὄντων ἐστί· καὶ πάντων ὄντων κτισμάτων, καὶ αὐτὸς στίσμα καὶ ποίημά ἐστι, κ.τ.λ. (*Epist. ad Episc. Ægypt. et Lib.*, n. 12.) Οὕτω καὶ αὐτὸς ὁ Λόγος ἐστὶ τρεπτὸς, τῷ δε ἰδίῳ αὐτεξουσίῳ, ἕως βούλεται, μένει καλός· ὅτε μέντοι θέλει, δύναται τρέπεσθαι καὶ αὐτὸς ὥσπερ καὶ ἡμεῖς, τρεπτῆς ὢν φύσεως. (*Orat. I contra Arian.* n. 5.) Οὐκ ἔστιν ἐκ τοῦ **Πατρός**· ἀλλ' ἐξ οὐκ ὄντων ὑπέστη καὶ αὐτός. Οὐκ ἔστιν ἴδιος τῆς οὐσίας τοῦ Πατρός, κ.τ.λ. (*Ibid.*, n. 9.) Οὐκ ἔστιν ἄτρεπτος, ὡς ὁ Πατὴρ, ἀλλὰ τρεπτός ἐστι φύσει. (*Ibid.* Cf. Athan. *passim.* — Theodoret, l. I, v. — Epiph. LXIX.)

[2] Gibbon.

même de la foi. L'Incarnation, qui courbait l'homme au pied d'un Dieu de chair et de sang comme lui, n'était plus qu'un rêve, et l'incommensurable abîme qui sépare l'humanité de la Divinité sans forme, sans nom et sans ombre, se rouvrait plus béant et plus formidable que jamais. Le monde après l'Évangile ne se trouvait pas plus avancé qu'avant [1].

Arius rejette l'idée sabellienne, que le Dieu unique s'est incarné et révélé de différentes manières dans le monde fini. Il repousse aussi le polythéisme de Paul de Samosate. Pour tout concilier, il emprunte le *démiurge* des gnostiques et invente un Être suprême mitoyen [2]. Des textes nombreux se rencontrent dans les Écritures, où le Christ atteste sa subordination au Père; Arius s'en empare à l'exclusion des autres. Les docteurs des deux premiers siècles n'ont pas toujours bien distingué la subordination personnelle du Fils au Père, de la subordination substantielle ; il les appelle à lui. Et c'est ainsi que la pire des erreurs se présente au monde sous un costume chrétien, parée des textes de l'Écriture et des maximes des Pères [3]. Essai de christianisme hellénique répondant aux efforts des platoniciens pour mettre au jour un hellénisme chrétien, elle sourit aux croyants et aux philosophes. Il était impossible qu'elle ne devînt pas populaire, on le sent.

[1] Athan. *Orat. 1*, 8.
[2] Vacherot, *École d'Alexandrie*, t. II, 37, 38, 61, 267.
[3] Athan. *Epist. ad Episc. Ægypt. et Lib.*, 4.

Elle le devint en effet [1]. On se rappelle le cri fameux de Jérôme : « Un instant le monde crut se réveiller arien! » L'erreur a pour elle la foule ignorante, qu'elle enjôle par ses équivoques; les raisonneurs, qu'elle flatte par ses subtilités; un nombre effrayant d'évêques, que son apparente raison illusionne; les empereurs enfin, dont elle sert merveilleusement la politique ambitieuse, car, en abaissant le Christ au rang d'un homme, elle abaisse l'Église au rang d'une institution soumise à l'État. Comme ces grands tourbillons qui se lèvent à certains jours du printemps, elle secoue le monde à ce printemps de la foi, et emporte avec elle feuilles et rameaux, tout ce qui n'est pas fortement attaché à l'arbre immortel. Déchirée en deux, l'Église se regarde et se reconnaît à peine dans le bruit des luttes, des séditions et des cabales. Des évêques, gagnés à l'erreur, spectacle inouï! se ruent contre les évêques restés fidèles au culte traditionnel, attentent à leur honneur et, poussés par l'espoir de noyer la vérité dans le sang de ses défenseurs, attentent quelquefois même à leur vie [2]! Certes, au temps malheureux où nous vivons, l'Église subit aussi de dures épreuves. Persécutée par les gouvernements, elle se voit peu à peu dépossédée de sa puissance séculaire; les fils ont trahi la foi de leurs pères, et ses camps sont désertés. L'orgueilleuse raison du siècle, impuissante à la convaincre

[1] Hilar. *De Synod.* 63.

[2] Οὕτως εἰσὶ φονευταὶ, καὶ τὴν Ἰούδα πονηρίαν ἐζήλωσαν οἱ κακοῦργοι. (*Hist. Arian.* 64. Cf. seq. et passim.)

de mensonge ou d'erreur, soulève contre elle la foule imbécile, aveugle en ce pays surtout où toute affirmation résolue passe si facilement pour un dogme. Mais, grâce à Dieu, en France comme ailleurs et partout, les membres de l'épiscopat sont indissolublement unis entre eux, en même temps qu'ils sont scellés à la chaire romaine de saint Pierre. Ce grand corps qui gouverne les âmes marche unanimement vers son but éternel. C'est pour les catholiques d'aujourd'hui la plus solide raison d'espérer. Rien de semblable alors. Les évêques fidèles se soutenaient bien les uns les autres, unis comme les évêques de notre temps au pape de Rome. Mais, en Orient surtout, la scission était trop complète entre les deux partis : tout retombait dans le chaos.

Ce sera l'impérissable honneur d'Athanase de s'être de toute sa force, et pendant toute sa vie, opposé à l'envahissement d'une erreur si funeste, et de l'avoir à jamais ruinée par les assauts qu'il lui livra.

On verra, au cours de cet ouvrage, de quelles luttes gigantesques il a porté le poids, et comment, tout en combattant l'arianisme, il combattit l'empire envahisseur, roi incontesté de l'Égypte, et maître des âmes dans cet Orient où les Césars avec leurs légions étaient à peine maîtres des corps [1]. Nous ne voulons donner ici que le résumé de sa victorieuse argumentation.

[1] Fialon, p. 300.

Il faut remarquer avant tout qu'il existe une capitale différence entre les ariens du IVe siècle et les rationalistes modernes, quoique les uns et les autres arrivent au même but. Les rationalistes voient dans le Christ un philosophe, le premier de tous; mais ce philosophe à leurs yeux n'est qu'un homme. Pour les ariens, le Christ n'est qu'un homme; mais il doit garder son nom de Dieu [1]. L'arianisme est un rationalisme théologique. C'est sur ce terrain qu'Athanase se place. Nous allons voir comment il retourne contre les ennemis de la foi les armes dont ils se servent contre elle, et fait de la dialectique « l'inexpugnable rempart du dogme [2] ».

Il démontre que l'arianisme est une nouveauté opposée à la tradition universelle et apostolique : démonstration d'une grande force dans une société qui ne vit que de traditions. « Les ariens conviennent eux-mêmes, dit-il, qu'ils innovent. Donc leur doctrine ne vient pas des Pères. C'est un système étranger à l'Église. Or ce qui ne vient pas des Pères, qu'est-ce, sinon ce dont parle saint Paul : esprit d'erreur, doctrine diabolique, imposture et crime [3]? » — « Considérons la tradition originelle, cette doctrine et cette croyance données par le Seigneur, annoncées par les apôtres, conservées par l'Église. C'est sur elle que l'Église est fondée, et quiconque les abandonne n'est plus chrétien et

[1] Ὀνόματι δὲ μόνον λέγοντες Υἱόν. (*Orat. I*, 15.)
[2] Basil. *In Isa.* ch. I, p. 444.
[3] Tim. IV, 12.

ne mérite pas d'en porter le nom. » — « Quelle foi méritent ceux qui ont anéanti la foi des temps passés, la foi des saints qui se sont endormis en Jésus-Christ? » — « Ils luttent désespérément pour leur erreur; laissez-les faire et ne prenez pas leur audace pour le signe de la vérité. Ils sont en guerre avec eux-mêmes. Séparés de la doctrine du passé, ils ne peuvent être d'accord entre eux, et ils ne cesseront de s'agiter au milieu de changements éternels et de contradictions sans fin[1]. » — « La vraie voie, c'est de croire en Jésus-Christ, sans réserve et sur parole[2]. » Or Jésus-Christ s'est dit Dieu, donc il est Dieu. « La connaissance de Dieu ne repose pas, du reste, sur des preuves humaines; elle repose sur la foi, et s'alimente dans des méditations pieuses et ferventes. Saint Paul n'a pas annoncé la doctrine de la croix en discours conformes à la sagesse humaine, mais en paroles d'esprit et de puissance[3]. »

Solidement établi sur ce terrain, il engage la lutte.

1° Dieu est trop élevé au-dessus de tout, il ne peut créer;

2° Le Fils n'est pas consubstantiel au Père :

Telles sont les deux idées principales, et comme les deux sources d'où l'arianisme a coulé.

Voici comment il les réfute. Pareil au van rus-

[1] *De Synod.* 6, 7, 13, 14, 40, 47, et al. pass.

[2] Ἦρκει μὲν οὖν καὶ μόνον ἀκούοντας ταῦτα, λέγοντος τοῦ Κυρίου, πιστεύειν. (*Orat. III*, 1.)
Epist. ad Serap.

tique, suivant l'ingénieuse comparaison de saint Grégoire de Nazianze, il sépare la poussière des opinions humaines d'avec le pur froment des vérités révélées [1].

La création, dit-il, d'après l'hypothèse arienne, ne peut supporter l'action directe de Dieu. Comment alors le Fils, qui, suivant la même hypothèse, est un être fini et une simple créature, peut-il seul la supporter? De deux choses l'une : ou bien, si le Fils a pu supporter cette action, la création tout entière a dû pouvoir la supporter aussi; ou bien, si elle ne l'a pas pu, il ne l'a pas pu lui-même plus qu'elle. Soutenir que le Dieu infini est trop loin du fini pour créer, c'est soutenir qu'il est éternellement infécond, et que rien n'existe. Il y a donc dans cette thèse des hérétiques deux choses monstrueuses : une contradiction et une absurdité.

D'un autre côté, si la présence d'un médiateur était nécessaire pour l'œuvre de la création, il fallait nécessairement aussi, puisque le Fils est une créature, un médiateur entre lui et Dieu. Et, si l'on admet qu'il en faut un, il en faut deux, et mille, et toujours mille, chaque médiateur ayant besoin d'un médiateur à son tour [2].

Vainqueur sur le premier point par ces raisonnements déliés, Athanase passe à la seconde assertion.

[1] Greg. Naz. *In laud. Athan.*

[2] Κἂν ἐκείνου δέ τις εὑρεθῇ μέσος, πάλιν ἑτέρου χρεία μεσίτου δέ ἐκεῖνον, καὶ οὕτω τις ἐπαναβαίνων καὶ διερευνῶν τῷ λογισμῷ, εὑρήσει πολὺν ὄχλον ἐπιῤῥεόντων μεσιτῶν... (*Orat. II, c. Arian.* 26.)

Dieu est un, ajoute-t-il. Si le Fils, à qui les ariens conservent le nom de Dieu, n'est pas de la même substance que le Père, s'il n'est qu'un intermédiaire créé, l'unité est rompue : il y a deux dieux. Le Christ avait renversé les idoles; Arius les relève en divinisant le Christ lui-même. Il faut, ou renoncer au nom de chrétien, ou admettre la consubstantialité [1].

A des preuves métaphysiques de cette force, il en ajoute d'autres qu'il tire de la saine interprétation des Écritures.

Dieu est trop loin du fini, et la création serait un acte indigne de sa grandeur? Tous les livres saints disent le contraire. Il cite des textes. Et comment, s'écrie-t-il après avoir transcrit cette page sublime de saint Matthieu où Jésus-Christ nous révèle la Providence divine, comment? il n'est pas indigne de Dieu de s'occuper de riens pareils aux cheveux de notre tête, aux passereaux, aux fleurs des champs, et créer serait indigne de lui [2]?...

Un temps fut, disaient les ariens, où le Fils n'était pas. Athanase leur cite le psaume : « Votre règne est un règne qui s'étend dans tous les siècles [3],» et ce texte de saint Paul : « C'est par lui qu'il a fait les siècles [4]. » Et il conclut : La formule

[1] ... Ἄνθρωποι κτίσμα λέγοντες εἶναι τὸν Θεοῦ λόγον, καὶ ὡς ἂν Ἕλληνες, λατρεύοντες τῇ κτίσει παρὰ τὸν κτίσαντα Θεόν. (*Epist. ad Episc. Ægypt. et Lib.*)

[2] Εἰ γὰρ οὐκ ἀνάξιον θεοῦ προνοεῖσθαι καὶ μέχρι τῶν οὕτω μικρῶν, τριχὸς κεφαλῆς, καὶ στρουθίου, καὶ τοῦ χόρτου τοῦ ἀγροῦ, οὐκ ἀνάξιον ἦν αὐτοῦ καὶ ταῦτα ἐργάσασθαι. (*Orat. II, c. Arian.* 25.)

[3] Psalm. CXLIV.

[4] Hebr. I, 2.

des ariens revient à cette formule absurde : Il fut un temps où l'Éternel n'était pas[1].

Le Fils, d'après les Écritures, est l'image et le resplendissement du Père[2]. Le Père se réjouit en lui[3]. Dieu, ajoute le grand logicien, ne peut se contempler ni se réjouir dans un être fini, et il faut de plus que l'image du Père soit semblable au Père. Or quel est-il? Il est l'éternel, la lumière, le tout-puissant. Donc le Fils est tout cela[4].

Il poursuit :

Il est écrit dans l'Évangile de saint Jean : « Mon Père ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et moi aussi j'agis sans cesse[5]. » L'action du Père est éternelle. Donc le Verbe, par qui tout a été fait, est éternel. Il serait absurde de dire que le Fils ait aidé au Père à le créer lui-même.

D'après l'Écriture, le Verbe a créé. Créer est un pouvoir réservé à Dieu. Donc il est Dieu.

Si le Fils est une créature comme toutes les autres, comment se fait-il que lui seul révèle le Père? D'après la doctrine de l'Église, nous comprenons pourquoi il est dit : « Personne n'a vu le Père que celui qui vient du Père[6]. » Nous comprenons aussi que « nul ne connaît le Père que le

[1] Ἦν ποτέ ὅτε οὐκ ἦν ὁ αἰώνιος. (*Orat. I*, 12.)
[2] Hebr. I, 3.
[3] Prov. VIII, 30.
[4] Πῶς δὲ καὶ ἑαυτὸν ἄν ἴδοι ὁ ποιητὴς καὶ κτίστης ἐν κτιστῇ καὶ γενητῇ οὐσίᾳ; Τοιαύτην γὰρ εἶναι δεῖ τὴν εἰκόνα, οἷός ἐστιν ὁ ταύτης Πατήρ. (*Orat. I*, 20. Cf. 21.)
[5] V, 7.
[6] VI, 46.

Fils[1] ». D'après le système arien, cela est incompréhensible; car si le Fils est une créature, et si nous sommes tous des créatures, chacun de nous doit comprendre le Père suivant ses forces. Et l'Écriture en aurait menti[2].

Et les réfutations mêlées aux preuves se multiplient à l'infini.

Il est écrit que Dieu jugera toute créature[3]. Si le Fils est une créature, devra-t-il subir aussi ce jugement? Mais que devient le tribunal, si le juge lui-même doit être jugé? Qui récompensera les justes et punira les méchants? Et d'après quelle loi le législateur sera-t-il jugé[4]?

Il est écrit que le Seigneur Jésus est adoré même par les anges[5]. C'est, disent les ariens, parce qu'il est une créature plus sublime que toutes les autres; cela ne peut être. Si cela était, en effet, il faudrait que chaque créature adorât toutes celles qui sont au-dessus d'elle. Cela n'est pas; aucune créature n'en adore une autre. La créature adore Dieu[6].

« Tout est à cause de lui et pour lui[7]. » Les ariens s'appuyaient sur ce texte pour prouver que Dieu ne l'avait créé que pour qu'il créât le reste. S'il en était ainsi, répond Athanase, sa reconnaissance envers nous devrait être plus grande que la nôtre envers lui. Nous, nous aurions été créés pour être; lui n'aurait été qu'un moyen pour que nous fussions. De plus, nous aurions été en Dieu

[1] Matth. xi, 27. — [2] *Orat. c. Arian.* pass. — [3] Eccl. xii, 14. — [4] Athan. *ibid.* — [5] Hebr. vi. — [6] *Orat. II*, 23. — [7] Hebr. ii, 16.

avant lui, car on pense à la fin avant de penser au moyen. Alors il est impossible de comprendre pourquoi nous n'avons pas existé avant lui, puisqu'en Dieu la volonté suffit pour donner l'existence aux choses. Et en ce cas, c'est nous qui sommes proprement les fils de Dieu, et non le Verbe[1].

Le Fils dit : « Moi et mon Père, nous sommes un[2]. Je suis en mon Père, et mon Père est en moi[3]. » Donc même divinité et unité de substance. Ils ne sont pas un dans le sens de Sabellius, qui les confond; ils sont un, parce qu'ils sont une seule nature. L'engendré, en effet, n'est pas d'une autre nature que celui qui engendre. Le Fils de Dieu est donc Dieu. Et voilà pourquoi on lui attribue les mêmes prérogatives qu'au Père. Il est appelé Dieu Tout-puissant[4], Celui qui est, a été et sera[5]; Seigneur[6], la lumière[7]; il remet les péchés, et il dit lui-même : « Tout ce qui est à mon Père est à moi[8]. »

Ne voyant dans le Fils qu'une simple créature, les ariens devaient admettre qu'il est sujet au changement.

Ils l'admettaient.

Voici comment Athanase les confond :

Si le Fils, dit-il, est sujet au changement et à l'instabilité, comment ce qui est instable et changeant peut-il ressembler à ce qui est immuable ? Qui peut, en voyant l'instable, dire : J'ai vu l'immuable?

[1] *Orat. II*, 60. — [2] Joan. x, 3. — [3] Joan. i, 1. — [4] Apoc. i, 8. — [5] I Cor. viii, 6. — [6] Joann. viii, 12. — [7] Luc. v, 24. — [8] Joann. xvi, 15; xvii, 16. Cf. *Orat. III.*

Et cependant le Fils a dit lui-même : « Qui me voit, voit mon Père. » Comment peut-il être l'image du Père, s'il n'est pas son égal et s'il n'est pas immuable comme lui? Son unité avec le Père exclut tout changement[1]. Il est la sagesse, la sagesse exclut toute addition. Il est la vérité, la vérité est toujours égale à elle-même[2].

Les ariens faisaient une objection. Pour que le Fils soit égal au Père, disaient-ils, il faudrait qu'il eût aussi un Fils.

Ce sont là, répond Athanase, des idées tirées des choses matérielles et terrestres. Les animaux et les hommes s'engendrent par l'union des sexes, et l'engendré, toujours et fatalement, provient d'un père qui a commencé. Personne n'est père dans la véritable acception du mot; le fils devient père à son tour, comme le père a commencé par être fils. En Dieu, il n'en est pas ainsi. Le Père n'est pas né d'un père, il n'engendre point de fils qui devienne père. Le Père est père dans la vénérable acception du mot, et le Fils est Fils de même[3]. Celui donc qui demande pourquoi le Fils n'a point de fils, doit demander aussi pourquoi le Père n'a point de père. Questions déraisonnables autant qu'impies. C'est précisément parce que le Fils est la parfaite image du Père, qu'il reste éternellement im-

[1] Joan. XIV, 16.

[2] Ἀναλλοίωτος ἡ εἰκὼν τοῦ ἀτρέπτου Θεοῦ ἄν εἴη. (*Orat. I*, 36.) Cf. 22.

[3] Ὅθεν ἐπὶ τῆς θεότητος μόνης ὁ Πατὴρ κυρίως πατὴρ ἐστι, καὶ ὁ Υἱὸς κυρίως υἱός ἐστι, καὶ ἐπὶ τούτων καὶ μόνων ἔστηκε τὸ Πατὴρ ἀεὶ πατὴρ εἶναι, καὶ τὸ Υἱὸς ἀεὶ υἱός εἶναι. (*Orat. I*, 21.)

muable comme le Père. On peut retorquer l'argument des ariens, et leur dire : Répondez; un architecte peut-il bâtir une maison sans matériaux? Non? Donc Dieu ne le peut pas non plus. Et vous, pouvez-vous exister sans vous trouver dans l'espace? Non? Donc Dieu ne le peut pas non plus. Conclusion ridicule. Dieu n'a pas de semblable; il crée et il engendre d'une manière qui lui est propre : divinement[1].

Tout ce que nous venons d'écrire n'est qu'une sèche analyse de cette réfutation magistrale, où les idées les plus délicates et les plus subtiles se trouvent exprimées avec une richesse de développements incomparable. Il y a là, il faut l'avouer, une grande force de génie, jointe à un esprit profondément chrétien. Qu'il réponde aux arguments dialectiques ou bibliques, toujours la même supériorité, toujours la même large vue des choses divines. Des qualités maîtresses se retrouvent partout dans la théologie d'Athanase; il a éclairé tout ce qu'il a touché[2]. Mais c'est dans cette question de la consubstantialité du Verbe qu'il a jeté le plus de lumière. L'axiome de Nicée, après ses investigations, aux yeux de quiconque croit à l'Évangile, est devenu évident malgré son mystère. Arius avait amoncelé les nuages sur la face adorée du Verbe. Au souffle puissant du grand polémiste,

[1] Γεννᾷ οὐχ ὡς ἄνθρωποι γεννῶσι, γεννᾷ μέντοι ὡς Θεός. (*Orat. I*, 23. — *Orat. II*, 35.)

[2] Mœhler a fait une étude approfondie et complète de la théologie d'Athanase, dans l'ouvrage que nous avons déjà plusieurs fois cité.

toute cette fumée s'écarte et s'envole, et le Verbe apparaît comme le soleil dans un ciel purifié par la tempête, dans sa sublime et radieuse vérité.

Vérité douloureusement conquise au prix de travaux innombrables et de luttes sans exemple!

D'où venaient donc, dans cette âme, tant de ressources?

Dieu d'abord l'avait merveilleusement armé pour les luttes qu'il devait soutenir. Appelé à être l'appui des élus de Dieu à une époque de confusion et de périls extrêmes, il avait reçu tous les dons : un vrai génie spéculatif, riche d'idées et très subtil; une habileté pratique consommée, une prudence et une présence d'esprit impossibles à déconcerter, une fermeté de granit. Mais ce qui le fit si fort, c'est surtout l'amour : l'amour de Jésus-Christ et de son œuvre, l'Église mère des âmes!

Jésus-Christ, Dieu et homme, Fils de Dieu, Fils de l'homme, ce sublime mystère le ravit de bonne heure. Et comme les fortes amours s'enracinent dans la contradiction, quand il vit que son siècle et son pays, égarés par le désir fou de sonder l'insondable et de voir le fond de l'abîme, abandonnaient les simples croyances de l'Église primitive pour des conceptions qui, sous prétexte de le rendre plus rationnel, défiguraient et dénaturaient son Dieu, il jura de se faire son défenseur et son vengeur, et de rendre au monde le Christ de l'Évangile, chassé par l'orgueil de la fausse sagesse. A partir de vingt-trois ans, diacre, évêque, proscrit, acclamé,

dans les conciles, dans ses courses éternelles, vêtu d'une peau de brebis ou d'une peau de chèvre, abandonné, affligé, persécuté, à travers les déserts et les montagnes, dans les cavernes, dans les tombeaux[1], austère comme un moine, toujours souffrant comme un martyr, alerte et l'œil au guet comme un soldat, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il endure, c'est pour le Verbe.

Athanase, de même qu'Hilaire, n'est pas un *saint mystique* au sens où on l'entend aujourd'hui. Le cœur ne rencontre pas dans ses œuvres de ces pages attendries où l'amour surnaturel s'exalte, déborde et s'épanche. C'est qu'il ne faut pas s'attendre à trouver, dans ces *saints de combats*, les effusions de ceux qui vécurent en des milieux plus pacifiques. Pieux, ils l'étaient sans doute, mais d'une autre façon. Chaque siècle de l'Église a son caractère, qui se reflète sur l'âme des saints qu'elle enfante. Au IVe siècle, il s'agit de sauver le dogme des menaces de l'erreur; les plus grands saints sont *dogmatiques et agissants*, et leur principale vertu est dans le courage qu'ils déploient pour la défense de la vérité. La piété d'Athanase n'a pas le temps de s'attendrir. Elle court à l'action, et c'est dans l'action qu'elle se révèle, moins touchante peut-être, à coup sûr plus méritoire et plus virile.

Mais Jésus-Christ et l'Église s'identifient dans la pensée chrétienne. Il règne entre Elle et Lui une sorte d'unité conjugale, dans les liens d'un amour

[1] *Epist. ad Hæbr.* XI, 37, 38. — *De Fuga*, 16.

impossible à briser. Aimer l'Un, c'est aimer l'Autre. En attaquant la divinité de Jésus-Christ, les contemporains d'Athanase enlevaient au naissant et déjà splendide édifice sa pierre angulaire. Couronnés de succès, leurs efforts devaient fatalement entraîner sa ruine. En même temps que son soldat, il fallait donc que le champion du Verbe fût l'ouvrier de son œuvre. Comme Néhémie s'obstinant avec sa jeune et vaillante milice à rebâtir, sous les traits de l'ennemi, Jérusalem à demi détruite, il lui fallait d'une main brandir le glaive, et de l'autre manier la truelle, faire face aux assaillants et relever les pierres détachées des murailles.

Athanase répondit admirablement à ce double devoir. Dans le vertige étrange qui saisit l'esprit des peuples et les entraîna un temps à l'arianisme, il fut en Orient le grand représentant et le gardien infatigable de l'unité catholique. Il sut grouper l'épiscopat fidèle autour de son chef légitime, et par ses continuels recours aux pontifes de Rome relever cette divine autorité dont l'hérésie secouait impudemment le joug traditionnel [1]. Son génie, sa volonté, son précieux don d'entraîner les foules, les jours d'une longue vie, son repos, sa liberté elle-même, il donna tout avec une libéralité magnanime, pour ramener les âmes arrachées au

[1] Aussi Athanase a-t-il sa place dans le grand temple catholique de Saint-Pierre; la statue, avec celles de saint Jean Chrysostome, de saint Ambroise et de saint Augustin, soutient le monument de bronze, en forme de siège, qui contient la chaire du prince des Apôtres.

cœur de l'Église par le flot débordant de l'inondation arienne, et assurer le triomphe du christianisme.

Il fut ainsi le père de la phalange invincible qui se leva après lui pour la défense de la même cause. Le souffle de son âme généreuse respire dans les Basile, dans les Grégoire de Nazianze, dans les Chrysostome, et jusque dans les Pères de cet Occident, où la persécution et l'exil le jetèrent par trois fois. Notre glorieux Hilaire, Ambroise, Augustin, sont aussi de sa famille, avec tous ceux qui concoururent en ces temps difficiles, par leur génie et leur courage, à sauver l'avenir religieux du monde.

L'homme, dit-on, qui se promène au pied des Pyramides, sur la vieille terre d'Égypte, se sent écrasé par leur grandeur imposante. Quand un chrétien contemple ce géant, fils du même sol, qui s'appelle Athanase, il éprouve une impression semblable, avec cette différence pourtant que, dans le temps même où il est écrasé, il est charmé et attiré vers les hauteurs de l'âme, dans la région des grandes vertus. Bien peu parmi nous sans doute sont appelés à cette sainteté publiquement militante qui fut la sienne. Tous ne sont pas prédestinés à être les chevaliers de l'Église, sur le vaste et bruyant théâtre du monde. Mais, qui l'ignore? nous sommes tous nés soldats : lutter contre la matière pour l'assujettir est la destinée de l'homme; lutter contre soi-même pour se dompter,

la destinée du chrétien. Nous devons déployer toutes nos énergies sur ce théâtre de l'âme, où viennent nous attaquer tour à tour et quelquefois ensemble Satan, cette puissance invisible d'erreur et de péché, et cette autre puissance, terrible aussi, la chair, presque éternellement en révolte.

En fournissant l'exemple d'une intrépidité sans égale dans la résistance à l'erreur, qui n'est qu'une forme du mal, ce livre fera quelque bien avec la grâce de Dieu.

Je l'offre aux évêques et aux prêtres, mes pères et mes frères dans la foi.

Je l'offre aux fidèles, me souvenant que j'ai voué ma vie à leur salut.

Les premiers y trouveront un modèle incomparable des vertus sacerdotales dans les temps troublés; les autres, une révélation éclatante de ce qu'on est capable de souffrir pour eux quand on les aime.

Tous, connaissant mieux par cette histoire l'Église du passé, ses luttes et ses triomphes, sa destinée troublée, orageuse, incertaine, mais visiblement immortelle, nous apprendrons à ne nous laisser décourager ni par les malheurs du présent, ni par les vicissitudes possibles de l'avenir.

Orléans, ce 10 juin 1838.

LIVRE PREMIER

(296-325)

DE LA NAISSANCE D'ATHANASE AU CONCILE DE NICÉE

Μέγα τὶ θηρίον ἐξῆλθεν ἐπὶ γῆς, ἡ αἵρεσις αὕτη.

(*Hist. Arian. ad Monach.* 3.)

CHAPITRE I

(296-318)

Naissance. — Histoire ou légende. — Athanase au palais patriarcal d'Alexandrie. — Alexandrie au IVe siècle. — Sophistes et catéchèses. — Études profanes. — Préférence pour les études sacrées. — Surprise nocturne.

Athanase est né dans la ville d'Alexandrie[1], en Égypte, de parents inconnus à l'histoire, semblable à ce grand fleuve de sa patrie dont la source demeure ignorée. C'est vers l'an 296, en pleine persécution de Dioclétien, que Dieu le donna au monde[2]. On le croit de noble race; rien ne le prouve[3]. Mais, s'il flotte un nuage sur le berceau de cette vie, comme sur la nature parfois au matin des beaux jours, ce mystère d'origine s'éclaircit par la splendeur des merveilles réalisées plus tard. On peut affirmer avec toute la tradition qu'un tel homme n'est pas sorti de parents vulgaires[4]. D'où ces parents venaient-ils?

[1] Athan. *Apolog.* II; *Epist.* II, *ad Lucif.*

[2] *Hist. Arian. ad Monach.* n. 64. — Proleg. apud Migne, ann. 296, p. 59. — D. R. Ceillier, *Hist. gén. des auteurs eccl.*, t. IV, p. 89, n. 2.

[3] God. Herm. t. I, p. 6.

[4] Tillemont, t. VIII, art. 1. — God. Herm. t. I, ch. I. — *Vita Athan.* incerto auct., apud Migne, p. 186, n. 2.

Étaient-ils fils de ce vieux peuple dont le Nil « boit les pleurs »? Fils de la Grèce, étaient-ils venus, comme tant d'autres, chercher la fortune ou la science sur la terre féconde des Pharaons? Qu'importe? c'est assez pour leur gloire d'avoir donné le jour au plus victorieux champion des luttes catholiques.

Nous n'avons sur l'enfance d'Athanase qu'une seule révélation, encore ressemble-t-elle à une légende.

C'était sous le pontificat de saint Alexandre[1], à une époque où Dioclétien avait laissé la persécution s'assoupir dans une trêve passagère. Ce jour-là, 25 ou 26 novembre, l'Église d'Alexandrie était en fête. Les fidèles s'étaient rassemblés le matin pour les saints Mystères et avaient célébré la mémoire encore récente d'un martyr qui avait été leur Pasteur. La nuit approchait. Alexandre, rentré dans sa demeure, y attendait le clergé de la ville invité à sa table pour le repas du soir. Il allait et venait, s'arrêtant quelquefois devant la fenêtre pour regarder la mer, dont les flots bleus, frangés d'écume, accouraient se briser sur la plage. Des enfants jouaient à quelques pas. Leur gravité silencieuse et attentive l'étonna d'abord, puis attira sa curiosité. Soudain il tressaille sous le coup d'une stupéfaction profonde : il a reconnu les cérémonies du baptême. — Jeux innocents! pense-t-il. Mais bientôt il pâlit, troublé de nouveau dans le fond de l'âme. L'un des enfants, celui qui fait le rôle d'évêque, avec un coquillage ramassé sur la rive, a pris de l'eau et la verse religieusement sur la tête de ses compagnons. Quelques ecclésiastiques arrivaient : « Allez, leur dit l'évêque, et amenez-moi ces jeunes sacrilèges. » La troupe, surprise, arrive la tête basse et les joues rouges de confusion. L'évêque les interroge gravement; aucun ne veut répondre. A la fin, pourtant, rassurés par la dou-

[1] Alexandre avait remplacé Achillas, vers l'an 313. D. R. Ceillier, IV: S. Athan., n. 3.

ceur paternelle du patriarche[1], les coupables finissent par tout avouer. Se tournant tous ensemble vers l'un d'entre eux : « C'est lui, disent-ils, c'est Athanase qui a été notre chef. Il a fait l'évêque et baptisé ceux d'entre nous qui ne l'étaient pas encore ! » Alexandre examine Athanase longuement. Évidemment ce n'était pas, comme il l'avait craint au premier instant, un de ces monstres d'impiété hâtive, profanateurs avant l'âge même de la pleine raison. L'enfant le regardait, les yeux grands ouverts, avec la franchise audacieuse de la candeur, angélique et noble physionomie du reste, tout éclairée par ce triple reflet des belles âmes : l'intelligence, la paix et la pureté. Le vieillard l'aima du premier coup. Il s'informa néanmoins avec scrupule de ce qu'avait dit et fait, dans son innocente parodie des cérémonies chrétiennes, ce pontife de douze ans ! Chose étrange, tout ce qui se pratique dans l'administration du baptême avait été observé. Que faire? grand embarras ! Après une longue délibération, tous les ecclésiastiques présents déclarèrent la validité du sacrement d'un avis unanime. L'évêque suppléa seulement les cérémonies que peuvent seuls accomplir ceux qui ont reçu l'onction sainte [2].

Le doigt de Dieu n'était-il pas dans cette aventure singulière? Le vieux patriarche le crut. Un pressentiment lui dit qu'il venait de rencontrer sur sa route de jeunes destinées sacertotales, frêles arbustes nés dans un temps d'orage, et qui ne fleuriraient pas si sa main protectrice ne les aidait à grandir. Il prit les enfants

[1] L'évêque d'Alexandrie, avec celui d'Antioche, portaient seuls, en Orient, ce nom de patriarche emprunté aux usages juifs. Cod. Theod., *De Jud. et Cœlicol.*, XVI, t. VIII. — Marca, *De Concord. sacerdotii et imperii.* — Lamennais, *Tradition de l'Église sur l'institution des évêques.* — VI[e] Conc. de Nicée.

[2] Plusieurs ont douté de ce fait, ne sachant à quelle époque le rapporter. Pour nous, devant l'unanimité des anciens historiens et biographes d'Athanase, nous croyons qu'il a quelque fondement, quelles que soient les difficultés qu'il soulève d'ailleurs.

avec lui, les reconduisit à leur demeure, et après avoir tout raconté à leurs parents, les leur rendit, les suppliant au nom de Dieu, qu'il prit à témoin, de les préparer dignement à leur ministère à venir. Il fit plus pour Athanase. Afin qu'il pût, nouveau Samuel, se préparer dans le temple à son apostolat futur, il le garda près de lui. L'enfant servait de secrétaire à l'évêque; en retour, l'évêque initiait l'enfant aux connaissances sacrées et profanes, sans oublier d'achever la formation de cette âme naturellement si belle, en lui versant à flots le trésor des convictions éclairées et d'un amour passionné pour la vérité chrétienne. On verra plus tard, dans les luttes mémorables qu'il nous faudra décrire, quelle merveille le saint évêque sut faire de cette intelligence et de ce cœur, pour l'immortel honneur de l'Église et d'Alexandrie [1].

Alexandrie, ville orageuse! Le conquérant prestigieux qui lui donna son nom l'avait fondée en passant entre l'ancien lac Maréotis et la Méditerranée [2]. Sa forme rappelait son origine. Quand on la regardait des hauteurs voisines, allongée sur sa langue de terre, elle ressemblait, s'il faut en croire les vieilles histoires, au manteau flottant d'un cavalier macédonien. Les Ptolemées, qui transférèrent leur trône dans ses murs, l'avaient agrandie et en avaient fait l'une des plus superbes villes du monde. Mais elle avait conservé l'activité fiévreuse de son vrai fondateur. Quelque chose la travaillait sans relâche comme lui, et comme lui la poussait en avant. C'était le génie de la Grèce sur la terre égyptienne. Sa

[1] Rufin, *Hist.*, l. I, c. XIV. — Sozom., l. II, c. XVII. — *Vita Athan.*, apud Migne, p. 61. — *Vita Athan.* incert. auct., p. 186. — *Ex Photio*, p. 211. — *Ex Metaphraste*, p. 224. — V. Till., VIII, not. sur Athan., II, p. 651. — Herm. I, not. 3, p. 687. — D. R. Ceillier, IV, p. 90, n. 3. — Boll., 2 maji, n. 19-26.

[2] Longtemps avant que les Grecs se fussent établis en Égypte, Alexandrie existait sous le nom de Rhaconda ou Rhacotis, etc. (Malte-Brun, I^re^ partie, t. VI, p. 33.)

situation sur la mer en avait fait l'entrepôt de tous les commerces, et ses ressources scientifiques, ses rhéteurs, sa bibliothèque fameuse surtout, le foyer et le sanctuaire des hautes études, en même temps que le repaire de toutes les sectes et le champ de bataille de toutes les idées rivales. On y parlait toutes les langues; on y remuait tous les systèmes. Les plus mortels ennemis s'y coudoyaient, confondus par les fièvres de la vie. Toutes les croyances s'y agitaient à la fois: le paganisme ignorant des foules; l'héllenisme philosophique et mystique de l'école; le judaïsme, avec ses grands souvenirs; la kabbale, avec ses rêves; la gnose, ce syncrétisme de toutes les aberrations religieuses, avec ses folies; le christianisme enfin, avec ses doctrines pleines d'avenir et déjà victorieuses. Les temples de l'antique Égypte étaient encore debout. Porté par cent degrés, le *Serapeum* s'élevait au cœur de la cité et la dominait. Dans le sanctuaire, un immense simulacre de Sérapis appuyait à droite et à gauche ses bras de colosse à chaque paroi de l'édifice. La tête tournée vers l'Orient, le monstre récevait le premier baiser de l'aurore. Magnifique monument, « le plus majestueux de l'univers après le Capitole, cet éternel orgueil de la vénérable Rome[1]. » Les sectes en émeute avaient souvent battu ses abords de leurs flots sanglants. C'est sur les degrés de son portique qu'un jour Origène se mêla intrépidement aux prêtres égyptiens, et distribua des palmes comme eux à ceux qui se présentaient, en leur disant : « Recevez-les, non pas au nom des idoles, mais au nom du vrai Dieu ! » Les superstitions et la philosophie païenne, acculées par le culte nouveau, s'y étaient réfugiées comme dans un dernier asile à l'ombre des chapelles de Mithra, d'Astarté et d'Anubis. Plus loin, c'était la synagogue, fréquentée à l'heure où nous sommes par plus de cent

[1] Amm. Marcell.

mille juifs. Plus loin, c'était le Muséum, un temple aussi, élevé à la gloire des Muses. Toutes les idées, qui bruissaient éternellement dans la ville immense, y faisaient une rumeur singulière, une sorte de cacophonie étourdissante. On se disputait au milieu d'étranges ressemblances de sentiments et de langage. Mais les partis restaient irréconciliables. D'autres cités, à ce lever du IVe siècle, vivent sous le soleil de l'ardente vie de l'intelligence : Rome, Athènes, Antioche, les deux Césarée de Palestine et de Cappadoce, Pergame, Nicomédie. Aucune n'a cette âpre ténacité. Aucune ne voit dans les partis politiques, philosophiques ou religieux qu'elle abrite, ni ce délire ni cette passion farouche de la victoire. De combien de drames ne fut-elle pas le théâtre! Au moindre désaccord on saisit les armes, et le sang coule. Les gouverneurs romains ne parviennent pas toujours à brider son peuple turbulent et rétif. Babel de l'érudition profane et sacrée, rendez-vous de plaisir, ville de sectaires et de martyrs, discordante fourmilière, comme l'appelait déjà Théocrite : telle était Alexandrie[1].

C'est dans ce milieu qu'Athanase grandit. Active et pure jeunesse, tout entière consacrée à la religion et à l'étude. Mûri de bonne heure par le spectacle de révolutions presque journalières, il n'était pas encore un jeune homme, qu'il suivait déjà les cours des maîtres illustres qui enseignaient alors dans Alexandrie la grammaire et les lettres. Son génie, qu'aiguillonnaient encore les encouragements du vieux patriarche et le désir de venger un jour la vérité constamment persécutée et

[1] Strab. XVI, II, 5; trad. de Letronne, t. V, 337. — Philon., *In Flacc.*, VI. — Barthélemy Saint-Hilaire, *De l'Ecole d'Alexandrie*, passim. — Vacherot, *Critique de l'Ecole d'Alexandrie.* — Jules Simon, *Histoire de l'Ecole d'Alexandrie.* — De Broglie, *l'Eglise et l'Empire romain*, I, ch. III. — Fialon, *Saint Athanase*, étude litt., ch. I. — Villemain, *Tableau de l'Eloquence chrétienne*, p. 53. — Malte-Brun, Ire partie, t. VI, 34. — Ampère J.-J., *Voyage en Egypte.*

proscrite, fit dans toutes les sciences de rapides et merveilleux progrès [1]. Il ne tarda pas pourtant à sentir le néant de toutes ces belles choses, tout ce qu'il y avait de vide dans la poésie païenne d'Athènes et de Rome, d'infirme dans les systèmes philosophiques les plus en vogue, et d'inutile dans la jurisprudence, du moins pour ce qu'il voulait en faire [2]. Il quitta donc les études profanes. Les saintes lettres l'attiraient, il s'y jeta à corps perdu.

Au dernier siècle, Alexandrie avait vu s'élever, pour combattre l'immense essaim de rhéteurs, de grammairiens et de mystagogues, émigrés d'Athènes sur les bords du Nil, la chaire éloquente où se succédèrent les plus robustes génies. Athénagore, Pantène, Clément, Origène, Héraclée, Denys, Pierrius, Théognaste, Pierre le Martyr, s'étaient tour à tour passé le flambeau [3], et, alliant les deux méthodes scientifiques qui se disputaient les intelligences, la méthode de Platon et celle d'Aristote, avaient prouvé au monde que la raison n'était pas l'ennemie de la religion du Christ. A cette heure même, des hommes, qui ne devaient pas tarder à payer de leur tête l'audace de leur doctrine [4], continuaient à venger le saint Évangile des aggressions infatigables de Porphyre [5]. Athanase suivait ces débats avec l'ardeur

[1] Gregor. Nazianz. *In laud. Athan.* : « Quand l'antiquité garderait un complet silence, il suffirait de ses livres pour montrer en lui un lettré nourri de la lecture d'Homère, de Démosthène et de Platon, un disciple assidu des successeurs de Photin aussi bien que de ceux d'Origène, un savant pénétré de la doctrine de ces grands métaphysiciens. » (Fialon, p. 77.)

[2] Sulpit. Sev. l. II, ch. XXXVI. — Baron. *Ann. chr.* 311, n. 63.

[3] Guerike, *De schola quæ Alex. florint catech.;* Halle, 1824. — Michaelis, *Exercitatio histor. de schol. Alex. origine est;* Halle, 1739. — Dietelmair, *Programma de vet. in schol. Alex. doctor. serie;* Alfrot, 1747. — Freppel, *Clément d'Alex.*, p. 60.

[4] Athan. *Orat. contra Gent.* n. 1. Athanase parle peut-être en ce passage de Phileas de Thmuis, et des prêtres alexandrins Faustus, Dius et Ammonius. — Animadversiones, apud Migne, p. 157.

[5] De Broglie, I, ch. III, p. 361.

de son âge et cet intérêt poignant qui saisit une âme en présence de luttes où ses convictions sont en cause. Il lisait avec passion les écrits des anciens [1] et les controverses des docteurs nouveaux. Mais c'est à la lecture et à la méditation des saints livres qu'il consacrait la meilleure partie de son temps. Il les possédait tous avec une incomparable perfection. On affirme même qu'il les savait par cœur; ce qui suppose, outre les facultés puissantes d'un esprit extraordinairement doué, une application et une constance prodigieuses [2].

J'aime à me le représenter, ce jeune homme, seul, le soir, dans une cellule de la demeure patriarcale, déroulant, à la lueur tremblante de son flambeau, un de ces rouleaux de papyrus où l'on copiait alors les textes divins. La nuit poursuit son cours. Athanase, plongé dans sa méditation, ne pense plus aux heures qui fuient. Peu à peu son beau front s'incline, lourd de sommeil, et tombe enfin sur la page sacrée. Saint Alexandre, attiré par la lumière, entre furtivement et ne peut retenir ses larmes devant cet enfant que ses forces ont trahi avant qu'il ait pu détacher ses yeux des formules éternelles. C'est avec cet acharnement qu'Athanase se préparait à sa destinée.

A cet âge de l'Église où le dogme, jusque-là peu discuté et incomplètement défini, n'avait pas encore revêtu les formes nettes et précises avec lesquelles il s'offre aujourd'hui à la foi des fidèles, il fallait aller le prendre à ses plus pures sources pour combattre victorieusement les erreurs pullulantes. De là l'ardeur enflammée de tous les Pères du IVe siècle à connaître et à approfondir les divines Écritures. Saint Jérôme a fui

[1] Le dialogue platonicien se retrouve chez Athanase en substance, si ce n'est dans la forme, et on voit qu'il ayait étudié avec soin Platon et tous les philosophes grecs. (Mœlher, *Athan. le Grand*, I, II, p. 180.)

[2] Gregor. Naz. *loc. cit.* — Théodoret, ch. XXV. — Till., art. I.

dans le pays même où elles furent inspirées, et passe sa vie austère à chercher la vérité en la suivant pas à pas sur sa terre natale. Augustin, dans quelques années, vouera son beau et puissant génie à l'exploration de la Bible. Fils d'Alexandrie comme Clément et l'inépuisable Origène, Athanase passe sa jeunesse humble et muette à méditer comme eux, en attendant qu'il montre au monde, quand son heure sera venue, avec quelle netteté et à quelle profondeur son œil d'aigle a pénétré les mystères insondables.

Ainsi son âme s'illuminait et grandissait. Mais, si éclairée et si haute, elle ne pouvait se borner, on le sent, aux stériles spéculations de l'esprit. Montant dans la lumière, elle devait monter dans l'amour. Un jour, en effet, elle fut saisie par cette soif de perfection plus qu'humaine qui peupla de saints la jeune Église, et fit en ces jours-là tant de prodiges.

CHAPITRE II

(318-319)

Les solitudes de la Thébaïde. — Antoine. — Échappées au désert. — Rencontre. — Une amitié. — Une jeune âme devant les spectacles du monde. — Projet. — Réalisation. — Discours contre les païens. — Éloquent début. — Analyse. — Enthousiasme. — Deuxième discours contre les païens ou *de l'Incarnation du Verbe*. — Analyse. — Appréciation générale.

Quand on a traversé, en s'éloignant des rives du Nil, les belles forêts de dattiers où fut l'antique Memphis, on arrive au pied d'un plateau légèrement incliné. Ce plateau forme tout ensemble la limite et l'entrée du désert Libyque. La riche végétation de la plaine où le fleuve « sacré » fait des miracles s'évanouit brusquement, comme rasée par la faux. Les sables commencent. On tourne quelques monticules d'aspect étrange, et c'est fini : la nature vivante disparaît, et le désert s'étend à perte de vue, muet et mort, comme l'infini de la désolation. A gauche, cette longue chaîne de montagnes stériles, pleines de ravins et de carrières épuisées, qui, partie de la Nubie, côtoie la rive orientale du fleuve et vient en s'affaissant se terminer au Caire. A droite, rien, que la tristesse du sable pur qui boit la lumière comme l'eau, gris de plomb à l'aube et au crépuscule, aveu-

glant comme un miroir dès que le soleil a brillé. De tous côtés, une terre morte et qui repousse la vie. C'est la région célèbre connue jusqu'à ce jour sous le nom de Thébaïde [1].

L'Esprit, dans la Bible, prend un prophète par les cheveux et l'emporte au désert avec la rapidité de la foudre. Il semble que ce même Esprit, au temps de la jeunesse d'Athanase, ait passé sur le monde. Cette inculte Thébaïde se trouve habitée par des hommes amenés là de tous les rivages par une puissance irrésistible. Vieillards blanchis dans la pénitence, jeunes gens héroïques décidés à purifier dans leurs larmes les souillures précoces de leur cœur, ou à se conserver purs en s'arrachant violemment au contact des corruptions contemporaines, ils vivent là de privations et de prières, ensevelis dans les antres ou dans les sables, presque sans abri contre les vapeurs de la nuit ou les ardeurs d'un soleil dévorant. Vies obscures saintement occupées, dans une complète séquestration de l'humanité, à conquérir la liberté de l'âme.

On en rencontrait partout, aux abords d'Alexandrie, dans toute l'Égypte, en Palestine, en Célesyrie, en Mésopotamie. Leur abstinence, leur patience dans les travaux, leur longue application à la prière, étaient admirables. Vainqueurs du sommeil, au-dessus de tous les besoins de la nature, toujours dans la haute et libre méditation de l'âme, supportant la faim, la soif, le froid, la nudité sans faire attention au corps, sans lui donner une marque de sollicitude, vivant, pour ainsi dire, dans une chair étrangère, ils montraient à tous les yeux comment l'homme dès ici-bas peut être indifférent à la terre et vivre dans le ciel. Tels étaient ces premiers moines [2].

[1] *La Thébaïde chrétienne*, par l'abbé Antoine, prêtre (Lyon, 1854), p. 80, 81. — E.-M. de Vogüé, *Revue des Deux Mondes*, 15 janv. 1877. — J. Turck, *les Pères du désert*, VI.

[2] S. Basil. *Epist.* CCXXIII, p. 337. — Cf. Athan. *Vita Anton.* 44. —

Roi-patriarche des déserts, Antoine était leur père et leur maître.

Antoine ! A ce nom toute la jeunesse chrétienne d'alors tressaille d'enthousiasme. Les plus généreux quittent tout à son exemple, et s'en vont le rejoindre dans cette retraite sauvage où lui-même, à un demi-siècle de là, âgé de vingt ans, riche et noble, avait exilé un cœur orageux, une chair prompte à la révolte, une vie sollicitée par tous les plaisirs [1].

Athanase éprouva la tentation de ce suprême sacrifice. Quelques-uns croient qu'il y céda, et qu'il alla « apprendre l'œuvre divine de ces vieillards divins et parfaits, qui vivaient à la manière des anges de Dieu [2] ». Mais saint Alexandre voulut-il laisser partir cet enfant de sa vieillesse, cette chère espérance de la foi s'épanouissant sous son regard? L'histoire n'a le droit d'affirmer qu'une chose, c'est qu'aux yeux du peuple d'Alexandrie, qu'il ait ou non partagé la vie érémitique au désert, il passa toujours pour un véritable ascète [3]. S'il n'est pas sûr qu'il ait été moine, il est

« Les frères répandus dans le Ouadi Natroun, le désert de Scété et le long de la montagne de Penoudj, étaient distribués en un certain nombre de monastères ou de Laures; ils en dépendaient, ils en recevaient assistance, et ils devaient s'y assembler une fois par semaine, sinon plus souvent. Un économe chargé de la vente des couffes ou des ouvrages faits par les frères, les visitait chaque semaine, leur portait ce qui leur fallait pour subsister, la matière première de leur travail, et s'enquérait de leurs besoins... Il en était ainsi tout le long de la chaîne libyque, depuis la vallée des Natons jusqu'à Assouan. » (Amelineau, *Étude hist. sur saint Pacôme*, p. 26.)

[1] Saint Antoine est le vrai fondateur du monachisme égyptien. Il y avait des solitaires avant lui, mais peu. Ils s'exerçaient près des bourgs où ils étaient nés, et n'avaient pas encore pris le chemin du grand désert. Athan. *Vit. Anton.* 3. — Joan. Chrys. *Homil. in Matth.* VIII, 5 et seq.

[2] *Voyage d'un moine égyptien dans le désert*, par E. Amelineau. Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes, vol. VI, liv. III et IV.

[3] *Apol. contra Arian.* 6.

certain du moins que, plus d'une fois, il quitta la ville pour prendre le chemin de cette grande école de sainteté. Il s'en allait, comme Moïse vers le buisson ardent, vers cette autre terre sacrée où Dieu se montrait et parlait...

C'est sans doute dans une de ces échappées au désert qu'Antoine le rencontra pour la première fois. Le grand solitaire, dès qu'il vit ce jeune homme, se sentit invinciblement attiré vers lui, et lui voua cette amitié simple et sublime dont le souvenir le poursuivra jusqu'à l'heure dernière. Voulant entrer dans la mort nu comme il était entré dans la vie, Antoine lui léguera son manteau.

Athanase contemplait les pieux ascètes quelques jours, quelques semaines, quelques mois peut-être, partageait en passant leurs prières et leurs extases, s'entretenait avec eux des choses éternelles, puis revenait au palais d'Alexandre et reprenait son obscur travail, le cœur tout embaumé des parfums de la Thébaïde, plus amoureux de Jésus-Christ et plus ardent au bien [1].

Il attendait son heure. Elle vint.

Le spectacle du monde et de ses infinies misères agit tristement sur les âmes neuves et sans expérience que le choc brutal des réalités n'a pas encore meurtries. Jeune, pur, sincère, on s'étonne de ce qui se remue chez les hommes d'absurde et d'infâme. Heureux quand, découragé et désillusionné avant même d'avoir vécu, l'on ne suit pas la foule. Il n'y a que les âmes héroïquement généreuses qui sachent résister à l'entraînement universel. Mais celles-là, au lieu de se laisser abattre

[1] On ne saurait douter des relations du jeune Athanase avec saint Antoine. Athan. *Vita Anton.*, sub init. — *Apolog. contra Arian.*, n. VI. — God. Herm. *Eclaircis.*, t. I, ch. III, n. II, p. 687. — Till., n. IV, p. 653. — Animadv. apud Migne, p. CLVII et seq. — *Athanase le Grand*, par Jean-Adam Mœhler, t. I, p. 180.

dans le sentiment d'une impuissance désespérée, par une réaction sublime elles se redressent et s'arment de force pour défendre et faire triompher, avec leurs nobles instincts, le vrai et le bien qu'elles aiment.

Athanase fut de ces âmes-là. Il n'avait pas vingt-trois ans [1], qu'il éprouvait déjà cette belle ambition de conquérir les âmes à ce qui est tout le vrai et tout le bien, à l'Évangile. Il voyait s'étaler chaque jour, en plein soleil, ce polythéisme bâtard d'Alexandrie, qui légitimait toutes les corruptions en rassemblant dans un même culte les dieux monstrueux de la vieille Égypte avec les déités radieuses et vicieuses d'Athènes et de Rome.

Beaucoup cependant, du moins lui semblait-il, dans le nombre de ceux qui courbaient le front devant ces idoles, étaient plus malheureux que coupables. Même parmi les sophistes railleurs qui persiflaient encore le Christ après l'éclat jeté sur lui par les Clément et les Origène, plusieurs péchaient plus par ignorance que par mauvaise foi. Athanase résolut de leur ouvrir les yeux et d'être, pour les païens, le vulgarisateur de la foi [2].

Un jour, sous l'empire de ces pensées, il part pour le désert, y cherche Antoine, le trouve, lui confie son dessein et lui demande à partager pendant quelque temps sa rude vie. Le vieux moine approuve tout, heureux de voir dans son jeune ami cette sève apostolique. Jours bénis, remplis d'émotions inoubliables! Le père et l'enfant, — c'étaient les noms qu'ils se donnaient, — passaient côte à côte les heures tranquilles du désert, Athanase écrivant pendant qu'Antoine contemplait, respirant ensemble le même air plein de Dieu, priant ensemble, se délassant ensemble à tresser des nattes.

[1] D. R. Ceillier, t. IV, p. 105.
[2] Athan. *Orat. contra Gent.* n. 1, p. 3.

Le soir descendait bien vite sur les sables, serein et reposant. Pas un bruit. Seul parfois, dans le grand silence, le murmure sourd du Nil invisible. Alors Athanase prenait dans la cabane la cruche vide, allait chercher de l'eau aux sources voisines, et avant de commencer le frugal repas, nécessaire au corps pour qu'il pût porter l'âme, la versait, pure et fraîche, sur les mains du solitaire [1]. Tels jadis Élisée et le prophète Élie [2]. Ils s'entretenaient familièrement et gaiement en mangeant leur pain noir. Aux dernières lueurs laissées sur la terre par le jour évanoui, le jeune auteur lisait les pages écrites, et l'on se séparait pour prier encore ou pour dormir enfin [3].

L'entreprise d'Athanase ne tarda pas à être réalisée, car jamais écrivain n'eut la conception plus soudaine, ni la rédaction plus prompte. Deux chefs-d'œuvre sortirent coup sur coup de sa pensée, montrant qu'à l'âge où les autres ne sont encore qu'écoliers, il était, lui, passé maître.

Le premier de ces deux écrits est intitulé : *Discours contre les païens* [4]. Deux parties : *De la vanité des idoles* et *De l'existence d'un seul Dieu,* s'y déroulent, ornées de développements superbes. Oh! les belles pages, profondes, claires, viriles, émues! La raison argumente, la foi expose ses dogmes, l'amour chante et s'indigne tour à tour, et, au milieu de tout cela, un souffle généreux de jeunesse qui vous apporte comme un parfum de fleurs printanières.

« La connaissance du culte de Dieu et de toute vérité générale, dit-il en commençant, se passe aisément des arguties humaines. Elle s'acquiert d'elle-même; car elle

[1] Non modico tempore virum secutus sum atque lavanti manus aquam effudi. (Athan. *Vita Anton.*)

[2] IV Reg., III, 11.

[3] D. R. Ceillier, IV, ch. II, art. II, n. 1, p. 106.

[4] Apud Migne, p. 3, V, n. 1.

crie à toute heure dans les spectacles du monde, et se montre dans la doctrine du Christ plus lumineuse que le soleil même [1].

« Les saintes, les divines Écritures suffisent à la révélation de la vérité. Il y a de plus sur ce sujet des ouvrages de nos bienheureux maîtres, capables de donner à leur lecteur la plus satisfaisante explication des lettres sacrées, et telle connaissance qui peut piquer une curiosité légitime. Mais ces œuvres magistrales, je ne les ai pas entre les mains [2]... J'entreprendrai pourtant, malgré cela, d'exposer et d'écrire ce qu'elles m'ont appris sur notre croyance dans le Sauveur Jésus. Je l'entreprendrai afin que personne ne méprise, ou cette doctrine qui nous éclaire, ou cette foi dans le Christ, que l'on s'imagine n'être appuyée sur aucune raison. Propos de païens aveuglés, acharnés à nous avilir par leurs calomnies! Propos de rieurs à outrance, qui ne savent que nous jeter à la face la croix de notre Dieu! Et, certes, ils montrent bien ici de quelle pitié leur sottise est digne. Aveugles, ils insultent à la croix, et ils ne voient pas que sa vertu remplit le monde, et que par elle la lumière divine luit à tous les yeux! S'ils étaient sincères et attentifs, s'ils étudiaient son caractère divin, ils ne trouveraient pas la chose si risible. Non, non, ils reconnaîtraient bientôt le sauveur du monde, contraints de voir dans sa croix, non une calamité, mais le salut! Si la croix, en effet, en se dressant, a renversé l'universelle idolâtrie; si devant cet étendard tous les prestiges diaboliques ont disparu, laissant l'adoration au seul Christ révélateur du Père; si enfin ceux-là mêmes qui regimbent sont forcés de rougir, pendant que lui, le Christ, il transforme leur âme secrètement

[1] D. R. Ceillier, *loc. cit.*, p. 106.

[2] Ce passage appuie l'opinion d'après laquelle Athanase aurait écrit ce livre au désert. (D. R. Ceillier, *ibid.*)

et chaque jour; comment se fait-il (cet argument peut s'exploiter contre eux), comment se fait-il qu'ils regardent son œuvre comme une œuvre humaine, et qu'ils refusent obstinément d'avouer que celui-là est le Verbe de Dieu et le Sauveur du monde qui est monté sur la croix? En vérité, ils ressemblent, selon moi, à un homme qui reprocherait au soleil d'être voilé par les nuages, et qui néanmoins admirerait sa lumière, éclairant, radieuse, la face du globe. La lumière est splendide, il est vrai; mais le soleil, son foyer, est encore plus admirable qu'elle. On peut donc aussi le dire, si c'est un miracle divin que la diffusion générale de l'Évangile, l'agent et l'auteur de ce miracle est nécessairement Dieu et le Verbe de Dieu. »

Après cet éloquent début et ce premier hommage rendu à Jésus-Christ, Athanase se lance à pleines voiles dans son vaste sujet. Il saisit l'idolâtrie à l'heure même où elle naît des passions délirantes. Son père, c'est l'orgueil; sa mère, la volupté. Il la montre grandissante, et bientôt couvrant le monde entier de son ombre. Mais ce colosse, il le prend corps à corps, le secoue, le culbute, le terrasse, et arrachant d'une main impitoyable les oripeaux glorieux dont l'a revêtu l'imagination des poètes, le montre tel qu'il est, hideux et fragile.

L'homme, dit-il, a pris ce qui n'est pas pour ce qui est, et, dans sa soif d'émotions heureuses, a délaissé le bien éternel pour des biens imaginaires[1]. Il a détourné tous ses sens de leur but providentiel; de là tous les désordres[2], et bientôt il n'a plus eu de regard que pour les choses visibles[3]. Comme un malheureux tombé à la mer, il a roulé dans l'abîme, et chaque bond qu'il y

[1] *Orat. contra Gent.* n. IV.
[2] *Ibid.*, n. V.
[3] *Ibid.*, n. VI.

a fait l'a enfoncé dans des profondeurs plus obscures[1]. C'est alors qu'il s'est agenouillé devant le soleil, la lune et les astres, devant les serpents, les chiens et les ânes, comme les Égyptiens; devant Ammon à la tête de bélier, comme les peuples de la Libye[2]...

Il tourne en ridicule cette religion ridiculisée par ses propres sectateurs, et déjà écrasée par les sarcasmes devenus populaires des Justin, des Athénagore, des Tertullien et des Minucius Félix. Mais dans ce voisinage de la savante école d'Alexandrie, il y avait mieux à faire que de se moquer et de rire. Sentant crouler et s'effondrer de toute part le vieux polythéisme, monument ébranlé par les siècles, qui usent tout, et par la secousse du monde à l'apparition d'une religion vraiment divine, les philosophes sont venus le soutenir de leurs épaules et l'étayer de leur doctrine. Les néo-platoniciens essayent de le sauver en le rajeunissant. De là cette théologie bizarre, absurde, parfois sublime, qui défraya pendant quatre siècles cette école fameuse. Ils reconnaissent un Dieu suprême, mais ils tiennent à conserver la hiérarchie des dieux antiques. Ces personnifications des forces de la nature et des passions de l'homme leur tiennent au cœur. Uranus, Saturne, Jupiter, c'est l'Un, l'Intelligence, l'Ame. Saturne règne sur le monde de l'immobilité, de l'éternité, de la simple et suprême perfection. Jupiter règne sur le temps, le mouvement et la vie. C'est le demiurge, le médiateur à l'aide duquel l'Intelligence, première émanation de l'Un, crée et gouverne le monde. Jupiter à son tour a ses agents, dieux créateurs, vivificateurs, organisateurs et providences. Ce sont les puissances supérieures. Au-dessous vivent et respirent les dieux sensibles, anges, archanges, puissances inférieures, dont la nature est de

[1] *Orat. contra Gent.* n. VIII.
[2] *Ibid.*, n. IX.

tout contenir, sans être eux-mêmes contenus par rien[1]...

Athanase s'attaque à la fois à ces dieux et aux philosophes qui s'appliquent à les défendre. C'est là que se trouvent l'originalité et l'actualité du livre *Contre les païens*. Pourquoi ces agents secondaires? demande-t-il. Un Dieu tout-puissant suffit! Et il développe ce beau thème avec une grandeur et une simplicité dignes de Platon[2], ou plutôt de cet incomparable catéchète, Clément d'Alexandrie[3]. Religion ridicule, qui prodigue les apothéoses à des hommes, quelquefois à des êtres encore plus infimes. Religion mal définie : les nations ne s'entendent ni sur le nombre ni sur la nature des dieux. Religion cruelle : elle arrose toutes les plages de sang humain. Religion corruptrice : les dieux par leurs débordements excitent les hommes aux plus révoltantes turpitudes. Religion déraisonnable : elle donne l'inaliénable caractère de la divinité à des êtres composés, visibles, caducs, dépendants, finis; tel est le polythéisme[4].

Si égaré qu'il soit, deux voies peuvent cependant ramener l'idolâtre des ténèbres où s'agite sa vie à ce chemin de la vérité qui mène au vrai Dieu[5]. La première est son âme, son âme « qui voit et médite les choses immortelles, nécessairement immortelle elle-même[6] », et capable de chercher et de trouver son Créateur. La seconde, c'est ce spectacle des choses visibles qui, selon saint Paul, peut élever l'homme à la connaissance de Dieu. Plein d'ordre dans son jeu immense et jusque dans

[1] Plotin, *Enneades*, V, VIII, 10, 12, 13. — *De Diis et Mundo*, 6, edit. Orelli. — Jamblique, *De Mysteriis*, sect. I, 8, 9; edit. Thom. Sale. — Vacherot, *Hist. de l'Ecole d'Alex.*, t. II, p. 105-128.

[2] Fialon, p. 89.

[3] Clément d'Alexand., *Exhort. aux Grecs*. — V. Freppel, IV^e^ et V^e^ leçon.

[4] Athan. n. I, XXX.

[5] *Ibid.*, XXX.

[6] *Ibid.*, XXXIII.

ses mille contrastes, le monde atteste une main cachée et unique qui le gouverne [1].

Après avoir magnifiquement déroulé le magnifique tableau de la nature, et montré Dieu vivant et agissant derrière le voile des choses, l'écrivain est saisi d'enthousiasme, et son âme ne se contient plus. « Il n'a qu'à faire un signe pour être obéi, s'écrie-t-il, ce puissant ordonnateur de l'univers, ce Verbe divin et paternel! Un signe : et les cieux tournent, et les astres se mettent en marche, et le soleil resplendit, et la lune se promène, et l'air s'illumine de rayons, et l'atmosphère s'échauffe, et les vents soufflent, et les montagnes se dressent géantes, et l'Océan ondule, père nourricier de vies sans nombre. L'homme naît, vit et meurt. En un mot, tout s'anime et va... Le feu consume, l'eau rafraîchit, les sources jaillissent, les fleuves débordent, les temps et les saisons se succèdent, la pluie s'épanche, puis les nuages se remplissent, et voilà de la grêle, de la neige, des monceaux de glace. Un signe : les oiseaux volent, les reptiles rampent, les poissons nagent, la mer est navigable, la terre ensemencée germe aux époques voulues. Arbres et plantes grandissent. Les uns, parmi leurs foules, sont tendres encore et nés à peine, que les autres sont déjà mûrs. Croître, vieillir et périr, telle est la loi de la plupart; mais pendant que les uns succombent, d'autres naissent et s'élancent du sol [2]... »

Faisant alors appel aux Écritures, qu'il n'a pas entre les mains, mais qu'il sait par cœur, Athanase démontre que Dieu a fait toutes choses de concert avec son Verbe, et que toutes choses demeurent soumises à leur commune volonté [3]. Et après cette glorification du Père et du Fils, content de son premier effort, il clot le pre-

[1] Athan., n. XXXVI, XXXIX.
[2] *Ibid.*, XLIV.
[3] *Ibid.*, XLV-XLVII.

mier livre sorti de sa pensée. Dans ces vastes champs de l'idolâtrie où son souffle puissant vient de s'abattre, ce n'est plus qu'un amas de ruines comme après un orage. De ces débris, Athanase a bâti un trône et y a fait asseoir la vérité.

Avoir démoli les idoles, et établi aux yeux de la raison l'unité de Dieu, c'était déjà un grand résultat. Mais pour justifier pleinement le christianisme, il fallait faire un nouvel effort. Le courageux jeune homme le fit. Il aborda et traita, dans un second *Discours contre les païens* [1], le capital sujet de l'avènement du Verbe sur la terre.

Athanase ne cherche pas à prouver par les faits la vérité de l'Incarnation : c'est l'œuvre de la critique historique. Il la démontre au philosophe par son but, par le caractère de sa manifestation et par ses résultats.

Dieu nous a créés par son Verbe [2]. C'est pour réparer sa création et expier le péché que le Verbe s'est fait homme comme nous [3]. Non seulement Dieu nous a fait de rien, mais c'est par la grâce de son Verbe que nous vivons selon Dieu [4]. L'homme ne pouvait expier pour lui-même, seul le Verbe le pouvait [5]. Voilà pourquoi il a pris un corps qui pût mourir [6]. Immense et incompréhensible amour de Dieu pour nous [7]. La mort n'est plus la damnation; la tombe est le vestibule de la résurrection universelle [8]. L'image primitive de Dieu avait été effacée en nous; le tableau divin avait été couvert d'ordures : le Verbe, Fils de Dieu, l'a lavé et rendu à la lumière. Désormais, après avoir si longtemps ignoré son Dieu, l'homme le reconnaît en se reconnaissant lui-

[1] C'est le titre que lui donne saint Jérôme, *in Catalog.* cap. LXXXVII. — Théodoret le cite plusieurs fois sous le titre de *Discours sur l'Incarnation.* Dialog. III, *De Impatibili.* Id. Adrian. *In Syn. Nicæn.* act. 2. — V. D. R. Ceillier, *loc. cit.* p. 107. — [2] Athan. *Orat. de Incarn. Verbi*, n. II, III. — [3] *Ibid.*, n. IV. — [4] *Ibid.*, n. V. — [5] *Ibid.*, n. VII. — — [6] *Ibid.*, n. IX. — [7] *Ibid.*, n. X. — [8] *Ibid.*

même[1]. Le Sauveur très humain de l'humanité a pris un corps, pour que ceux qui croyaient voir leur Dieu dans les choses corporelles trouvent en lui un Dieu corporel, et les mener ainsi à la connaissance de son Père[2]. C'est pour la même raison qu'il a dépassé tout ce qu'ont rêvé les poètes sur les héros et les dieux[3]. Mais pour avoir pris un corps, le Verbe ne s'y est pas tellement assujetti, qu'il cessât d'être partout et d'être le grand moteur des choses. Incarné, le monde ne le contenait pas : il contenait le monde, cause universelle de la vie[4]. Ses miracles ont proclamé qu'il était autre chose qu'un homme : ils ont crié au monde la divinité du Christ et le salut qu'il apportait[5].

Mais pourquoi le Christ a-t-il choisi la croix, ce gibet honteux? Vaine question! Le Christ mourant dans un lit mourait d'une mort vulgaire et ruinait infailliblement son divin prestige. C'était un homme infirme comme tous les hommes. Le vainqueur de la maladie ne devait pas se livrer à elle, et laisser s'alanguir ce corps sacré d'où était sortie tant de fois la vertu des guérisons. S'il n'a pas repoussé la mort comme il l'a fait de la maladie, c'est qu'il n'avait pris un corps que pour mourir[6]... — Mais il pouvait déjouer la haine des Juifs et garder malgré tout son corps immortel? — C'était un subterfuge indigne de lui. — Que ne s'est-il réfugié dans une solitude pour y mourir dans l'ombre, loin de tous les yeux? Il fût apparu ensuite en disant : Je suis ressuscité! — On n'aurait pas cru à sa résurrection si on ne l'avait vu mourir. Pour qu'il apparût comme vainqueur de la mort, il fallait qu'il mourût au grand jour[7]. — Mais pourquoi cette mort tragique et sans gloire? — Parce qu'il s'est fait malédiction pour nous. Et puis la croix est la tribune d'où il appelle

[1] Athan. *Orat. de Incarn. Verbi*, n. XIV. — [2] *Ibid.*, n. XV. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.*, n. XVII. — [5] *Ibid.*, n. XVIII, XIX. — [6] N. XXI. — [7] N. XXIII.

les peuples. Et puis il convenait qu'il fût élevé dans l'air, lui le dompteur des puissances de l'air[1]. — Il eût pu se ressusciter aussitôt après son dernier soupir? — Non, on eût dit qu'il n'était pas mort. Trois jours après, c'était le mieux : sa toute-puissance devenait alors éclatante et palpable[2]. Plus de doute, le démon est vaincu, et la mort n'est plus la mort[3]. Voyez, en effet, cette preuve frappante que la mort est terrassée : on ne la craint plus. Et si terrible qu'elle se montre avec son cortège de supplices, des enfants et des jeunes filles se moquent d'elle et la bravent[4]... Une autre preuve de la victoire du Christ, c'est ce souffle invincible qui a depuis saisi les âmes, et qui les pousse à la piété vraie et au désir enflammé des choses éternelles. C'est surtout cet universel écroulement des antiques idoles[5]. On ne voit plus le Christ, soit; mais on sent qu'il vit[6]. Les prophéties sont réalisées[7]. Qui peut en douter? « Un mort a-t-il la puissance de pénétrer de douleur des hommes qui l'ignorent et lui survivent, de leur faire renier les lois nationales et adorer un enseignement nouveau[8]? » Et le jeune apologiste, étendant le bras, montrait à ses compatriotes incrédules ces peuples de l'Éthiopie, leurs voisins, « qui, sous la pacifique influence du christianisme, passaient de leur férocité naturelle à une douceur jusqu'alors inconnue, et désapprenaient la guerre pour les travaux de l'agriculture[9]. »

Et il s'écriait :

« Il y eut, avant le Christ, nombre de rois et de dominateurs. La Chaldée, l'Égypte et l'Inde eurent leurs philosophes et leurs mages. Lequel d'entre eux, je ne dis pas après sa mort, mais de son vivant, lequel eut assez de puissance pour remplir toute la terre de sa doctrine, et arracher à la tremblante adoration des idoles

[1] N. XXV; — Ephes. II, 2. — [2] N. XXVI. — [3] N. XXVII. — [4] N. XXVIII. — [5] N. XXXI. — [6] N. XXXII. — [7] N. XXXIII et seq. — [8] N. XXX. — [9] Fialon, p. 98.

autant de peuples que notre Sauveur en a attiré à lui? Les philosophes grecs ont écrit de nombreux livres, chefs-d'œuvre d'éloquence et d'art. Qu'ont-ils montré de comparable aux prodiges de la croix du Christ? Leur sagesse a vécu tant qu'ils vécurent. Après? Leur existence même n'a été que combats et disputes. Le Verbe de Dieu enseigne dans un plus humble langage, et voici qu'il éclipse les plus habiles artisans de la pensée, annule leurs doctrines, entraîne tout à lui et remplit ses églises. Mort, il fait taire la grande voix orgueilleuse des sages[1]... »

En résumé, causes de l'incarnation, causes de la rédemption par le sang, réponses aux objections des Juifs et des païens : tel est le fond de ce second livre où les belles pages abondent encore. On dirait qu'Athanase pressentait déjà, à l'heure où il les écrivait, le rationalisme impie d'Arius, et qu'il voulut l'étouffer, avant qu'il fût éclos, dans son germe. Il avait entendu les Juifs défigurer le mystère du Christ, les idolâtres l'écraser sous leurs sarcasmes dédaigneux. Sa foi révoltée, son amour blessé s'était promis une vengeance : il s'est vengé en faisant jaillir du dogme méprisé des gerbes de lumières à éclairer des aveugles! Le premier discours avait été un chef-d'œuvre de logique et de bon sens social[2]. Celui-ci était un chef-d'œuvre de théologie dogmatique. Il ouvrait les plus larges et les plus claires vues sur le Fils de Dieu fait homme. Hautes spéculations de l'intelligence, merveilleuse divination de l'amour! Il est douteux que personne, même parmi les plus illustres docteurs, ait percé plus avant ces profondeurs divines.

Telles sont les premières œuvres d'Athanase[3]. On sent au frisson d'enthousiasme qui court dans ces pages, à l'accent de conviction qui s'y trahit quelquefois par la

[1] Athan. *Orat. de Incarn. Verbi*, n. L.
[2] Villemain, *Tableau de l'Éloquence*, p. 86.
[3] Cf. Mœhler, I, II, p. 206 et seq.

simple énergie de l'expression, quelquefois par l'invective ardente, à l'entraînement puissant de la pensée et du style, à l'élévation, au coup d'œil, à la méthode savante[1], que, sans les agitations d'une vie perpétuellement persécutée, Athanase eût pu s'élever et planer à la hauteur des plus fiers génies. Mais il ne retrouvera plus jamais ni ces jours de composition tranquille dans la paix du désert, ni cette liberté de la jeunesse. Il devra écrire à la hâte, sous la pression d'un devoir impérieux, fugitif sur les chemins de l'exil, enfermé dans la nuit d'une caverne, plus tard même dans la nuit d'un tombeau, toujours harcelé et menacé par une police lancée comme une meute à sa poursuite.

L'écrivain en sera peut-être amoindri; mais tout entier à la cause de Dieu dans le complet oubli de sa gloire personnelle, le saint et l'apôtre n'en paraîtra que plus grand.

[1] Phot.

CHAPITRE III

(319-320)

Vocation. — Fonctions et ministère. — Popularité naissante. — Arius. — Son passé. — Une déception. — Basses intrigues. — Les Églises d'Alexandrie. — Troubles. — Une conférence chez le patriarche. — Le *Credo* d'Arius. — Révolte ouverte.

Que le jeune Athanase fût digne de la cléricature, sa pure vie, presque tout entière passée sous les yeux de l'évêque, ne laissait à cet égard aucun doute. Son vif amour de l'Église, sa sainteté précoce, sa sagesse, sa science elle-même et tous ses goûts étaient autant de marques certaines que Dieu le voulait. Enfin sa jeunesse silencieuse, il est vrai, mais ardemment mêlée dans le palais patriarcal aux affaires ecclésiastiques, le préparait merveilleusement à cette destinée.

C'était l'an 319, il avait environ vingt-trois ans[1]. Ce jour-là, il courbait le front sous les mains vénérables d'Alexandre, et, fort de l'énergie même du Saint-Esprit, se relevait diacre, divinement armé pour tous les combats de l'avenir. Son âme, déjà robuste, reçut dans l'effusion de la grâce divine comme un second baptême qui la trempa pour jamais.

Le diaconat, au IVe siècle, conservait encore les fonc-

[1] Socrat. I, VIII. — Theodoret, I, XXVI. — Gelas. II, VII.

tions actives et publiques établies primitivement et dis parues depuis dans la grande secousse du XVIe siècle. Le diacre était, comme le disent les constitutions apostoliques, « l'œil et l'oreille, la bouche et la main, le cœur et l'âme de l'évêque[1]. » Énumération graduée qui montre quels étaient alors sa dignité et son rôle. C'est aussi la plus heureuse formule dont on puisse user pour exprimer ce que fut Athanase pour le vieux patriarche à partir de cette époque. Il fut, en même temps que la force qui soutint son âme, le flambeau qui marcha devant ses pas, l'éclairant dans les obscurités de ce siècle traversé de plus d'erreurs que le ciel ne l'est de nuages en une nuit de tempête. Saint Alexandre s'appuya sur lui comme sur un fils bien-aimé. C'était comme une nouvelle jeunesse qui lui revenait toute frémissante d'ardeurs généreuses. Il jeta sur ses épaules une partie du fardeau, et ils marchèrent ensemble[2]. Ils étaient d'ailleurs bien faits pour s'entendre. Sauf l'inégalité dans le génie, c'étaient deux âmes de haut vol. Mêmes vues et même but : le triomphe de l'Église et de la vérité.

Quelle que fût sa participation au gouvernement extérieur, elle n'absorbait pas sa vie. Remplissant, grâce à la confiance de son évêque, les plus hautes fonctions de sa charge, Athanase en remplissait aussi les plus humbles, si l'on peut appeler ainsi les autres ministères alors confiés aux diacres. Il s'en allait, une partie du jour, par les rues les plus misérables de la ville, porter des secours aux déshérités de la terre, aux pauvres, aux malades, aux prisonniers. S'il rencontrait sur sa route quelque frère ébranlé dans sa foi, il le raffermissait par quelques bonnes et fortes paroles. Les fidèles qui le

[1] V. Joan. Morin. *Comment. de sac. Eccl. ordin.* etc., exercit. IX, c. III. — Joseph. Catalan. *Pontif. rom.*, tit. IX. — Hergenrœther, t. I, p. 478; t. II, p. 434.

[2] Cyrill. Alexandrin. *Epist. I.* — Sozom. l. II, ch. XVII. — Socrat. lib. I, cap. VIII. — *Apol. contra Arian.* VI.

voyaient aller et venir se montraient ce jeune homme d'allure décidée et modeste, dont le regard, presque toujours voilé, jetait parfois de si vifs éclairs. Ils se rappelaient l'avoir vu à l'église, dans l'exercice des fonctions sacrées, redisaient quelques-uns des accents de sa jeune éloquence, et, partageant les pressentiments de leur pasteur, le saluaient, eux aussi, comme l'espérance de l'avenir. Si jeune qu'il fût, il était certainement le personnage le plus remarquable et le plus influent de l'entourage patriarcal[1]. Mais il n'était pas le seul sur lequel l'attention publique eût les yeux ouverts.

Parmi les prêtres, la plupart restés obscurs, que saint Alexandre avait sous sa conduite, il s'en trouva un qui eut la triste destinée de soulever le monde contre l'Église. C'était, à l'heure de l'histoire où nous en sommes, un homme déjà mûr, presque un vieillard. Chargé de desservir l'une des plus importantes églises d'Alexandrie[2], il semblait s'acquitter de son devoir pastoral avec une ardeur et un zèle au-dessus de tout éloge. De haute taille, avec sa longue robe et son grand manteau jeté sur les épaules, il en imposait. Avec cela humble, grave, presque austère dans son maintien. Une séduction souveraine dans la parole. Son langage, flottant et musical, avait des ondulations et des caresses qui berçaient et charmaient la foule. Éminemment persuasif, c'était d'autre part un dialecticien assez habile[3]. Au fond, un esprit facile et une âme inquiète, malade de cette terrible maladie : l'ambition; tel était Arius[4].

[1] Athan. *Apolog. contra Arian.* — Socrat. lib. I, 3.

[2] La ville d'Alexandrie, presque seule en Orient, était régulièrement divisée en paroisses soumises à ce que nous nommons aujourd'hui des curés. (De Broglie, I, p. 367.)

[3] S'il faut en croire un ancien auteur, il aurait été investi par Achillas du ministère des catéchèses dans le Didascalée. Patricius Ararsius, cité dans Fabricius (Biblioth. gr. XI, 195). Cette opinion est contestable. (Freppel, *Clement d'Alex.*, p. 60, IIIe leçon.)

[4] Gelas. Cyzic. part. III, II. — Theodoret, l. I, II, III. — Socrat.

C'est avec cet homme qu'Athanase va bientôt entrer en lice et livrer les plus grandes batailles doctrinales qui furent jamais.

Ceux qui connaissaient le passé d'Arius ne pouvaient rien augurer de bon d'un prêtre excommunié déjà deux fois. Poussé par un vent sorti de l'enfer, ce Libyen [1] de naissance était venu échouer, jeune encore, sur le rivage d'Alexandrie. Pierre le Martyr, qui régnait alors, l'avait admis dans les rangs de son bas clergé. Tout alla bien pendant un temps. Mais un jour Mélèce, un évêque de Lycople dans la Thébaïde, se révolta contre Pierre, « le grand évêque et père ». Un concile le déposa. Le révolté fit un schisme [2] qui partagea la vallée du Nil en deux communions, et sembla un instant renouveler l'antique rivalité de Thèbes et de Memphis [3]. Ce fut le premier écueil où le jeune étranger sombra. Arius jusque-là avait montré l'extérieur de la vertu. Son activité ambitieuse avait même fait croire qu'une âme apostolique l'animait, et qu'il serait une puissance pour le bien. On s'était trompé, et l'on s'en aperçut : le Libyen hypocrite jeta le masque et se déclara mélécien [4].

Une hérésie qui a des sectaires pour fauteurs peut vivre un temps et s'enraciner dans le monde. Elle subjugue par la vertu de la vérité qui lui reste, et séduit par l'invincible charme de l'indépendance conquise. Le schisme boudeur de Mélèce, n'ayant aucun rapport avec

l. I, III; II, XXXV. — Ruffin. l. 1, I. — Epiph. *Hæres.* LXIX. — Sozom. l. 1, XIV. — Cf. Mœhler, 1, II, p. 279 et seq.

[1] Epiph. *Hæres.* LXIX. — Cave et d'autres font naître Arius à Alexandrie.

[2] Athan. *Apol. contra Arian.* n. LIX. — *Ep. ad Episc. Afr. et Lib.* n. XXII et seq. — Theod., I, VIII. — Socrat. I, VI. — Epiph. *Hæres.* LXVIII. — Dœllinger, *Hippolytus*, p. 254. — Routh, *Rel. sacr.* III, p. 381-383, 348-349. — Phileæ ep., ap. Maffei, *Osserv. lett.*, III, 11-18.

[3] *Loc. cit.*

[4] Euseb. *Vit. Constantin.* III, IV.

la doctrine, était sans avenir. Arius, avec son flair de vrai hérétique, le sentit. Il ramassa son masque un instant tombé, feignit un vif repentir, se jeta aux pieds du pasteur qu'il avait renié et le supplia, tout en larmes, au milieu des plus belles promesses, d'oublier une faute qu'il n'avait commise, disait-il, que dans le trouble de sa raison. O éternelle naïveté des âmes droites! Pierre releva le jeune clerc, le bénit et l'admit de nouveau à sa communion. Quelque temps après, Arius était diacre de l'Église d'Alexandrie.

Mais il est difficile au plus habile des fourbes de se cacher toujours. Un coup de vent fait flotter les plis de son manteau et le découvre. Un regard, un geste, un rien suffit à trahir le traître. C'est par une parole qu'Arius se dévoila de nouveau.

Saint Pierre maintenait l'anathème lancé contre Mélèce et interdisait à ses partisans toute fonction ecclésiastique, même l'administration du baptême. Arius osa blâmer publiquement cette conduite, et le pontife fut obligé pour la seconde fois de le chasser de son Église [1].

La neuvième année de la persécution de Dioclétien, Pierre eut la tête tranchée et mérita ainsi son glorieux surnom de *Martyr* [2]. Achillas lui succéda. Malgré l'opprobre qu'une récidive avait mis sur son front, Arius demanda encore sa grâce. Par une incompréhensible permission de Dieu, il l'obtint. Dix ans plus tard il était prêtre et compétionnait pour la succession d'Achillas. Saint Alexandre fut élu. Cette préférence lui fit au cœur une blessure dont il ne devait pas guérir. Son orgueil déçu, en attendant l'heure espérée d'un triomphe, se

[1] Sozom. l. I, c. XIX. — Baron. *Ann. chr.* 306.

[2] Alzog. *Patr. Tabl. chronol.* — God. Herm., liv. I, VIII, p. 38. — Cf. *Martyre de saint Pierre, arch. d'Alex. Actes des martyrs de l'Egypte, tirés des manuscrits coptes de la Bibl. vaticane et du musée Borgia*, par H. Hivernat, vol. I, fasc. IV, p. 263.

tourna en aigre haine contre son heureux concurrent. Il fit appel aux plus vils moyens pour le discréditer [1].

Les prêtres tombés sont les fléaux de l'Église et du monde. Puissances primitivement appelées à faire le bien, ils deviennent les plus efficaces instruments du mal. L'Église d'Alexandrie allait, en effet, par le crime de ce prêtre, courir le plus grand péril. Le monde romain va même en être ébranlé. Et tout eût croulé peut-être, si Dieu, qui veille toujours, n'avait fait grandir Athanase dans l'ombre et affermi en lui la puissante colonne qui soutint l'édifice.

Il y avait dans l'immense ville d'Alexandrie, disséminées comme dans nos paroisses modernes, une dizaine d'églises où les fidèles se réunissaient sous la conduite des prêtres pour s'instruire et prier. Celles de Denys, de Théonas, de Pierius, de Sérapion, de la Perse, de Dizye, de Mendidie, d'Annien, de Beaucale, étaient les plus belles et les plus fréquentées. Colluthe avait la charge de l'une d'entre elles; Carponas et Sarmate en gouvernaient chacun une autre. Arius administrait celle qu'on appelait Beaucale. Par un malheur qui s'explique à une époque où la foi du peuple étant peu éclairée, le dogme encore mal défini laissait prise à des interprétations diverses, leur enseignement ne concordait pas. Alors, s'attachant aux personnes dans le vague des doctrines, les fidèles se rangèrent, à leur choix, sous les trois bannières de leurs principaux catéchistes. Colluthe eut ses partisans, Sarmate les siens. Quant à Arius, grâce aux séductions de son extérieur et de son langage, il commença à former une sorte d'Église à part, dont l'accroissement prodigieux alla toujours grandissant. On avait appelé les partisans de Colluthe les *colluthiens;* on appela les partisans d'Arius les *ariens,* nom qu'une crise

[1] Theodoret, l. I, II. — Nicephore, VII, V. — Cyrill. Alex. *In divers. Homil.* t. II.

prochaine et définitive devait rendre à jamais célèbre pour le malheur du monde[1]. Entouré d'une multitude fanatique qui se ralliait à son nom, le novateur se dressa bientôt, menace vivante contre l'Église.

Saint Alexandre l'avait plus d'une fois entendu soutenir en sa présence une doctrine impie. Au bruit des passions soulevées, il s'émut. Il n'y a aucun doute qu'Athanase ne fût derrière cette nature profondément indulgente pour la pousser à en finir[2]. Hélas! le dénouement devait être un coup de foudre.

Un jour, l'évêque rassembla ses prêtres autour de lui. Il voulait leur parler sur la Trinité, afin de fixer leur pensée sur ce mystère auquel se rattachait le dogme en litige.

Ils étaient tous là, Colluthe, Sarmate, Arius, vieillards autour d'un vieillard. Le patriarche, ouvrant la bouche, dit la triplicité des personnes dans l'unité divine, le Verbe éternel, complète image du Père... Il cita les textes nombreux de l'Écriture qui jettent de si vives clartés sur la nature de Dieu et sa vie intime.

Quand il eut fini, Arius se leva, et avec son aisance froide fit sa déclaration de foi.

« Dieu est beaucoup trop élevé dans sa majesté, dit-il, pour créer lui-même le monde et entrer en rapport direct avec lui.

« D'un autre côté, la création est visiblement trop grossière pour comporter l'action immédiate de Dieu.

« Dieu, voulant que l'univers existât, avait donc besoin d'un agent intermédiaire.

« Cet agent, c'est le Verbe. Il est inégal au Père en substance; car, Dieu comme Dieu, il n'aurait pu, pour les mêmes raisons que lui, créer le monde.

« Comme en dehors de Dieu il n'y avait pas de ma-

[1] Epiphan. *Hæres.* LXIX, 2.
[2] Socrat. I, III. — Cf. Sozom. I, XIV. — Athan. *De Synod.* XVI.

tière, le Fils fut tiré du néant. Ainsi, n'étant pas né de la substance éternelle, il n'est pas absolument éternel. Il est seulement antérieur au monde, et l'on peut dire qu'il fut un temps où le Fils de Dieu n'était pas.

« N'étant qu'une œuvre de Dieu, le Verbe n'est qu'une haute, mais simple créature, finie, variable, faillible, et capable comme l'homme d'abuser de la liberté et de tourner au mal.

« Toutefois Dieu, dans sa prescience, ayant connu sa fidélité, il l'appella son Verbe, et l'éleva au-dessus de la multitude des êtres créés [1]. »

Ainsi donc, suivant Arius, tout le passé jusqu'à lui s'est trompé en se prosternant aux pieds du Verbe fait chair et en l'adorant comme son Dieu. Les apôtres ont joué le jeu d'un homme; les martyrs sont morts pour un homme; les confesseurs ont défendu l'œuvre d'un homme; les ascètes des solitudes voisines se mortifient pour un homme, et, dupe de sa foi, le monde, qui se croyait racheté, ne l'est pas!...

Cette doctrine, qui semble au premier coup d'œil sourire à la raison, n'est, en effet, qu'un tissu d'inconséquences. Fille bâtarde de tous les systèmes qui se disputaient alors les intelligences dans cet Orient tourmenté de tant de rêves, elle n'est qu'un système de plus ajouté à tant d'autres. Platon, Plotin, Philon, Valentin, le grand gnostique, s'y peuvent tous reconnaître [2]. Arius les a pillés à mains pleines. Mais le Christ ne saurait s'y retrouver : l'économie du dogme chrétien est ruiné

[1] Les vieux historiens manquant de précision sur ces premiers débats, nous avons cru que c'était ici le lieu d'exposer le résumé de la doctrine arienne. V. Alex. *Epist. apud Socrat.* I, VI. — Athan. *Orat. I*, V. — Theodoret, I, IV. — Athan. *Orat. II, contra Arian.* XXIV. — *Epist. ad Episc. Ægypt. et Lib. XII.*

[2] Fialon, ch. II, n. 4. — Quippe impiam Gentilium et Judæorum de Christo opinionem confirmantes. Theodoret, l. I, III; *Alex. ep. ad Alex. episc. Constantinopol.*

de fond en comble. Arius a beau dire que le Christ mérite les honneurs divins. S'il n'est pas Dieu, un tel culte n'est qu'un retour à l'idolâtrie. Première contradiction. Il veut que le Dieu suprême ne puisse rien créer d'imparfait, et cependant Dieu crée le Fils à l'état d'imperfection. Contradiction nouvelle. Si Dieu peut produire l'imparfait, il peut aussi produire le monde; s'il ne le peut pas, il faut que le Fils soit parfait, et par conséquent soit Dieu. Et s'il n'était pas Dieu, comment comprendre qu'il ait racheté l'humanité déchue? Ce système ruinait le christianisme, mais il se ruinait lui-même auparavant [1].

L'histoire ne le dit pas; mais Athanase, s'il était là, dut bondir. Quant aux vieillards, ils durent se regarder, pâles et stupéfaits, devant l'audace de ce prêtre et l'impiété de cette doctrine.

Arius s'appuyait sur certains textes dont il exagérait la portée, celui-ci, par exemple : « Le Père est plus grand que moi [2]. »

Saint Alexandre essaya de remettre la vérité dans sa lumière en rétablissant le vrai sens des paroles sacrées.

Soit que son âme troublée par l'indignation ne fût plus en possession du calme nécessaire aux opérations de la pensée, soit qu'il ne fût pas suffisamment éclairé sur la mystérieuse génération du Verbe, ses explications ne furent ni précises ni claires. Arius ne voulut rien entendre. On se sépara, l'évêque et ses prêtres attristés par des pressentiments sinistres; lui, le cœur frémissant et rempli d'orgueilleuses espérances [3].

Alexandre, « cet ami de Dieu et des hommes, » ne désespéra pas cependant. Arius, deux fois traître à la vérité, était deux fois revenu spontanément à elle. Dieu

[1] Athan. *Orat. contra Arian.* I, I-IV. — Gregor. Naz. *Orat. II*, theol. S. or. XXVIII.

[2] Joan. III, 28.

[4] Socrat. I, V. — Sozom. I, XV.

lui accorderait peut-être la grâce de revenir encore. Il le raisonna; il abaissa sa dignité jusqu'à le prier; il le menaça des plus redoutables anathèmes. Tout fut inutile. Plein de lui-même et de son opinion, le vieux prêtre refusa obstinément de revenir au vrai[1] et commença même à se faire l'apôtre de son *Credo* impie.

[1] Porro inflatus opinione sui, senex ille a scopo veritatis excidit. (Epiph. *Hæres.* LXIX, 3.)

CHAPITRE IV

(320-322)

Progrès de l'hérésie arienne. — Ses partisans dans l'Église. — Concile d'Alexandrie. — Recrudescence. — Arius en Palestine. — Eusèbe de Nicomédie. — Lettre d'Alexandre aux évêques d'Orient. — Dépit d'Arius. — Haine des ariens contre le diacre Athanase. — Arius à Nicomédie. — Œuvres poétiques : *Chansons sotadiques*. — La Thalie. — Concile arien de Bithynie. — Un mémoire de saint Alexandre. — Soixante-dix lettres. — La part du diacre Athanase.

L'hérésie nouvelle marchait comme une armée victorieuse et envahissait toutes les Églises d'Orient. Elle allait, dépeuplant les âmes des pures idées chrétiennes et ruinant l'œuvre divine de trois siècles d'apostolat. Spectacle navrant! des prêtres, Achillas, Aïthale, Corpone, et un autre qui portait le même nom que le chef de l'agitation sacrilège, traîtres à la foi dont ils étaient les défenseurs légitimes, se faisaient les piliers de cette Église naissante [1]. Les diacres aussi étaient décimés. Euzoïus, Luce, Julien, Mène, Hellade, Caïus, Macaire, s'étaient jetés avec ardeur dans le parti d'Arius [2]. Il ne manquait plus, pour que la hiérarchie fût remplie jus-

[1] Epiph. *loc. cit.* — Sozom., l. I, XIV. — Théodoret, l. I, III.
[2] *Ibid.*

qu'à son faîte, qu'un évêque ou deux apportassent à l'entreprise le prestige de leur dignité et le secours de leur influence. Second, évêque de Ptolemaïde d'Égypte, et Théonas, évêque de Marmarique en Libye, se présentèrent [1]. Tout était consommé. L'hydre avait deux têtes et cent bras : elle ne pouvait manquer, sous l'excitation enflammée d'un chef décidé à tout, de faire dans l'Église un ravage immense.

Ces divisions intestines, jointes aux appréhensions de l'avenir, furent une cruelle épreuve pour le cœur apostolique du vieux patriarche. Il réunit autour de lui, comme un général à demi vaincu, trahi par son armée qui fuit, tout ce qui lui restait d'ecclésiastiques fidèles, les prêtres et les diacres à qui le commun vertige n'avait pas fait tourner la tête. Athanase était au premier rang, attristé, non découragé. Il n'était pas encore sorti de sa vie silencieuse et cachée, mais le moment approchait. De jour en jour plus parfait et plus puissant pour le bien, il travaillait obscurément à l'œuvre de la réparation et de la préservation, en attendant que la Providence le jetât dans l'arène publique, antagoniste invincible de l'hérésiarque et de son hérésie.

Saint Alexandre, après avoir consulté son clergé, reconnut que le meilleur moyen de défense était de convoquer un concile et de garder les formes prescrites par l'Église [2].

En 321, cent évêques accourus des villes d'Égypte et de Libye se réunissaient sous la présidence patriarcale [3]. Arius, invité à comparaître, se présenta devant ce sénat vénérable. On le somma de rendre compte de sa foi. Il le fit. Il exposa sa doctrine devant ses juges, comme il l'avait exposée naguère en comité privé, devant son

[1] Théodoret, l. I, III, VI. — Athan. *Ad Solit.*; — *Contra Arian.*
[2] *Epist. Alex.* n. I, 2.
[3] Socrat. l. I, III. — Epiphan. *Hæres.* LXIII, LXIX. — V. Héfélé, t. I, p. 241, n. 1.

évêque et ses frères dans le sacerdoce, mais cette fois avec un surcroît d'audacieuse impudence.

« Le Père n'a pas toujours été Père. Le Verbe n'a pas toujours existé. Tiré du néant comme tout le reste, il est créature comme tout le reste, et avant d'être produit, il n'était pas.

« Il est capable de changement par sa nature, et s'il est demeuré bon, c'est qu'il a bien usé de sa liberté.

« Dieu lui a donné la gloire en prévision de la vertu.

« Enfin Jésus-Christ n'est pas un vrai Dieu; il ne porte ce nom que par participation, comme tous les autres... [1]. »

Quand les évêques eurent entendu de la propre bouche de l'hérétique tant de blasphèmes et d'erreurs, ce ne fut qu'un cri d'indignation dans leur sainte assemblée. L'anathème jaillit de tous les cœurs et de toutes les lèvres. Ils lancèrent en même temps l'excommunication sur tous ceux, fidèles, diacres, prêtres, évêques, qui s'étaient faits les défenseurs de cette croyance abominable ou l'avaient simplement embrassée [2]. Ils se séparèrent pleins d'espérance.

Quand la foudre du ciel tombe sur un homme ou sur une ville, c'est la mort qui tombe avec elle. Il n'en est pas de même des doctrines. Filles de la liberté, foudroyées cent fois, elles peuvent vivre encore. L'anathème les dénonce, il ne les tue pas. Quelque consolant qu'ait été ce concile d'Alexandrie, le patriarche ne tarda pas à s'apercevoir que l'excommunication prononcée n'avait pas arrêté le mal. Il fallut même bientôt ouvrir les yeux à une vérité terrible. Le vent de l'anathème avait encore activé l'incendie, et les flammes folles menaçaient d'embraser l'univers.

[1] Socrat. l. I, III. — Théodoret, l. I, III, V.

[2] Socrat. l. I, VI. — Epiph. *Hæres.* LXIX, 3. — Athan. *Ad Solit. et Apol.* — Hilar. *Fragm.*, p. 1331. — Cf. Walch, *A. A. O.* Thl. II, S. 431.

Qu'Alexandre et Athanase, ces deux cœurs si fortement attachés à la vérité, durent souffrir en ces jours-là!

Une protestation formidable s'éleva, au milieu d'une clameur immense, contre le patriarche et le concile. Tous les partisans d'Arius, augmentés de ces esprits mal faits qui, dans les villes remuantes comme Alexandrie, prennent part à tous les troubles, crièrent à l'injustice. Les matrones du grand monde mêlaient leurs voix à ce concert, et dans leurs retraites pieuses, ruches troublées par la tempête extérieure, les vierges consacrées à Dieu maudissaient les persécuteurs de celui qu'elles appelaient « le saint prêtre ». Sept cents environ lui étaient conquises [1].

On se retirait la nuit dans d'obscures cavernes, hors de la cité, et l'on s'excitait là à faire la guerre au Christ. Pas de jour qu'il n'y eût quelque sédition ou quelque honteux scandale. La sainte Église était devenue, grâce à ces désordres, la risée des païens. Ses plus augustes mystères et ses plus divines croyances, mis en comédies, étaient joués sur les théâtres populaires [2]. C'était le commencement de la grande orgie arienne.

Arius, repoussé par son évêque, mais triomphant quand même, secoua superbement la poussière de ses pieds, quitta la malheureuse Alexandrie, désormais troublée pour de si longs jours, et s'en alla en Palestine prêcher son Évangile sur la terre même où Jésus-Christ avait prêché le sien [3].

Jamais cette prophétie du Sauveur : « Ils viendront à vous avec des peaux de brebis : au fond, ce sont des loups avides [4], » ne s'est mieux réalisée que pour Arius. Cet extérieur mortifié cachait un indomptable orgueil;

[1] Théodoret, l. I, IV. — Epiph. *Hæres.* LXIX, 3.
[2] Euseb. *Vita Const.* II, LX. — Socrat. I, V.
[3] Epiphan., Sozom., Théodoret, *loc. cit.*
[4] Matth. VII, 15.

ce corps usé contenait d'incroyables ardeurs. Les flammes du dedans avaient parfois d'étranges reflets sur ce visage pâli et dans ces yeux presque éteints par l'étude nocturne. Quand il parlait, ce flagorneur impie avait des paroles mielleuses et des réticences à tromper les plus habiles eux-mêmes. Quand il exposait sa doctrine, c'était avec des expressions vagues qui produisaient l'effet d'un mirage, ambiguïtés nuageuses par lesquelles cet esprit corrupteur essayait de déguiser une pensée honteuse d'elle-même [1]. Paix, union, concorde étaient ses mots les plus familiers. D'autre part, comédien sans égal, il savait si bien prendre l'air humble et malheureux d'un homme persécuté injustement, qu'après l'avoir vu et entendu on ne pouvait s'empêcher de plaindre son infortune et d'y compatir [2].

A part Philogone d'Antioche, Macaire de Jérusalem et Hellanique de Tripoli en Phénicie, prélats aussi énergiques qu'éclairés, il enrôla, s'il faut l'en croire lui-même, tous les évêques d'Orient [3]. La vérité est qu'il trouva des partisans nombreux. Eusèbe de Césarée en Palestine, Théodote de Laodicée, Paulin de Tyr, Athanase d'Anazarbe dans la Cilicie, Grégoire de Beryte, Aëce de Lyde, tous ceux-là furent à lui. Mais sa plus riche recrue fut Eusèbe de Nicomédie, Eusèbe le Grand, comme on l'appelait alors, ambitieux, rusé et débauché, qui s'était élevé sur le siège épiscopal qu'il occupait par tous les degrés du crime. L'union des mauvais est une redoutable puissance. Ames fraternelles par les vices, Arius et Eusèbe se lièrent ensemble d'une amitié terrible comme un fléau, et l'œuvre de troubles devint leur œuvre commune [4].

[1] Epiphan. *Hæres.* LXIX, 3. — Socrat. I, III. — Sozom. I, XIV. — Theodoret, I, II, III. — Gelas. Cys. II, 2. — Basil. *Cont. Eunomium*, lib. I, c. II.

[2] *Ibid.*

[3] Apud Epiphan. *Hæres.* LXIX, 6. — Apud Theodoret, I, IV. — Socrat. I, VI. — *Epist. Alexandrini.*

Saint Alexandre apprit les ravages de l'apôtre de Satan dans la Palestine, la Syrie et la Phénicie. Sa vigilance pastorale s'émut. Il écrivit aussitôt aux évêques de ces contrées des lettres pressantes où il démasquait l'hérétique et se plaignait amèrement de la défection de plusieurs. Un grand nombre répondirent qu'ils avaient été surpris par l'imposteur, et, de fait, refusèrent de l'admettre dans leur communion à partir du moment où la vérité leur fut connue. Arius, devenu tout à coup l'objet d'une défiance et d'une animadversion presque universelles, se retira chez Eusèbe de Nicomédie [1].

Soit que cette épreuve inattendue les eût déconcertés, soit plutôt qu'ils voulussent déplacer les torts et les mettre aux yeux des peuples du côté d'Alexandre, les deux foudroyés écrivirent au saint patriarche pour lui demander de lever l'excommunication fulminée contre les sectateurs des doctrines nouvelles. Alexandre ne se laissa pas fléchir; il les maintint impitoyablement hors de l'Église.

Il y eut alors dans la secte, quand on apprit la résolution du vieillard, une tempête d'imprécations et d'injures. On affecta l'étonnement et l'indignation. On essaya d'ameuter l'opinion. Un immense effort fut tenté pour arracher les âmes à l'orthodoxie. Mais dans ce soulèvement des passions, dans ce cri de rage, dans ce rugissement poussé contre l'Église, un homme était plus directement visé.

Arius avait connu, lorsqu'il était prêtre d'Alexandrie, ce jeune diacre qui s'appelait Athanase. Cette figure loyale et pure, cet esprit ferme et lucide, cette âme de saint, ardente et calme, l'avait offusqué plus d'une fois. Il avait remarqué, avec une jalousie secrète, la tendresse et la confiance dont le vieillard l'entourait. Quand

[1] Epiphan. *Hæres.* LXIX, VI. — Théodoret, I, IV. — Athan. *De Synod.* XVII.

les lettres d'Alexandre lui furent remises, il n'hésita pas ; il vit dans la tenacité de l'un l'ardeur de l'autre, et par un pressentiment qui ne le trompait, du reste, qu'à moitié : « C'est lui, dit-il, c'est Athanase qui nous rejette! » Et de la Palestine à l'Égypte, les soldats répétèrent le cri haineux de leur chef : « C'est lui! »

A partir de cette heure, le père et le fils furent enveloppés dans une réprobation commune et partagèrent la peine et l'honneur d'être haïs pour la justice [1].

Obligé pour un temps de rester dans l'asile que lui offrait Eusèbe, Arius ne voulut pas que ses loisirs forcés fussent inutiles à sa cause. Toutes les passions violentes sont inspiratrices. « L'indignation fait des vers, » a dit un poète; sa haine en fit. Dans sa rage contre le Christ, Arius saisit la lyre, et il chanta... Mais son génie servile n'avait pas l'essor puissant des vrais poètes. Pour être poète, il faut une sensibilité et une jeunesse d'âme que ce vieillard n'eut jamais. Il prit les œuvres de Sotadès, un rapsode érotique du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, et, vil plagiaire, les suivit pas à pas en traînant le nom trois fois saint du Rédempteur sur leur trace ordurière. Et les matelots, les voyageurs, les meuniers s'en allaient dans les villes, dans les tavernes, sur les rivières et sur les chemins, répétant ces vers immondes, poésies licencieuces et burlesques comme ces chansons qui se hurlent après boire [2].

Son œuvre la plus importante en ce genre est sa *Thalie* [3], longue pièce disparue qui était la glorification de sa personne et de son système, dans le style efféminé et dissolu du maître dont il s'était fait le disciple.

Voici quel en était le début :

[1] Athan. *Apolog. contra Arian.* n. VI.

[2] Philostorg. II, VIII. — Athan. *Orat. I contra Arian.* IV, V, XI; *De Synod.* XV. — *De Sentent. Dionysii*, VI.

[3] Thalie était la muse de la Comédie.

Comica lascivo gaudet sermone Thalia.

(AUSON. *Idyll.* XX, 3.)

« Selon la foi des élus, de ceux qui comprennent l'éternel, de ses pieux enfants qui marchent dans la voie droite, remplis de l'Esprit divin,

« Je vais redire ce que j'ai appris de ceux qui ont la sagesse en partage, des hommes doux et polis, instruits du ciel même et savants en toutes choses.

« J'ai marché sur leur trace, je suis resté digne d'eux, moi si célèbre par le monde, qui ai tant souffert pour la gloire de Dieu et qui ai appris de sa bouche la sagesse et la science [1]!... »

Tout en écrivant ces poésies misérables, aussi pleines de sottise que de fatuité, Arius ne cessait pas de travailler à la diffusion de sa doctrine. Il eût voulu avancer plus vite; mais comment faire? Eusèbe eut une heureuse idée.

Il convoqua de son propre chef, dans la Bithynie, un concile d'évêques ariens [2]. Les prélats répondirent à son appel et, une fois réunis, s'entendirent comme les démons doivent s'entendre quand ils délibèrent sur la perte du genre humain. Le résultat de toutes les discussions fut qu'on enverrait une lettre à tous les évêques pour les exhorter à laisser entrer Arius et ses partisans dans leur communion.

Cette lettre, habilement rédigée, leur conquit plusieurs sièges.

Mais saint Alexandre veillait. Il répondit en excommuniant un prêtre d'Aréthuse, nommé Georges, qui, se posant en médiateur, avait essayé de concilier la doctrine arienne avec la doctrine catholique.

Une sorte de mémoire qu'il répandit dans tout l'Orient, et qui fut approuvé et signé par tous les prélats restés fidèles et purs, fut sa seconde réponse.

Plus de soixante-dix lettres, contenant tout ensemble

[1] Fialon, p. 68. — Héfélé, I, 249-251.
[2] Sozom. I, xv.

et la réfutation de l'arianisme et l'exposition de la saine et vraie croyance, suivirent à des intervalles assez rapprochés l'expédition du mémoire, et s'en allèrent jeter l'alarme jusqu'au fond de l'Occident, à Rome même, où régnait alors le pape Sylvestre [1]. Une de ces lettres portait, parmi les signatures du clergé d'Alexandrie, la signature d'Athanase, nom rayonnant parmi tant de noms obscurs [2]. Son assentiment était la seule chose que sa modestie pût avouer. Mais, saint Alexandre le savait bien, il avait mis plus que son nom dans ces lettres éloquentes. Le diacre avait prêté à l'évêque toute son âme et tout son génie : sa foi, sa logique irrésistible, son style de fer et de feu. Dans cette lutte entre un vieillard et cent prélats habiles et perfides, il avait prêté son bras à la faiblesse et sa force triomphante à la justice [3].

[1] S. Hilar. *Fragm.* p. 1331. — Constant. *Epist. Pontif.* 426.

[2] Athan. *Epistol. Synod.* — Socrat. I, VI. — Gelas. Cysic. — Epiphan.

[3] Socrat. I, V et seq. — Sozom. I, XV et seq. — Théodoret, I, II, IV-VI. — Euseb. *Vita Constantin.* II, LXIV et seq. — Philost. I, III. — Euseb. *Cæs. ep. ad Alex. in act. conc. Nic.* II.

CHAPITRE V

(325)

Constantin le Grand. — Ses préjugés en faveur d'Arius. — Osius de Cordoue à Alexandrie. — Mutilation des statues impériales. — Magnanime attitude. — Convocation des évêques de l'univers à Nicée. — Le Concile. — Arius devant les Pères. — Son portrait. — Sa doctrine. — Indignation. — La lutte. — Athanase. — Son portrait. — Son génie. — Intervention des eusébiens. — Un mot heureux et fatal. — Symbole de Nicée. — Anathème. — Exil d'Arius.

Le maître du monde, en ce temps-là, était un prince, jeune encore, à qui une double victoire venait de donner, avec la plénitude de la puissance, ce prestige heureux qui s'attache aux guerriers. Constantin le Grand, c'est le nom dont l'histoire salue ce César, qui était déjà un grand homme et qui allait devenir un grand chrétien. Fils d'une impératrice qui fut aussi une sainte, il avait sucé avec le lait le noble amour des vertus généreuses. Il avait donné comme but à sa vie de pacifier et de béatifier l'univers. Il n'y réussit pas pleinement et s'égara quelquefois; nous verrons Athanase le lui dire en face. Mais il ne faut pas s'en prendre à sa volonté, qui fut droite : il n'en faut accuser que l'infirmité humaine, grande dans les grandes âmes elles-mêmes.

Le hasard exigeant des batailles et le caprice de la victoire l'avaient conduit en Orient, quand il apprit quel fléau ravageait l'Égypte et les pays qui l'avoisinent. La

cour était à Nicomédie; il y accourut, afin de pouvoir étudier les questions à loisir et rapprocher les partis hostiles. Il savait bien, lui qui avait essayé d'apaiser les donatistes en Afrique, quelle résistance forcenée les hérétiques offrent à la paix. Il ne se doutait pas néanmoins des gigantesques efforts que sa nouvelle entreprise allait lui demander.

Circonvenu dès son arrivée par Eusèbe [1] et par sa sœur Constantia, il ne comprit pas d'abord la gravité des débats engagés. Il ne vit qu'une simple affaire de partis là où les plus hauts intérêts de l'Église et de la vérité étaient en cause. Il écrivit une lettre commune à l'archevêque d'Alexandrie et à l'hérésiarque, les mettant ainsi, avec une droiture d'intention qui est sa seule excuse, sur le pied d'une égalité outrageante pour le premier. Un saint évêque d'Espagne, Osius de Cordoue, alors résidant à la cour, fut chargé des missives impériales [2].

Osius fit appel aux évêques d'Égypte et les réunit en concile. Toutes les questions qui troublaient la chrétienté d'Orient furent traitées. On tint conseil sur les méléciens, les colluthiens, les ariens [3]. On essaya de fixer l'époque de la Pâque, l'un des plus grands sujets de discordes en ce temps-là. Mais le résultat fut à peu près nul pour la paix. Sauf les colluthiens, qui, leur chef en tête, reprirent leur rang dans l'Église, les autres restèrent ce qu'ils avaient été : passionnés pour leurs erreurs [4].

Il y eut même une recrudescence dans l'animosité hérétique. Les méléciens et les ariens réunis lapidèrent Constantin en effigie, et renversèrent sa statue dans la poussière.

L'attitude de l'empereur fut sublime.

[1] Hieronym. *Ad Ctesiphont.* — Sozom. I, xv. — Philostorg. I, ix.
[2] Socrat. I, vii. — Sozom. VI, xvi. — Euseb. *Vita Const.* n. 68-72.
[3] Socrat. III, vi.
[4] Euseb. *Vita Const.* III, iv.

Les courtisans frémissaient au récit des injures faites à la majesté maîtresse de l'univers. « Ils ont défiguré une de vos statues à coups de pierres; empereur, votre visage est tout meurtri! »

Constantin sourit, et passant lentement sa main sur son front :

« Non, dit-il, je ne sens aucune blessure. »

Ces lâches insultes et l'inflexibilité d'Arius commencèrent enfin à lui ouvrir les yeux. Osius, à son retour, acheva de le désabuser.

Alors une sorte d'encyclique impériale partit de Nicomédie et alla dénoncer aux quatre vents du ciel le nom flétri du novateur.

Ce n'était pas encore assez pour l'ardeur de son zèle. Persuadé que les décisions d'un concile général pourraient seules ramener les peuples à l'unité des croyances, il fit signe à tous les évêques de l'empire, et leur assigna un rendez-vous solennel à Nicée. Nicée était une ville « agréable et fort commodément bâtie dans le cœur de la Bithynie, au milieu d'une belle plaine, et très fertile, sur le bord d'un grand lac, et peu distante de Nicomédie [1] ». Les héritiers de la foi apostolique se levèrent et partirent [2].

L'antiquité ne connut pas de plus imposante assemblée d'hommes que cette réunion de magistrats, qui, sous l'immortelle république romaine, du haut des chaises curules où le peuple les avait fait asseoir, gouvernaient les destinées du monde. Le IVe siècle des temps chrétiens vit un sénat plus vénérable.

Quand les trois cent dix-huit évêques [3] venus de

[1] Maimbourg, *Hist. de l'arian.*, l. I, p. 39.

[2] Euseb. *Vita Const.* II, LXIV et seq.; III, VI, IX. — Socrat. I. VII et seq.; II, VII. — Ruf. I, X. — Héfélé, *Conc.* I, p. 247 et seq.

[3] On admet généralement que le nombre des évêques présents était de trois cent dix-huit, d'après Athan. *Ep. ad Afros.* II. — Socrat. I, VIII; IV, XII.— Damas, apud Théodoret, II, XVII (al. 225), etc. — V. Hergenrœther, II, p. 28, 29. Cf. de Broglie, I, II, p. 17.

l'orient et du couchant, du midi et du septentrion, eurent pris place sous les lambris du palais impérial [1], vieux pontifes blanchis sous le fardeau glorieux de l'épiscopat, confesseurs presque centenaires qui portaient encore sur leurs membres mutilés la trace du fer de Dioclétien, ce fut un spectacle inouï; car les trois plus hautes majestés de la terre : la majesté de l'âge, la majesté de la sagesse et la majesté de la religion planaient sur leurs têtes sacrées. Constantin, en prenant une place d'honneur parmi les Pères, joignit à tant de prestiges la majesté de la puissance.

La présidence effective était partagée entre Osius de Cordoue et les deux prêtres Vit et Vincent, légats du pape Sylvestre [2]. Un grand nombre d'ecclésiastiques et même de laïques instruits, des philosophes néo-platoniciens peut-être, venus avec leur évêque ou accourus pour être les témoins des grandes luttes théologiques qui se préparaient, avaient été admis aux conférences.

Du 20 mai au 14 juin, on ne tint que de simples congrégations, dans lesquelles les questions posées furent plutôt étudiées que discutées et résolues. Mais le 14 juin, l'empereur étant présent, on ouvrit le cours des sessions solennelles.

Une belle et chrétienne action de Constantin en marqua l'ouverture. Un déluge de libelles diffamatoires tombaient depuis quelque temps dans son palais. Des évêques s'y plaignaient de leurs collègues; des laïques s'y plaignaient de leur évêque. Il se fit apporter devant le synode, scellées et réunies, toutes les lettres accusatrices, af-

[1] *L'Eglise et l'Empire*, I, II, p. 27, n. 2.

[2] Constantin n'avait convoqué ce concile que *ex sacerdotum sententia*, d'après le sixième concile œcuménique, act. 18 (*Hard.*, III, 1418) et le *Liber Pontif.* Constantin et le pape Sylvestre l'avaient demandé de concert. Ce renseignement n'est contredit par aucun témoignage positif (Héfélé, p. 256). — Cf. *L'Eglise et l'Empire*, I, II, p. 13 et note 4; sur la date du concile, *ibid.*, p. 16.

firma qu'il ne les avait pas lues et les fit jeter au feu. Pendant qu'elles brûlaient : « Messeigneurs, dit-il, vous ne pouvez être jugés par les hommes : c'est à Dieu seul de résoudre vos différends[1] ! »

Enfin les débats commencent.

Arius est au milieu des siens, corps décharné qu'une flamme diabolique dessèche et consume. Ses longs cheveux blancs se hérissent sur son front demi-chauve. Une lueur sombre brille dans ses yeux. Un orgueil indomptable se trahit dans sa raide et méprisante attitude.

Un Père du concile, Eustathe d'Antioche, prend d'abord la parole, et au nom de ses frères dans l'épiscopat, félicite l'empereur de son zèle pour la religion. Constantin, dans sa réponse, modeste autant que magnanime, déclare que les décisions du concile seront pour lui l'indiscutable expression de la vérité.

Alors le vénérable patriarche est confronté avec Arius. On leur demande de s'expliquer. Un vaste silence remplit la salle. On sent que l'heure est solennelle. Le prêtre excommunié par Alexandre expose sa doctrine.

« Dieu, dit-il, n'a pas toujours été Père, par cette raison que son Fils n'a pas toujours existé, toutes choses ayant été tirées du néant.

« Jésus-Christ doit être mis au rang des créatures.

« Libre, il pouvait comme nous se porter au mal; mais Dieu a prévu qu'il serait bon, et c'est pour cela qu'il lui a donné la gloire et l'a appelé son Fils.

« Il est donc devenu Fils de Dieu par le mérite de ses bonnes œuvres... »

Et il continua dans cette voie, tirant les pires conséquences de son système. A la fin, quand le premier moment de stupeur fut passé, une protestation formidable fit trembler le palais. Ne pouvant fermer la bouche

[1] Socrat. I, VIII. — Théod. I, XI. — Sozom. I. XVII.

au blasphémateur, les Pères du concile, pour n'en pas entendre davantage, se bouchèrent les oreilles [1].

Ce cri spontané d'indignation parti de tous les bancs avait jugé Arius. S'il s'obstinait, l'anathème était inévitable : il pendait sur sa tête, comme l'épée fameuse du roi de Syracuse sur la tête de son convive. Comme cependant, d'une part, il fallait juger et motiver la sentence, et, d'autre part, respecter le devoir de la douceur chrétienne, l'assemblée s'apaisa peu à peu. Elle fut bientôt aussi tranquille que la mer de Galilée quand Jésus-Christ eut étendu la main sur ses flots. On rendit à l'hérétique, avec la parole, la liberté de produire les preuves sur lesquelles il appuyait sa thèse, de discuter contre ceux qui le contrediraient et de les contredire à son tour, afin que la lumière jaillît du choc des idées.

Controverses mémorables! luttes acharnées! Arius se lève, reprend ses arguments et les fait valoir avec cette éloquence que la passion inspire aux hommes dont elle est maîtresse. Des évêques prennent parti pour lui et le soutiennent avec une ardente chaleur; d'autres le combattent avec énergie. Les paroles se battent et se croisent comme les traits sur un champ de bataille.

Soudain, sur un geste du patriarche d'Alexandrie, un jeune homme se lève. Trente ans à peine; petit de taille, presque frêle; mais le front haut, un visage qu'embellit une grâce vigoureuse, des yeux où respire une volonté énergique et où brille une flamme perçante comme un glaive. La modestie et la force d'âme qui éclatent en lui l'environnent d'une sorte de prestige. On est disposé à l'écouter avec l'attention qu'on accorde aux docteurs vieillis dans l'étude de la sagesse. Du reste, tous les Pères, avant d'entrer en concile, se sont montré ce jeune ecclésiastique, et tous connaissent le génie et la sainteté d'Athanase, diacre de l'Église d'Alexandrie.

[1] Athan. *Epist. ad Episc. Ægypt. et Lib.* XIII.

A la phraséologie vaporeuse et miroitante d'Arius, Athanase répond dans ce ferme langage de la raison qui fait ressortir l'idée, lucide et inattaquable comme le diamant. Il tire la pensée vraie des obscurités dont les hérétiques l'ont obscurcie à dessein; il montre aux regards de la sainte assemblée la fourberie de leur conduite et la monstruosité de leurs innovations. Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine s'indignent de cette flagellation sanglante que leur inflige un jeune homme. Ils bondissent, ils se récrient. Mais une vive repartie, un de ces mots lumineux qui, comme la foudre, éblouissent et renversent, leur ferme la bouche, et Athanase continue à démontrer le dogme apostolique avec une netteté qui fixe les doutes et des cris d'éloquence qui, en même temps qu'ils émeuvent tous les cœurs, trahissent cette grande âme et révèlent quel invincible amour elle nourrit au fond d'elle-même pour la vérité.

Quand, au terme des discussions solennelles [1], Athanase s'assit après son dernier discours, l'arianisme était écrasé pour jamais devant la raison comme devant la foi. D'autres combattirent à ses côtés : Marcel d'Ancyre qui, hélas! devait s'égarer plus tard, se distingua surtout. Mais de lutteurs de sa taille, il ne s'en trouva pas. Il fut après Dieu, dont l'esprit dirigeait tout, la grande force et la grande lumière [2].

[1] Constantin assistait à ces discussions : Sozomène affirme que les plus habiles dialecticiens, Athanase surtout, furent remarqués par l'empereur.

[2] Sozom. I, XVII. — Théodoret, I, VIII, XXVI. — Rufin, I, XIV. — Hilar. *Fragment.* II, XXXIII, p. 1306, éd. Benedict.— Gregor. Nazianz. *in Encomio.* « Les ariomanites portaient tous leur chagrin contre le diacre Athanase. Leur inquiète curiosité leur apprenait qu'il était toujours avec l'évêque et en était honoré. Ils le virent à l'épreuve au synode de Nicée, dans la hardiesse qu'il déploya contre leur impiété, et sentirent grandir leur haine. » (Apud Athan., *Discours apolog.,* VI.)

Pendant que tous les évêques le déclaraient vaincu et impie, Arius maintenait ses dogmes avec une obstination farouche, affirmant sans preuves, ou renfermé dans un silence morne et plein de menaces.

Eusèbe de Nicomédie, qui avait jusque-là dépensé son activité dans des manœuvres souterraines, prit alors ostensiblement la tête du mouvement hérétique. Il voulut paraître mitiger les opinions de ses amis. C'est l'origine du semi-arianisme, dont les partisans porteront le nom d'eusébiens. Une lettre, qu'il avait écrite et qu'on trouva, mit à nu l'impiété de son âme.

« On ne peut, y était-il dit, accorder que Jésus-Christ est vrai Fils et incréé, sans commencer à confesser qu'il est *consubstantiel* [1] au Père. » .

Mot fatal aux ariens, car il devait fournir aux Pères de Nicée le terme le plus propre à définir la vérité du dogme catholique. Ils se saisirent, en effet, de l'expression et dirent :

« Nous proclamons que Jésus-Christ est vrai Fils de

[1] Ce mot fameux avait déjà été employé au synode d'Antioche, en 269. On le trouve aussi dans Origène, *Fragm. in Epist. ad Hæbr.* — *Consubstantiel* est la traduction du mot grec *omousios*. Ce terme est composé de *omos*, qui veut dire semblable, pareil, et de *ousia*, qui signifie substance : son sens littéral est donc *même substance*.

Omoiousios, composé aussi d'*ousia* et d'*omoios*, qui, comme *omos*, veut dire semblable, a le même sens qu'*omousios*, avec cette différence toutefois que dans certains cas ce sens est moins absolu : ainsi, tandis que tous les dérivés d'*omos* emportent une idée de similitude, d'égalité, d'identité, comme *omopolis*, qui est de la même ville; *omose*, dans le même lieu; *omoiousios*, au contraire, en a qui indiquent les degrés divers de ressemblance; tel est *omoioô*, qui veut dire, suivant les circonstances, être égal, semblable, pareil, et aussi être seulement ressemblant, imiter, paraître. On ne peut le nier, l'adoption du terme *consubstantiel* témoigne de la profonde sagesse des Pères de Nicée. Nulle autre expression, en effet, ne rend avec plus d'énergie et de précision la ressemblance parfaite du Père au Fils, ressemblance qui, entre les personnes divines, suppose l'identité de substance. (Constant., *Hist. de l'infaillib. des Papes*, p. 286.)

Dieu et incréé, et nous confessons qu'il est consubstantiel au Père. »

Une colère bruyante accueillit cette décision. Le grand mot se dressa dans l'assemblée comme un drapeau dans une bataille, criblé par les uns, passionnément défendu par les autres. Les railleries, les interprétations ridicules essayaient de le décréditer. Des raisonnements profonds partis de la bouche du jeune diacre l'appuyaient.

Athanase l'emporta.

Alors, pour répondre au symbole vague et captieux des Eusébiens, le concile rédigea ce document immortel connu sous le nom de *symbole de Nicée* [1], profession de foi courte et simple comme un cri de ralliement, enthousiaste comme un chant, et lumineuse comme une page révélée :

« Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, Créateur de toutes choses visibles et invisibles;

« Et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu et né du Père avant tous les siècles;

« Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu;

« Engendré et non créé, consubstantiel au Père;

« Par qui tout a été fait;

« Qui pour notre salut est descendu des cieux;

« Et il s'est incarné et il s'est fait homme;

« Il a souffert et il a été enseveli;

« Et il est ressuscité le troisième jour;

« Et il est monté au ciel, et un jour il viendra juger les vivants et les morts;

« Enfin, je crois au Saint-Esprit [2]. »

A l'exception des deux évêques déjà condamnés à Alexandrie, Second de Ptolémaïde et Théonas de Mar-

[1] Le symbole de Nicée ne doit pas être confondu avec celui qui est connu dans l'Église sous le nom de symbole de saint Athanase.

[2] Socrat. I, VIII. — Gelas. II, XXVI et XXXV. — V. Héfélé, I, p. 286, n. 6.

marique, tous les prélats présents souscrivirent à ce symbole, quelques-uns par politique, comme les deux Eusèbe, l'immense majorité par conviction.

L'anathème fut prononcé contre Arius; la réprobation tomba sur ses écrits. Vaincu, et de plus trahi par ses plus chauds partisans eux-mêmes, l'hérésiarque impénitent fut banni par ordre de l'empereur [1].

Le concile s'occupa d'un grand nombre de questions importantes; mais c'est sur l'hérésie arienne qu'il fit porter son grand effort. Ses anathèmes, provoqués par Athanase, en montrant la voie droite à l'avenir, sauvèrent le christianisme, toujours menacé sans doute, mais au moins sûr de sa foi et de lui-même.

[1] Socrat. I, VII, IX. — Sozom. I, XXI. — Cf. Athan. *De Decret.* — Mœhler, II, III.

LIVRE DEUXIÈME

(326-336)

DE L'ÉLECTION D'ATHANASE A SON PREMIER EXIL

Ὢ καινῆς αἱρέσεως, ὅλον ἐνδυσαμένης
τὸν διάβολον ἐν ἀσεβείᾳ καὶ πράξει.

(*Hist. Arian. ad Monach.* LXVI.)

CHAPITRE I

(326-330)

Retour à Alexandrie. — Accueil triomphal. — Un dissentiment. — Fuite d'Athanase. — Agonie et mort de saint Alexandre. — Une élection populaire. — Sacre. — Premières calomnies. — Début. — Un étranger au palais patriarcal. — Récit de l'étranger. — Ordination de saint Frumence. — Exil. — Rappel. — Menées d'Eusèbe de Nicomédie et de Théognis de Nicée. — Tournée pastorale. — Vertus du jeune patriarche.

Les Pères du concile reprirent le chemin de leur ville épiscopale, heureux de la grande tâche accomplie et forts d'une vigueur nouvelle. Rien ne multiplie les forces comme l'unité. Or ils venaient de voir l'unité catholique s'affirmer avec un éclat sans égal à la face de l'univers.

Le patriarche d'Alexandrie et son diacre emportèrent de Nicée cette joie et cette force avec la gloire en plus. Ils revenaient, l'un vengé des injures subies, l'autre encore plus haut dans l'estime populaire, grâce à ces belles victoires dont tous le savaient le héros. Aussi l'accueil qu'ils reçurent à leur arrivée dans cette vaste cité d'Alexandrie, naguère si tumultueuse et si troublée, fut-il enthousiaste et triomphal. Les ariens obstinés maugréaient et complotaient dans l'ombre; les vrais

catholiques faisaient éclater leurs transports en pleine lumière. Les partisans de Mélèce, et Mélèce lui-même, rendirent les armes et se soumirent, pour un temps du moins. C'était presque la paix. Dieu voulait consoler ainsi la vieillesse jusque-là si tourmentée d'Alexandre, avant de lui donner les impérissables consolations de l'autre vie.

Il y eut entre l'évêque et son diacre, pendant ces jours suprêmes, un redoublement d'affection et d'estime. Ces deux âmes, qui s'étaient toujours si bien comprises, se comprenaient mieux encore à la veille de se quitter. Un dissentiment devait cependant s'élever entre elles avant la fin, dissentiment qui dut être pour l'un et pour l'autre une grande tristesse, mais qui est pour nous le sujet de la plus vive admiration.

Le vieillard s'était dit, en sentant son corps épuisé fléchir : « Mes jours sont comptés. Après m'être donné tout entier à mon Église, il faut que je lui laisse en héritage un pasteur meilleur que moi. Il faut à cette ville orageuse et chicanière une volonté vigoureuse qui la dompte, et un esprit lumineux habile à mettre à néant les arguties hérétiques. L'homme qu'il faut, c'est le diacre Athanase [1]. »

Il laissa un jour deviner son dessein. Athanase, stupéfait à cette révélation, se jugea immédiatement indigne d'une mission si haute : « Je suis trop jeune, se dit-il, dans son humilité, et trop imparfait. Dieu veut ici la maturité d'un vieillard et les vertus d'un saint. » Et, quoiqu'il lui en coûtât de laisser là le vieillard déjà malade, il s'enfuit sans rien dire [2].

Où alla-t-il se réfugier [3] ? nul ne le sait. Mais en con-

[1] Rufin, I, XIV.

[2] Sozom. II, XVII.

[3] Saint Épiphane (*Hæres.* LXVIII, VI) dit qu'Athanase était à la cour, envoyé là par saint Alexandre.

sultant les instincts de son âme et son attrait pour la solitude, on peut présumer qu'il avait pris la route du désert. Il y calmait, dans la société de ses amis les solitaires, les émotions qui l'avaient agité dans les luttes récentes, rêvant peut-être pour le reste de sa vie l'heureuse paix de la Thébaïde dans la mortification et la prière. Il ignorait qu'il avait été conduit là, non pour se remettre des luttes passées, mais pour se préparer à celles de l'avenir, et que si les chrétiens d'Alexandrie avaient perdu sa trace, la Providence, qui l'avait suivi du regard, s'apprêtait déjà, pour l'heure prochaine de ses desseins, à dénoncer sa retraite et à l'en retirer malgré lui.

Vers le milieu d'avril de l'an 326[1], cinq mois seulement après la clôture du grand concile, saint Alexandre sentit les approches de la mort[2]. L'âme se retirait de ce corps usé, comme la flamme d'un flambeau qui s'éteint. Il allait expirer. Soudain le nom de son diacre bien-aimé lui revient sur les lèvres. Il l'appelle à plusieurs reprises : « Athanase! Athanase! » Un prêtre du même nom se présente. Le vieux patriarche semble ne pas le reconnaître, et ne lui dit rien. Étendu sur sa couche, les yeux fermés et la respiration haletante, il attendait l'heure de son repos. Il appelle encore plusieurs fois. Comme personne ne répond plus, parce qu'on a deviné que c'est au diacre absent qu'il veut parler : « Athanase, dit-il, vous pensez vous garantir par la fuite, la fuite ne vous garantira pas. » Parole prophétique! Le saint moribond, surnaturellement illuminé des lumières d'un

[1] Le 23 du mois égyptien de pharmuth, c'est-à-dire le 18 avril 326 (Renaudot, *Hist. patriarch. Alex.*, 1713, p. 83), ou le 17 avril (*The festal Lettres of Athanasius*, discovered in an ancient Syriac version, and edited by William; Cureton, 1848). Quelques-uns retardent cette élection jusqu'en 328 (*Revue des questions hist.*, première année, t. II, p. 73).

[2] Athan. *Apol. contra Arian.* LIX.

autre monde, avait percé les voiles de l'avenir. Il rendit bientôt le dernier soupir, consolé par cette vision. Son Église veuve le pleura, en attendant que Dieu mît à sa tête le défenseur de son choix[1].

Quand, après la première surprise, l'assoupissement de la douleur publique laissa place dans les esprits à la pensée d'un successeur, il n'y eut qu'un cri dans la foule catholique, le cri de l'auguste mourant : « Athanase! Athanase! » Ce nom, une fois entré dans l'âme du peuple, y devint exclusif comme une obsession. Pas un compétiteur[2] n'osa se lever devant cette unanimité écrasante, pour disputer le siège patriarcal au jeune diacre, ami des multitudes. Ce qu'on disait de lui, du reste, parmi les fidèles, aurait suffi à désespérer les plus vigoureuses espérances. On rappelait ses récents triomphes dans les luttes dogmatiques de Nicée, son inflexible haine de l'erreur comme de tout mal, son ardent amour pour l'Église d'Alexandrie, son habileté dans les affaires, son éloquence, flot entraînant et limpide, sa vie austère, sa piété simple et forte. C'était, tout jeune qu'il fut, un savant et un saint...

On courut à l'église, où les évêques d'Égypte, de Libye, de la Pentapole et de la Thébaïde s'étaient rassemblés, afin de recueillir les suffrages et de sacrer le nouvel élu[3]. Scène touchante! toute cette multitude se mit à prier avec un élan inimaginable, suppliant Jésus-

[1] Sozom. II, xvii. — Rufin, I, iv. — Epiphan. LXVIII, vi.

[2] D'après la narration de saint Épiphane (LXVIII, 7), Athanase n'aurait pas été le successeur immédiat d'Alexandre. Mélèce aurait profité de l'absence du jeune diacre pour faire élire un inconnu du nom de Théonas. Saint Épiphane s'est trompé sur ce point. — V. Till. viii, p. 635.

[3] On sait que d'après les canons et la tradition, quand une Église était devenue veuve de son pasteur, les évêques de la province se réunissaient pour lui choisir un successeur, en prenant les suffrages du clergé et du peuple. — Cf. S. Cyprien, l. LXVIII, iv[e] canon de Nicée.

Christ de lui donner pour père celui qu'elle appelait par des vœux si ardents. Elle suppliait les évêques, en pleurant, de ratifier son choix. On eût dit qu'une puissance surnaturelle s'était emparé d'elle et la gouvernait à son gré. Elle ne voulut point sortir de l'église ni permettre aux prélats de se retirer avant que l'élection d'Athanase fût conclue. Elle resta là, obstinée jusqu'à l'entêtement, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Enfin les scrupules des évêques tombèrent devant une insistance qui ne pouvait qu'être un signe providentiel. Athanase fut élu. Le peuple, conduit par l'esprit de Dieu, trouva la retraite du jeune homme, que son amour venait d'appeler à des destinées si hautes, et le ramena dans la ville au milieu d'une allégresse et d'un enthousiasme indescriptibles[1].

Athanase fut sacré et intronisé dès les premiers jours de juin[2].

Après la victoire de Nicée, la haine des ariens contre lui, déjà fort envenimée, avait encore grandi : son élection au siège patriarcal l'exalta jusqu'à la démence[3]. Ils jurèrent d'en obtenir l'invalidation. Des lettres furent adressées à Constantin, pour le prier de mettre ordre aux affaires de l'Église. Eusèbe de Nicomédie menait la campagne; sa perversité profonde et féconde s'ingénia à trouver des ruses infaillibles : elle n'en trouva pas d'autres que la calomnie. Athanase était un homme, au dire des ariens, que tout, ses mœurs et sa vie, devait éloigner des charges saintes. Son élection ne pouvait être valide, parce qu'elle avait été faite par la plus indigne cabale et la plus audacieuse violence. Et l'on citait des faits controuvés à l'appui de ces impostures.

[1] *Epist. Synod.* apud Athan. *Apol.* II.

[2] L'avant-propos des *Lettres pascales* d'Athanase indique que l'ordination eut lieu le 14 pagni, c'est-à-dire le 8 juin 328. (Héfélé, p. 438.)

[3] *Vita Athan.* ex Metaph. II.

Après la mort d'Alexandre, disait-on, cinquante-quatre évêques, tant de son parti que de celui de Mélèce, s'étaient assemblés pour lui donner un successeur. Ils avaient fait serment de ne nommer personne, à moins que leur consentement unanime ne tombât sur la même tête. Nul à ce moment ne pensait au diacre Athanase. Mais sept évêques trahirent leur serment et l'ordonnèrent en cachette. — On s'en allait répétant d'autres invraisemblances semblables, que les historiens de la secte ont enguirlandées depuis de détails plus incroyables encore[1].

Mais laissons cela : le flot fangeux de la calomnie, si haut qu'il montât, ne pouvait atteindre le jeune patriarche sur les sommets où il tenait son âme, et le concile qui devait se réunir quelques années plus tard dans Alexandrie même l'a suffisamment vengé[2]. Pour lui, laissant aboyer à ses trousses, suivant son énergique expression, ces chiens hurleurs qui avaient commencé par aboyer contre Jésus-Christ lui-même, fort du droit que lui conférait son sacre et de l'autorité que lui assurait son élection populaire, il se mit à gouverner son Église avec l'ardeur enflammée de sa charité et la sagesse de son génie.

Il eut tout au début de son patriarcat une grande joie.

Un jour, un homme se présente au palais archiépiscopal, et demande à parler au pasteur de la cité. Il commence par se faire connaître, en lui racontant l'histoire de sa vie, histoire pleine de péripéties dramatiques et charmantes, et que l'avenir devait enrichir encore de chapitres glorieux. L'étranger s'exprima à peu près en ces termes :

[1] Sozom. II, XVII. — Philostorge donne une autre version plus inadmissible encore, II, XI.

[2] Athan. *Apol. contra Arian.* VI.

« Un philosophe, originaire de Tyr, et nommé Mérope, pris un jour du désir de connaître les terres lointaines et les mœurs de leurs habitants, s'enfonça jusque dans cette partie de l'Inde si éloignée de nous, qui s'étend au delà du pays des Parthes. Il emmenait avec lui dans ce voyage deux jeunes enfants, ses parents très proches, afin de les faire profiter de ses découvertes et de les instruire en route. L'un d'eux avait nom Edèse, et l'autre Frumence.

« Quand le philosophe eut vu à loisir ce qu'il avait tant désiré connaître, sa curiosité avide une fois assouvie, il reprit le chemin de son pays natal. Il s'embarqua. Au cours de la traversée, il toucha rive pour faire aiguade et ravitailler son équipage.

« Le malheur voulut que ce fût dans un de ces pays barbares où l'on égorge tous les Roumains de passage au moindre bruit de guerre avec l'empire. Des bruits semblables couraient à l'époque où Mérope y aborda. Sous prétexte de représailles, on se saisit de son vaisseau, et on le fit cruellement mourir, lui et tous ceux qui l'accompagnaient. Les barbares, après la terrible exécution, trouvèrent les deux jeunes gens assis à l'ombre d'un arbre, étudiant leurs leçons. Ce spectacle les toucha. Ils eurent pitié de leur jeunesse et les conduisirent au roi.

« Le prince donna à Edèse la charge d'échanson. Voyant que Frumence avait quelque esprit, des lumières et de la conduite, il lui donna le maniement de ses finances et le soin de ses archives. Depuis lors ils ne perdirent jamais la confiance qui leur avait été accordée, et eurent large part aux munificences royales.

« A sa mort, le roi laissa la reine, sa femme, héritière de sa province avec un fils encore tout enfant. Quant à ses jeunes ministres, il leur rendit leur liberté. Mais la reine, sûre de ne point trouver dans tous ses États de plus fidèles serviteurs, les pria avec tant d'instances

de partager avec elle le fardeau du gouvernement jusqu'à la majorité de son fils, qu'ils ne purent s'en excuser...

« Pendant que Frumence et Edèse s'acquittaient de leurs hautes charges, Dieu s'approcha du premier, et lui toucha à la fois l'esprit et le cœur d'une secrète et surnaturelle influence.

« A partir de ce jour, Frumence commença à chercher la vérité. Il s'enquit avec soin si, parmi les marchands romains qui venaient trafiquer dans le royaume, il ne s'en trouvait pas de chrétiens. Il eut le bonheur d'en rencontrer plusieurs. Il leur donna aussitôt la plus grande liberté, et les exhorta même à s'assembler partout où il leur plairait, pour prier Dieu selon les pratiques romaines. Lui-même se joignait à eux souvent, et cherchait à les dépasser en ferveur. Un zèle ardent le poussait au prosélytisme; il y céda, et parvint à convertir un grand nombre de païens. Il se mit alors à les animer au bien par des remontrances et de vives exhortations. Il les attira par ses faveurs; il leur accorda des terrains et des matériaux pour y bâtir des églises. Bref, il témoigna par toute sa conduite qu'il n'avait pas de souci plus cher que de voir la semence chrétienne germer dans ce royaume dont il avait le gouvernement.

« Le jeune roi atteignit enfin à l'âge d'homme; Edèse et Frumence lui remirent entre les mains les rênes de l'État..., et, sourds cette fois à toutes les prières, s'en revinrent en notre monde.

« Edèse, impatient de revoir son vieux père et sa vieille mère, est retourné à Tyr. Croyant qu'il ne convient pas de cacher l'œuvre miséricordieuse de Dieu, Frumence est venu à Alexandrie. Et c'est moi, ô pontife! Je viens vous demander un évêque pour diriger cette jeune Église que j'ai vu naître, et que votre protection peut faire grandir. »

Athanase avait écouté ce récit avec une attention et

une satisfaction visibles. Quand Frumence eut cessé de parler, il se leva à son tour. Après un court moment de recueillement, il s'avança vers l'ancien ministre du roi barbare : « Quel autre homme, dit-il, pourrions-nous trouver, ô Frumence, en qui l'Esprit-Saint soit plus vivant qu'en vous-même? Nul n'est plus capable que vous de mener à bonne fin votre admirable entreprise. »

Quelques jours plus tard, Frumence était sacré et s'en retournait évêque dans cette Éthiopie lointaine, qu'il ne croyait plus revoir. Il y emportait, avec la grâce épiscopale, la chaude amitié et l'estime profonde du patriarche d'Alexandrie[1].

Les premières années de l'épiscopat d'Athanase furent aussi tranquilles qu'elles pouvaient l'être dans cette turbulente Égypte, où la passion religieuse s'exaltait si facilement. De temps à autre les sectes ariennes et méléciennes, blessées, mais non pas mortellement, par les anathèmes de Nicée, y relevaient la tête, et des séditions éclataient comme aux jours de saint Alexandre. Mais Constantin avait l'œil sur ce repaire de l'hérésie, et ce que l'autorité ecclésiastique ne pouvait réprimer l'était par la force impériale.

Le grand prince tenait à faire respecter la foi catholique récemment proclamée devant lui. Trois mois après le concile, il n'hésita pas à chasser de leur siège Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée, traîtres tous deux aux croyances admises. Une lettre sanglante les envoya en exil, en les flétrissant à la face du monde chrétien[2]. Ce fut pour eux une épreuve de trois ans. Vers la fin de l'année 328, par une inconséquente faiblesse, l'empereur les rappela. Ils chassèrent Amphion et

[1] Rufin, I, IX. — Théodoret, I, XXIII. — Socrat. I. XIX. — Sozom. II, XXIV. — Cf. Prolegomen. *Vit. Athan.* ann. 330. — *Apol. ad Const.* XXXI.

[2] Théodoret, I, XX. — Gelas. Vol. *Actor. conc. Nic.* II, 2, c. II, in Mansi. *Coll. Concil.* II, p. 939, et Hard. *Coll. Conc.* I, p. 459.

Chrest, légitimement établis en leur place, et recommencèrent leurs anciennes menées. Cabales ténébreuses au principe, leurs efforts devaient bientôt montrer leurs tristes résultats en plein soleil.

Montés sur les chars impériaux, Eusèbe et Théognis partirent un jour visiter les belles églises que la piété un peu vaniteuse de Constantin faisait bâtir partout sur le sol de l'empire. Antioche, Césarée, Scytople, Lydde, Laodicée, Jérusalem, les virent tour à tour passer dans l'appareil de leur saint pèlerinage. Sous ces dehors religieux, les deux impies cachaient des desseins et des actes pervers.

Au retour, ils prennent avec eux tous les évêques de leur secte qu'ils rencontrent en chemin, les amènent à Antioche, les réunissent en concile et jugent Eustathe, son patriarche vénérable, sous l'inculpation calomnieuse d'un crime d'adultère. Ils font subir un traitement semblable à Asclépas de Gaze, et le déposent comme ils avaient déposé Eusthate, bafoué, déshonoré, souillé par leurs calomnies sans pudeur. De retour à Nicomédie, ils s'insinuent à la cour et soulèvent la colère de l'empereur contre plusieurs évêques, à qui l'on ne pouvait reprocher qu'un seul crime, celui d'avoir vaillamment combattu contre l'arianisme[1].

Ces deux hommes avaient juré d'établir l'erreur sur les ruines de l'Église catholique, et ils poursuivaient leur satanique labeur avec l'énergie fiévreuse et persévérante de la haine. Ils sentaient bien cependant que tous leurs efforts seraient inutiles tant qu'ils ne seraient pas venus à bout de façon ou d'autre du jeune patriarche qui siégeait à Alexandrie. Vaincus par lui une fois, ils pouvaient l'être encore, à moins que, gagné à leur cause, il ne travaillât avec eux, ou que, prématurément

[1] Théodoret, I, XXI, XXII. — Sozom. II. XVIII, XIX. — Socrat. I, XXIV. Les faits sont ici assez confus. V. Héfélé, 1, § 46, p. 442.

brisé par l'exil ou la mort, il ne devînt impuissant à leur nuire. On verra prochainement par les faits quelle richesse de ressources et quels trésors de perversité s'étaient entassés dans ces âmes vendues au crime comme à l'erreur, cœurs dépouillés des plus élémentaires noblesses, obsédés de l'idée fixe du mal dans une mesure où les saints ne le sont pas peut-être de celle du bien.

Pendant que les hommes de Satan s'agitaient ainsi, avides de troubles, l'homme de Dieu travaillait ardemment de son côté au salut de son peuple. Son premier soin fut de visiter son vaste diocèse, des rives de la Méditerranée aux rives du désert, jusqu'aux églises de la Thébaïde[1]. Partout sur son passage il laissa les fidèles dans l'admiration de sa haute sagesse et de son éminente vertu. Mais aucune ville ne fut plus à portée de l'apprécier que sa ville même d'Alexandrie. Bien qu'élevé en quelques jours du rang obscur des diacres au trône patriarcal d'une grande province, il n'avait pas cette morgue orgueilleuse, défaut ordinaire des faibles, qui, rapidement montés sur les sommets, sont pris de vertige. Humble et doux comme le Sauveur, il ouvrait à tous le plus facile accès près de sa personne. Son visage gardait l'expression d'une mansuétude inaltérable. Amabilité de langage, grâce des manières, calme et douceur dans la réprimande, admirable discrétion dans l'éloge, tout en lui attirait invinciblement. On l'aimait de cette belle affection que l'on accorde aux créatures en qui Dieu se révèle, affection dans laquelle on ne saurait dire qui l'emporte, ou du respect ou de la tendresse. Hommes, femmes, adolescents, vierges, vieux et jeunes, prêtres et laïques pouvaient contempler en lui comme un idéal

1 *Vita Pacomii*, apud Boll. 14 maii. — Le 11 de pharmonthi (6 avril) de l'année 329 qui suivit son intronisation, Athanase écrivit sa première *Lettre pascale* à son peuple. Elle a pour titre : *Des jeûnes, des trompettes et des fêtes.* On y trouve des détails intéressants sur le fonctionnement de l'Église d'Égypte au IVe siècle.

vivant. Il apportait une telle constance à jeûner et à prier, qu'il semblait affranchi des entraves du corps et des nécessités de la matière. Nul n'était plus assidu aux veilles pieuses et au chant des psaumes. Et il trouvait encore du temps pour penser aux malheureux; car cet homme, de fer pour les grands et les superbes, s'attendrissait indiciblement au spectacle des misères humaines. Cette force s'inclinait d'elle-même vers les petits. Il se faisait tout à tous, livrant aux âmes sans compter toutes les heures de sa vie et tous les trésors de sa riche nature. « Les vierges, s'écriera cinquante ans plus tard cette grande voix qui s'appellera Grégoire de Nazianze, au jour d'un triste anniversaire, les vierges trouvaient en lui le modèle du célibat chrétien; les épouses, un conseiller sage; les solitaires, une voix qui les excitait et les soulevait vers le ciel; ceux qui vivaient dans le monde, une loi vivante; les simples, un guide; les esprits adonnés à la spéculation, un théologien consommé; les caractères impétueux, un caractère maître de soi; les infortunés, un consolateur; la vieillesse, un bâton tutélaire; l'adolescence, un maître; la pauvreté, une main libérale; la richesse, un dispensateur; les étrangers, un hôte; les malades, un médecin, quels que fussent leurs maux, quel qu'en fût le remède; les âmes solides enfin, un solide gardien de leur vigueur[1]... »

Nous n'aurons pas souvent, au cours des récits orageux qui vont suivre, l'occasion de montrer dans l'âme d'Athanase ces modestes vertus chrétiennes. Il ne faut pas cependant l'oublier, ce héros fut un saint. Loin de s'affaiblir en se dispersant dans l'agitation des combats, toutes ces vertus ne feront que s'enraciner plus profondément et grandir encore. La persécution et le malheur enfin leur donneront le dernier éclat et la grâce suprême.

[1] Gregor. Nazianz. *In laudem Athanasii.*

CHAPITRE II

(330-331)

Eusèbe de Nicomédie et les méléciens. — Les tentations. — Vanité des efforts d'Eusèbe. — Calomnies ariennes. — Tempête. — Rappel d'Arius. — Arius à Alexandrie. — Deux messagers au palais patriarcal. — Ordres et menaces. — Athanase vainqueur. — Ère de calomnies.

L'hérésie, en dépit de tout, était loin d'être florissante. Son chef végétait toujours en exil, et, malgré son activité et ses efforts, Eusèbe de Nicomédie n'avait pu reformer la troupe arienne, dispersée et mise en déroute par l'armée sainte de Nicée.

Une espérance se présenta.

Il y avait alors en Égypte une secte schismatique, ennemie d'Arius, il est vrai, dès son principe, mais assez semblable cependant à la secte de ce mauvais prêtre. Elle avait ce qui donne un air fraternel aux erreurs de tous les temps, une animosité implacable contre l'Église catholique. Mélèce, son auteur, s'était soumis au patriarche d'Alexandrie, ramené à l'orthodoxie par cet universel mouvement d'enthousiasme qui suivit le grand concile. Par malheur, sa soumission, bien que franche, avait duré peu [1]. Vieillard presque centenaire, il avait,

[1] Socrat. I, IX. — Théodoret, I, IX. — Gelas. I, II, XXXIII.

sur son lit de mort, violé la loi de l'Église en se nommant un successeur, et troublé par ce crime suprême une paix si chère aux catholiques et si favorable au bien des âmes. Jean Arcaph, son successeur et son héritier, réveilla les vieilles querelles, rallia le parti, et porta contre Athanase l'acharnement que son prédécesseur avait mis à contrarier les derniers jours d'Alexandre [1].

Eusèbe de Nicomédie devina qu'il trouverait là un renfort puissant contre l'adversaire commun. Il fit ses propositions à Jean. Une ligue s'établit, et les deux partis jusque-là ennemis implacables, enlacés dans les nœuds de la même haine, jurèrent la destruction de l'Église et la ruine de celui qui semblait l'incarner en lui-même [2].

Jours douloureux pour Athanase! il dut pressentir, au spectacle de cette union diabolique, quelles luttes terribles l'attendaient dans un prochain avenir.

Il y eut bientôt entre les ariens et les méléciens une union si étroite, que dans toute l'Égypte on ne les distingua plus. La fusion des cœurs avait opéré la fusion des esprits. Ariens et méléciens furent synonymes.

Plein du sentiment de sa force, Eusèbe se met alors à l'œuvre. Il veut prendre l'ennemi par la tête : il attaque Athanase. Suivant l'éternelle tactique de l'erreur, il se présente d'abord un rameau d'olivier à la main, avec des paroles de miel sur les lèvres et la paix dans les plis de son manteau. Il essaye de gagner l'évêque. Il use de sollicitations pressantes pour ébranler la fermeté de sa foi. Vaines tentatives! temps et peines perdus!... Il me semble entendre d'ici, à travers les siècles, le jeune patriarche réciter le *Credo* de Nicée, son *Credo,* et ajouter à la fin, avec l'énergie que cette âme si hardiment dévouée à la vérité devait mettre dans ses paroles : « Je

[1] Lire, sur le schisme de Mélèce, le § 40 de l'*Hist. des Conciles* d'Héfélé.

[2] Athan. *Apol.* LIX. — Epiphan. *Hæres.* LXVIII, VI. — Théodoret, I, XXVI. — Sozom. II, XXI.

professerai et défendrai cela jusqu'au dernier soupir! » Alors « puisque, dit Eusèbe, nous ne pouvons avoir le même symbole, au moins gardons les dehors de l'unité. » Cette proposition acheva de révolter la droite nature d'Athanase; il congédia le tentateur [1].

Le tentateur se retira; mais en s'en allant il avertit l'inébranlable évêque qu'il le poursuivrait, lui et les siens, sans trêve et sans merci, comme une bête fauve, et que, avec tous ses partisans, il saurait si bien faire et si bien dire, qu'il le mettrait au ban de l'univers.

Eusèbe espérait que celui qui n'avait pas cédé aux prières, se rendrait aux menaces. Il se trompait grossièrement. C'était l'histoire de la vague et du rocher. Un rocher élève sur le rivage de l'Océan sa tête de granit. Par les beaux jours et les riants soleils, la vague vient mollement caresser sa base. Le rocher, fièrement assis sur le sol ferme, laisse faire et ne s'émeut pas. Le ciel se couvre, la tempête souffle et gronde. Alors la vague se dresse, provocante et terrible. Elle se jette, blanche d'écume et de rage, contre l'obstacle qui brave sa colère. Le rude gardien du rivage reste immobile et impassible où Dieu l'a mis. Athanase dédaigna ainsi les menaces, comme il avait dédaigné naguère les douceurs caressantes des hérétiques. Ce fut pour Eusèbe de Nicomédie le moment de tenir parole. Il souleva contre lui un terrible orage. Le flot vint apporter à ses pieds, avec des huées formidables, l'amas fangeux des injures et des calomnies d'une foule devenue, par la fusion récente, nombreuse comme un peuple. Un jour enfin Arius tomba dans les murs d'Alexandrie. Après cinq ans d'exil, des intrigues de cour, dont Eusèbe était l'âme, l'avaient remis en faveur auprès de Constantin : une lettre impériale lui annonçant sa grâce était partie de Nicomédie le 27 no-

[1] Socrat. I, XXIII. — Sozom. II, XVIII. — Athan. *Apol. contra Arian.* LIX.

vembre 330[1]. Il arriva dans la ville d'Athanase au commencement de l'année 331.

Il dut y avoir une grande émotion dans la métropole égyptienne quand Arius y reparut après sa longue absence, grandi aux yeux des siens par le malheur. Mais le prudent vieillard se garda bien de profiter pour la guerre de l'ardeur militante que sa présence rallumait au cœur de ses partisans. Toutes ses plus grandes espérances étaient dans la paix. Il essaya donc de ménager les deux partis, louvoyant dans sa conduite oblique entre un refroidissement pour sa personne et sa cause dans les rangs de ses fidèles, et l'écueil d'une nouvelle réprobation de la part des catholiques. Le but d'Arius était de convertir le monde à l'arianisme. Or les conversions durables et fécondes ne se font pas dans le feu bruyant des batailles, il le savait.

Les choses étaient donc dans ce calme lourd et indécis qui couve les projets désastreux.

Athanase sentait qu'il se préparait quelque chose de grave. Il attendait.

Un jour, peu de temps après l'arrivée d'Arius, plusieurs hommes se présentèrent aux portes du palais archiépiscopal. Porteurs d'une lettre d'Eusèbe de Nicomédie pour Athanase, ils la remirent au destinataire. Eusèbe revenait sur ses pas. C'était une longue supplication qu'on eût dit écrite à genoux. L'ennemi réconcilié tendait la main. La paix allait refleurir dans l'Église, depuis si longtemps privée du bonheur de l'union. Une seule condition à ce bienfait : recevoir Arius dans la communion catholique.

Par une malice satanique, Eusèbe avait chargé ses émissaires de jouer, en même temps qu'il jouait lui-même dans sa lettre le rôle de la paix, le rôle odieux de l'intimidation[2].

[1] Socrat. I, XXV, XXVII. — Sozom. II, XXVI.
[2] Sozom. II XVIII. — Socrat. I, XXIII. — Athan. *Apol.* LIX.

Ces hommes s'en acquittèrent dignement, mais sans fruit. Athanase les renvoya avec une courte réponse où il déclarait qu'il ne recevrait jamais dans son Église les ennemis publics de la vérité, moins que tout autre celui qui avait été frappé d'anathème par le concile œcuménique [1].

Intolérance, dira-t-on peut-être. Non. Ces rigueurs s'expliquent si l'on réfléchit qu'Athanase connaissait la mauvaise foi profonde de ses ennemis. Eusèbe, du reste, devait s'attendre à cette réponse : il savait quel homme était le patriarche. Il ne se rebuta pas, malgré tout; il tenait trop au nom d'orthodoxe. Une seconde lettre vint solliciter Athanase, puis une troisième; mais celle-là tombait du trône menaçante comme une sommation.

Depuis son entrevue [2] avec Arius aux jours encore récents de son amnistie, Constantin s'intéressait à l'hérésiarque. Le croyant sincère, il le jugeait digne d'être réintégré dans les rangs de la hiérarchie sainte. Aussi la conduite du patriarche lui avait-elle paru plus qu'étrange. Dans cette situation d'esprit, il s'était laissé prendre aux insinuations perfides d'Eusèbe et de Théognis et avait chargé deux officiers du palais, Synclèce et Gaudens, de porter à l'archevêque intraitable l'expression des volontés souveraines.

« Vous savez ce que je pense, disait l'empereur dans sa missive. Ma résolution est prise. Vous laisserez rentrer dans l'Église ceux qui voudront y revenir. Si j'apprends que telle n'est pas votre conduite, quelqu'un viendra de ma part vous déposer, et vous serez transporté en quelque autre lieu [3]... »

[1] Sozom., II, XVIII.

[2] Constantin avait lui-même invité Arius à venir le voir par une lettre autographe. Cette lettre nous a été conservée par Socrate (I, XXV) et porte la date du 27 novembre (probablement de l'an 330 ou 331). — Héfélé, p. 445.

[3] Athan. *Apol.* LIX. — Sozom. II, XXII.

Si pressants que fussent ces ordres, ils n'ébranlèrent pas un homme dont Dieu avait si bien trempé l'âme. Athanase était de ces héros que le pur christianisme seul a su former, et qui, froidement et sans fanatisme, se laisseraient écraser sous les ruines de l'univers plutôt que de trahir leur foi. Il craignait Dieu, c'était tout. Le reste? Vent qui passe et qui ne fait que d'éphémères décombres, orage d'une heure qui laisse après lui le ciel plus pur et la lumière plus belle.

Il écrivit à l'empereur une lettre respectueuse, mais ferme. C'en fut assez. Constantin se rendit à la forte sagesse de son langage: « Il ne peut y avoir de communion entre l'Église catholique et une hérésie qui s'insurge contre Jésus-Christ. La guerre était, en effet, préférable à une paix momentanée et criminelle [1]. »

Athanase resta donc le dernier vainqueur dans ce premier combat où l'hérésie avait dépensé tant d'efforts. Mais sa victoire fut le signal d'une rupture définitive et d'un antagonisme irréconciliable.

En attendant des épreuves plus cruelles encore, une ère de calomnie méchante et persévérante va se lever pour lui, comme l'aurore troublée d'un mauvais jour. Les propos odieux sortis de l'officine arienne iront émouvoir tour à tour la cour et le monde. Le saint patriarche n'en sera pas ému. Il souffrira dans la patience, sûr que Dieu dévoilera un jour le mensonge des langues impies. L'outrage passera devant lui, comme les nuées devant le front du soleil. Les nuées disparues, l'astre royal apparaîtra encore plus beau.

1 Athan. *Apol.* LX. — Socrat. I, XXVII. — Sozom. II, XXII.

CHAPITRE III

(331-333)

La cour de Constantin. — Un incident en tournée pastorale. — Athanase à la cour. — Eusèbe et ses complices. — Athanase conspirateur. — Conseil de Psammathie. — Glorieux acquittement. — Encore le calice brisé. — Athanase homicide et magicien. — Le mort vivant. — Embarras des ariens. — Lettre de Pinne à Jean Arcaph. — Au cabaret. — Arsène emprisonné à Tyr. — Son impudence et ses aveux. — L'affaire est arrêtée. — Constantin écrit au patriarche.

Frivole au fond comme toutes les cours, la cour du grand Constantin avait cependant un aspect plus grave. La religion chrétienne, du haut du trône où elle venait de monter, jetait comme une ombre austère sur cette assemblée de princes et de courtisans avides de plaisirs et de bruit. Des évêques, des prêtres, parfois même des moines, appelés pour conseiller la tête de l'empire, y apportaient avec eux l'atmosphère des solitudes et des lieux sacrés [1].

Deux prêtres d'Alexandrie, Apis et Macaire, se trouvaient en ce temps à Nicomédie, résidence accoutumée de l'empereur. Qu'est-ce qui avait amené là ces deux subordonnés d'Athanase? Quelque importante mission

[1] Euseb. *Vita Constant.*

sans doute. Quoi qu'il en soit, ils avaient été conduits par la Providence.

Trois méléciens, Ision, Eudemion et Callinique, arrivèrent, en effet, pendant leur séjour. Ils venaient dénoncer Athanase à la justice impériale. Athanase avait introduit en Égypte une coutume toute nouvelle, celle d'employer du linge de fil pour le saint sacrifice Il avait le premier, et de son propre chef, imposé cet impôt intolérable au peuple. L'empereur fit appeler Apis et Macaire. Il les interrogea. Rien de semblable ne s'était passé. Les deux prêtres protestèrent et défendirent leur évêque avec chaleur. La vérité éclata aux yeux du juge : l'accusation n'était qu'une calomnie.

Constantin flétrit par une lettre la conduite des trois imposteurs, et pour donner à Athanase le moyen de se disculper et lui montrer en même temps quelle haute estime il avait pour lui, il le manda à sa cour [1].

Le patriarche d'Alexandrie se trouvait alors en tournée pastorale. Monté sur son âne [2], dans l'appareil simple et touchant de l'homme apostolique, il s'en allait de village en village à travers la Maréote, territoire de sa juridiction, qui s'étendait entre la métropole et le lac célèbre dont elle est proche. Pays malsain et difficile. On avançait, sous le vent qui soufflait du large, au milieu de cristallisations de nitre et de marécages salins. Les chemins étaient coupés de fondrières et de flaques d'eau laissées par le reflux du Nil débordé, remplis de plantes aquatiques et d'animaux malfaisants [3]. Une dizaine de bourgs disséminés par la plaine; de ci, de là, quelques chaumières isolées formaient ce canton ecclésiastique, desservi par quinze prêtres et autant de diacres. Comme toutes les populations qui avoisinent les

[1] Athan. *Apolog. contra Arian.* LX. — Socrat. — Sozom.
[2] Gregor. Naz. *In laud. Athan.*
[3] Cf. Wiltsch, *Kirchl. Geogr. und Statistik.* Bd. I, S. 182. — Amédée Thierry, *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1865.

grandes villes, la population de la vaste banlieue alexandrine était mise à une déplorable épreuve. Les fanfarons d'hérésie venaient y prêcher leur *Credo;* les agitations de la cité y avaient des contre-coups certains, et l'égout des mauvaises mœurs s'y déversait largement. Père des âmes et responsable de leur salut, Athanase avait voulu rallier toutes les bonnes volontés. Il s'en allait donc, encourageant les bons, fortifiant les faibles, relevant les tombés.

Un jour qu'il s'était arrêté dans un gros village, il apprit qu'il y avait dans un hameau tout proche un homme d'assez méchante vie nommé Isquyras, lequel, depuis de longues années déjà, était pris de la fantaisie étrange de se faire passer pour prêtre [1]. Sept personnes formaient son troupeau. On se réunissait, aux jours des sacrifices, dans une petite chambre appartenant à un orphelin moitié idiot nommé Ision.

C'était là un désordre intolérable : Athanase résolut de le faire cesser à tout prix. Il envoya sur-le-champ le *curé* même du village où il se trouvait, accompagné d'un prêtre de sa suite appelé Macaire, avec mission de lui amener le coupable.

Arrivés chez le faux prêtre, les envoyés le trouvèrent au lit, gravement malade. Ils se contentèrent d'exhorter son vieux père à faire plus d'efforts que jamais pour l'arracher à son entêtement, et ils revinrent [2].

Athanase poursuivit son voyage. Peu après il rece-

[1] Rien ne justifiait ces prétentions; il n'avait été ordonné ni dans l'Église catholique ni dans l'Église mélécienne. Il avait reçu le sacerdoce, disait-il, du prêtre Colluthe. Cet aveu était sa condamnation; car l'évêque, ayant seul le pouvoir de génération spirituelle, peut seul transformer un homme jusqu'à en faire un prêtre. Colluthe n'étant pas évêque, ses ordinations étaient tout ensemble invalides et sacrilèges. (Athan. *Apol. contra Arian.* XII.)

[2] Athan. *Apolog. contra Arian.* XXIII. — Epiph. *Epist.* LXVIII, VI. — Socrat. I, XXVII. — Sozom. II, XXIII.

vait de l'empereur l'invitation de se rendre à la cour. Il y répondit en hâte et partit pour Nicomédie.

Constantin lui fit le plus gracieux accueil. Il ne lui parla qu'avec cette vénération qu'on accorde aux hommes de Dieu. Que n'apprit-il en ces jours-là à mieux connaître cette âme ! Il eût évité de lourdes fautes et de grandes iniquités. Connaissant l'homme, il n'aurait pas cru si facilement qu'il fût coupable toutes les fois qu'une accusation contre lui s'éleva vers son trône. Cœur délicat et bon, nature ardente, mais caractère inconstant et léger, changeant à la moindre impression, frémissant au moindre souffle!... Eusèbe avait depuis longtemps remarqué cette faiblesse du grand Constantin. Aussi rien ne pouvait-il le décourager.

Dans le temps même qu'Athanase se trouvait à Nicomédie, il ourdissait, en effet, de nouveaux complots. Sa perversité éclata un jour dans une double accusation, chef-d'œuvre d'habileté et de perfidie : il bâtit sur l'aventure d'Isquyras un drame émouvant et révoltant, et il le jeta, avec les accents d'une indignation suprême, sous les yeux de Constantin.

Le rôle odieux était partagé entre Athanase et son prêtre Macaire. Isquyras jouait le rôle touchant de victime. Victime ! le malheureux l'était bien, en effet; car pour l'obliger à tremper dans une machination infâme qui révoltait ce qui lui restait d'honnêteté, on l'avait roué de coups comme un esclave.

Isquyras suivit donc Athanase à Nicomédie, et voici quel rapport il fit de son aventure.

Macaire était entré avec ses compagnons dans l'église au jour et à l'heure des saints mystères. Il avait, dans sa colère brutale, saisi violemment le calice sacré, et l'avait fracassé en le heurtant contre le sol.

Ce n'était pas tout.

Il avait abattu l'autel et l'avait brisé en mille pièces. Il avait jeté à terre les hosties consacrées. Il avait ren-

versé la chaire de vérité et démoli l'église jusqu'aux fondements.

Macaire n'avait été que l'instrument docile du patriarche [1].

Conclusion :

Le saint homme était donc un fourbe doublé d'un impie, et ceux de son entourage lui ressemblaient. — Et, rappelant toutes les calomnies précédemment ruinées, on disait : « C'est un oppresseur du peuple et un évêque indigne. »

On ajoutait : « C'est un conspirateur, un ennemi de l'empereur et de l'empire : il a envoyé un coffre plein d'or à Philumène [2] ! »

Philumène était un prétendant obscur qui, sous l'influence d'une folle ambition, avait essayé de supplanter Constantin.

Tout cela était invraisemblable; tout cela parut néanmoins grave et digne d'un sérieux examen. L'empereur rassembla son conseil dans un faubourg de sa résidence appelé Psammathie. On y étudia les deux questions à loisir.

Comment cela se fit-il? On ne sait; mais le jugement fut favorable à Macaire. Pour ce qui est spécialement de l'accusation de crime d'État portée contre Athanase, Athanase le réduisit en poussière. L'évêque et son prêtre furent déclarés purs de toute faute. Ils se retirèrent vengés par la confusion de leurs ennemis, et plus respectables que jamais aux yeux du prince et des peuples.

Mais, ô incroyable impudence! persévérance inouïe dans le crime! perversité des consciences perdues! des prêtres et des évêques ne se lassaient pas de réveiller contre Athanase les calomnies anciennes et d'en inventer d'autres. Il faut le dire à l'éternelle confusion de

[1] Athan. *Apol. contra Arian.* VIII.—Socrat.—Sozom. *loc. cit.* et seq.
[2] *Apol. contra Arian.* LX.

l'erreur, il n'y a qu'elle au monde pour si bien déformer un cœur, qu'un prêtre puisse accomplir à son instigation des actes dont la seule pensée ferait frémir un simple honnête homme, ne fût-il pas chrétien!

Eusèbe et les méléciens laissèrent s'écouler quelque temps après Psammathie. Il fallait que la trace disparût du soufflet qu'ils avaient reçu là. Mais ils ne furent pas longtemps avant de revenir à la charge.

Il courut bientôt parmi le peuple une vague rumeur, un bruit confus de crime horrible. Un évêque recommandable du parti de Mélèce, Arsène, évêque d'Hypsèle, dans la première Thébaïde, avait été assassiné. Athanase était l'auteur de ce forfait. On avait trouvé sur lui une main coupée. On avait reconnu cette main : c'était celle de la victime. Et l'on représentait le grand patriarche faisant dans les ténèbres, avec ce débris glacé du mort, des évocations magiques [1].

Athanase eut bientôt connaissance de ces calomnies lugubres. Il les méprisa [2]. Son âme loyale ne pouvait se décider à croire que de pareilles insanités prendraient racine dans les foules, et qu'un jour allait venir où l'on traînerait sa robe patriarcale devant les tribunaux de l'empire pour y découvrir la tache révélatrice du sang répandu.

C'est ce qui arriva cependant. Un jour de l'an 332, il reçut l'ordre de se rendre à Antioche pour y être jugé par Dalmace, censeur de l'empire et frère de l'empereur.

Que s'était-il donc passé? Encore une infamie.

Les ariens avaient de nouveau circonvenu Constantin. Ils avaient ressuscité, en la transformant, la vieille calomnie du calice brisé, et agité devant ses yeux la main

[1] Epiph. LXVIII, VII. — Socrat. I, XXVIII. — Sozom. II, XXV. — Théodoret, I, XXX.

[2] Athan. *Apolog. contra Arian.*, LXV et pass.

décharnée et livide de l'évêque assassiné par Athanase : comédie où ces fourbes de génie s'étaient encore surpassés. Pour l'affaire du calice, bien qu'Athanase fut cette fois personnellement en cause (car ce n'était plus Macaire, mais lui-même qu'on accusait maintenant du sacrilège), l'empereur l'avait renvoyé comme une affaire jugée. Le meurtre d'Arsène, au contraire, l'avait vivement ému, et il avait écrit à son frère de faire comparaître le coupable et de le châtier [1].

La lettre de Dalmace fut pour Athanase une révélation du danger qu'il courait [2]. Il s'émut à son tour; il s'agissait de préserver l'épiscopat et l'Église catholique, dont il était en Orient le représentant le plus haut, de la plus honteuse des flétrissures. Quelque chose lui disait, — sans doute cette voix de Dieu qui parle au fond de l'âme des saints, — qu'Arsène n'avait pas été assassiné et qu'il vivait. Il entreprit de le découvrir où qu'il fût, et de montrer sa propre innocence en montrant aux juges et au monde la prétendue victime en pleine vie. Il prit des informations auprès des évêques d'Égypte ses confrères. Pour avoir encore plus de chances de succès, il envoya un de ses diacres avec mission de fouiller les villes et les campagnes, et de scruter les solitudes elles-mêmes.

Le diacre inquisiteur, parti des rives du lac Maréotis, parcourut l'Augustamnique et toute cette partie de la Thébaïde qui s'étend entre Thèbes et le désert. Rien nulle part. Enfin, arrivé dans la province d'Antéople, il découvre tout; Arsène est caché dans le monastère de Ptémencyre, dont un prêtre nommé Pinne est le supérieur. Il prend aussitôt quelques témoins et court au monastère... Il n'était plus temps. Pinne, informé de l'arrivée du diacre, avait embarqué son hôte sur le Nil,

[1] Epiph., *ubi sup.*
[2] Athan. *Apolog.* LXV.

et le prétendu mort fuyait déjà, descendant le cours du fleuve vers les provinces de la basse Égypte.

Pour ne pas perdre le fruit de sa découverte, le diacre saisit Pinne et l'un de ses moines appelé Élie, et les emmena tous deux à Alexandrie.

Arsène est retrouvé! Ce bruit se répandit aussitôt et partout à la fois. Ce fut pendant quelque temps un désarroi et une confusion extrêmes dans le parti arien. Les uns reconnaissaient la survivance d'Arsène; d'autres, comme Jean Arcaph, le chef des méléciens, ne pouvant croire à une trahison, soutenaient désespérément l'accusation première.

La lettre suivante, en consternant les calomniateurs, les força au silence et apaisa leurs troubles, en les réunissant dans une commune honte.

A MON TRÈS CHER FRÈRE JEAN
PINNE,
PRÊTRE DU MONASTÈRE DE PTÉMENCYRE, DANS LE TERRITOIRE D'ANTÉOPLE,
SALUT

« Je suis obligé de vous mander qu'Athanase a envoyé un de ses diacres dans la Thébaïde, avec ordre de chercher partout, jusqu'à ce qu'il ait mis la main sur Arsène. Et voici ce qui est arrivé. Le prêtre Pecyse, Silvain, frère d'Élie, Tapénacéramée et Paul, moines d'Hypsèle, ont avoué qu'Arsène était chez nous.

« Dès que nous avons su qu'il était découvert, nous l'avons embarqué sur un vaisseau et fait transporter dans la basse Égypte avec le moine Élie.

« Quelque temps après le même diacre, accompagné de quelques autres personnes, faisait irruption chez nous pour prendre Arsène. Ils ne l'y trouvèrent pas... Mais ils m'ont emmené moi-même à Alexandrie avec Élie, l'un de mes solitaires.

« Aussitôt arrivés, nous avons comparu devant le général de la milice d'Égypte.

« Dans l'impossibilité de nier le fait, j'ai avoué qu'Arsène vit encore, et qu'on ne l'a point fait mourir. Le moine Élie a fait le même aveu.

« Je vous en avertis, mon père, afin que vous n'entrepreniez pas d'accuser Athanase de sa mort; car j'ai dit qu'il vit encore, et qu'il est resté caché dans notre monastère.

« Toute l'Égypte est au courant de cette histoire, et il est absolument impossible de la tenir secrète plus longtemps [1]. »

A quelque temps de là, plusieurs émissaires du consulaire Archelaüs entrèrent dans un cabaret, à Tyr. Un groupe d'ariens attablés s'entretenaient des récentes rumeurs sur la disparition d'Arsène. Ils ne firent aucune attention aux inconnus qui s'étaient assis à côté d'eux, mais aucune de leurs paroles ne fut perdue.

Le soir même, on mettait la main sur l'odieux comparse, et on l'enfermait sous bonne garde. L'impudent osa bien nier d'abord qu'il fût Arsène. Confronté avec l'évêque de Tyr, Paul, qui le connaissait de longue date, il fut enfin obligé de confesser son imposture.

L'enquête démontra quelle bassesse d'âme avait inspiré et soutenu ces viles intrigues : Arsène avait reçu de l'argent pour faire le mort!

Dès qu'il apprit la grande nouvelle, Athanase informa l'empereur du succès de ses recherches. L'empereur, indigné, ordonna à Dalmace de cesser la poursuite. Il répondit en même temps à l'auguste inculpé une lettre destinée à le réhabiliter et à flétrir ce parti, dont la haine prenait pour s'assouvir de si criminels moyens.

« Il faut qu'ils sachent, disait Constantin en finissant,

[1] Apud Athan. *Apolog.* LXVII.

que, s'ils se reprennent à exciter de pareils troubles après ce crime abominable, ils ne seront plus jugés d'après les lois ecclésiastiques, mais d'après les lois civiles, et en ma présence [1]. »

Cette longue campagne, cette orgie de calomnies éhontées, eut ainsi pour les ariens une issue à laquelle ils ne s'attendaient certes pas. Dans leurs trames ténébreuses, ils s'étaient pris et frappés eux-mêmes.

[1] Apud Athan. *Apolog.* LXVIII. — V. *Vita S. Athan.* p. XXIV, éd. Patav. — Mœhler, t. II, ch. IV.

CHAPITRE IV

(333-334)

Le bien et le mal. — Eusèbe de Nicomédie. — Conversion d'Arsène. — Sa lettre à Athanase. — O charité! — Jean Arcaph. — Ruine du parti de Mélèce. — Trêve. — Nouvelle tournée pastorale. — Tabenne. — Retour.

Dieu a voulu que le mal lui-même portât dans ses flancs le germe du bien. La foudre ravage et tue, c'est vrai; mais elle purifie l'air et pacifie les hauteurs. Par une loi mystérieuse qui devrait décourager à jamais les hommes de Satan, il y a souvent un bienfait jusque dans le crime.

Le premier bienfait de tant de persécutions fut une plus parfaite révélation de l'âme d'Athanase, et un prodigieux accroissement de sa popularité. Il y en eut un autre.

Eusèbe de Nicomédie rugit en secret devant ce nouvel effondrement de ses coupables espérances. Il sut toutefois, avec sa souplesse de courtisan, courber le front et se taire en attendant que l'avenir le servît mieux. Cet homme était inguérissable. Ces grands coups de lumière qui plusieurs fois déjà avaient montré l'impuissance de ses noirs complots, loin de l'éclairer, finissaient d'aveugler son âme.

Il n'en fut pas de même du malheureux évêque d'Hypsèle.

Une fois rendu à son siège, Arsène rentra en lui-même. Il rougit de sa lâcheté cupide et, avec la grâce de Dieu, trouva encore assez d'énergie dans sa nature dégradée pour se relever des bas-fonds où l'erreur l'avait fait descendre. Mélécien depuis de longues années, il avait entraîné avec lui toute son église dans la faction à laquelle il s'était affilié. Il résolut de ramener au bercail le troupeau égaré par sa faute. Il y réussit en partie. Un jour Athanase reçut la lettre suivante :

ARSÈNE, ÉVÊQUE DE LA VILLE D'HYPSÈLE,
POUR CEUX QUI ONT ÉTÉ AUTREFOIS PARTISANS DE MÉLÈCE,
ET AVEC LUI, LES PRÊTRES ET LES DIACRES
DE LA MÊME ÉGLISE,
AU BIENHEUREUX PONTIFE ATHANASE,
SALUT EN NOTRE-SEIGNEUR

« Ce qui nous pousse à vous écrire, mon cher père, c'est l'amour que nous avons pour la paix et l'union de cette Église catholique dont vous avez le gouvernement, par la grâce de Dieu. Nous sommes dans la résolution ferme de nous soumettre à la règle traditionnelle de cette même Église.

« C'est dans cet esprit que nous vous promettons de ne plus communiquer avec ses ennemis, de quelque condition qu'ils soient, évêques, prêtres ou diacres; de ne nous jamais trouver avec eux dans aucun concile, s'ils nous y invitent; de ne leur envoyer jamais aucune lettre qui soit une marque de communion et de paix, de n'en recevoir jamais aucune de leur part; enfin, de ne jamais rien faire qui regarde les ordinations d'évêques,

ou les affaires générales de l'Église, sans votre consentement et votre participation, vous reconnaissant pour notre métropolitain. Et à l'exemple des évêques Ammonien, Tyran, Plusien et d'autres, nous promettons de nous soumettre aux Canons ci-devant établis.

« Nous supplions de plus votre bonté de nous vouloir écrire au plus tôt, ainsi qu'à nos confrères, afin que tout le monde voie bien, par notre fidélité aux lois existantes, que nous sommes en paix avec l'Église catholique, et fraternellement unis à nos collègues dans l'épiscopat.

« Nous espérons que vos prières si saintes auront assez de vertu auprès du Très-Haut pour affermir cette paix, et la rendre inviolable et indissoluble, suivant la volonté de Dieu, qui est le maître souverain de toutes choses par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Nous saluons très humblement tout votre sacré collège, nous et tous ceux qui sont avec nous.

« Et nous irons vous trouver sitôt que Dieu nous en fera la grâce.

« Moi, Arsène, je prie Dieu, mon très cher père, de vous conserver longtemps [1]. »

Quand le patriarche d'Alexandrie, cet homme si fort qui devait être si tendre, lut cette lettre d'un frère naguère voué à sa perte, il dut fondre en larmes et bénir Dieu, qui relève ceux qu'il afflige par des consolations si inattendues. Suivant sa promesse, Arsène vint le voir dans sa métropole. Entrevue dont l'histoire ne dit rien, mais qui dut être, on le devine, bien émouvante. Le saint pardonna à son ennemi réconcilié; il l'embrassa. Il fit plus, et c'est le pape Jules qui nous donne cette révélation d'un fait incroyable. Athanase, non content de lui pardonner, lui donna son amitié [2]... Que la vertu

[1] Athan. *Apolog. contra Arian.* LXIX.
[2] Athan. *Apol. contra Arian.* XXVII.

des stoïques ne fut qu'un vain mot, on peut le dire après Brutus; mais qui osera le dire de la vertu chrétienne?

Dieu avait donc béni les souffrances de son courageux serviteur. La vérité catholique faisait des conquêtes, et la paix descendait sur l'Église, comme l'ondée féconde après les grondements et les déchaînements de l'orage.

L'exemple d'Arsène et de son clergé fut suivi. Jean Arcaph lui-même rendit les armes. Et le parti des méléciens, décapité, s'alanguit et finit par s'évanouir, fondu dans le parti arien, ou, pour une plus grande part, dans cette société restée fidèle aux pures traditions apostoliques, dont l'évêque d'Alexandrie était le chef en Orient.

Après sept années d'épiscopat, sept années de persécution et de dur labeur, Athanase commençait à respirer un peu. Ses ennemis semblaient épuisés par leurs derniers efforts : leur imagination, si féconde en inventions perfides, était à bout de ressources. Après avoir essayé de salir et de renverser le patriarche par les plus odieuses calomnies, en le voyant assis, honoré quand même, sur son trône inébranlé, ils étaient comme stupéfaits, et ils se demandaient si, comme le guerrier antique, cet homme n'était pas invulnérable. Était-ce l'apaisement pour de longs jours? Ou bien n'était-ce là qu'une de ces trêves passagères que l'ennemi n'accorde que pour réfléchir et se reposer lui-même? Athanase ne savait, et ne s'en souciait guère. Confiant dans la justice de Dieu et l'immortalité de sa cause, il profita des jours tranquilles pour accomplir les devoirs de sa charge pastorale. Il entreprit de visiter encore une fois son immense patriarcat.

L'âne que le malheur des temps forçait à une reclusion presque habituelle fut donc encore une fois détaché. Accompagné de quelques prêtres et de quelques diacres, Athanase se mit en route et à l'œuvre.

Il s'avança dans la haute Thébaïde, jusqu'à Syène, ville frontière de l'Égypte et de l'empire romain du côté du midi. Rudes journées sous le soleil ardent des contrées éloignées de la mer, et déjà proches du grand désert! Mais qu'importe la fatigue du corps à celui dont l'âme peut souffrir pour Dieu ce qu'avait déjà souffert Athanase? Il s'en allait, comme faisaient à trois siècles de son temps les apôtres de Jésus-Christ, confirmant les évêques, ses frères, dans la foi, et rallumant dans leurs églises le feu sacré, éteint ou alangui. Semeur de vérité et de vertus, il laissait derrière lui le bien dans le sillon, sûr que le Dieu qui répand les fécondes inondations du Nil sur le sol égyptien répandrait sur les âmes les larges effusions de sa grâce, et ferait par elle jaillir le germe, fructifier la tige et mûrir la moisson.

En suivant les rives du fleuve, il arriva jusqu'à Tabenne [1], canton presque inhabité, tout voisin des montagnes. C'était, depuis quelques années, une terre bénie, où les vertus chrétiennes poussaient vigoureusement et s'épanouissaient en spectacles amirables. Un idolâtre, converti à vingt ans, y était venu planter sa tente. Il voulait vivre seul avec Dieu dans ces contrées perdues. Il prie, il veille, il jeûne. Un jour, un ange se présente devant le jeune ascète : « Lis cela, » lui dit-il en lui mettant sous les yeux une tablette d'airain. C'étaient les règles de la vie contemplative, avec l'ordre de recevoir et de diriger tous ceux que le souffle de Dieu amènerait dans cette solitude. A partir de ce jour, Pacôme accueillit tous les religieux qui vinrent lui demander d'être leur guide, et le temps était venu où sa famille monastique s'était accrue comme un peuple [2]. Peuple admirable,

1 Tabennîsi (*les palmiers d'Isis*), sans doute parce que ce village avait été consacré jadis à cette antique déesse. (*Etud. hist. sur saint Pachôme*, p. Æ; Amelineau, p. 22.)

2 Les moines s'étaient, en effet, prodigieusement multipliés; le monastère de Tabennîsi, ne pouvant les contenir tous, Pacôme avait

dont l'effort tendait à réaliser sur terre l'idéale perfection d'une vie toute à Dieu. Ces hommes « mangeaient à la même table et n'avaient qu'un seul cœur », comme une seule foi. La prière, le travail et la mortification partageaient leur temps. Le jour passait vite. La nuit venue, vêtu de la pure robe de lin, le religieux s'asseyait dans sa stalle et continuait ses méditations pieuses, ou livrait au sommeil son corps épuisé, mais vaincu. Une église était le centre du monastère. Là un moine-prêtre offrait le sacrifice et distribuait le pain eucharistique à ses frères chaque dimanche. Une égalité parfaite régnait entre tous. En descendant de l'autel, le prêtre lui-même oubliait sa dignité sublime pour ne plus se rappeler qu'une chose, à savoir qu'il n'était qu'un moine comme les autres. Leur vie était pure et sainte, et en général extraordinairement détachée. Point d'argent; rien à eux, pas même leur habit monacal. « Un grand nombre ne pensaient à leur repas qu'à l'heure où l'étoile du soir annonçait que la nuit était commencée [1]. » C'était la même floraison de vertus surnaturelles qu'au pied de la chaîne libyque, dans ce désert où Antoine avait le premier attiré les âmes avides de paix et de solitude.

dû faire des fondations nombreuses, d'abord à Bafoua, puis à Schénésît, Monkhousim, Thbiou, Tsminé, etc. A l'heure où Athanase les visite, ils sont déjà environ sept mille (*Etud. hist. sur saint Pachôme*, p. 33, 37, 56, 57). Le seul monastère de Tabennîsi compta un jour jusqu'à deux mille cinq cents membres. Parmi eux il y avait quinze tailleurs, sept forgerons, quatre menuisiers, cinq teinturiers, vingt tanneurs, quinze cordonniers, vingt jardiniers, dix copistes, douze chameliers, douze vanniers, dix gardiens ou *ghafirs*, cinquante laboureurs pour cinquante feddans, un par feddan. C'est alors que la *maison mère* devint trop petite. (*Ibid.*, 37.)

[1] *Etud. hist. sur saint Pachôme*, passim. Cet ouvrage est rempli de détails intéressants. Malheureusement l'auteur, qui devrait s'en souvenir pourtant, oublie trop souvent l'humaine faiblesse, et se montre injuste à l'égard de ces premiers héros de la vie cénobitique. Ses assertions sont de plus et souvent très discutables.

Comme il traversait la vallée avec son cortège, Athanase entendit tout à coup, dans le lointain, la mélopée grave d'un chant religieux. A mesure qu'il avançait, elle devenait plus forte et plus distincte. Il put enfin distinguer les paroles des psaumes. Quelques instants après il se trouvait en présence d'une file de solitaires vêtus de peaux de chèvres ou de brebis [1], et le visage rayonnant de joie sous leur capuchon baissé. C'étaient les moines de Pacôme, qui venaient saluer au passage le grand champion des luttes contemporaines.

Par une humilité admirable, le saint abbé s'était caché dans la foule. Il laissa passer le glorieux archevêque sans se présenter à lui. Il savait que Sérapion de Tentyre l'avait trahi en révélant ses vertus, et il craignait d'être publiquement l'objet d'une admiration trop vive. Scrupules de saint qui nous paraissent étranges, mais qui n'en sont pas moins la preuve d'une délicatesse d'âme exquise et d'une force héroïque!

Athanase bénit ces serviteurs fidèles de l'Église et, reprenant sa route, redescendit vers sa métropole [2].

Hélas! les jours de paix parfaite sont rares en ce monde. Même dans les vies les plus humbles, existences cachées qui s'écoulent sous un voile à l'abri des contradictions publiques, il y a une suite de préoccupations qui les troublent en les agitant. Jeté par Dieu dans un siècle d'orage à la tête de la société catholique persécutée, Athanase ne pouvait rester longtemps au tranquille bonheur de ses occupations pastorales. Il était écrit, du reste, que sa vie ne serait qu'une lutte sans trêve ni repos, et que, pareil aux chênes des montagnes, le grand évêque naîtrait, vivrait et mourrait au milieu des tempêtes.

[1] Boll., *Vita Pacom.*
[2] Amelineau, *Etud. hist.*, p. 32.

CHAPITRE V

(334-335)

Nouvelles attaques. — Les ariens à la cour. — Concile de Césarée. — Coup manqué. — Aveuglement de Constantin. — Arius. — Concile de Tyr. — Arrivée d'Athanase. — Contraste poignant. — L'apostrophe de saint Potamon. — Les deux frères d'armes. — Dossier d'Athanase. — La courtisane. — La main coupée. — Coup de théâtre. — Athanase magicien. — Sa vie est en péril. — Vieille fable rajeunie. — Réfutation victorieuse. — Assemblée dans les ténèbres. — Adresses et protestations. — Départ des commissaires.

Il était à peine revenu à son siège qu'un nouveau cri de guerre retentit contre sa personne. Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée et Théodore de Périnthe, chefs de la horde arienne, avaient de nouveau gagné à leur cause ce prélat corrompu et versatile qui s'appelait Jean Arcaph. Ils s'étaient présentés devant Constantin avec cet homme, et, simulant l'indignation de l'honneur et de la foi révoltés, ils avaient exposé leurs griefs. — La terre n'avait jamais porté de fléau comparable à l'archevêque d'Alexandrie. C'était un monstre d'une perversion prodigieuse et étrange. Il n'était pas de crime honteux et horrible dont il n'eût souillé son caractère sacré, souillure dont l'opprobre retombait sur le corps entier de l'épiscopat. — Et tout cela avait été dit avec

une telle explosion de douleur et un tel entraînement tragique, que le grand Constantin s'en était encore une fois laissé imposer par ces délateurs artificieux et qu'il avait consenti, à leur demande instante, à la convocation d'un concile dans la ville de Césarée[1].

Le lieu du tribunal ne pouvait être mieux choisi. Eusèbe de Césarée, homme de lettres, mémoire prodigieuse, mais esprit superficiel et illogique, était depuis longtemps gagné aux ariens, et sa résidence, éloignée de cent stades de la résidence impériale, permettait d'accomplir sans bruit et sans gêne la grande iniquité que l'on méditait. Si Constantin eût été trop près, il eût voulu connaître la cause par lui-même; son esprit droit et attentif aurait encore une fois pénétré les criminelles ténèbres, et celui dont on voulait la perte eût été sauvé, comme naguère à Psammathie.

Non! Césarée était bien la ville qu'il fallait à ces admirables évêques. Embusqués là comme des brigands dans une gorge de montagne, ils pouvaient faire silencieusement et tout à l'aise leur mauvais coup.

Des lettres partirent donc vers tous les sièges vendus à l'erreur, qui pressaient les prélats ariens de venir à Césarée en Palestine pour juger Athanase. Athanase lui-même fut sommé de s'y rendre. Ses juges accoururent. Le patriarche d'Alexandrie n'étant pas arrivé aussi vite, on attendit.

C'en était donc fait! On allait prendre enfin cet homme imprenable. On le condamnerait à l'exil; tout au moins on le déposerait après l'avoir flétri. Les catholiques allaient perdre leur tête; le symbole d'Arius volait d'un bout du monde à l'autre, l'univers allait enfin leur appartenir!

Rêves d'orgueilleux et d'insensés! ils comptaient sans

[1] Athan. *contra Arian.* LXV et seq. — Epiph. *Epist.* LXVIII, n. 6. Sozomen. l. II, c. XXV. — Théodoret, l. II, c. XXVIII. — Hilar. *Fragm.* XI, p. 1312. — God. Herm., t. I, l. III, c. XVI.

la Providence et sans les ressources d'un esprit éclairé d'en haut.

Cependant le synode, tout en se berçant de ses vaines espérances, attendait toujours que la victime se présentât. Il attendit ainsi de longs jours et finit par perdre patience, car elle ne vint pas.

Athanase ne vint pas, et il eut raison, parce qu'Eusèbe de Césarée était un hérétique et qu'il ne voulait pas partager sa communion; parce qu'on violait toutes les lois de l'équité naturelle en l'obligeant à comparaître devant un tribunal uniquement composé de ses ennemis; parce que c'en était fait de son siège et de son Église, peut-être de l'Église d'Orient tout entière; en tous les cas, c'était la ruine d'un grand nombre d'âmes ignorantes et faibles qui, lui tombé, n'étant plus retenues par aucune barrière, se seraient précipitées infailliblement dans l'erreur.

Ce furent là les raisons par lesquelles il motiva auprès de Constantin sa prudente abstention [1]. Mais Constantin était alors par la conduite, sinon par la foi, tout entier aux partisans d'Arius. Il vit dans le refus d'Athanase ce que les évêques de sa cour se plaisaient à lui faire remarquer : le signe évident d'un indomptable orgueil, le mépris de l'autorité ecclésiastique et la révolte contre le pouvoir impérial.

Désormais et pour longtemps Constantin est aveuglé. Nous allons voir de quels emportements et de quelle profonde injustice il va se rendre coupable contre Athanase. Providentielles épreuves! elles vont placer le saint évêque par-dessus le grand empereur, sur ces hauteurs souveraines qui dominent les trônes eux-mêmes, dans cette région des douleurs consacrées où les âmes ressemblent à Jésus-Christ.

[1] Théodoret, I, XXVIII. — Sozom. II, XXV, et préliminaire des *Lettres festivales et syriaques* de saint Athanase, § 28.

Arius pendant tous ces débats est silencieux comme un mort. Mort trompeuse! silence perfide! Pour peu que l'on y fasse attention, on voit son haineux visage s'agiter derrière le voile, et l'on sent, à l'ardeur déchaînée de ses partisans, que son âme implacable les anime.

O vous qui lisez ces lignes, si vous voulez avoir une idée de la perversion humaine et de ce qu'il faut quelquefois subir d'ignominieux et de cruel pour la justice, poursuivez ces tristes récits. Les pages qui vont suivre réservent de nombreuses surprises à ceux même qui ne s'étonnent de rien.

Le mécompte de Césarée avait encore excité la haine envieillie des chefs ariens contre Athanase. Il leur fallait à tout prix un jugement contre lui. Profitant donc de leur puissance momentanée sur l'esprit de l'empereur, ils demandèrent qu'un nouveau concile fût convoqué. C'était le temps où l'église de la Résurrection, que Constantin avait entrepris d'élever à Jérusalem sur le tombeau du Christ, venait d'être achevée. La dédicace en devait être, dans la pensée de l'auguste fondateur, une solennité mémorable [1]. Il fallait qu'un grand nombre de prélats y fussent présents. Eusèbe de Nicomédie sut faire comprendre à l'empereur qu'un concile servirait admirablement son pieux dessein, et que, d'autre part, rien ne serait plus agréable à Dieu en cette circonstance que le spectacle de la pacification de l'Église.

Il fut décidé qu'un concile aurait lieu dans la ville de Tyr. Les ariens présentèrent à Constantin une liste d'évêques dans laquelle ils avaient fait entrer assez de sectaires pour être sûrs de la majorité, et des lettres impériales allèrent apprendre la nouvelle aux divers sièges du monde.

[1] La consécration d'une église était, dans les premiers siècles chrétiens, un événement mémorable. (Cf. J. Turck, *les Pères du désert*, II.)

Assise sur un promontoire de la côte de Syrie, au nord du mont Carmel, Tyr, jadis le marché des nations[1], ouvrait naturellement son port aux voyageurs qui se dirigeaient vers Jérusalem. Les évêques y arrivèrent nombreux. Vers le milieu de l'an 335, le synode fut constitué[2]. Hélas! ce n'était plus ce sénat vénérable que ce même siècle avait vu à Nicée. C'était une assemblée fanatique d'erreur et fiévreuse de rancune. Il y avait des évêques de toutes les parties de l'Égypte, de la Libye, de l'Asie et de l'Europe. C'étaient, avec Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée : Narcisse de Neroniade, prélat déjà trois fois déposé pour cause de crime; Flaccile d'Antioche; Théognis de Nicée, un vétéran de l'armée arienne; Maris de Chalcédoine; Théodore d'Héraclée, un styliste élégant, commentateur de divers livres de l'Écriture; Patrophile de Scytople; Ursace de Singidon et Valens de Murse, tous deux tristement célèbres dans l'avenir; Macédone de Mopsueste; Georges de Laodicée, et nombre d'autres, tous ariens de cœur et de parole, dont les noms, obscurs sans doute, sont demeurés dans l'oubli. Enfin, perdus dans la foule hérétique, quelques évêques seulement restés fidèles à l'orthodoxie : saint Maxime de Jérusalem, Marcel d'Ancyre, Alexandre de Thessalonique et Asclepas de Gaze. Un intrus présidait officiellement le concile : Flaccile d'Antioche[3]. De fait, le président véritable était le comte Flavius Denys, un laïque. Constantin l'avait envoyé à la prière des Eusébiens pour maintenir l'ordre. Il était assisté du gouverneur de Palestine et d'Archelaüs, comte de l'Orient, et accompagné d'une troupe de sol-

[1] Isaïe, XXIII, 9.

[2] Le préliminaire des *Lettres festivales et syriaques*, de saint Athanase (éd. Larsow) place (§ 28) le synode de Tyr en 336, et non pas en 335, comme on le fait ordinairement (Héfélé, § 49). — Cf. *Revue des Questions historiques*, première année, t. II, p. 76, 77.

[3] God. Herm., t. I, l. IV, ch. I.

dats [1]. On n'attendait plus qu'un seul homme, et cet homme n'arrivait toujours pas. Le patriarche d'Alexandrie, prévoyant dans une lumière supérieure qu'un grand mystère d'iniquité s'accomplirait dans les murs de Tyr, refusait de s'adjoindre à une assemblée prévenue contre sa personne et ennemie de l'Église elle-même.

Les ariens s'étaient saisis de Macaire. On avait vu le malheureux prêtre traverser, enchaîné, les rues de la ville [2]. Mais peu leur importait Macaire et la vieille fable du calice brisé : c'est Athanase qu'ils voulaient.

Ils n'eurent pas de peine à obtenir du prince un mandat d'amener. Il fallut enfin que la victime arrivât.

On pensait qu'il viendrait seul; ce fut une stupéfaction universelle quand on le vit accompagné de quarante-huit évêques, dont quelques-uns apportaient avec eux l'auréole d'une éclatante vertu et le prestige de souffrances endurées pour la foi [3]. On se récria, et plusieurs l'accusèrent même de n'être venu que pour troubler le concile avec sa cabale [4].

La première séance à laquelle Athanase prit part est mémorable. Il nous y apparaît dans une grandeur presque surhumaine.

Quand il entra, il y eut dans le peuple des prélats ariens comme un mouvement d'instinctive répulsion. Au lieu de lui donner la présidence, comme l'honneur lui en revenait de droit, on le laissa seul, debout, au milieu de la grande salle des délibérations, comme un criminel devant ses accusateurs et devant ses juges. Et c'était, en vérité, un spectacle étrange et nouveau, de voir cet homme, qui s'était couvert de gloire devant un

[1] Euseb. *De Vita Constant.* IV, XL-XLII. — Théod., I, XXVIII. — Sozom. II, XXIV. — Rufin, I, XVI. — Athan. *Apol.* II.
[2] Athan. *Apol. contra Arian.* LXXI.
[3] *Ibid.*, LXXIX.
[4] Sozom. II, XIX.

concile œcuménique, mis ainsi au ban d'un synode provincial. Athanase resta calme devant cette insulte, muet et digne comme Jésus-Christ au prétoire.

Mais Potamon, le vieil évêque d'Héraclée, ne put y tenir. Des larmes d'indignation roulaient sur ses joues vénérables. L'œil que la persécution lui avait laissé lançait des flammes. Il se leva, et s'adressant à Eusèbe de Césarée, assis au rang des juges : « Comment! Eusèbe, lui cria-t-il, vous êtes assis pendant qu'Athanase, tout innocent qu'il est, demeure devant vous comme un criminel devant son juge! Ah! cela n'est pas supportable. Et dites-moi, je vous prie, est-ce que vous ne vous souvenez pas que, vous et moi, nous avons été prisonniers ensemble durant la persécution? J'y perdis un œil; mais vous, il ne paraît pas que vous y ayez perdu aucun de vos membres! On ne voit aucune marque que vous ayez rien souffert pour Jésus-Christ. Non seulement vous vivez, mais l'on vous voit ici, publiquement, aussi sain et entier que jamais, sans une seule mutilation. Comment avez-vous pu sortir en cet état de la prison, sinon en promettant de commettre le crime auquel les persécuteurs nous voulaient contraindre, ou pour l'avoir déjà commis? »

Cette vive apostrophe, ce coup de fouet sanglant, appliqué à un évêque dont le courage avait jadis faibli, si légitime qu'il fût, produisit un effet malheureux. L'impudent Eusèbe se lève à son tour :

« Si, venus en ce lieu, réplique-t-il, vous avez l'audace de nous résister ainsi publiquement, n'est-il pas visible que vos accusateurs disent vrai? Et si vous exercez ici une telle tyrannie, qui doutera que vous ne commettiez en votre pays des violences plus grandes encore? » Et il sortit. C'est égal, il avait beau se draper dans son orgueil, il était flétri, et la justice était vengée [1].

[1] Ephes. *Hæres.* LXIX.

Mais il était écrit qu'ils subiraient encore ce jour-là une autre humiliation. Paphnuce, un confesseur qui, jadis condamné aux mines par Maximien, avait eu l'œil droit arraché et le jarret coupé, voyant un compagnon de ses glorieuses souffrances siéger au milieu des ennemis d'Athanase, alla droit à lui, et le prenant par la main : « Évêque de Jérusalem, Maxime, lui dit-il, je porte comme vous les marques des tourments endurés pour Jésus-Christ. J'ai perdu avec vous, pour jouir de la lumière divine, l'un de mes yeux. Eh bien, je ne saurais vous voir plus longtemps dans cette assemblée de méchants et de fourbes, et tenir rang parmi ces artisans d'iniquité. » Et les deux vieillards mutilés, se soutenant l'un l'autre, comme deux frères d'armes, traversèrent la grande salle et vinrent se placer à côté d'Athanase [1]. Décidément la vertu n'était pas du côté des amis d'Eusèbe. Un frémissement de rage courut sur l'assemblée.

Le dossier d'Athanase était écrasant. C'était un entassement formidable d'accusations odieuses. Toutes les calomnies anciennes y revenaient sur l'eau plus habilement machinées. Et ce qu'il y avait de pis, c'est que les ariens pouvaient sur un geste faire lever toute une nuée de faux témoins. Il y en avait parmi les juges eux-mêmes. Devant une hostilité qui devait infailliblement nuire à la justice, les évêques d'Égypte par la bouche de leur patriarche récusèrent les jugements du concile [2]. Ils récusèrent nommément les deux Eusèbe, Narcisse, Flaccile, Théognis, Maris, Théodore, Patrophile, Théophile, Macédone, Georges, Ursace et Valens. Les uns étaient, en qualité d'ariens, dès longtemps ennemis personnels du diacre de Nicée. Les autres joignaient l'indignité à l'hérésie : c'étaient Eusèbe de

[1] Rufin, I, XVII.
[2] Athan. *Apol. contra Arian.* LXXII.

Césarée, qui avait un jour renié la foi, et Georges de Laodicée, déposé par saint Alexandre [1].

Vains efforts! on n'eut aucun égard à leur réclamation, et les ennemis de l'accusé restèrent sur leur siège de juges. Alors s'ouvrirent, dans un concile d'évêques, les grandes assises de l'iniquité, débats solennels où l'impudence confondue relève la tête après chaque soufflet essuyé, et s'acharne à montrer des crimes dans l'âme pure d'un saint.

La nouvelle séance, après avoir commencé comme un drame, finit comme une comédie.

L'assemblée avait pris place, grave et triste du côté d'Athanase, arrogante et déjà victorieuse du côté des ariens. Aucun bruit dans la salle, que ce frisson qui court sur les foules dans l'expectative d'un événement décisif, et qu'on croirait être le frémissement des âmes anxieuses.

Tout à coup les portes s'ouvrent, et une femme s'élance, rouge, pleurante, les cheveux flottants, sous l'impression d'une douleur indignée qui faisait luire ses yeux, et donnait à son corps les mouvements brusques d'une furie. Elle cria aux évêques : « Malheureuse que je suis! j'avais voué au Seigneur ma jeunesse. J'étais vierge et voulais rester vierge, Athanase a passé une nuit sous mon toit : me voilà deshonorée!... »

L'assemblée fut saisie, car c'était vraiment pitié de voir cette jeune femme dans ce désordre et dans ce désespoir.

Athanase baissait le front, les ariens triomphaient. Mais Timothée, un prêtre d'Alexandrie, se levant rapide comme l'éclair et se tournant vers l'accusatrice :

« Que dites-vous là? J'ai logé dans votre maison et j'ai abusé de vous? » Alors la femme, roidie, le regardant fixement et le montrant au doigt : « Oui! oui! C'est

[1] Athan. *Apol. cont. Arian*, LXXII.

toi qui m'as fait violence! C'est toi qui m'as ravi ma virginité! » Et la malheureuse osait préciser le lieu et fixer la date.

Les assistants, surpris, ne savaient s'ils devaient rire ou rougir de honte. L'imposture était visible : on avait affaire à une courtisane infâme achetée pour mentir. Athanase avait appris son intervention et avait préparé avec son prêtre fidèle cette réfutation éloquente et sans réplique.

La courtisane, s'apercevant de sa méprise, mais trop tard, ne fit plus que bégayer. Les ariens, déconcertés, se trouvaient dans un grand embarras. Ils s'en tirèrent en faisant sortir promptement l'éhontée comédienne. Athanase s'opposa tant qu'il put à cette disparition : « Il faut la retenir, disait-il; nous apprendrons d'elle, par une exacte information, quel est l'auteur de cette indigne manœuvre. »

Ses paroles furent étouffées dans le bruit, la femme fut remise en liberté, et l'on n'approfondit aucunement cette affaire. « C'est là, lui dit-on, un événement de peu d'importance. Plut à Dieu que nous n'eussions pas d'actions plus graves à vous reprocher. Malheureusement l'évidence même est contre vous, et vous ne pouvez parvenir à vous justifier [1]. »

Le soir de cette victoire, un inconnu, tout couvert de la poussière d'un long voyage, entrait dans la demeure de l'évêque d'Alexandrie. Qui était-ce? Un envoyé de la Providence. Il apportait à Athanase, par sa présence à Tyr, la certitude d'une victoire nouvelle.

Le lendemain, le concile prétendu reprit séance. Quand chacun eut pris place à son rang, on apporta mystérieusement une boîte que l'on mit sous les yeux de tous. On l'ouvrit : elle contenait une main d'homme

[1] Ruf., I, xvii. — Théod., I, xxx. — Sozom., II, xxv. — God. Herm., IV, ix.

coupée à la hauteur du poignet. On la promena lentement, au milieu d'un silence morne, devant l'assemblée. « Athanase, dirent les ariens, cette main est votre accusatrice; c'est la main de l'évêque Arsène. Déclarez-nous comment et pour quel usage vous l'avez coupée. »

Un tonnerre d'exclamations et de huées accueillit ces paroles. Tous les mots odieux qui peuvent flétrir un homme tombaient, dans ce tumulte, sur Athanase assis, attristé, mais calme, à son banc d'accusé.

S'étant levé, il finit par obtenir un peu de silence. « Quelqu'un du synode a-t-il connu l'évêque Arsène? » demanda-t-il. Plusieurs aussitôt affirmèrent hautement qu'ils l'avaient connu.

Athanase appela un homme de sa suite : « Allez chercher mon hôte d'hier. » Quelques instants s'écoulèrent. Un inconnu entra enfin la tête baissée, et drapé dans un large manteau qui lui cachait tout le corps. Athanase lui fit lever le front. Il y eut un cri alors dans le silence de l'universelle stupéfaction : « Est-ce bien là, dit-il, cet Arsène que j'ai fait mourir?

« Voilà donc l'homme que l'on a tant cherché, qui a subi une si grande injure après sa mort, et à qui j'ai coupé une main? »

C'était, en effet, bien lui; tous furent obligés de l'avouer.

Athanase, s'approchant d'Arsène, tira lentement un pan du manteau qui le couvrait, dévoila une main, puis l'autre; puis, montrant à tout le concile sa prétendue victime dans l'intégrité de ses membres : « Voilà, dit-il, souriant de pitié, Arsène avec ses deux mains. Dieu ne nous en a pas donné davantage, et personne, que je sache, n'en demande une troisième! Néanmoins, ajouta-t-il menaçant, je laisse à mes accusateurs à chercher en quel endroit la main coupée pouvait être, sinon c'est à vous d'examiner d'où elle vient et à punir ceux qui ont commis le crime. »

Ce nouvel argument venait de ruiner, encore une fois, l'échafaudage des ariens, avec la force indiscutable et brutale d'un fait. Jean Arcaph s'enfuit, dit-on, de honte. Mais croyez-vous que ce nouvel échec désarma les ennemis d'Athanase? Il n'en fut rien. Des cris séditieux s'élevèrent dans la confusion d'un indicible tumulte. « Athanase est un magicien, criait-on de toutes parts, il trompe les yeux par ses prestiges et ses enchantements ordinaires. » Les sectaires lui montraient le poing et s'avançaient sur lui avec des gestes terribles. Ils l'eussent mis en pièces sans l'intervention du comte Archelaüs [1]. « Quand les calomnies sont ruinées, dit saint Jérôme rapportant cet étrange événement, on en vient à la violence et, quoi qu'il en puisse arriver, les hérétiques se font gloire de témoigner par des emportements inouïs qu'il n'est permis à personne de les confondre impunément [2]. »

Les ariens n'avaient plus qu'une ressource contre Athanase, c'était la vieille fable, déjà rejetée à Psammathie, du calice brisé. Ils eurent l'audace de la faire revivre. Isquyras, le faux prêtre, reparut donc à Tyr avec son accusation. On le fit entrer dans le concile. Confronté avec Macaire, le fourbe osa affirmer un crime imaginaire devant l'innocence enchaînée. Mais il ne fut pas plus heureux que Jean Arcaph, l'inventeur de la courtisane. Tous ses arguments, attaqués par Athanase lui-même et par les évêques d'Égypte, furent en un instant démolis.

Isquyras n'avait jamais été prêtre; jamais par conséquent il n'avait pu offrir le saint sacrifice. Qu'était-ce donc que ce vase sacré dont il parlait? Du reste, l'iniquité inhabile se trahissait elle-même : il n'y avait jamais eu d'église au village d'Isquyras, et la date du

[1] Théodoret, I, xxx. — Socrat. I, xxix et seq. — Sozom. II, xxv.
[2] Hieronym. *Advers. Rufin.*

prétendu crime n'était pas un des jours marqués pour l'oblation divine. Tout était donc faux dans cette histoire : le fait était faux, les détails étaient faux, la date était fausse, l'accusateur faux, et la déposition une calomnie [1]. C'était la ruine entière des machinations ariennes. La vérité, tombant d'un bloc sur les fronts impies, les écrasait.

Que répondre? Eusèbe eut une inspiration digne du génie du mal : « C'est là, dit-il, un mystère obscur. Il faut savoir ce qui se cache sous ces ténèbres. » Et il persuada au comte Denys, son âme damnée, qu'il fallait envoyer des commissaires au canton de la Maréote pour chercher les traces de la vérité sur le théâtre des faits.

Il y avait, dans ce projet d'enquête, une intention perfide. Athanase la vit; il plaida contre la députation.

« Ce voyage est inutile, disait le grand évêque. Comment! n'y a-t-il pas assez longtemps qu'on médite et qu'on agite cette accusation? Ah! si l'on diffère, la cause en est facile à deviner, c'est qu'on est impuissant à faire la preuve. »

Ce plaidoyer, appuyé par tous les évêques d'Égypte, n'eut aucun résultat. La majorité arienne décida le voyage et l'enquête.

« Eh bien, dit alors Athanase, si l'on veut la descente dans la Maréote, on n'y enverra pas du moins des personnes suspectes et récusées. »

Cette demande parut juste et sage. Le comte Denys promit d'y faire droit [2]. Les députés seraient élus par un commun suffrage. C'était, de la part de l'illustre comte, une concession habile : il voulait garder la bienséance extérieure et ne pas rendre trop manifeste l'injuste oppression des catholiques. Qu'arriva-t-il dans

[1] Athan. *Apol. contra Arian.* (*Sancta syn. Alex.*) — Sozom. II, XXV.

[2] Athan. *Apol. contra Arian.* LXXII.

le fait? Une violation outrageante de la parole donnée dans la conduite la plus hardie.

Les ariens se réunirent dans un de ces conseils de ténèbres, où ils étudiaient ensemble les moyens à prendre pour perdre Athanase, et là, en secret, libres par son absence, ils choisirent leurs commissaires. Par une affectation blessante comme un défi, ceux qu'ils nommèrent furent ceux-là mêmes qu'Athanase avait récusés : Théognis, Maris, Théodore, Ursace et Valens; ces deux derniers, jeunes encore, apportaient à cette œuvre maudite l'activité de leur âge et l'appoint redoutable d'une corruption totale [1].

Le soir, des hommes partaient en poste pour préparer les voies. Ils allaient avertir les méléciens d'Égypte de se porter en masse dans la Maréote et d'y commencer une agitation de concert avec les colluthiens et les ariens. C'était le prologue de la tragédie nouvelle que l'on s'apprêtait à jouer sur ce nouveau théâtre.

Les évêques orthodoxes, en attendant, firent un suprême effort pour éviter ce coup. Ils rédigèrent une adresse au synode, dans laquelle ils faisaient ressortir les illégalités des eusébiens. Quarante-neuf signatures d'évêques étaient au bas de cette protestation, entre autres les deux signatures glorieuses de saint Potamon et de saint Paphnuce [2].

Ce ne fut pas tout. Ces mêmes évêques réunis allèrent trouver le vieux métropolitain de la Macédoine, Alexandre de Thessalonique. La dignité de son siège, ses cheveux blancs et sa belle vie lui donnaient aux yeux de tous la majesté et l'autorité d'un oracle. Le comte Denys lui-même l'entourait de la plus respectueuse vénération. Ils lui exposèrent leur cruelle inquiétude : l'Église troublée, peut-être en guerre; les

[1] Athan. *Apol. contra Arian.* XIII, 72-77.
[2] Athan. *Apol. contra Arian.* LXXVII.

peuples désorientés, l'erreur victorieuse... « Vous n'êtes pas sans pouvoir sur l'esprit du comte, lui dirent-ils, vous pouvez tout sauver. »

Alexandre écrivit à Denys une lettre où il lui montrait les terribles menaces de l'avenir. A cette révélation, Denys, qui s'était jeté dans le parti d'Eusèbe avec la légèreté d'un homme de cour, eut peur de s'être trop avancé et d'avoir compromis sa mission. Un billet de sa main avertit les eusébiens d'être prudents [1].

Mais les malheureux ne pouvaient plus reculer. Du reste, ils étaient loin d'en avoir l'envie. Ils maintinrent les décisions prises, et les amis d'Athanase furent obligés d'interjeter appel, afin de contraindre Denys à remettre cette affaire au jugement de l'empereur.

Le cri de la justice fut étouffé, la force l'emporta sur la raison. Les ariens trouvèrent finalement un complice dans le vénérable, mais faible Alexandre. Les commissaires, chargés d'informer contre Athanase, prirent le chemin de l'Égypte. Et, suprême iniquité, pendant que les accusés étaient contraints de rester à Tyr, ils emmenaient avec eux l'audacieux accusateur...

[1] Athan. *Apol. contra Arian.* LXXVII, LXXXI.

CHAPITRE VI

(833-336)

Les commissaires à Alexandrie. — Dans la Maréote. — Retour. — Terreur dans la cité. — A Tyr. — Disparition soudaine d'Athanase. — Déposition du grand évêque. — Jean Arcaph. — L'église neuve au hameau. — Lettre de Constantin. — A Jérusalem. — Réhabilitation. — Encore une lettre. — En route. — Constantinople. — Entrée triomphale de Constantin. — Rencontre dramatique de l'évêque Athanase. — Arrivée des eusébiens. — Calomnies nouvelles. — Fureur de Constantin. — Bannissement.

Une lettre du comte Denys avait précédé en Égypte les commissaires informateurs, et était allée demander pour eux au préfet Philagre l'appui de la force militaire. Renégat de la foi, Philagre accepta avec bonheur cette occasion de prêter son concours aux ennemis de l'Église.

Les commissaires entrèrent dans Alexandrie avec l'ostentation frondeuse d'un parti que l'autorité protège. Isquyras était au milieu d'eux. Ils le faisaient passer pour prêtre aux yeux du peuple, afin de relever par le prestige de ce titre les dépositions de l'imposteur. Le jour de leur départ pour la Maréote, Philagre les attendait aux portes de la ville. Il les joignit au passage avec ses gardes et ses officiers, escorte païenne dont les armes étincelaient au soleil. L'injustice s'en allait ainsi à son œuvre, défendue par la terreur.

Arrivés au village, théâtre des prétendus sacrilèges, les ariens descendirent dans la propre maison d'Isquyras, et commencèrent à travailler à leur soi-disant information. Étrange procédure ! ils ne voulaient accepter d'autres témoins que ceux de leur choix. « Puisque ni Athanase ni Macaire ne sont présents, disaient les prêtres catholiques d'Alexandrie, permettez que nous assistions à votre enquête. Nous connaissons l'affaire, et nous savons que répondre à Isquyras. Nous pourrons d'autre part vous éclairer grandement sur les témoins que le délateur produira. La vérité éclatera plus visiblement, et le mensonge sera plus sûrement confondu. » On les repoussa énergiquement. Comme pour les braver, l'on admit des catéchumènes, des juifs, et jusqu'à des païens. Et c'est devant ces profanes et ces ennemis de l'Église qu'on examina une cause où il s'agissait des plus augustes mystères, où l'on ne parlait que du calice, de l'autel, du corps et du sang de Jésus-Christ.

Malgré tant de partialité et de fourberie, ils ne purent arriver à leur fin : l'innocence d'Athanase éclatait à tous les yeux, lumineuse comme l'évidence, visible comme la calomnie qui le prétendait criminel. Il fallut recourir à la pression et faire luire aux yeux des parents d'Isquyras et de malheureux paysans effrayés le glaive menaçant de Philagre. Plusieurs, qui refusèrent de se rendre aux sommations de mensonge, furent frappés et blessés par la main brutale des soldats. Les informateurs finirent ainsi par suborner quelques témoins. Mais, par une permission de Dieu, les dépositions destinées à étayer l'accusation trahissaient l'imposture. C'était le tissu de contradictions grossières déjà tant de fois relevées par Athanase.

Quand ils eurent fini, ils rédigèrent un acte fantaisiste de l'enquête et l'envoyèrent à Constantin.

Le clergé d'Alexandrie et de la Maréote signa de son

côté trois protestations : l'une, adressée aux inquisiteurs eux-mêmes; l'autre, aux Pères du concile, et la troisième à Philagre. Leur but était de révéler au monde la grande iniquité qui avait régné dans toute cette affaire, de rétablir la vérité par les faits, et de venger l'innocence de leur patriarche.

Cependant les évêques ariens étaient triomphants : ils le firent voir à leur retour. Ils rentrèrent bruyamment dans Alexandrie, encore plus arrogants qu'à leur arrivée, avec des airs de mauvais augure et des menaces terribles contre les fidèles. C'était un jour de jeûne : ils commencèrent par offrir les plaisirs d'une orgie aux officiers et aux soldats de Philagre. Il fallait payer à ces gens-là leurs nobles services ! Après boire, ils lâchèrent cette meute féroce sur les vierges chrétiennes restées fidèles à la foi d'Athanase. La meute se rua sur elles. Des artisans et une foule de païens, accourus au bruit, se mêlèrent aux insulteurs. Ce fut alors un désordre tel qu'on n'en vit jamais de plus grand dans les plus orageuses persécutions. On poursuivait ces femmes vouées à Dieu à coups de fouets; on les renversait à coups de pieds; on les roulait à terre meurtries et sanglantes; on les dépouillait de leurs vêtements, et l'on exposait aux yeux profanes leurs corps consacrés. Il se trouva même un homme assez impudent pour prendre une vierge par la main et l'entraîner, malgré sa résistance désespérée, devant un autel païen qui se trouvait là...

Et les évêques ariens regardaient, et le gouverneur laissait faire...

Après ces scandaleux exploits, les commissaires quittèrent Alexandrie et s'en retournèrent à Tyr, pour y rendre compte au synode du résultat de leur information [1].

Ils trouvèrent, à leur arrivée, les évêques et la ville

[1] Athan. *Apol. contra Arian.* XIV, XVI, XXXI, LXXIV.

en grande rumeur. Profitant de la nuit, Athanase avait déserté sa demeure et s'était enfui à l'insu de tous. Où était-il? Quels étaient ses desseins? Nul ne le savait. Mais il était facile de deviner les motifs de son départ.

Athanase l'avait vu du premier coup : le concile ne s'était pas rassemblé pour examiner sa cause, mais pour le condamner. L'attitude des évêques était significative, et la partialité du comte Denys crevait les yeux. D'autre part, des cris de mort avaient plus d'une fois retenti, depuis son séjour à Tyr, dans la foule ameutée par ses adversaires : sa vie était en péril. La crainte d'une condamnation imminente, jointe aux justes appréhensions qu'avaient fait naître en lui les récentes menaces, le danger que couraient, plus encore que sa personne, la vérité et la justice, ces deux belles idoles de son âme, l'avaient décidé à secouer la poussière d'une ville inhospitalière et à s'en aller. Il était parti [1].

Après la première surprise, ce fut une joie insensée. On rassembla en hâte pour une séance suprême tout ce qui restait d'évêques à Tyr. Athanase fut solennellement déposé [2]. Vainement les évêques libres et justes, comme Marcel d'Ancyre, protestèrent-ils. Leur cri se perdit dans la clameur de l'injustice triomphante, et la sentence fut maintenue. Les eusébiens ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin. Conséquents avec eux-mêmes, en même temps qu'ils flétrissaient la vertu ils essayèrent d'exalter le vice. Ils venaient de déposer Athanase, ils admirent à la communion de l'Église Jean Arcaph, redevenu, par son union avec Eusèbe de Nicomédie, chef du parti mélécien ressuscité. Ils écrivirent alors à tous les évêques du monde pour faire connaître les actes de leur concile.

« Athanase, disaient-ils dans ces circulaires, a été

[1] *Epist. Synod. Alex.* apud Athan. *Apol. contra Arian.* IX, 82.
[2] Sozom. II, XXV.

convaincu d'une partie des crimes qu'on lui imputait. Du reste, il s'est reconnu coupable par sa fuite. »

Et toutes les fables surannées inventées contre l'archevêque d'Alexandrie, et toutes les calomnies avérées dont il les avait fait rougir en plein concile, tout cela servait à justifier les mesures iniques que les ariens avaient prises contre lui. Ces gens-là abusaient impudemment l'univers et, si infâmes qu'ils fussent, parvenaient à intéresser la vertu à leur cause.

Il ne restait plus qu'à donner au faux prêtre Isquyras la récompense de ses noires impostures. Il ne tarda pas à l'avoir. On commença par l'affubler du titre d'évêque. Et quelques mois plus tard, grâce aux secours de Constantin, plus que jamais mené par Eusèbe, une belle église toute neuve s'élevait au milieu de son hameau obscur de la Maréote [1], monument expiatoire et réparateur, souvenir éternel des crimes d'Athanase!...

Ils s'apprêtaient à pousser encore plus loin leur audace. La réhabilitation solennelle d'Arius allait couronner leur œuvre, quand Marien, le secrétaire impérial, se présenta au concile avec des lettres de Constantin.

C'était l'invitation pour tous de se rendre à Jérusalem, afin d'y consacrer l'église nouvelle bâtie dans la ville sainte, magnifiquement, par ordre de l'empereur.

Les voitures publiques furent mises à la disposition des prélats. Une caravane s'organisa et partit pour la Judée. Une brillante escorte d'officiers, parmi lesquels on en comptait d'illustres, l'accompagnait, sous la conduite de Marien, chef de cette expédition pacifique.

A Jérusalem, ce fut un imposant spectacle. Aux évêques venus de Tyr étaient accourus s'adjoindre des évêques de tous les pays d'Orient. La Syrie, la Mésopotamie, la Phénicie, l'Arabie, l'Égypte, la Libye, la Pa-

[1] *Apol. contra Arian.* XXXVII.

lestine, toutes ces régions s'y trouvaient représentées. L'accueil qu'ils reçurent fut digne de l'Église et de l'empire, depuis bientôt trente ans si étroitement unis. Les cérémonies religieuses eurent tant de splendeur, qu'on en parlait encore plus d'un siècle après.

L'histoire n'aurait que de l'admiration pour ces fêtes célèbres, si le crime projeté à Tyr n'avait reçu là, à Jérusalem, son fatal accomplissement. Sur un signe des siens, Arius arriva. L'impie honteusement dégradé, flétri et foudroyé par les anathèmes de Nicée, se présenta devant l'assemblée des évêques. Il fut salué par des cris enthousiastes et rétabli dans la communion de l'Église [1]...

Ainsi donc, c'était bien fini, Athanase était deux fois vaincu, deux fois écrasé. Il était déposé de son siège, lui, le défenseur des traditions saintes, et le traître impudent qui avait nié le Christ rentrait triomphant dans une société qui l'avait rejeté de son sein !

Une lettre inopinée vint troubler l'enivrement des fêtes sacrées et de cette criminelle victoire. Elle apportait aux évêques l'ordre de venir tous à Constantinople. Il s'agissait encore d'Athanase : l'empereur remettait tout en question [2].

Il y eut dans les rangs ariens, à la lecture de cette nouvelle, une véritable consternation. Tout était donc à recommencer; cet homme était donc invincible...

Malgré ce terme de *tous,* quatre fois répété dans la missive impériale, le concile fut licencié. Les deux Eusèbe, Théognis, Patrophile, Ursace, Valens et Maris de Chalcédoine partirent seuls. Ils avaient peur de la franchise de quelques-uns de leurs amis; eux, du moins, ne se vendraient pas. Ils cheminèrent donc en-

[1] Euseb. IV, XLIII. — Rufin, I, XI. — Socrat. — Théodoret. — Athan.

[2] Athan. *Apolog. contra Arian.* — Epiph. *Hæres.* LXVIII. — Sozom. II, XXIII.

semble dans la direction de Constantinople, troublés par la conscience des crimes accomplis, inquiets de l'avenir, et se disant : « Que s'est-il donc passé? »

La fameuse nuit de sa fuite, Athanase avec quelques amis fidèles avait pris la mer au port même de Tyr. Il avait remonté les côtes de l'Asie et était venu aborder à Constantinople, cette nouvelle capitale de l'empire, fièrement assise dans la blancheur de ses monuments à peine achevés, sur les confins des deux plus importantes parties du vieux monde.

Constantin était absent. Athanase l'attendit.

Le bruit du retour de l'empereur se répandit bientôt dans la ville. Il arrivait en effet. Quand son royal restaurateur entrait dans ses murs, c'était une fête pour la vieille Byzance rajeunie. Ce jour-là, le maître du monde se présenta aux yeux de son peuple dans l'éclat de son faste accoutumé. Il apparut au milieu de sa cour brillante, droit sur son cheval, couvert de la pourpre flottante et casqué d'or. Ce fut comme l'apparition d'un dieu. Une frénésie d'enthousiasme faisait frissonner la foule; de longues acclamations retentissaient au loin.

Tout à coup un groupe d'hommes vêtus de longs manteaux ecclésiastiques traversent majestueusement la route et la barrent. Le cortège impérial est obligé de s'arrêter. Constantin pâlit : il a cru à quelque criminelle et audacieuse tentative. Il ne reconnaît pas dans l'évêque, mûri et déjà vieilli au milieu des luttes incessantes de la foi, le jeune diacre invincible de Nicée. « C'est l'évêque Athanase! lui dit quelqu'un de sa suite. » Et Athanase : « Oui, prince, c'est moi. Je viens protester contre la conduite du comte Denys et contre les moyens dont on s'est servi là-bas pour opprimer en moi la justice. » Prévenu qu'il était, l'empereur ne répondit même pas. L'évêque insista. Un signe d'impatience l'avertit de prendre garde. Il ne perdit pas néanmoins courage. Haussant la voix et se dressant : « Puisque

vous appuyez ceux qui me calomnient, Dieu jugera entre vous et moi. » Rien. Constantin allait pousser son cheval et passer. Athanase se rapprochant alors avec la hardiesse de l'innocence : « Je ne demande à l'empereur, dit-il, qu'une chose : c'est qu'il fasse venir ici ceux qui m'ont condamné. Je ferai mes plaintes devant l'empereur et devant eux; c'est l'empereur qui jugera. » Constantin ne put s'empêcher d'obtempérer à une si juste requête. Il promit à l'évêque de s'occuper de lui, le salua gravement et reprit, au milieu des fanfares et des acclamations sans cesse renouvelées, la route des palais impériaux [1].

A peine rentré, il tenait parole, et sa fièvre de pacification religieuse lui inspirait cette lettre mécontente qui vint à Jérusalem troubler inopinément les succès et la joie des ariens.

Athanase, au soir de cette journée, dut remercier du fond de son âme le Dieu qui bénit les justes causes et qui protège leurs défenseurs. Hélas! ce Dieu lui gardait encore de prochaines et dures épreuves, car c'est la destinée des justes causes et de leurs défenseurs d'être éternellement affligés.

Les évêques conjurés ne tardèrent pas à arriver à

[1] *Apolog.* LXXXVI. — Noël Alexandre a écrit toute une dissertation (*Hist. eccl.*, sect. IV, diss. XXI) pour prouver qu'Athanase avait eu raison d'en appeler à l'empereur, et pour établir, en thèse générale, que dans des cas analogues, par conséquent quand il ne s'agit pas d'affaires purement ecclésiastiques, lorsque les juges ecclésiastiques rendaient une injuste sentence, il était permis d'en appeler *ab abusu* à l'autorité impériale. Les censeurs romains n'acceptèrent pas cette doctrine, et Roncaglia écrivit, pour la réfuter, une dissertation sur le *recursu ab abusu*... Roncaglia traite ainsi la question historique pour le fait de saint Athanase : « Athanase, dit-il, n'en a pas appelé d'un juge compétent; il n'y a donc pas eu d'appellation proprement dite; il a simplement réclamé la protection impériale contre un parti qui abusait lui-même de l'empereur pour commettre une injustice. Ce qui prouve encore qu'il n'y a pas eu d'appellation, c'est qu'Athanase n'avait pas attendu la décision du concile de Tyr pour venir trouver l'empereur. » (Héfélé, p. 464, note 1.)

Constantinople. Ils y arrivèrent avec des airs dégagés et triomphants, prêts, disaient-ils, à confondre l'imposteur.

Ils furent habiles comme Satan.

Confrontés devant Constantin avec leur accusateur, ils abandonnèrent les calomnies anciennes : ils en avaient inventé une nouvelle en chemin.

« Athanase, dirent-ils, s'est vanté d'arrêter le blé qu'Alexandrie exporte à Constantinople [1]. »

C'était frapper Constantin au cœur. Jaloux de sa grandeur et de son autorité, il brisait inexorablement quiconque avait la témérité d'y mettre obstacle. Sur le soupçon d'un crime semblable, il avait naguère fait trancher la tête à un sophiste célèbre [2]. En entendant formuler par Eusèbe cette fausseté nouvelle, les compagnons d'Athanase, rassemblés dans une chambre voisine, se regardèrent stupéfaits. L'accusé fut abasourdi. Il reprit néanmoins aussitôt ce calme froid qui ne l'abandonnait jamais. Appelé à se justifier, il essaya de démontrer l'absurdité de l'imputation d'Eusèbe : « Je ne suis qu'un particulier, disait-il; je suis pauvre et incapable d'aussi chimériques entreprises. » Mais ses ennemis, élevant la voix : « Non, crièrent-ils, il ment. Il est riche et capable de tout! » Constantin n'entendait ni les uns ni les autres. L'indignation grondait dans son âme, et l'orage s'y amoncelait. Prince ombrageux, prévenu contre un homme si grand, qu'il contre-balançait en Égypte le prestige impérial, le croyant d'autre part assez audacieux pour tout entreprendre, il le jugea capable et coupable de tous les crimes dont il avait été antérieurement chargé. Il avait osé intercepter les vivres et exciter par ce mauvais coup des séditions dans la nouvelle Rome! la mesure était comble. Sa

[1] Athan. *Apolog.* LIX. — Socrat. I, XXXV. — Théodoret, I, XXIX.
[2] Baron. *Ann. chr.* 336, n. 10.

colère éclata en une sentence terrible : il le bannit, et comme pour le faire mourir à jamais pour l'Orient, il le relégua au bout du monde, à Trèves, dans les Gaules [1].

Cette condamnation fut une injustice et un malheur; mais elle fut une gloire de plus pour la victime, et un honneur sans prix pour le pays qui l'allait recevoir. Il est beau, en effet, de tant souffrir pour une noble cause, et le passage d'un saint est, sur le sol qu'il foule, une semence de bénédictions.

L'Égypte fut douloureusement remuée par cette douloureuse nouvelle. Une protestation immense se serait élevée de la mer au désert, si la conduite de l'empereur n'en avait clairement fait voir l'inopportunité. Mais que faire devant ces mesures despotiques, marques certaines d'une colère montée à son faîte?

Les prélats venus avec Athanase à Constantinople auraient volontiers partagé sa fortune, et rendu témoignage à la face de l'empereur et du monde de son innocence et de la malice de ses calomniateurs. Le proscrit les en détourna : « Les âmes vous appellent, leur dit-il; allez veiller sur vos troupeaux. » Ils se contentèrent donc de le conduire jusqu'au rivage de la mer. Ils l'embrassèrent au milieu de leurs larmes et de leurs sanglots, et ils restèrent là, silencieux et priant, jusqu'à ce que disparût à l'horizon le vaisseau qui emportait l'immortel vaincu.

Vie amère de l'exil, après tant de tourments et de combats, Athanase allait donc te connaître aussi!...

[1] Athan. *Apolog. ad Solitar.* — Lucif. Calarit. *Pro Athan.* — Théodoret, I, xxx. — Hieronym. in Chronol. 343. — Socrat. — Sozom. — Cf. Mœlher, II, iv. — Phot., cod. 258, p. 1431.

LIVRE TROISIÈME

(336-348)

DE SON PREMIER EXIL AU CONCILE DE SARDIQUE ET DE PHILIPPOPOLIS

Οὐ παύονται γράφοντες ὀλέθρου γράμματα, πρὸς ἀναίρεσιν ἐπισκόπου τοῦ τῆς ἀσεβείας αὐτῶν ἐχθροῦ.

(*Apol. contra Arian.* III.)

CHAPITRE I

(336-338)

Le chemin. — Le triomphe. — A Trèves. — Nouvelles d'Orient. — L'Église d'Alexandrie. — Bannissement de Marcel d'Ancyre. — Mort affreuse d'Arius. — Popularité d'Athanase. — Pétitions. — Réponse. — Encore en exil. — Maladie de Constantin. — Rappel d'Athanase. — Mort. — Ère nouvelle. — Trois crimes. — Le prêtre inconnu. — La cour de Constance. — A Trèves. — Athanase libre. — Congrès des trois empereurs. — Rappel des évêques exilés. — Retour. — A Viminac. — A Constantinople. — A Césarée de Cappadoce. — Entrée triomphale dans Alexandrie.

Après trois mois de navigation et de chemin, épuisé d'avoir traversé à marches hâtées au cœur de l'hiver, lui le fils de la chaude Égypte, les froids pays du Nord, Athanase arriva en février 336 dans la capitale de la Gaule Belgique, à Trèves [1]. Le champion du Verbe avait reçu partout le plus enthousiaste accueil. Proscrit triomphant, il s'était avancé à travers les foules chrétiennes rassemblées pour saluer son passage et contempler les traits de cet évêque du second siège patriarcal de l'univers, dans lequel leur instinct, comme la renom-

[1] God. Herm. *Eclaircis.*, IV, XVI, n. 3, p. 706. — L'avant-propos des *Lettres festivales* place au 10 athyr (6 nov.) 336 l'arrivée d'Athanase dans les Gaules.

mée publique, leur faisait voir un grand saint, souffrant persécution pour la justice.

Athanase reçut ces ovations comme il avait accueilli le malheur, avec cette simplicité grave et cette humilité souriante qui sont le signe évident d'une âme au-dessus de tout.

A Trèves, il trouva tout préparé pour le recevoir : un palais, des serviteurs, plus qu'il n'attendait à coup sûr. L'admiration du jeune prince qui gouvernait les Gaules n'avait rien ménagé. Constantin le Jeune, fils de Constantin le Grand, s'était appliqué au soulagement de cette noble infortune, comme s'il eût voulu faire oublier l'injustice paternelle.

L'illustre banni trouva surtout, et ce fut la meilleure consolation de son exil, un frère dévoué dans le métropolitain de Trèves. Maximin, homme de haute race et saint de haut vol, l'accueillit à bras et à cœur ouverts. Ce proscrit, c'était un évêque, c'était un persécuté, c'était l'athlète intrépide de la foi; aux yeux de Maximin, c'était un ange de Dieu. Il bénit la Providence, qui amenait cette bénédiction vivante à son Église, et qui mettait devant les regards de ses fidèles et devant ses propres regards un exemple si parfait des plus humbles comme des plus éclatantes vertus[1].

[1] « On montrait au x^e^ siècle, près de la ville, *un puits d'une immense capacité,* dans lequel les chrétiens, au commencement du IV^e^ siècle, avaient, disait-on, réuni les corps de tous les martyrs immolés pendant la persécution de Dioclétien. Saint Athanase (suivant une tradition du pays) aimait à venir dans cette sombre retraite qui lui rappelait et la couronne réservée aux athlètes du Christ et les puits de l'Égypte sa patrie. Là, en compagnie de saint Maximin, il gémissait sur les maux de l'Église, et conjurait ces glorieux martyrs de hâter le moment du triomphe de la vérité.

« Suivant la même tradition, c'était dans cette crypte que le saint exilé avait composé son symbole *Quicumque,* que l'auteur appelle une *hymne,* solennellement approuvé, disait-on, par un concile de Milan au IV^e^ siècle. » (D. Fr. Chamard, *Revue des quest. hist.,* vol. cit. p. 78. Cf. not. 1, 2, 3.)

Athanase vécut là deux ans.

Son ardeur militante dut souffrir de cette inaction forcée; mais ce fut pour lui l'occasion de grandir dans la patience. Il passa ces éternelles journées de l'exil à méditer sur les sublimes mystères dont il s'était fait l'apôtre, et à prier pour cette Alexandrie turbulente, dont les agitations perpétuelles le torturaient. Il demandait à Jésus-Christ d'y implanter enfin et pour jamais son règne, et d'y faire enfin refleurir la paix. Malgré tout, malgré ces désirs et ces appels ardents, il restait calme. Une immense espérance remplissait le vide de son cœur séparé de tout ce qu'il aimait. Il savait qu'en dépit des efforts de l'erreur et des brutalités de la force, c'était encore sa cause qui aurait le dernier mot et le final triomphe, parce qu'elle était la cause de cette vérité et de cette justice qu'on ne peut proscrire éternellement[1]. Ce sentiment d'intrépide confiance respire dans une lettre qu'il écrivit à son clergé « des extrémités de la terre, » comme il dit, pour leur annoncer la *Fête sainte, la Pâque de salut.* « Les trois bienheureux soumis à l'épreuve du martyre à Babylone, s'écrie-t-il, ne cessaient, au milieu même des flammes, de rendre grâce à Dieu : nous faisons de même; et ce que Dieu a fait pour eux, il le fera pour nous, j'en ai la conviction. Ce qui de nos jours est impossible aux hommes est possible à Dieu, et Dieu le montrera en nous rappelant auprès de vous. Il ne voudra pas que nous soyons la proie de nos ennemis. Ils auront beau faire, notre exil ne sera pas éternel[2]. »

En attendant, Dieu permit qu'il pût suivre de loin les péripéties de la grande lutte religieuse engagée en Orient. Quoique tardivement, les nouvelles arrivaient cependant à Trèves. Hélas! elles n'étaient pas consolantes.

[1] Cf. *Sermo de Patient.*
[2] *Epist.* x *Pasch.* S. Athan.

Marcel d'Ancyre, un hardi défenseur des saintes doctrines, avait été déposé et chargé d'anathèmes par les ariens[1]. Un nouveau symbole, fourmillant d'erreurs et de blasphèmes, avait été rédigé à cette occasion, et envoyé à tous les évêques d'Orient. Toujours le trouble! toujours la lutte[2]!

Ce n'était pas tout.

Après son bannissement, Arius, réhabilité par le concile de Jérusalem, s'en alla bouffi d'orgueil et caressant les plus folles espérances dans cette métropole d'Alexandrie, tant éprouvée par sa faute. Il pensait que l'acte du concile, partout promulgué, lui aurait aplani les chemins, et qu'il pourrait se maintenir là sans obstacle. C'était une illusion. Aigris par l'exil d'un homme qu'ils idolâtraient, les Alexandrins se soulevèrent; l'incendie gagna l'Égypte, et la guerre sanglante fut bientôt partout[3]. Constantin le rappela à Constantinople. Un autre aurait tremblé. Eusèbe, incroyable confiance! crut voir là une occasion favorable de faire recevoir Arius dans la communion de l'Église, à la face de tout l'empire. Alexandre, l'évêque de la nouvelle Rome, fit tous ses efforts pour entraver la réalisation de ce satanique projet. Il supplia l'empereur de laisser l'impie loin de la capitale. Il ne put l'obtenir. Arius arriva. Le saint évêque subit alors les plus persévérants assauts. On voulait le forcer à recevoir Arius en esprit de paix : artifices, prières, menaces, on usa de tous les moyens. Alexandre fut inflexible. Les eusébiens se présentèrent alors devant lui : « Si vous ne recevez pas Arius et ses disciples dimanche, lui dirent-ils, nous vous ferons déposer et exiler. Un autre mon-

[1] Cf. Mœlher, II, IV, sur la doctrine de Marcel.
[2] Socrat. I, XXXVI. — Sozom. II, XXXIII. — Tillem., VII, tit. *Marcel d'Ancyre.* — Héfélé, p. 466, 467.
[3] Socrat. I, XXXVII. — Rufin, I, II. — Sozom. II, XXV.

tera sur le siège de Constantinople; celui-là sera peut-être moins difficile! » Le vieil évêque rassembla ses fidèles, leur dit dans quelle extrémité se trouvait l'Église, et leur conseilla de fléchir la colère de Dieu par le jeûne et la prière.

Arius triomphait déjà.

L'Église de Constantinople tout entière se mit à prier et à jeûner. Un profond trouble agitait les âmes. La foule en effervescence attendait, bruyante et inquiète. Constantin lui-même était fort perplexe. La résistance intrépide d'un homme comme Alexandre, bon presque jusqu'à la faiblesse, l'étonnait grandement. Il fallait pourtant en finir. Le samedi, il fit appeler Arius : « Puis-je me fier à vous? lui dit-il; êtes-vous bien réellement dans la foi de l'Église catholique? Ne vous reste-t-il rien de vos erreurs passées? En feriez-vous le serment? » Arius jura sans hésiter. « Allez donc, dit enfin l'empereur; si votre croyance est saine, que votre serment vous soit profitable. Mais si votre croyance est impie, que Dieu punisse le parjure[1]! »

Ce fut le tour d'Alexandre de comparaître. On le manda pour lui faire entendre, de la bouche de l'empereur même, l'ordre de recevoir dès le lendemain Arius à la communion. Alexandre voulut protester; on lui imposa silence et on le congédia. Le vieillard, tout troublé, s'alla jeter à genoux dans l'église voisine, où il resta prosterné contre terre et baigné de ses larmes. « O Dieu! l'entendait-on murmurer dans sa prière, si Arius doit entrer demain dans votre sanctuaire, délivrez votre serviteur, et ne perdez pas le juste avec l'impie. Mais si vous avez souci de votre héritage, arrêtez Arius, pour qu'avec lui l'erreur ne fasse pas son entrée dans votre Église! »

Peu d'instants après, Arius sortit du palais, entouré

[1] Athan. *De morte Arii*, II.

de ses amis, qui lui faisaient cortège et le ramenaient en triomphe. Le succès lui rendait son naturel insolent. Il parlait très haut, et ce groupe attirait les regards des passants. Au moment où ils traversaient le *Forum* de Constantin, au milieu duquel s'élevait la fameuse colonne de porphyre, l'hérésiaque se sentit saisi d'une indisposition subite. Il demanda à s'éloigner de la foule qui le suivait. On le conduisit dans un cabinet retiré qui se trouvait derrière la place. Il y entra, laissant à la porte un valet qui le suivait. Au bout d'un certain temps, on s'étonna de ne pas le voir revenir. Le valet frappa. Pas de réponse. Il ouvrit la porte. Un cri d'horreur s'échappa de ses lèvres : Arius était gisant sur le carreau, crevé par le milieu du corps, comme Judas, et ses entrailles répandues autour de lui[1].

Dieu avait puni le parjure[2].

La nouvelle de cette mort arriva bientôt à Trèves. Comme tout le monde, Athanase y vit un châtiment de Dieu[3]; mais sa fière et noble nature ne put trouver dans ce malheur un motif de joie. Arius n'eût jamais été son ennemi, s'il n'eût été l'ennemi du Verbe et de l'Église. « La mort étant le terme et la fin de toute vie, disait-il à cette occasion, il ne faut insulter à qui que ce soit, lorsqu'il succombe, fût-ce même un ennemi juré. Car ceux qui en voudraient tirer quelque avantage, ajoutait-il

[1] Athan. *Ep. ad Episc. Ægypt. et Lib.* XIX. — *Ad Serap. de morte Arii.* — Sozom. II, XXIX. — D'après Rufin, I (X), 12 et 13, Arius ne serait mort que le lendemain dimanche au matin. — Socrat. I, XXXVII, XXXVIII. — Théodoret, I, XIV. — Cf. Tillem., VI, p. 127, éd. Brux. — Valch, *Kertzerhist.* II, 500 ff.

[2] La place où l'hérésiarque s'était affaissé dans la plus ignominieuse des morts fut longtemps regardée, à Constantinople, comme un endroit maudit. Un riche arien acheta plus tard cette maison et en fit construire une autre à la place. (Sozom. II, XXX. — Socrat. I, XXXVIII.)

[3] Athan. *Epist. ad Monach.* III.

mélancoliquement, ne sont pas sûrs de voir le coucher du soleil[1] ! »

Constantin fut très frappé lui-même de cette mort subite et maudite. Elle fut pour Athanase l'occasion d'un accroissement de popularité. Devant le cadavre de son irréconciliable ennemi foudroyé, il apparaissait comme protégé par la main divine. L'Église d'Alexandrie se leva tout entière, prêtres, religieux, vierges, fidèles, pour demander à Dieu et à l'empereur son pasteur injustement banni. Antoine, le vieux solitaire, s'émut dans sa caverne comme le reste des chrétiens. L'espérance de rendre son illustre ami à la liberté lui inspira la pensée de joindre ses supplications à tant d'autres. Mais revenir sur sa conduite passée, casser son propre jugement, s'avouer vaincu, c'en était trop pour l'orgueil impérial. Constantin répondit aux prières de l'Église d'Alexandrie avec une hauteur sévère, presque brutale, flétrissant du même coup ce peuple, qu'il taxait de légèreté, et Athanase lui-même, qu'il qualifiait d'insolent, de superbe, de brouillon et de séditieux. Il écrivit à Antoine une lettre plus calme, mais rédigée dans le même esprit. Il prétendait, vain prétexte! ne pouvoir contrevenir aux décisions d'un concile. Tout ce qu'il accorda aux orthodoxes, ce fut de bannir à son tour Jean Arcaph, l'évêque mélécien dont la turbulence, depuis son rétablissement par les ariens, entretenait le trouble dans Alexandrie[2].

Athanase dut donc, en attendant des jours meilleurs, rester encore sur la terre d'exil.

Cependant Constantin avait atteint la soixante-quatrième année de son âge, et touchait à la trente-deuxième de son règne. C'était au seuil de l'année 337. Ses forces s'affaiblissaient graduellement. Par un pressentiment

[1] Athan. *Epit. ad Epise. Ægypt. et Lib.*, loc. cit.
[2] Sozom. II, XXXI.

qui ne devait pas le tromper, le grand homme devina que la mort était proche. Conduit aux eaux réconfortantes d'Hellenople, ville chère à son cœur de fils, loin d'en ressentir quelque soulagement, il en éprouva un plus vif malaise. L'affaissement continua. Il se mit alors, avec l'ardeur et la décision de son caractère, à l'œuvre suprême qui doit couronner toute vie. Il prépara son âme au voyage de l'éternité, et régla les affaires de son vaste empire.

Bien qu'entouré d'hérétiques et circonvenu par l'implacable Eusèbe, il inséra dans son testament une clause en faveur d'Athanase proscrit. Il ordonna qu'il fût rappelé et rétabli dans sa ville métropole [1]. Touchant souvenir d'un persécuteur mourant pour sa victime! L'âme purifiée par le baptême, éclairée sans doute aussi par les approches de la lumière éternelle, il avait reconnu son inconsciente injustice, et il ne voulait pas mourir sans l'avoir réparée [2].

A midi, le jour de la Pentecôte, il rendit son esprit au Seigneur [3]. Les ariens avaient fait errer sa politique, mais ils n'avaient rien pu sur la robuste droiture de son cœur. Constantin le Grand était mort catholique, dans la foi immortelle de Nicée et d'Athanase [4].

L'heure qui sonna cette grande mort fut comme ce coup suprême qui annonce, dans la nuit, qu'une année vient de mourrir et qu'une autre vient de naître. Hélas! celle qui avait fini avec l'illustre empereur avait eu ses moments glorieux malgré tant d'orages: l'ère qui s'annonçait avec Constance, Constant et Constantin le Jeune

[1] Sozom. III, II.

[2] Athan. *Apolog. contra Arian.* — Théodoret, I, XXXII. — Euseb. *Vit. Constantin.* — Sozom. III, II.

[3] D'après l'avant-propos des *Lettres festivales*, Constantin serait mort le 27 pachon (22 mai) 238. — Cf. *Rev. des quest. hist.*, vol. cit. p. 81, 82.

[4] Valch, *Kertzerhist.*, II, 513.

devait être moins belle et encore plus troublée. Elle s'ouvrit par un triple crime, odieuse lâcheté, digne des toutes-puissances païennes qui gouvernaient encore naguère le monde. Pour déblayer l'emplacement où devaient s'élever les trois trônes des trois frères et régner sans conteste, Constance fit assassiner les deux Césars, Dalmace et Annibalien, et Jules Constance, le frère du grand Constantin. Seuls deux enfants échappèrent : Gallus et Julien; Julien, nom bientôt fameux. L'un avait douze ans, et l'autre dix [1].

Constance régna, et l'erreur avec lui.

Son père, près de mourir, avait confié son testament à un prêtre inconnu [2], célèbre dans l'histoire de ce temps, adroitement placé près de lui dès les premiers jours de l'arianisme. Homme pervers, d'une prudence diabolique, qui, toujours voilé comme un mauvais mystère, faisait l'œuvre du mal en silence. Ce prêtre avait perverti déjà la cour presque entière. Conseiller naturel d'un fils dont le père était mort dans ses bras, il sut séduire Constance en flattant sa vanité native, démesurément agrandie par sa récente prise de possession du suprême pouvoir. Il affecta, en s'entretenant avec lui, de témoigner une douleur profonde des troubles incessants qui agitaient l'Église. Et avec une audace qu'il ne se fût jamais permise avec Constantin : « La cause de tant d'infortune, disait-il souvent, est dans un seul mot. Jamais pareille tristesse ne nous serait venue si l'on n'avait ajouté à la doctrine de la foi ce terme de *consubstantiel,* si cher à l'évêque Athanase. Là est la cause première et malheureusement persistante de tous nos maux ! »

Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée, Théodore

[1] Athan. *Hist. Arian.* LXIX. — Tillem., *Hist. des emper.* — Manso, *Leben Constant. d. Grossen;* Breslau, 1817, a. a. o. s. 209.

[2] Le *Liber synodicus* l'appelle Eustathe. (Mansi, *Collect. concil.* II, 1273.)

d'Héraclée, presque constamment à la cour, appuyaient de leur autorité les suggestions du vieillard.

Ce fut bientôt autour du jeune empereur, de la part des prélats ariens, des courtisans, des princesses et de l'impératrice elle-même, un concert unanime de récriminations, de réprobations et de malédictions contre l'intrépide défenseur de la foi de Nicée [1].

Cependant la nouvelle de la mort de Constantin était parvenue à Trèves. Les cérémonies du deuil public furent plus émues que partout ailleurs, dans cette Gaule si chrétienne où le souvenir de l'illustre guerrier avait glorieusement survécu. Après l'apaisement de la première douleur, Constantin le Jeune, maître de son action et pressé par l'opinion publique, prit sur lui de révoquer la sentence paternelle. Il déclara Athanase libre de retourner à son siège. Partie de Trèves le XV des calendes de juillet, une lettre alla porter aux catholiques d'Égypte la joie d'une longue espérance enfin réalisée [2].

Toujours prudent, Athanase toutefois ne crut pas devoir profiter sur le champ de sa liberté reconquise. Il attendit près de Maximin, ce frère trouvé dans l'exil, une heure plus favorable que cette heure de trouble et d'incertitude que la mort de Constantin avait fait lever sur le monde [3].

La répartition des provinces établies par le testament de l'empereur défunt avait, en effet, été troublée par le criminel massacre de Dalmace et d'Annibalien. Un nouveau partage était nécessaire. Les trois héritiers se réunirent en Pannonie, au milieu de l'année suivante. Après quelques contestations, les trois frères finirent par s'en-

[1] Théodoret, II, II. — Socrat. II, II. — Sozom. III, I.

[2] Athan. *Apol. contra Arian.* LXXXVII, et *Hist. Arian.* VIII. — Théodoret, II, II. — Socrat. II, III. — Sozom. III, II. — V. Héfélé, I, p. 475.

[3] Tillem., *Hist. des emper.* — Athan. *Hist. Arian. ad Monach.* VIII.

tendre. Pour un temps, le monde eut trois têtes et fut à trois souverains. Mais il fallait régler aussi les affaires de l'Église, et la difficulté était grande, tous trois étant sur les questions ecclésiastiques d'une ignorance égale et de sentiments bien divers.

Constance, tombé dès les premiers jours de son avènement au pouvoir sous l'empire d'Eusèbe, et perpétuellement conseillé par un prêtre arien, donnait toutes ses préférences à la doctrine hérétique et à ses partisans. Les deux jeunes maîtres de l'Occident, Constant et Constantin, au contraire, étaient dévoués au concile de Nicée et aux orthodoxes. Constantin surtout, qui avait vu de près l'exilé d'Alexandrie, s'était pris à aimer cet homme extraordinaire et avait embrassé sa cause avec l'ardent enthousiasme de la jeunesse. Les empereurs parvinrent, malgré tout, à s'entendre. Ils se firent des concessions mutuelles, et il fut décidé que tous les évêques bannis seraient rappelés sans aucune représaille contre leurs persécuteurs [1]. Mesure maladroite qui, en ressuscitant les conflits, allait ramener les luttes humiliantes du passé. Le rappel d'Athanase fut donc sanctionné, et il put, avec tous les évêques persécutés à cause de lui, retourner vers son troupeau.

Libre et rassuré sur l'opportunité de son retour, il prit la route d'Alexandrie [2]. Son exil avait duré deux ans et quatre mois. Au lieu de s'en aller directement, il choisit le chemin de terre. Le grand lutteur voulait, en passant par les villes épiscopales, raffermir dans la foi de Nicée et dans la résistance magnanime aux ariens ces évêques fidèles qui, il le prévoyait, allaient être mis prochainement à de nouvelles épreuves.

[1] Athan. *Hist. Arian. ad Monach.* VIII.

[2] L'avant-propos des *Lettres festivales* assigne à ce départ la date du 27 athyr (23 nov.) 338. La dixième et la onzième de ces lettres confirment ces données.

Il eut à Viminac sa première entrevue avec Constance [1].

A Constantinople il trouva Paul, comme lui banni par Constantin, déjà rétabli sur son siège. Rencontre émouvante! Après avoir longuement parlé ensemble des malheurs des temps, les deux frères de combat et d'infortune voulurent assister ensemble au saint sacrifice. Ce n'est que fortifiés par cette communion de leurs âmes en Jésus-Christ qu'ils se séparèrent.

Athanase passa le Bosphore et continua sa route par l'Asie.

A Césarée en Cappadoce, il fut rejoint par Constance, qui courait à la défense de ses frontières. Après mille attaques repoussées, les Perses revenaient à la charge. Pour montrer sa déférence et sa fidélité à l'autorité souveraine, l'évêque alla saluer l'empereur [2].

Ces deux hommes, si diversement grands aux yeux des peuples, n'étaient pas faits pour se comprendre. L'empereur arien garda cette aménité froide et gênée qu'il avait déjà montrée à Viminac. Athanase, lui, se montra tel qu'il était, simple, digne et fier, prêt dans la générosité de son âme à tous les combats comme à tous les malheurs. Il resta dans une sage réserve. Pas un mot ni des traitements qu'il avait eu à subir, ni de la conduite coupable d'Eusèbe de Nicomédie et des prélats attachés à ses erreurs. Il prit bientôt congé de Constance pour se remettre en route.

Il traversa la Syrie et la Palestine. Il apprit en ce dernier pays qu'Eusèbe de Césarée était mort et remplacé par un arien déclaré du nom d'Acace, son disciple.

Il arriva enfin dans son Église [3].

[1] Athan. *Apol. ad Const.* v.
[2] Athan. *Apol. ad Constant.* v, et *Contra Arian.* v.
[3] Le 23 novembre 338 (Héfélé, 479); le 25 du même mois, d'après d'autres.

Malheureuse Église! depuis la lettre de Constantin le Jeune, elle se consumait dans une attente fiévreuse, lasse d'espérer. Aussi, quand elle apprit qu'il arrivait enfin et vraiment, se souleva-t-elle tout entière dans une allégresse immense. Et quand elle le vit entrer dans sa métropole, maigri, vieilli, et tout poudreux de la poussière de l'exil, elle éclata en acclamations et en applaudissements. Presque toute l'Égypte catholique était là. On était accouru des villes, des villages et du désert même. Magistrats, moines, ouvriers, paysans s'agitaient et se coudoyaient dans un enthousiasme indescriptible. On chantait, on pleurait. On eût dit le délire attendri de tout un peuple.

Un spectacle touchant surtout, c'était de voir le clergé d'Alexandrie, resté fidèle à son évêque pendant les longs jours de l'absence, se presser autour de lui, empressé, ravi.

Les monuments eux-mêmes s'étaient mis en fête. Athanase ne pouvait entrer dans une basilique sans y trouver, pendues aux voûtes, attachées aux murailles, des marques éloquentes d'un attachement passionné.

Les évêques du patriarcat d'Égypte étaient accourus aussi. Persécutés avec lui, ils triomphaient avec lui, heureux de retrouver le guide intrépide de leur sainte cohorte et le modèle vivant des vertus épiscopales à cette époque troublée.

Les ariens, humiliés, s'en allaient baissant le front[1].

Hélas! qui aurait pensé, dans la splendeur de ce triomphe, que cette joie devait encore être éphémère?

[1] Gregor. Nazianz. *Orat.* XXI. — Athan. *Apol. contra Arian.* VII. — *Epist. synod. Alexand.*

CHAPITRE II

(338-340)

Nouvelles calomnies. — Athanase accusé d'improbité et dénoncé aux trois empereurs. — En Occident. — En Orient. — Dispositions de Constance. — Sa lettre. — Protestation. — Déposition de Paul de Constantinople. — Autel contre autel. — Les deux partis devant le pape. — La peur. — Défaite des députés d'Eusèbe. — Concile d'Alexandrie. — Lettre du concile. — Athanase à Rome. — Accueil. — Constance. — Abutère et Spérance. — Le pape Jules. — Deux hommes étranges. — Influence des paroles d'Athanase. — Marcellin. — Commencement de la vie érémitique en Occident.

Athanase était encore loin des frontières d'Égypte, que les ariens, Eusèbe en tête, s'agitaient déjà en de criminelles entreprises. Une chose surtout les faisait alors trembler; ils avaient peur que dans une nouvelle rencontre avec Constance le grand séducteur, comme ils l'appelaient, n'en imposât à cet esprit fluctueux et débile [1]. L'empereur converti à la cause d'Athanase, c'eût été du même coup la ruine de leur puissance et l'assurée victoire de l'orthodoxie. Il fallait donc à tout prix écarter ce péril.

Le retentissement immense de l'accueil fait à l'exilé par les catholiques d'Alexandrie vint encore ajouter à

[1] Rufin, I, xv.

leur dépit et stimuler leur imagination féconde en machinations perfides. Les prélats courtisans s'appliquèrent plus que jamais à noircir dans l'esprit de Constance le grand évêque déjà tant éprouvé par leurs fourberies. « Son voyage, dirent-ils, a été une conspiration continuelle contre la paix de l'Église et de l'empire. Il a rétabli sur leur siège des évêques solennellement déposés. Il a chassé les évêques légitimes. Il a, pour ses fins coupables, employé tous les moyens : le secours des idolâtres, la violence, le meurtre même. » On parlait ensuite de son entrée récente dans Alexandrie. « Tous les désordres y avaient présidé. Il y avait eu tumultes, séditions, gémissements, pleurs, sang ! L'intrus impudent et sacrilège, à peine arrivé, s'était mis à piller les églises. » Puis, avec une indignation habilement feinte : « De quel droit, s'écriait-on, cet évêque, déposé par un concile, se rétablit-il lui-même, sans attendre la décision d'un concile nouveau? » Et ces eusébiens, qui secouaient le joug de toute autorité gênante, invoquaient les vieilles règles de l'Église !

Mais ce n'était pas là, si grave fût-elle, l'accusation capitale.

Constantin, après le concile de Nicée, avait ordonné que chaque ville de l'empire fournirait une certaine quantité de froment pour les vierges, les veuves et le clergé. Le soin de la répartition avait été confié au patriarche d'Alexandrie.

Athanase, pendant les douze années d'épiscopat qui précédèrent son exil, s'était acquitté de cette mission avec la stricte fidélité d'un honnête homme et d'un chrétien charitable. Il n'avait jamais recueilli de sa peine que le bonheur délicat d'avoir contribué pour sa part à soulager les misères de son pays.

Les ariens trouvèrent là le sujet d'une accusation retentissante : « Athanase a fait vendre le blé de l'Église à son profit, » dirent-ils, et ils écrivirent aux trois Au-

gustes des lettres de *sang* et de *mort*, suivant l'expression d'un vieil historien, où, parmi l'entassement des accusations anciennes et nouvelles, cette dernière était formulée en termes accablants [1].

Leurs émissaires partirent dans toutes les directions de l'empire, porteurs du terrible dossier.

Arrivés en Occident, auprès de Constant et de Constantin le Jeune, la surprise de ces hommes fut grande : des envoyés d'Athanase les avaient précédés. Ils parlèrent; mais leurs accusations étaient à peine formulées, qu'elles étaient déjà ruinées de fond en comble. La gloire sortit de ce projet d'écrasement, et les députés d'Eusèbe durent retourner vers leur maître, honteux de leur échec et des risées dont ils furent salués à leur départ.

Les efforts personnels de l'évêque de Nicomédie eurent plus de succès en Orient, auprès de Constance [2]. Toutes ces calomnies firent sur l'âme soupçonneuse et craintive du prince une impression profonde, si profonde même, qu'elle en devait être ineffaçable. C'est à partir de cette heure que son aversion pour Athanase devient de la haine. L'empereur va, en effet, s'acharner contre l'évêque avec un luxe de ruse et de force à peine nécessaire contre une nation ennemie, debout et armée. Lutte gigantesque! Bien des catholiques succomberont, mais les morts seront des martyrs, et pour Athanase, il atteindra par sa constance, sa patience et son dévouement à l'Église, le dernier et plus haut degré de la beauté morale.

Constance fit circuler dans l'Égypte une lettre dans laquelle il appuyait de son autorité les imputations ca-

[1] Athan. *Apol. contra Arian.* III et seq. — *Hist. Arian.* IX. — Sozom. III, II. — Cf. Mansi, *loc. cit.*, p. 1279, seq.

[2] Athan. *Apol. contra Arian.* III, XVII, XVIII, et *Hist. ad Monach.* IX. — Mansi, *loc. cit.*, p. 1279, 1302.

lomnieuses répandues contre le patriarche par les ariens. Tous les évêques se levèrent comme un seul homme pour protester. Peine inutile ! l'empereur laissa subsister l'accusation, et, sans avouer ouvertement sa partialité, laissa les hérétiques persécuter les orthodoxes.

On apprit bientôt que Paul de Constantinople avait été banni pour la seconde fois[1]. Eusèbe était patriarche de Constantinople ! Cette mesure, qui frappait l'un des meilleurs amis d'Athanase, était pour lui-même une terrible menace. Une autre mesure plus extrême encore allait, en effet, le frapper plus directement.

Les évêques ariens, réunis à Antioche sous la présidence de l'empereur, élurent un évêque de leur parti pour faire face dans Alexandrie au légitime métropolitain. Piste était le nom de ce sectaire. Vieux prêtre jadis chassé de l'Église par saint Alexandre et formellement anathématisé par le concile de Nicée avec Arius[2]. Ainsi, autel contre autel, bannière contre bannière, évêque contre évêque, tout s'apprêtait. C'était le signal des batailles prochaines.

Après cette élection audacieuse, ils essayèrent, par une manœuvre habile, de gagner la victoire avant même d'engager le combat. Ils écrivirent au pape Jules, avec l'espoir de le séduire comme ils avaient séduit Constance[3]. Le concours des deux plus hautes puissances de la terre une fois acquis, ils n'avaient plus rien à redouter : toutes les injustices devenaient possibles et légitimes.

Un prêtre nommé Macaire, et deux diacres : Martyre et Hésique, furent choisis pour porter à Rome une lettre à double fin, tout ensemble acte d'accusation contre Athanase et ses amis, et supplique en faveur de Piste,

[1] Athan. *Hist. Arian. ad Monach.* VII. — Socrat. II, VII.

[2] Athan. *Apol. contra Arian.* XIX, XXIV, et *Encycl. ad Episc. epist.* VI. — Cf. Héfélé, p. 481.

[3] *Apolog. contra Arian.* XXII, XXIII, XXIV, XXVII, LXXXIII.

l'évêque arien compétiteur. Les trois députés, à leur arrivée, la remirent entre les mains du pape, en y joignant les pièces de l'information de la Maréote. Insigne maladresse ! cet acte informe était la condamnation même des accusateurs. Le pape, du reste, ne tarda pas à l'envoyer à l'inculpé, entre les mains duquel elle allait devenir une arme puissante [1].

A la première nouvelle de la démarche de ses ennemis, Athanase embarqua pour Rome quelques-uns de ses prêtres. Il les avait choisis parmi les plus intelligents et les plus dévoués. Il était sûr d'eux comme de lui-même.

Les députés ariens apprirent soudain à Rome l'arrivée des messagers d'Athanase. Ils furent déconcertés. Un trouble affreux les saisit. Macaire même n'osa affronter leur rencontre; quoique gravement malade, il ne put y tenir. La crainte de voir ses mensonges confondus lui rendit des forces : il s'esquiva pendant la nuit.

Martyre et Hésique, plus braves ou plus impudents, restèrent. Ce fut pour leur confusion. Mis en présence avec les députés ariens devant le pape Jules, les prêtres d'Alexandrie les poussèrent à bout. Ils montrèrent quel était cet homme improvisé pontife, pour lequel on demandait des lettres de communion. Ils réfutèrent toutes les allégations mensongères importées de Nicomédie. Ils réduisirent leurs adversaires aux abois à en appeler à un concile [2].

C'était la dernière et constante ressource de ces hérétiques perfides, quand une fois ils étaient acculés par la logique.

Le pape accepta cette proposition [3].

[1] Athan. *Contra Arian.* LXXXIII. — *Hist. ad Monach.* IX.

[2] Athan. *Hist. Arian. ad Monach.* IX. — *Apol. contra Arian.* XXII, XXIV.

[3] Voir la lettre du pape Jules dans saint Athanase, *Apol. contra Arian.* XX, XXII, XXIV. — *Hist. Arian.* IX.

Pendant ce temps, quatre-vingts évêques venus de la Thébaïde, de la Libye, de la Pentapole, étaient rassemblés dans Alexandrie et signaient, pour envoyer à tous les évêques du monde, une lettre admirable où l'innocence d'Athanase vengée trouvait sa complète et publique justification [1].

On était à la fin de l'an 339.

Le saint évêque ne reçut pas plus tôt les lettres de convocation du pape, que, laissant le soin de son peuple à ses prêtres, il partait pour la ville éternelle.

L'accueil qu'il y reçut fut digne de lui et de la grande Rome. Quand il en parle dans ses lettres, on sent qu'il est ému et qu'il touche à de chers souvenirs. Les palais s'ouvrirent devant ses pas. Tous les chrétiens de distinction étaient avides d'offrir un asile à cette belle gloire chrétienne, le héros de son siècle et l'oracle de l'Église. Eutropie, la sœur du grand Constantin, tante des trois empereurs régnants, lui donna l'hospitalité avec une simplicité touchante. Deux Romains illustres, Abutère et Spérance, se le disputèrent tour à tour [2]. Il y avait tant de noblesse dans cet homme et tant de charme délicat, qu'on ne pouvait le voir sans s'attacher à lui. La sainteté y ajoutait ce rayon qui n'est plus de la terre, et qui est la suprême beauté de l'âme.

Jules subissait aussi cet ascendant et partageait l'universelle admiration de son peuple pour l'illustre proscrit. Mais la prudence lui commandait la réserve. Juge équitable, il résista à l'impulsion de son cœur et ne voulut pas infirmer l'autorité de sa sentence par des marques de partialité. Il attendit.

Cependant le bruit de l'arrivée de l'évêque d'Alexandrie, porté de bouche en bouche, se répandit dans Rome. Quoique habituée dès longtemps aux spectacles

[1] Athan. *Apol. contra Arian.* III-XXI.
[2] *Apol. ad Const.* VI.

extraordinaires, la foule fut prise d'un vif désir de voir les étrangers, d'autant qu'on disait d'Athanase et de sa suite mille choses merveilleuses. On se pressait aux portes de sa résidence. On attendait des heures. L'évêque sortait enfin avec son cortège, allant prier dans les églises ou visiter les nombreux monuments du passé. Un frisson d'admiration et d'étonnement agitait alors les âmes. Athanase, dans une simplicité de costume presque monastique, s'avançait lentement, la démarche humble et ferme. Quand il levait sur la foule son regard de feu, on était ébloui : toutes les ardeurs de son cœur et de son génie s'étaient révélées dans ce coup d'œil rapide. Deux hommes l'accompagnaient ordinairement. C'étaient deux fils du désert, arrachés par lui à ces monastères des rives du Nil, dont Pacôme avait été le fondateur et restait le chef ardent. L'un s'appelait Ammon, l'autre Isidore. Jeunes encore (Isidore n'avait guère plus de vingt et un ans), ils paraissaient néanmoins vénérables : le brûlant soleil de l'Égypte et les souffrances volontaires les avaient prématurément mûris. Et c'était un spectacle nouveau et quelque peu étrange pour l'Occident, que ces deux hommes vêtus d'habits grossiers, traversant les flots bruyants de la multitude et les rues splendides de l'antique maîtresse du monde, les yeux baissés et calmes, comme s'ils eussent été seuls avec Dieu dans l'immensité des muettes solitudes. Ammon, pendant tout son séjour, ne voulut rien voir des merveilles romaines que les tombeaux des saints Apôtres. Il y avait là un mystère que tous souhaitaient vivement d'éclaircir. Les matrones pieuses et les grandes dames surtout étaient travaillées d'une curiosité dévorante qui brûlait d'être satisfaite.

Depuis quelques années déjà, des bruits couraient dans le monde entier sur les saintes phalanges qui peuplaient le désert. On parlait d'un certain Antoine qui

vivait depuis un demi-siècle, comme Jean-Baptiste, dans des retraites inaccessibles, et si saint qu'il faisait des miracles... Ces dires vagues, répétés partout depuis l'arrivée des Orientaux, enflammaient encore la curiosité populaire. On appelait Athanase à présider des assemblées publiques, et là on lui demandait de raconter ces neuves histoires du désert, dont lui-même avait été le témoin. Athanase prenait la parole dans cette langue latine avec laquelle deux ans d'exil l'avait déjà familiarisé, et il racontait la vie surhumaine d'Antoine et de Pacôme. L'âme du saint se révélait dans l'abandon de ces entretiens. Plus d'un auditeur s'en retournait tout rêveur et le cœur brûlant après l'avoir entendu.

Les nobles natures se sentaient mal à l'aise dans l'atmosphère amollie de ce siècle déjà dégénéré des vertus héroïques, écloses aux jours des persécutions sanglantes. Le paganisme était vaincu, mais non détruit. Son esprit circulait encore dans le corps de l'antique société rajeunie par la religion nouvelle, errant sur les ruines accumulées de ses temples. S'il avait presque disparu des institutions, il n'avait pas disparu des mœurs. Et l'on pouvait craindre une chose : c'est que la semence divine ne fût étouffée sous le flot toujours montant de sa corruption. Les Romains, dépossédés de leur royauté civique, n'ayant plus qu'une gloire de souvenir, se consolaient en s'étourdissant. Un luxe effréné, une soif inextinguible de plaisirs et de bruits, toute leur existence était là. Le tourbillon avait saisi les familles chrétiennes elles-mêmes, et les emportait pêle-mêle dans cette mondanité dévergondée, avec les païens et les sectateurs du culte facile de Mithra. Les fils des martyrs sentaient faiblir leurs épaules sous le joug de l'Évangile. Ce ramollissement des âmes et des caractères, comme un fléau endémique, s'étendait. L'Église elle-même en était malade. Les prêtres de mauvaise vie désolaient le sanctuaire, et bien des cœurs

battaient pour le monde sous le voile sacré des fausses vierges et des fausses veuves.

L'ardente parole d'Athanase, venant faire retentir au sein de ce laisser aller les noms prestigieux d'Antoine et de Pacôme et ces mots connus jadis, alors presque oubliés, d'immolation, d'austérité, de chasteté, de sobriété, de perfection, réveilla toutes ces âmes alanguies et fatiguées de la vie et des spectacles du monde. Elle ravissait en même temps les âmes pures. Il y en eut une surtout qui reçut de ses paroles une impression inoubliable et féconde. Marcella était toute jeune quand Athanase vint sur l'invitation d'Albina, sa mère, loger sous le toit de sa famille. Rien de ce qu'il dit ne lui échappa. Les yeux grands ouverts, elle écoutait les récits du désert; elle pressait l'évêque de questions, voulant tout savoir, prête dans son enthousiasme ingénu à tout pratiquer. Déjà même elle avait laissé là ses riches parures, et jusqu'à cet anneau d'or que les jeunes patriciennes portaient au doigt et qui leur servait à la fois de cachet et de bague. C'était un entraînement. Nombre de matrones pieuses commencèrent alors dans leur demeure cette vie de pénitence qu'elles devaient transporter plus tard en des retraites fameuses [1].

C'est ainsi qu'Athanase fut le premier initiateur en Occident de cet irrésistible mouvement monastique qui devait, à quelques années de là, se répandre des antres des Apennins aux montagnes de l'Écosse : vaste migration des âmes vers la solitude, qui faisait dire à Ambroise « que le désert était devenu le séjour privilégié de toutes les vertus, comme le plus sûr asile de la paix ».

[1] Socrat. IV, xxiii. — Pagi, 1, p. 676.

CHAPITRE III

(340-341)

Les légats du pape en Orient. — Le prétexte des ariens. — Une flétrissure. — Manœuvre. — Concile d'Antioche. — Seconde déposition d'Athanase. — Un candidat qui recule. — L'étudiant Grégoire. — Règles générales portées contre un particulier. — Le symbole d'Euphrone de Tyanes. — Dispersion du concile. — Ère de malheurs. — Tremblement de terre en Orient. — Les barbares.

Athanase étant à Rome, le pape Jules écrivit à ses accusateurs pour les presser de venir. Le jour marqué pour le concile était fixé au 1er ou 2 juin de l'an 341. Deux prêtres, Elpide et Philoxène, furent chargés de porter les lettres papales en Orient. Tout allait donc suivant le gré des ariens. Mais quand Eusèbe et les siens apprirent qu'Athanase les attendait là-bas, leur belle assurance tomba comme une flamme soudainement étouffée. Ils sentirent que la présence de l'intrépide prélat était la meilleure arme contre eux, et qu'il les vaincrait s'ils consentaient à lutter de front. Ils recoururent à la ruse, suivant leur invariable coutume. Un vil expédient les tira d'inquiétude : ils retinrent les légats et envoyèrent à Jules une lettre d'excuse

où ils mettaient sur le compte de l'interminable guerre des Perses l'impossibilité d'obéir. Athanase flétrira plus tard, en la rappelant, cette lâcheté : « A peine eurent-ils entendu parler, écrira-t-il avec une ironie un peu dédaigneuse, d'un jugement qui devait être purement ecclésiastique, où il ne se devait trouver ni comte ni officier de l'empire, où il ne devait point y avoir de soldats pour garder les portes, où les décisions devaient être libres..., qu'ils se trouvèrent saisis d'une terreur et d'une consternation inimaginables. Ils retinrent les prêtres députés par Jules, et dirent qu'à cause de la guerre des Perses il leur était impossible d'aller à Rome. Quel prétexte et quelle défaite! La vérité, c'est qu'ils avaient peur et que leur conscience était bourrelée. Qu'y avait-il de commun entre la guerre et des évêques? Quel obstacle les Perses pouvaient-ils apporter à leur voyage à Rome? Rome mettait entre eux et les ennemis, mille lieues et la mer entière [1]!... »

Pour montrer qu'ils avaient cependant la volonté d'en finir avec l'éternelle question d'Athanase, les eusébiens demandèrent à Constance la convocation rapide d'un concile en Orient. Grâce à ce subterfuge, ils faisaient éclater l'innocence de leurs intentions sans perdre, en s'isolant de Constantinople, l'appui de la force séculière. Au fond, ils voulaient profiter de l'absence de l'évêque d'Alexandrie pour l'écraser par un effort suprême, et écraser avec lui tous ceux qui, par leur fidélité inébranlable à la foi de Nicée, s'opposaient au progrès des doctrines ariennes.

Dix ans auparavant, le grand Constantin avait jeté dans Antioche les fondements d'une église monumentale. Elle sortait à peine du sol quand il fut emporté par la mort. Poursuivie par les soins de son fils, l'œuvre, à l'heure où nous sommes, venait d'être achevée : la

[1] *Hist. Arian. ad Monach.* XI.

Basilique d'or, comme on l'appelait, élevait dans le ciel sa coupole rayonnante.

Magnifique occasion! les ariens demandèrent que le concile se réunît dans Antioche pour la dédicace solennelle de la nouvelle église [1].

Ils ne voyaient pas que leur conduite était en contradiction flagrante avec leurs paroles, et qu'ils détruisaient eux-mêmes la mensongère allégation naguère apportée au pape de la guerre des Perses. Antioche, étant plus proche des frontières, était plus exposée cent fois que Rome aux attaques de l'ennemi!

Antioche, alors la troisième ville du monde, était située dans la Syrie du nord. Plus de cinq cent mille âmes s'agitaient dans son sein. La Grèce y avait apporté ses arts, et Babylone ses superstitions. Les races qui s'y coudoyaient étaient presque aussi mêlées qu'à Alexandrie. Toutes les splendeurs asiatiques l'ornaient et l'enorgueillissaient; tous les vices la salissaient. Cité enchanteresse, « capitale du mensonge et sentine de toutes les infamies, » elle s'élevait dans l'un des plus beaux sites du monde, dominée par les rochers du Silpius et arrosée des belles eaux de l'Oronte, bordé de platanes [2]. Le christianisme avait eu là de bien beaux jours, depuis ces premiers temps où elle s'éveillait à la lumière aux accents de saint Paul : nulle part peut-être sa force créatrice n'avait fait plus de prodiges [3]. Mais à cette heure l'erreur l'avait envahie, et son peuple, qui le premier avait porté le nom de *chrétien,* voyait à sa tête un évêque ami d'Arius.

Le concile s'y assembla vers les premiers jours de

[1] Hilar. *De Synod.* XXVIII, p. 1168. — Athan. *De Synod.* XXV. — Socrat. II, VIII. — Sozom. III, 5.

[2] Cf. Otfried Müller, *Antiq. Antioch.* — Saint Jean Chrysostome, *In sanctum Ignatium,* IV; *In Matth. hom.* LXXXV, pass. — Liban. Antiochicus, p. 354.

[3] Act. XIII.

l'année 341 [1]. Quatre-vingt-dix évêques répondirent à l'appel impérieux de Constance, et accoururent des provinces de Syrie, de Phénicie, de Palestine, d'Arabie, de Mésopotamie, de Bithynie, de Cappadoce... Les principaux étaient Eusèbe, récent usurpateur du siège de Constantinople; Dionée de la Césarée cappadocienne, Flaccile d'Antioche, Théodoret d'Héraclée, Narcisse de Néroniade, Macédone de Mopsueste, Maris de Chalcédoine, Acace de Césarée de Palestine, Patrophile de Scythople, Eudoxe, alors évêque de Germanicie; Georges de Laodicée, Théophrone de Tyanes. Mais pas un évêque d'Occident, pas un seul représentant du pape. Quelques prélats d'Orient refusèrent même de se présenter. Surpris dans une première rencontre par la félonie arienne, plusieurs, comme Maxime de Jérusalem, ne voulurent pas participer une seconde fois à l'injuste condamnation d'Athanase [2]. C'était là, en effet, que directement ou indirectement devaient tendre tous les efforts du concile.

Il semble que la lassitude au moins aurait dû empêcher les eusébiens de mettre encore en avant les calomnies usées qu'ils avaient traînées contre leur glorieux ennemi depuis le jugement de Psammathie jusqu'au conciliabule de Tyr. Il n'en fut rien. Ils recommencèrent leur éternelle comédie, et Athanase, encore une fois condamné sur ces pitoyables incriminations, fut pour la seconde fois solennellement déposé.

Il fallait un successeur.

On jeta d'abord les yeux sur un rhéteur à peine sorti des écoles, esprit poli et orné, habile dans l'art de remuer les foules par la parole. Il portait ce nom qui semble avoir été, en ce temps-là, celui des hérétiques les plus résolus : il s'appelait Eusèbe. Le fait est que

[1] Athan. *loc. cit.* — Socrat. I, II. — Sozom. III, V.
[2] Socrat. II, VIII. — Sozom. III, VI.

celui-là était encore dévoué de cœur à l'arianisme. On l'éleva immédiatement à l'honneur de l'épiscopat. Mais, revenu du trouble causé dans son âme par l'enivrement de l'orgueil, cet homme, qui n'avait pas sans doute l'audace des grands crimes, revint sur sa décision et déclina la dignité redoutable d'archevêque d'Alexandrie. On insista, on fit miroiter à ses yeux les faces glorieuses d'une charge universellement enviée. Eusèbe tint bon. Peut-être aussi, longtemps retenu par ses études philosophiques dans la métropole de l'Égypte, connaissait-il les soudaines colères de son peuple et cédait-il à la peur. Peut-être avait-il vu enfin, au retour de sa raison, qu'espérer vaincre le populaire Athanase était une folie, et qu'il n'était pas de force à lutter avec les géants. Quoi qu'il en soit, il fut inébranlable, et il fallut en choisir un autre [1].

Quelques années auparavant, un chrétien jeune encore était venu de la Cappadoce, son pays natal, étudier dans les écoles d'Alexandrie. Un stage dans cette capitale du monde intellectuel était au IVe siècle l'obligé complément de la haute éducation. Inconnu et perdu dans la foule, sans parents, sans amis, il était allé se recommander lui-même au patriarche, avec une confiance qui avait touché l'âme d'Athanase, plus que tout autre sensible à la droiture. Grégoire, nom bientôt tristement célèbre dans tout l'Orient, était devenu comme son fils. Par malheur, le jeune étudiant se laissa endoctriner par les ariens et se jeta dans leur parti avec l'ardeur folle d'une nature sans mesure et sans équilibre. Oublieux des services reçus, il devint un ingrat. Il se redressa contre son père adoptif, comme le serpent de la fable, et se fit le porte-voix des lâches calomnies inventées pour le flétrir [2].

[1] Socrat. II, VI. — Sozom. III, V. — Hieronym. *De Script. eccl.* — Théodoret, Dialog. III. — Baron. *Ann. chr.* 341, n. 2.

[2] Greg. Nazianz. *In Laud. Athan.* — Les Cappadociens, compa-

C'est à cet homme que, dans son embarras, Eusèbe eut recours, et c'est sur ses viles épaules qu'il jeta le manteau patriarcal usurpé. Le nouvel élu accepta le fardeau sans hésiter, et n'attendit plus qu'un signal pour aller poser à Alexandrie, en face du siège légitime, son siège d'intrus audacieux [1].

Restait une dernière mesure à prendre : enlever à Athanase toute espérance de retour, en lui fermant pour jamais les portes de sa ville. Eusèbe avait son plan : l'envelopper dans un système de lois générales, prises en apparence dans l'intérêt de la discipline ecclésiastique. Il le suivit. Au milieu de dispositions pleines de sagesse, il sut intercaler et faire adopter des règles comme celle-ci :

« Si un évêque déposé par un concile, ou un prêtre, ou un diacre déposé par son évêque, ont osé remplir les fonctions sacrées..., qu'ils perdent l'espoir d'être rétablis dans un autre concile, et qu'on ne leur permette plus de se défendre. Et que tous ceux qui communiquent avec eux soient rejetés de l'Église, surtout s'ils ont eu connaissance de la sentence présente. »

Sans en avoir l'air, cette disposition générale était prise uniquement contre un particulier. Peu importait à ces hommes turbulents, qui bouleversaient l'Église depuis un demi-siècle, l'ordre disciplinaire dans la société religieuse. Ce qu'ils voulaient, c'était faire dominer l'erreur dans le monde, afin de dominer par elle sur le monde. Or ils l'avaient senti dès le pre-

triotes de Grégoire, avaient la plus méchante réputation du monde. On connaît l'épigramme de l'Antologie : « Une vipère mordit un Cappadocien; ce fut elle qui mourut. » Ils passaient pour avoir l'esprit bas et servile (Strab. XII, I, § 15; Justin, XXXVI, II). Isidore de Péluse (I, ep. CCLXXXI) peint la Cappadoce des plus noires couleurs : « Cette nation, dit-il en finissant, aime l'or avec fureur, ment sans peine et se parjure sans scrupule. » On verra que le jeune intrus était digne de sa race.

[1] God. Herm. t. I, l. V, ch. X.

mier jour, et là est le secret de cette lutte acharnée contre un homme; ils ne pouvaient remporter cette victoire sans abattre la colossale puissance qui s'appelait Athanase.

« En apparence donc, pour emprunter la pensée d'un historien illustre, rien n'était plus juste et plus sensé; en réalité, cela voulait dire : Athanase et ses complices ont été déposés par des conciles réguliers, nulle autre autorité n'a pu ni ne pourra les rétablir. Et à partir de ce moment, quiconque communique avec eux, quiconque refusera de communiquer avec les successeurs qui vont leur être donnés et protestera contre cette intrusion, sera dégradé s'il est prêtre, et retranché des sacrements s'il est laïque [1]. »

Un appel au bras séculier, le premier qu'ait à enregistrer l'histoire, terminait cette inique législation.

Les ariens invoquaient rarement en vain cette puissance du dehors, comme ils l'appellent, courtisée par eux avec tant d'art qu'ils avaient fini par en faire leur complice [2].

Constance, dès la première demande, sanctionna les actes du concile. Il rétablit à la tête du gouvernement d'Égypte ce Philagre impie, dont le zèle, on s'en souvient, avait si clairement brillé dans l'enquête de la Maréote, et donna à l'évêque qui devait remplacer sur le siège d'Alexandrie le prétendu perturbateur de l'Église une escorte de soldats pour l'accompagner et le défendre au besoin [3].

Après avoir visé et frappé l'homme de Nicée, Eusèbe osa s'attaquer à la foi elle-même. Il proposa d'en faire une formule nouvelle. Trois furent présentées, louches

[1] *L'Eglise et l'empire*, II, 1, p. 41.

[2] Lire Héfélé, 494-522.

[3] Athan. *Hist. Arian.* IX. — *Encycl. ad. Episc.* III. — *Epist. Synod. pseudo-Sardic.* (Mansi, III, p. 130.)

symboles où l'on s'acharne à faire disparaître le mot fameux de *consubstantiel,* qui rappelait trop les mauvais jours de la secte, et dans lequel l'humiliant souvenir d'Athanase semblait s'être incarné. La dernière, rédigée par Euphrone de Tyanes, toute sublime qu'elle demeure par l'élévation des idées qu'elle exprime, ne tranche pas cette capitale question de la consubstantialité qui mettait le monde entier en rumeur. Arius aurait pu la soutenir sans changer son système. Le concile signa cette profession de foi peu compromettante, et l'on se sépara joyeux, sans penser que le tonnerre de la colère divine allait se réveiller bientôt.

Les évêques étaient encore sur les chemins de leurs villes respectives, quand un événement tragique vint jeter tout à coup la terreur dans tout l'Orient. La terre, de Constantinople aux frontières de l'empire, se souleva, prise d'un tremblement terrible, comme pour secouer la foule des impies qu'elle portait. Vastes ruines! des villes entières s'affaissaient, écrasant leurs habitants sous leurs murailles effondrées. De tant de cités soudainement couvertes de décombres, Antioche, témoin naguère et complice d'un grand crime, fut peut-être la plus éprouvée. Elle s'écroula presque entière : théâtres, écoles, palais de cèdre et de porphyre, jardins suspendus, torrents et cascades artificielles, monuments de toute sorte, splendeurs orientales, superbes. Et c'était une pitié de la voir ainsi enterrée dans sa propre poussière, elle hier si joyeuse, si vivante, si folle, au milieu de ses bois de lauriers-roses déracinés, entre les eaux troublées de l'Oronte et la base ébranlée du Silpius, sa pittoresque montagne. Les chrétiens orthodoxes virent tous dans l'excès de sa détresse le doigt vengeur du Tout-Puissant [1].

[1] Socrat. II, VII. — Sozom. III, V, VII. — Liban. *in Basilic.*

Et, malheur sur malheur, pendant que son immense empire souffrait ainsi au Levant, Constance souffrait en Occident, dans son orgueil humilié, des continuelles révoltes de barbares indomptables.

Mais tous ces malheurs n'étaient rien auprès de ceux qui allaient tomber sur l'infortunée ville d'Alexandrie.

CHAPITRE IV

(341-343)

Retour d'Athanase. — Paix dans l'Église d'Égypte. — Une vision dans une extase. — Arrivée de Philagre. — Soulèvement du peuple. — Les ariens dans l'ombre. — Entrée de Grégoire. — Dans l'église de Quirin. — Scènes de meurtres et de débauches. — Athanase sauvé. — Le péril. — Départ. — Tout aux vainqueurs. — L'obsession. — Le réveil de la bête féroce. — La tante d'Athanase. — Tournée pastorale de l'intrus. — Les résistances. — Un martyr. — Les défenseurs. — Apparition d'Antoine dans Alexandrie. — Au désert. — Paul. — Pacôme. — Angoisse. — A Rome. — Vieux et chers amis. — Le procès d'Athanase. — Son issue. — — Retour des envoyés. — Nouvelles. — Un protecteur. — Dissolution du concile.

Athanase, après un court séjour à Rome, séjour assez prolongé cependant pour montrer à ses adversaires qu'il n'avait pas peur d'eux, revint dans son Église, afin de célébrer avec elle les fêtes joyeuses de Pâques. On peut croire aussi qu'avec son coup d'œil d'habile politique, il avait deviné les machinations des ariens. Général intrépide, il voulait être à son poste à l'heure de la lutte.

De retour à Alexandrie, il trouva la ville dans une accalmie profonde. L'évêque se remit aussitôt à ses devoirs. Il recommença à distribuer le pain de la parole

sainte aux foules toujours avides d'entendre sa vivante et populaire éloquence, à visiter les affligés et les malades, à administrer les sacrements, communiquant partout et à tous cette flamme ardente qui brûlait dans son cœur pour Jésus-Christ. Il y eut en ces jours-là, pour l'Égypte entière, quelques mois de délicieuse trêve. Harmonie complète entre les évêques, tranquillité complète au sein des Églises. On respirait à plein cœur l'air pur d'une liberté, hélas! depuis longtemps devenue rare. Les catholiques étaient-ils donc enfin au bout de leurs longues épreuves? Était-ce pour le sacré Navire le port et le calme assuré?

Un jour, au désert, Antoine, vénérable patriarche, était assis au milieu de ses fils. Soudain son regard se fixe, son corps s'immobilise. Les solitaires regardent leur père ainsi ravi par l'extase. Son visage, d'habitude si paisible, se contractait comme sous l'impression d'une douleur poignante. Il demeura longtemps dans cette contemplation de l'invisible, jetant de temps à autre de profonds soupirs. Une grande heure s'écoula. A la fin, une sorte de gémissement sortit de sa poitrine. Il jeta un long regard autour de lui et se redressa tout tremblant. Puis, se jetant à deux genoux sur le sol, il parut absorbé dans une intense prière. Quand il se releva, de grosses larmes roulaient sur ses joues. Les moines présents sont saisis de stupeur et d'effroi : « O père, qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? — Mes enfants, dit Antoine la poitrine pleine de sanglots, la mort me serait plus douce mille fois que de voir arriver ce que j'ai vu dans ma vision.

— O père, parlez! »

Antoine, avec un torrent de larmes :

« La colère de Dieu va bientôt s'abattre sur l'Église. La société sainte sera livrée aux mains de gens aussi déraisonnables que les brutes. Car j'ai vu la table sainte environnée de tous côtés de mulets furieux qui renver-

saient à coups de pieds ce qu'il y avait dans le sanctuaire. Et ces coups de pieds étaient comme d'une confusion de bêtes qui sautent et qui ruent. J'ai soupiré; vous m'avez entendu. C'est que j'entendais une voix qui disait : « Mon autel sera profané!... »

Tout d'un coup, en effet, au milieu de l'apaisement de toutes les passions, Philagre, revenu avec un nouveau mandat de préfet d'Égypte, fit afficher dans les endroits les plus fréquentés de la cité des lettres en forme d'édits. On lut. Elles annonçaient, dans le style impérieux de Constance, qu'un certain Grégoire de Cappadoce venait de la cour pour remplacer Athanase [1].

Cette nouvelle avait jusque-là été tenue dans le plus grand secret. Quand elle éclata, ce fut comme un coup de foudre dans un ciel sans nuage.

Au premier moment, l'étonnement cloua le peuple dans une immobilité désolée. Mais ce ne fut qu'un instant. L'amour du grand évêque ne tarda pas à secouer sa torpeur. Alors il se souleva, indigné, comme la mer après la première surprise d'un vent d'orage. Une protestation immense, partie de ses entrailles, remplit les rues de clameurs terribles. Des attroupements arrêtaient le flot mouvant de la circulation. La colère populaire allait heurter d'un front hardi les palais impériaux et les sanctuaires de l'autorité civile. On montait la garde autour de la demeure patriarcale. Les églises dans lesquelles Athanase avait coutume de célébrer étaient jour et nuit remplies jusqu'au porche. On priait, on pleurait, on attendait. Toutes les âmes avaient le frisson; car, on le sentait, cette agitation commencée n'était pas près de finir. C'était comme le point du jour sinistre d'une révolution sanglante.

D'une sérénité impassible au milieu des bruits populaires et des appréhensions grandissantes, Athanase

[1] *Hist. ad Monach.* x.

continuait à expliquer l'Évangile à son troupeau, s'efforçant de modérer les emportements inévitables, mais décidé à demeurer jusqu'au bout à son poste et à disputer jusqu'à la mort, s'il le fallait, son cher peuple à la domination des hérétiques.

Chose étrange! les ariens laissaient les catholiques s'agiter et ne bougeaient pas. Ils sentaient, comme tout le monde, qu'une collision était imminente; mais, réservant leurs forces pour l'heure décisive, ils se préparaient silencieusement et dans l'ombre. Philagre leur distribuait sous main des épées et des massues, et ameutait dans des réunions secrètes toute la plèbe païenne, restée animée, depuis le triomphe du christianisme, d'une haine sourde et vivace contre tout ce qui y touchait de près ou de loin : bergers, vachers, mendiants, recrue ignoble!

On était dans la semaine sainte. Le peuple, rassemblé dans l'église de Quirin, récitait les psaumes. Tout à coup la fanfare des trompettes militaires retentit dehors, assourdie par la rumeur grondante de huées innombrables. C'était l'intrus Grégoire qui arrivait [1]. Son cortège, composé de prêtres et de soldats, pénètre dans la basilique, suivi par la populace armée réunie par Philagre. Un cri d'horreur part des rangs des fidèles. C'est le signal de désordres inouïs, d'une épouvantable orgie de sacrilèges, de meurtres et de débauches. On se demande comment Dieu permet de pareils excès; le ciel, semble-t-il, en devrait rougir.

On arrête d'abord les plus considérables de l'assemblée. Puis la meute en furie se jette sur les saints mystères et les répand, riant aux éclats, sur le sol. Païens

[1] On place généralement cette entrée de Grégoire à Alexandrie en 341. (Cf. Bolland., *Act. sanctorum*, t. XI, oct., p. 831-832. — Till. — God. Herm. — R. Ceillier, etc.) D'après la chronique syriaque, Grégoire aurait fait son entrée le XXVII phamenoth (23 mars) 339.

et ariens, unis pour le crime, saisissent des prêtres et des solitaires à la gorge, les terrassent et les foulent aux pieds. Des jeunes gens courent sur les vierges chrétiennes, leur arrachent leur livre de prières, les dépouillent, leur font subir des traitements si odieux, qu'ils sont inexprimables. Et pendant que le sang coule et que les femmes crient, des impies audacieux singent les cérémonies saintes, offrent des sacrifices aux dieux proscrits du paganisme sur l'autel de Jésus-Christ, puis le renversent et le brisent en mille pièces. On pille les magasins de l'église, on prend tout, on saccage tout. L'huile et le vin ruissellent mêlés au sang et aux ordures, souillant au passage la crapule avide, étendue ivre morte. Jamais lieu sacré, depuis que le monde existe, ne fut plus outrageusement profané [1].

Les ariens avaient espéré qu'Athanase aurait péri dans cette bagarre horrible [2]. La Providence, qui veille toujours, même aux tristes heures où il semble qu'elle ferme les yeux, avait permis qu'il ne fût pas dans le temple au moment du désastre. Elle gardait le saint pour d'autres épreuves et le lutteur pour d'autres combats.

Il resta, malgré tout, à Alexandrie jusqu'à la fête de Pâques. Il tenait à célébrer au milieu des siens, dans la tristesse des temps, l'anniversaire du triomphe de Jésus-Christ, triomphe passé, gage assuré du triomphe à venir. Puis un jour il disparut, sans indiquer le lieu de sa retraite. « Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. » Il avait suivi le conseil évangélique [3].

[1] *Hist. ad Monach.* x.

[2] Athan. *De Fuga,* III. Talis forte nobis vitæ exitus fuisset, nisi... tunc aufugissemus.

[3] Athan. *Epist. encycl. ad episc.* II et seq. — Socrat. II, IX-XI. — Sozom. III, VI. — Il y a ici d'assez graves difficultés chronologiques (Héfélé, p. 485-388¼). Nous avons suivi la marche généralement adoptée.

Déçus, les persécuteurs se vengèrent de leur mécompte par un surcroît d'oppression sur les fidèles et par une dénonciation menteuse, mais cruelle, contre le patriarche vaincu.

Athanase, à les entendre, avait seul causé par sa résistance intempestive les désordres d'Alexandrie. On rédigea de cette nouvelle calomnie un acte en forme. On en remit un exemplaire à Constance. On contraignit des matelots à en semer partout dans les régions qu'ils devaient traverser. Mais une lettre éloquente prévint partout l'inique factum et révéla l'odieuse vérité. Écrite sous le coup des derniers événements, c'était la protestation indignée, haletante et superbe, du pontife dont on venait de ravager le troupeau.

« Je ne saurais mieux vous peindre les intolérables maux que nous venons de souffrir, s'écriait-il en commençant, qu'en vous redisant une histoire que nous racontent les saintes Écritures. Un homme, lévite, fut une fois gravement insulté dans la personne de la victime, qui était juive et de la tribu de Judas. Cet homme, considérant la grandeur de l'offense qu'il avait reçue..., divisa en plusieurs morceaux le corps de sa femme et les envoya aux tribus d'Israël, afin que tous comprissent qu'il n'était pas seul outragé, mais que la nation entière l'était avec lui, et que tout juif devînt son vengeur ou fût couvert de confusion... A la nouvelle d'un tel forfait et devant ses tristes preuves, les Israélites s'écrièrent : « Il n'est jamais rien arrivé de pareil depuis que les enfants d'Israël sont sortis d'Égypte. » Et tous se levèrent comme si le crime eût été commis contre leur propre personne.

« Vous connaissez cette histoire, mes frères : il est superflu de vous l'expliquer. Mais voici ce qui se passe aujourd'hui et ce que j'ai à vous dire. Il n'y avait alors qu'un seul lévite outragé et qu'une seule femme violée. Aujourd'hui c'est l'Église entière qui est en proie à la

violence... A la vue des membres d'une femme, toutes les tribus s'émurent : vous avez aujourd'hui sous les yeux les membres de l'Église déchirée... Je vous conjure de vous laisser toucher, comme si ce n'était pas nous seulement, mais vous tous, qu'une telle injure fût venue frapper...

« Les canons et la foi sont en danger. Elles ne sont pas d'hier, ces règles sacrées qui président au gouvernement de la société religieuse : nos pères nous les ont transmises par une sainte et salutaire tradition. Elle n'a pas pris naissance aujourd'hui, cette foi que nous professons, mais elle est descendue jusqu'à nous du Sauveur même, par l'intermédiaire de ses disciples. Laisserez-vous périr entre vos mains ce dépôt divin confié à nos églises? »

En lisant cet ardent appel à la solidarité des catholiques, plus d'un vieil évêque d'Égypte dut frémir sous ses cheveux blancs des généreuses ardeurs de la jeunesse, et maudire en secret le pouvoir prévaricateur qui autorisait de pareilles infamies.

Pour Athanase, après le soufflet qu'il venait d'infliger à Constance en protestant contre un acte accompli en son nom, ses jours n'étaient plus en sûreté sur la terre d'Égypte. Il s'embarqua nuitamment et fit voile pour Rome [1].

Il partit la mort dans l'âme, abandonnant, sous la contrainte d'une nécessité brutale, son Église aux mains d'un personnage triplement méprisable. Grégoire était un homme de mœurs débauchées, un évêque intrus et un sectaire implacable. Le saint pasteur prévoyait sans doute quels ravages le loup ferait dans sa bergerie. Mais il savait aussi qu'il laissait derrière lui des chrétiens formés à son image, capables des plus magnanimes résistances. Ces jours de l'absence furent

[1] *Apol. ad Const.* IV. — *Hist. ad Monach.* XI.

en effet, pour Alexandrie et pour l'Égypte entière, des jours de luttes sans repos et atroces. Bien des fidèles y succombèrent, mais comme succombent les héros.

L'autorité violente et persécutrice du préfet Philagre eut bientôt mis tout ce qui appartenait aux orthodoxes, églises, vases sacrés, ressources pécuniaires nées de l'aumône et destinées à l'aumône, entre les mains de Grégoire et de ses ministres. Les prêtres d'Athanase qui avaient échappé à la mort ou à la prison durent s'exiler ou se cacher. Une vigilance sans merci les épiait à toute heure. Il ne leur était pas même permis d'entrer dans les maisons où l'on demandait leurs services : il fallait recevoir un prêtre arien ou mourir privé des secours religieux, courber le front sous une main hérétique ou mourir sans baptême [1]. Eh bien, malgré tant de moyens employés pour faire triompher l'erreur, les églises, vides des hordes bruyantes et sanguinaires que l'émeute y avait un jour amenées, restaient presque désertes, et le soi-disant patriarche, méprisé sur son trône usurpé, languissait, privé des honneurs qu'avait rêvés son ambition. Toutes les sympathies populaires avaient suivi par delà les flots, jusqu'aux rives du Tibre, l'évêque légitime proscrit. Aussi l'image d'Athanase venait-elle flotter souvent devant l'imagination de Grégoire, importunant jusqu'à son sommeil. Alors la bête féroce qu'il portait en lui, un instant endormie par les sensuels plaisirs, se réveillait, rugissante. Il lui fallait des vengeances, l'âpre consolation des supplices et du sang. Il se levait, il appelait à lui la tourbe immonde des gens vendus à sa cause. Il la jetait quelquefois sur une église, quelquefois sur une aumônerie. Les scènes repoussantes déjà décrites se reproduisaient dans les sanctuaires. Dans les hospices, on arrachait, demi-nus, pauvres et pau-

[1] Athan. *Epist. encycl.* v.

vresses au lit où ils attendaient tranquillement l'heure de mourir. On pillait la demeure, on massacrait les serviteurs pieux, puis on laissait là les moribonds et les indigents, sans ressources, dans la cruelle inquiétude du lendemain [1]. D'autres fois Grégoire s'attaquait aux personnes particulières elles-mêmes. Il ne voulait pas qu'un seul ami d'Athanase restât dans la ville. Ses menaces en forcèrent plusieurs à s'expatrier [2].

Un jour, il apprit qu'une tante d'Athanase était restée dans Alexandrie. C'était une femme plus que septuagénaire, pieuse comme une sainte et fortement attachée à la foi de Nicée. Avait-elle compté échapper, par le silence de sa vie, aux regards du persécuteur? Pensait-elle l'apitoyer par sa vieillesse? Le tyran se jeta sur elle comme sur une proie et fit si bien, qu'à force de tourments il abrégea sa vie. Elle mourut. Sa haine ne fut pas satisfaite. Il poursuivit jusque dans la mort celle dont il avait empoisonné les derniers jours. Défense fut faite de l'ensevelir. La dépouille vénérable de la martyre, abandonnée à l'aventure, aurait indéfiniment croupi dans la fange, si des catholiques ne s'en étaient emparés par une ruse adroite, et ne lui avaient rendu en secret ce suprême honneur qu'on doit aux restes de ceux qui ne sont plus [3].

Alexandrie était dans la consternation. Les jours de Dioclétien reparaissaient pour elle avec leurs terreurs, plus sombres encore peut-être, et éclairant cet inouï spectacle : un évêque devenu persécuteur de chrétiens [4] !

L'épouvante se répandit bientôt au loin, remontant comme un remous le cours du Nil, jusqu'aux solitudes

[1] Athan. *Hist. Arian.* XIII.
[2] *Id., ibid.* X.
[3] *Id., ibid.* XIII.
[4] *Julii Epist.* in Athan. *Apolog. contra Arian.*

monastiques perdues dans le désert. « Il va venir! » se répétait-on avec angoisse.

Imitateur sinistre des légitimes évêques, Grégoire avait entrepris, en effet, de visiter son prétendu diocèse. Il se mit sur les chemins, courant de ville en ville et de village en village. Deux hommes dignes de lui l'accompagnaient, Philagre et le duc Balac. Une escorte de soldats les suivait. Les scènes sanglantes ou simplement cruelles d'Alexandrie se reproduisirent à chaque pas de cette tournée mémorable. C'était la persécution qui se promenait. Le fouet, l'exil, l'asservissement aux travaux publics : voilà ce qu'on donnait à des solitaires, même à des évêques; le déshonneur : voilà ce qu'on laissait aux femmes et aux vierges chrétiennes. C'est que la grâce de Dieu et le souvenir d'Athanase animaient les âmes et les encourageaient aux résistances intrépides. « Souffrir tant qu'on voudra, mourir si l'on veut; mais communiquer avec un intrus et un arien, jamais! » Tel était le cri par lequel on accueillait les propositions de Grégoire.

Un prélat dès longtemps illustre donna l'exemple d'une fidélité héroïque.

Arrivé dans la ville d'Héraclée, le monstre en tournée se rendit à l'église. Il y trouva Potamon, ce vieillard à l'œil crevé qui, après avoir souffert pour Jésus-Christ dans la dernière persécution païenne, avait si vaillamment lutté pour la foi à Nicée, et pour Athanase dans le conciliabule de Tyr. Les sommations de l'intrus trouvèrent cette âme robuste inflexible. Potamon fut livré aux bourreaux du cortège épiscopal, ou plutôt de cette bande de brigands. Cinglé à coups de fouet, battu à coups de verge, la chair meurtrie, les os rompus, il resta sur le pavé, livide et mourant. Des mains charitables, après le départ de Grégoire, relevèrent le vieux martyr. On lui prodigua tous les soins; on ne put le rétablir. Quelques jours après, la vie quittait ce corps

triplement épuisé par les austérités, l'âge et les blessures [1].

Pendant que des amis d'Athanase souffraient et mouraient pour lui, d'autres s'évertuaient à le défendre.

Le chef partout respecté des solitaires, révolté par tant d'excès, descendit un jour de sa montagne, traversa le désert et apparut dans Alexandrie. Personne n'osa porter la main sur cet homme consacré par la vénération universelle, presque aussi grand aux yeux des foules qu'aux yeux de Dieu. Antoine prit la parole et harangua, dans le simple et sublime langage qui lui était familier, le peuple avide accouru pour l'entendre :

« Il y a de l'impiété, s'écriait-il, à dire et même à penser qu'il y a eu un temps où le Fils de Dieu n'était pas. Le Verbe de Dieu, étant Dieu lui-même, est éternel comme son Père, Fils éternel d'un Père éternel!

« N'ayez donc, ajoutait-il, jamais aucune communication avec les ariens. Quelle alliance peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres? Vous êtes chrétiens, parce que vous êtes dans la vraie piété et la vraie religion. Eux, en disant que le Verbe du Père et le Fils de Dieu est une créature, ils ne diffèrent en rien des idolâtres. Ils adorent une créature au lieu d'adorer le Créateur!

« Croyez-le, toute la création, comme parle l'Apôtre, s'élève contre eux, et elle gémit en les voyant mettre au rang des êtres créés le Créateur et le Seigneur des choses, Celui dont la main a formé l'univers!... »

Les ariens frémissaient, mais se taisaient. L'homme de Dieu repartit, laissant dans la cité une multitude d'âmes consolées et raffermies.

D'autres fois il envoyait par un de ses enfants du désert un billet aux persécuteurs, les menaçant de la vengeance divine :

[1] Athan. *Hist. Arian.* XII.

« Je vois la colère de Dieu qui vous menace, écrivait-il au duc Balac. Cessez de persécuter les chrétiens, ou à bref délai elle va tomber sur vous! »

L'orgueilleux duc se moqua avec Grégoire des avertissements prophétiques du vieillard. Il jeta la lettre à terre, cracha dessus, la foula aux pieds avec des paroles cyniques.

Quelques semaines passèrent. Un jour, sur la route de Chérée, un homme caracolait sur son cheval. Le cheval tout à coup se cabre, fait un écart et renverse son cavalier. Un soldat accourt au triple galop de sa monture. Arrivé à l'endroit de l'accident, il veut s'arrêter. Il ne peut. Son cheval se précipite sur le blessé avec une sorte de fureur, et le piétine jusqu'à le rendre méconnaissable. Ce blessé, c'était le duc Balac. On l'emporta respirant encore, mais le soir il n'était plus [1].

On le voit, en ces jours de ténèbres où il semblait avoir livré le monde au chaos, Dieu se montrait encore quelquefois et, dans le duel horrible qui désolait l'Église, trahissait ses préférences.

C'est aussi vers cette même époque, que, mystérieusement averti de la fin prochaine de Paul, l'ancêtre des ermites, Antoine, prit le chemin de sa retraite lointaine, afin de recevoir son dernier soupir et d'ensevelir sa dépouille. Ils s'entretinrent longuement, parlant des choses éternelles. A la fin, Paul sentit que son heure était venue. « Antoine, dit-il, vous m'ensevelirez dans ce manteau, que vous avez reçu de l'évêque d'Alexandrie! » Ce fut sa dernière parole, il expira. Il avait voulu exprimer par ce vœu suprême qu'il mourait dans la foi de Nicée et dans la communion du grand évêque qui s'en était fait le champion et le martyr.

En même temps Pacôme, des rives du Nil, dépêchait des moines vers Alexandrie, avide de savoir quels évé-

[1] Athan. *Vita Antonii*, LXXXVI. — *Hist. Arian.* XIV.

nements nouveaux s'y passaient. Et partout, dans les solitudes héroïques, on priait Dieu de finir les épreuves de sa malheureuse Église et de bénir Athanase et ses combats.

Ainsi la sainteté s'intéressait-elle au courage, et les hommes les plus éminents devant le monde et devant Dieu, à ce lutteur aussi infortuné qu'illustre, dont les seules épaules soutenaient alors en Orient l'édifice immortel de la religion de Jésus-Christ. Toutes les âmes chrétiennes avaient les yeux fixés sur lui, haletantes.

Mais que devenait-il donc lui-même, au pays de son refuge, pendant ces longues épreuves de son Église?

Il était arrivé à Rome au commencement du mois de juin. Fidèlement venus à l'appel du pape, tous les évêques d'Occident étaient déjà réunis. Ce dut être pour le fugitif une douce joie. Il retrouvait toutes ces âmes sympathiques qui l'avaient si chaudement accueilli naguère sur la terre de l'exil: Osius de Cordoue, Vincent de Capoue, Maximin de Trèves [1], et tous ces frères de la Gaule-Belgique, amis restés chers; car les affections nées dans les jours mauvais sont comme les arbres grandis dans les régions orageuses, elles s'enracinent profondément.

De l'Église d'Orient, personne, que quelques évêques opprimés, comme Marcel d'Ancyre, Asclépas de Gaze, Luce d'Andrinople, Paul de Constantinople, et d'autres peut-être. Les ariens n'avaient pas osé s'exposer à l'impartial jugement d'un concile désintéressé.

La session fut ouverte malgré leur absence, et l'on commença à examiner les causes.

Le procès d'Athanase ne traîna pas en longueur. L'étrange abstention d'Eusèbe et de son parti, la présence à Rome de l'archevêque d'Alexandrie, présence bien hardie pour un coupable, sa modeste mais ferme assu-

[1] *Rev. des questions historiques*, vol. cit., p. 87.

rance, l'éclat de sa gloire et de ses vertus, le témoignage écrit ou verbal du clergé d'Égypte, l'examen des pièces informes envoyées pour servir de base à l'accusation, tout appelait sa justification et criait son innocence. Il fut d'une voix unanime confirmé dans ses droits et maintenu dans la communion de l'Église. Les vénérables évêques comme lui implacablement persécutés dans leur personne et dans leur troupeau, furent réhabilités comme lui. Ce fut une victoire complète. Athanase triomphait deux fois, dans sa propre cause et dans la cause des évêques qui avaient fraternellement soutenu ses combats en Orient [1].

Elpide et Philoxène, retenus là-bas par les ruses d'Eusèbe, arrivèrent justement pendant le cours de ces procédures. On vit bien, à leur attitude désolée, qu'ils apportaient de mauvaises nouvelles. On les interrogea vivement. Athanase et les siens brûlaient du désir de savoir ce qui se passait dans ce pays troublé qu'il leur avait fallu fuir. Hélas ! on sut bientôt la triste vérité. C'étaient dans toutes les Églises la tyrannie et la persécution, et dans les chefs du parti oppresseur la plus insolente mauvaise foi. Vainement les députés du pape avaient essayé de les amener à Rome, au tribunal choisi par eux-mêmes. Ils n'avaient rien obtenu, qu'une lettre à l'adresse du pape Jules. Ils l'apportaient avec eux, mais ils en ignoraient la teneur.

Que contenait cette lettre? On eût vivement désiré le savoir. Mais Jules gardait un silence incompréhensible [2].

Un jour enfin il se décida. La gravité croissante des nouvelles d'Orient anéantissant peu à peu les espérances qu'il avait conçues dans son ardent désir de la paix, il en donna lecture devant les Pères assemblés.

[1] Athan. *Hist. Arian.* xv.

[2] Athan. *Apolog. contra Arian.* xx et seq. — *Hist. ad Monach.* xi.

Jamais les ariens n'avaient déployé plus de ressources d'esprit et de langage.

« Ils convenaient que l'Église de Rome jouissait d'un privilège reconnu, comme l'école des Apôtres et la métropole de toute piété. Mais pourtant, ajoutaient-ils, il ne faut pas oublier que c'est d'Orient qu'est partie la prédication de l'Évangile. Doit-on mesurer la dignité des évêques à l'importance de leur siège? Pourquoi Jules leur avait-il écrit seul et en son propre nom? Pourquoi ne pas recevoir comme valables tout de suite les décrets du concile de Tyr, qui avait déposé Athanase et Marcel d'Ancyre? Les décrets d'un concile ne devaient-ils pas être regardés comme immuables? Athanase et Marcel étaient désormais en dehors de la communion de l'Église : ceux qui restaient avec eux s'exposaient au même sort. Et l'on faisait entendre assez nettement au pape qu'on ne l'exceptait point de cette menace. [1] »

Cette lettre scandaleuse indigna tous les Pères. Le pharisaïsme s'y mêlait à l'ironie, et sous le voile chatoyant des mots perçait l'audace d'un schisme. D'autre part, la suprématie traditionnelle du siège de Saint-Pierre y était attaquée. Il n'y eut qu'une voix pour demander à Jules l'immédiate répression, dans une réponse vigoureuse, de ces prétentions inouïes. Jules le fit. Sa lettre, qui nous a été conservée tout entière par Athanase, est un chef-d'œuvre d'esprit apostolique. C'est l'éternel langage des pontifes de Rome, charitable comme la miséricorde, inflexible et droit comme la règle.

Cette éloquente réplique une fois rédigée fut communiquée aux évêques, et de leur consentement unanime envoyée en Orient.

Cependant on n'était pas, à Rome, sans inquiétude. Il était à craindre, en effet, que Constance, excité par les prélats qui l'avaient dès longtemps suborné, ne fît

[1] Athan. *Apolog. contra Arian.* XXII-XXXIV.

retomber sa colère jusque sur les évêques du concile. Instinctivement on demanda un protecteur à l'Occident.

Un an plus tôt, Athanase aurait sans doute été confier la cause de l'Église à ce prince généreux, qui avait levé sa sentence d'exil. Hélas ! en guerre avec son frère dès le commencement de l'an 340, Constantin le Jeune était tombé dans une embuscade sur les rives de la petite rivière d'Alse, dans la Lombardie, et avait péri misérablement, percé de coups, écrasé sous les pieds des chevaux. C'est à Constant, seul maître des régions occidentales de l'empire, que l'on eut recours. Maximin de Trèves et Osius de Cordoue, qui devaient, pour regagner leur diocèse, passer par les Gaules, furent chargés d'expliquer en détail au prince la situation de l'Église.

Jules, de son côté, lui écrivit une longue lettre, pour l'informer de la conduite du concile à l'égard d'Athanase et de ses collègues d'Orient.

Les Pères se séparèrent alors [1], remettant à Dieu le soin de faire fructifier leurs efforts et leurs peines, et de ramener enfin le règne de la justice et des justes.

[1] Boll., t. XI, octob., p. 831, 833. — Cf. Mansi, t. III, p. 91.

CHAPITRE V

(343-348)

Retour des amis d'Athanase en Orient. — Grande nouvelle. — Triomphe éphémère de Paul de Constantinople. — Nouvel exil. — Athanase reste à Rome. — Moines et patriciens. — Un livre. — A la cour de Constant. — Réserve et habileté. — Les pleurs. — Demande d'un concile œcuménique. — Entente. — En Germanie. — A Sardique. — Empressement des orthodoxes. — Présence d'Athanase. — Les accusateurs. — Les députés d'Alexandrie. — Un corps d'armée en marche. — Les déserteurs. — Les eusébiens. — Leurs exigences. — Prière d'Athanase. — Défi. — Propositions conciliantes. — La peur. — Prétextes. — Fuite nocturne.

Rétablis dans leurs droits par le concile et par le pape, les amis d'Athanase s'en retournèrent en Orient. Une grande nouvelle vint au-devant d'eux, avant même qu'ils eussent mis le pied sur le territoire de Constance. Eusèbe de Nicomédie était mort sur son siège usurpé de Constantinople quelques semaines seulement après l'envoi de sa lettre au pape Jules. Ce chef-d'œuvre d'habileté insolente et perfide avait été le dernier fruit de son insolent et perfide génie. Dieu, lassé de tant de forfaits, l'avait soudainement balayé dans la tombe, comme une ordure qu'on repousse du pied en passant; et le parti arien, en perdant cet homme d'intrigue qui l'avait

organisé et répandu par sa constance opiniâtre et ses manœuvres hardies, était encore une fois décapité.

Cette disparition ralluma l'espérance de la paix parmi les catholiques. Paul, de retour à Constantinople, fut remis en possession de sa dignité et de sa charge par un immense mouvement de réaction en sa faveur. C'était encore un motif d'espérance. Ce ne fut là, par malheur, qu'une lueur bientôt évanouie. Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, Théodore d'Héraclée, et avec eux Ursace et Valens, ces dignes familiers de l'intrus défunt, prirent la tête d'un mouvement contraire. Ils ne se souciaient guère sans doute d'avoir pour chef métropolitain un orthodoxe aussi décidé et un ami aussi dévoué d'Athanase. Macédone fut élu par eux successeur d'Eusèbe. La ville se souleva. Il y eut des incendies et des meurtres. Mais Constance vint lui-même rétablir la paix dans sa capitale, et tout finit comme on le devine : Paul fut sacrifié et exilé pour la seconde fois [1].

Ainsi en allait-il. La fermentation qui agitait l'Orient depuis bientôt vingt-cinq ans n'était pas encore calmée. Assoupie pour une heure, elle se mettait tout à coup à bouillonner et à déborder, souvent en écume sanglante. Temps malheureux ! les professions de foi se multipliaient sans fin, l'hérésie naissait de l'hérésie. A cette heure même, Photius réveillait à Sirmich, en Galatie, la vieille erreur de Sabellius. L'intolérance continuait à peser sur les chrétiens fidèles aux croyances du passé, et malgré tant d'efforts pour rétablir la paix, la paix fuyait toujours.

Il en est des agitations morales qui troublent les peuples comme des agitations de l'Océan. A moins que Dieu n'y mette la main, elles ne s'apaisent pas en une heure. Celui qui, tranquille au port, se rembarque trop tôt, risque un naufrage.

[1] Athan. *Hist. Arian. ad Monach.* VII.

C'est cette pensée de prudence qui avait retenu Athanase à Rome[1]. Les nouvelles assez fréquentes qu'on lui apportait d'Orient, en lui apprenant l'état déplorable des Églises, lui apprenaient qu'il fallait, afin de les réaliser plus sûrement, reculer ses espérances.

Si ce n'eût été l'exil du reste, sa grande âme se fût trouvée à l'aise dans l'atmosphère de Rome. Le sang des martyrs lui criait courage du fond de cette terre qu'ils avaient consacrée. Les ossements des saints Apôtres prenaient aussi une voix pour lui dire qu'on peut faire du bien ailleurs que dans sa patrie.

Il partagea son temps entre ses chères habitudes d'étude et de prière, et cet apostolat discret que nous l'avons vu commencer à son premier voyage.

Il avait retrouvé, transfigurés par la pratique des vertus monastiques, toutes ces âmes dans lesquelles il avait déposé naguère la vive étincelle de l'héroïque amour. Tombée sur une terre avide et fertile, la divine semence avait même déjà produit cent pour un. L'ascétisme fleurissait partout, et, sans en avoir le morne silence, Rome prenait un air de Thébaïde. « Ce fut surtout au sein de la noblesse romaine que la parole d'Athanase tomba comme la foudre, et qu'elle enflamma les cœurs. Ces vieilles races patriciennes, qui avaient fondé Rome, qui l'avaient gouvernée pendant toute sa période de splendeur et de liberté, qui avaient vaincu et conquis le monde, expiaient depuis quatre siècles, sous le joug abominable des Césars, ce qu'il y avait eu de si dur et de si égoïste dans la gloire de leurs pères. Humiliées, souillées, décimées à outrance, pendant cette longue servitude, par les maîtres que Rome dégénérée s'était donnés, elles pouvaient enfin retrouver dans la vie chrétienne, telle que la pratiquaient les moines, la dignité du sacrifice et l'émancipation de l'âme. Ces fils des vieux

[1] Sozom. III, II. — Socrat. II, XX.

Romains s'y précipitaient avec le magnanime élan et la persévérante énergie qui avaient valu à leurs aïeux l'empire du monde... Les vastes et somptueuses villas des sénateurs et des consulaires se changèrent en maisons de retraite presque en tout semblables à des monastères, et où les descendants des Scipions, des Gracchus, des Marcellus, des Camille, des Anicius, menaient dans la solitude une vie toute de sacrifice et de charité. Ceux qui portaient ces grands noms ne s'enfermaient pas toujours dans la retraite, mais ils s'honoraient du titre de moine, en prenaient le grossier habit, vendaient leurs biens ou les donnaient aux pauvres, couchaient sur la dure, jeûnaient toute leur vie, et gardaient dans le ministère actif de la charité un régime aussi austère que celui du cloître...

« Mais on admirait encore plus la métamorphose qu'avaient subie certaines grandes dames de Rome. Ces femmes, naguère si fières de leur noblesse, si raffinées dans leur délicatesse, qui, au dire de saint Jérôme, ne pouvaient faire un pas sans être portées en litière par des eunuques, et qui, alors même, ne pouvaient endurer les inégalités du terrain qu'on leur faisait traverser, qui trouvaient trop lourd le poids d'une robe de soie et fuyaient le moindre rayon de soleil comme un incendie, on allait les voir se consacrer aux travaux les plus rebutants [1]. »

Quand un homme est rempli de l'esprit de Dieu, voilà quelles merveilles il réalise: il change le monde et transforme la société. Sa voix ressuscite ces grands cadavres si difficiles à mouvoir quand le souffle de vie les a quittés, les peuples!

Constant, frappé de la renommée de science et de sainteté qui s'attachait jusqu'aux extrémités de l'Occident au nom d'Athanase, avait manifesté le désir de rece-

[1] *Les Moines d'Occident*, I, p. 152.

voir de l'illustre patriarche quelques instructions sur les saintes Écritures. Athanase profita de ses loisirs forcés pour satisfaire à la demande impériale. Il rédigea un abrégé complet des Livres saints, sorte d'initiation écrite, destinée à en faciliter l'intelligence [1]. Quand il l'eut achevé, il l'envoya, accompagné d'une lettre qui ne nous est pas parvenue. Il est à croire que l'envoi fit le plus vif plaisir au prince; car, peu de temps après, il mandait le saint et savant docteur à sa cour.

Il voulait sans doute le voir de ses yeux, peut-être aussi le consulter sur le grave conflit qui séparait l'Église en deux. Une récente députation des eusébiens, venus pour proposer à l'Occident un nouveau symbole, et l'accueil qui leur avait été fait par les évêques réunis à Milan, lui avaient montré que la société religieuse souffrait d'un mal profond. C'était un cœur droit et un chrétien ferme; mais il n'avait pas l'acuité d'esprit de son frère aîné, et ne comprenait guère le différend dont lui avait parlé Osius de Cordoue et Maximin de Trèves, encore moins quelle conduite il avait à tenir.

Quelque honorable qu'il fût, cet ordre, auquel Athanase était certes loin de s'attendre, ne le rendit pas aussi heureux qu'on pourrait se l'imaginer. Avec son tact si délicat, il sentit qu'il pouvait tout perdre en croyant tout gagner. Il se ressouvint qu'il était sujet de Constance et que, par une démarche auprès d'un collègue que son ambition étroite et jalouse regardait comme un rival, il s'exposait à aggraver sa situation au point peut-être de la compromettre à jamais. Porte-drapeau de la foi en Orient, il n'avait pas le droit de s'exposer ainsi, et d'abandonner au hasard du sort l'avenir d'une grande Église. D'un autre côté, il fallait ménager cette puissance de l'Occident, qui pourrait être

[1] *Præfat.* in edit. Venet. VII. — Dom Ceillier. — Athan. *ad Constant.* IV.

appelée à devenir un jour ou l'autre peut-être la seule espérance de la vérité aux abois. Il hésita. Après avoir réfléchi et prié longuement, cette dernière considération lui parut plus forte. Il décida qu'il se rendrait à la cour de Milan [1].

Il fut accueilli par le jeune prince avec ce filial respect et ce confiant abandon avec lequel Constantin le Grand, aux beaux jours de l'Église et de l'empire, recevait les évêques qu'il avait appris à aimer. Athanase y répondit. Il le fit avec cette bonne grâce digne et un peu fière dont il ne se départit jamais avec les grands. Mais il y avait au fond, dans ses paroles et dans ses actes, tant de délicatesse exquise et de simplicité malgré tout, qu'il fallait être ombrageux comme Constance pour s'en offenser. Il ne s'aventurait pas cependant. Fidèle à ses principes de prudence, il garda la plus absolue réserve. Pas un mot de Constance. Il savait que dans les cours il y a des yeux qui épient toujours, des oreilles toujours aux écoutes, et des bouches toujours prêtes à trahir. Toutes les fois qu'il s'entretint avec Constant, il eut soin de se faire accompagner par quelques témoins. C'était Fortunatien d'Aquilée, Crispin de Padoue, Lucile de Vérone, Denys de Lodi, Vincent de Capoue, Osius de Cordoue, Maximin de Trèves, Protais de Milan [2]. On verra plus tard combien il fut sage: quand la calomnie dénaturera ces conférences, il en appellera contre elle à la sincérité de ces hommes vénérables.

Il laissa néanmoins déborder plus d'une fois le flot, chaque jour grossi, de ses peines et de ses larmes. Une émotion impossible à maîtriser le saisissait toutes les fois que lui venait sur les lèvres le nom, cher comme le nom d'une épouse, de cette belle métropole d'Égypte, livrée à un intrus cruel et impie. Il lui arrivait aussi

[1] Athan. *ad Const.* IV.
[2] Athan. *Apolog. ad Constant.* III.

parfois de rappeler au monarque, en lui parlant de l'Orient, les maux endurés et les iniquités commises. Alors une involontaire indignation éclatait dans sa voix. Saintes douleurs et saintes colères ! c'était le cri spontané d'une âme passionnément attachée à une cause vaincue. On le retrouve sur les lèvres de tous les serviteurs de Dieu qui vécurent, comme Athanase, aux époques sombres de l'Église. Leur amour pleure et se révolte, comme son amour, devant le péril de la foi et le malheur des âmes.

Le royal interlocuteur entra facilement dans les sentiments de l'évêque. Il lui promit de tout faire pour le rétablissement de la paix religieuse. Athanase profita de ces généreuses dispositions. Rappelant au fils la gloire du père : « Au début de cette crise déplorable que nous traversons, lui disait-il, un homme s'est rencontré, que Dieu jeta comme une barrière devant la marche dévastatrice de l'hérésie. C'est lui, c'est Constantin le Grand ! Il appela les dépositaires de la foi des quatre vents du ciel. Il les réunit dans un concile tel qu'il n'y en eut jamais de comparable. Et les hommes apostoliques définirent la vérité un instant défigurée par la malice des méchants.

« Les mauvais jours sont revenus, ajoutait-il; il faudrait qu'un autre prince prît l'initiative d'un second rassemblement œcuménique. Les parties de l'Église, rapprochées, se réuniraient... »

Ces paroles ou d'autres semblables enflammaient Constant, âme naturellement pieuse et ardente. Il en écrivit à Constance.

Le bruit de sa grande entreprise se répandit rapidement dans tout l'empire. Il y eut alors quelques mois de cette anxiété solennelle qui est comme le silence des peuples dans l'attente des grandes choses.

Les messagers impériaux allaient et venaient de Milan à Antioche et d'Antioche à Milan.

Les avances pacificatrices de Constant arrivèrent à la cour de Constance à une heure bien opportune. Fatigué et effrayé des perpétuelles agitations de ses peuples, le maître de l'Orient aspirait à sortir de cette atmosphère chargée de bruit et de sang dans laquelle on finissait par étouffer.

On apprit bientôt que tout était conclu. Le lieu choisi de concert avec le pape Jules était Sardique en Illyrie, sur les confins des deux empires et des deux Églises.

Constant, menacé sur ses frontières par les barbares, fut soudainement obligé de quitter Milan et de courir dans les Gaules. Il pria l'évêque Athanase, devenu son ami, de l'y suivre. Athanase passa les Alpes, descendit le cours du Rhin, et s'arrêta quelque temps à Cologne, dans la basse Germanie. Là il prit part à un concile provincial dans lequel Euphrotas, l'évêque même de la ville, entêté dans l'erreur anti chrétienne de Photius, fut anathématisé. De là il rejoignit l'empereur, auprès duquel se trouvait déjà Osius de Cordoue.

C'est entre ces deux lumières pures de l'Église que le fils de Constantin voulait se préparer au grand événement qu'il venait de faire naître.

Cependant un empressement unanime précipitait vers Sardique [1] les évêques orthodoxes. Ils purent bientôt se compter : ils étaient près de deux cents accourus de provinces différentes [2]. Comme à Nicée, il y en avait de tous les pays et de toutes les langues; spectacle imposant, d'une variété étrange, qu'harmonisait seule l'unité de la foi. Osius de Cordoue, le vénérable président du dernier concile universel, bien que considérablement

[1] L'époque précise de ce concile est difficile à déterminer. (Cf. Héfelé, I, p. 525 et seq.) Nous avons suivi ici, comme partout, la chronologie généralement admise. D'après la *Chron. pasc.*, c'est en 343 que ce concile se serait tenu, sous les consuls Placidus et Romulus.

[2] Athan. *Apol. contra Arian.* 1, 50. — Socrat. II, xx. — Sozom. III, xii. — Théod. II, vii.

affaibli par l'âge, était encore là, à la tête de ce parti sagement fidèle aux traditions, et qui se personnifiait en lui dans l'Occident [1]. Archidame et Philoxène, prêtres de l'Église de Rome, représentaient le premier des sièges apostoliques [2].

On devine qu'Athanase et ses compagnons de malheur ne manquèrent pas à ce rendez-vous de l'Église, où il s'allait agir de leur cause dans des assises suprêmes.

Chaque jour voyait aussi arriver quelques prélats des pays d'Orient. Presque tous apportaient des plaintes contre les eusébiens. Les bannis racontaient leurs longues misères; les victimes d'une rage barbare faisaient circuler les instruments de leur torture, les lourdes chaînes qui avaient enserré leurs membres meurtris. D'autres montraient leurs fraîches cicatrices; d'autres protestaient pour leurs parents ou leurs amis maltraités; d'autres, pour leur troupeau dispersé par la violence, pour leurs églises ruinées ou profanées. On eût dit que les accusateurs sortaient de terre. Il en arrivait tous les jours et à toute heure. Chrétiens révoltés des honteux et douloureux spectacles de l'oppression religieuse, ils avaient pris le bâton du voyageur, et ils venaient dire ce qu'ils avaient vu [3] !

Alexandrie, la Maréote, l'Égypte entière avait envoyé ses députés. Deux prêtres méléciens, revenus à l'orthodoxie sous Alexandre et étroitement attachés depuis à l'évêque Athanase, se firent les éloquents interprètes de la douleur et des désordres qui désolaient les bords du Nil. Athanase ne pouvait les entendre ni même les

[1] Athan. *Apol. contra Arian.* XLIX, L. — P. de Marca, *De Concordia sacerdotii et imperii*, V, IV. — Natal Alexand., *Hist. eccl.*, sect. IV. diss. XXVII, art. 2.

[2] Athan. *Apol. contra Arian.* L. — Mansi, III, LXVI. — Hard. I, 670.

[3] Athan., *ibid.*, XXVI, XLV; *Hist. ad Monach.* XV.

revoir sans que, des blessures de son cœur, les larmes montassent à ses yeux à flots.

Les évêques d'Occident frémissaient à ces récits et devant ces témoignages irrécusables d'une tyrannie sacrilège. Aussi y eut-il parmi eux, dès les premiers jours, un mouvement très prononcé de sympathie en faveur d'Athanase.

Quant aux eusébiens, ils ne se pressaient guère. Ils venaient à petites journées. Cheminant ensemble comme un corps d'armée, ils s'arrêtaient dans chaque ville pour se concerter sur la conduite à suivre. Fallait-il continuer la route? Fallait-il rebrousser chemin? Grand embarras! Les nouvelles qui venaient de Sardique à leur rencontre étaient mauvaises et de sombre augure. Aller à Sardique, c'était s'exposer à un dessous. N'y pas aller, c'était s'avouer d'avance vaincus, et mécontenter à la fois les deux empereurs, promoteurs du concile. D'aussi habiles gens ne pouvaient commettre cette lourde faute. On décida qu'on irait jusque-là, quitte à ne pas assister aux conférences s'il n'y avait aucune chance de succès. Les prélats poursuivaient donc leur route. Mais de temps à autre, dans une ville, dans un village, sur le chemin, l'un d'eux, malgré les intimidations et les menaces des meneurs, effrayés de leur isolement croissant, s'arrêtait sous prétexte de maladie, de faiblesse sénile et de fatigue, et ne reparaissait plus.

Quand ils arrivèrent, ils n'étaient plus que soixante-dix ou quatre-vingts [1].

Ceux-là avaient compté qu'Athanase n'aurait pas osé paraître, et espéré dominer le concile par l'union habile de leur manœuvre et le concours du comte Musonien et d'un autre officier appelé Hysique [2]. Quand ils appri-

[1] Héfélé, I, p. 531.

[2] Athan. *Apol. contra Arian.* XXXVI; *Hist. ad Monach.* XV. — Cf. Mansi, *Epist. concil. Sardic.*

rent que le grand jouteur qu'ils avaient essayé cent fois de renverser était là, debout, les attendant de pied ferme dans sa patience sereine, armé de sa froide et irrésistible logique; que le concile devait être une assemblée purement ecclésiastique, libre de toute pression militaire, et qu'enfin, par un renversement imprévu, eux, les accusateurs, ils se trouvaient les accusés, une consternation générale et poignante les saisit. Ils se renfermèrent dans la partie du palais qui leur était réservée, et tinrent conseil [1]. Bientôt les Pères réunis dans l'église de la ville recevaient cette sommation : « Athanase, Marcel d'Ancyre, Asclepas de Gaze ont été excommuniés précédemment par un concile. Ou ils seront exclus, ou nous ne participerons à aucune séance [2]. » Cette proposition, directement opposée au but du concile, parut exorbitante. Elle fut unanimement rejetée.

On écrivit aux Orientaux. « Athanase est là avec les siens, leur disait-on, venez. Vous les avez accusés en leur absence; maintenant qu'ils comparaissent, venez et tâchez de les convaincre en face. Si vous ne le pouvez faire, il est visible que vous êtes des calomniateurs. » — « Il faut suivre le désir des princes, concluaient les Pères : tout remettre en question depuis l'origine de ces dissentiments déplorables. Il faut étudier l'affaire et la reprendre au point où elle était avant même le concile de Tyr. Les juges, cette fois, doivent être les juges des juges mêmes. » Ils déclaraient enfin que l'Occident ne s'était jamais séparé d'Athanase.

A cette supplique collective, Athanase mêla ses propres instances. Lui qui, avec son génie, sa vertu et son prestige, avait à s'incliner de si haut, il descendit jusqu'à supplier ses vils ennemis avec larmes de se rendre à l'avis unanime, et de ne pas augmenter les maux de

[1] Mansi, III, p. 63.
[2] *Id., ibid.*, p. 63, 131, 133.

l'Église en brisant, par des exigences insensées, les dernières espérances de la paix. Sûr de sa conscience: « Si je ne suis justifié, disait-il, je n'insisterai pas; j'abandonne mon diocèse et finis mes jours en Occident.» Inutile tentative ! Alors, ne pouvant rien obtenir au nom de cette paix sacrée qui aurait dû cependant émouvoir des cœurs d'évêques, il leur jeta ce défi : « Je le proteste hardiment, venez, et je me laverai de toutes vos calomnies. Je ferai plus, je vous convaincrai d'opprimer les Églises ! » Des hommes fiers eussent répondu à une si grave provocation. Ceux-là n'étaient qu'habiles, ils se tinrent renfermés dans leur mutisme.

Il fallait s'aviser d'un autre moyen. Osius poussa l'amour de la conciliation jusqu'à leur promettre une audience à huis clos, dans laquelle, seul arbitre de la cause, il jugerait lui-même au nom de tous les évêques. Les eusébiens voulaient éviter tout jugement; leur conscience troublée leur en faisait pressentir l'issue. Ils répondirent par cette proposition dérisoire : recommencer l'enquête sur l'évêque d'Alexandrie. « Si les faits que nous alléguons sont reconnus faux, disaient-ils, nous consentons à être tous déposés... » Ces forfanteries étaient au fond l'aveu de leur mauvaise foi. Ils voulaient lasser la patience du Concile !

Les Pères ne pouvaient évidemment accepter cette étrange solution. Ils la repoussèrent. C'était ce que les eusébiens voulaient. Ils montrèrent une indignation scandalisée. « Puisqu'il en était ainsi, ils allaient s'en retourner dans leurs Églises. » Pour couvrir d'un prétexte honnête leur honteux projet de retraite, ils prétendirent qu'on refusait obstinément d'acquiescer à leurs légitimes demandes; que leur vie était en danger au milieu d'évêques hostiles et d'un peuple soudoyé contre eux, et qu'enfin une récente victoire de Constance sur les Perses les rappelait en Orient... Quelques jours s'écoulèrent.

Une nuit, on entendit dans les rues de Sardique le bruit d'une caravane en marche. C'étaient les ennemis d'Athanase qui fuyaient à la faveur des ténèbres [1].

[1] Athan. *Hist. ad Monach.* XVI, XVII. — Hilar. *Fragm.* II, 1294.

CHAPITRE VI

(348)

La vision de Pierre le Martyr. — Triste spectacle. — A Sardique. — A Philippopolis. — Dernier espoir. — Vives inquiétudes.

Quand, après la seconde défection d'Arius et sa seconde expulsion, Achillas et Alexandre, alors simples prêtres, vinrent prier Pierre, qu'on appela depuis le Martyr, de le recevoir encore une fois dans sa communion, le vieux patriarche les tira à l'écart et leur parla en ces termes :

« Ne croyez pas, mes frères, que j'use ici d'une trop grande rigueur. Il y a une horrible fourberie dans la conduite de cet homme, et si je reste inflexible, c'est que je dois rester inflexible. Écoutez-moi.

« J'étais, cette nuit même, en prière. Soudain un jeune enfant se présente à ma vue. Il paraissait avoir douze ans, et son visage était si radieux, que je n'en pouvais supporter l'éclat. Il était vêtu d'une robe de lin. Mais, chose étrange! cette robe était déchirée depuis le col jusqu'aux pieds. L'enfant en tenait dans ses deux mains les deux parties flottantes, et les serrait sur sa poitrine pour en couvrir la nudité. L'étonnement où je me trouvais fut si grand, que j'en perdis la parole.

« Je ne tardai pas cependant à revenir à moi. Mais qui donc, Seigneur, dis-je à haute voix, a ainsi déchiré votre vêtement? — C'est Arius, me répondit l'enfant divin. Gardez-vous sur toutes choses de le recevoir. On viendra demander sa grâce, ne vous laissez pas toucher. Commandez plutôt aux prêtres Achillas et Alexandre, qui gouverneront mon Église après vous, de ne les recevoir jamais dans leur communion, quoi qu'il arrive!... Vous, vous serez martyrisé avant peu. »

La prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Pierre eut la tête tranchée, et, quelque temps après, Arius portait une première atteinte au divin vêtement par la formation de ce parti arien qui coupa en deux l'Église d'Alexandrie[1]. C'est la nuit où s'accomplit à Sardique la fuite clandestine des ennemis d'Athanase, que tout fut consommé. Le schisme y déchira dans les ténèbres jusqu'à la frange dernière, la robe sans couture de Jésus-Christ. La triste et touchante prophétie de Pierre le Martyr était pleinement réalisée. Car, bien qu'il semble qu'une seule question de personne fût engagée dans le conflit, au fond c'est sur la doctrine qu'on différait. Athanase s'appelait la foi catholique traditionnelle, les eusébiens s'appelaient l'arianisme. On avait jusqu'ici tenté de rapprocher les partis par des concessions mutuelles. La nuit néfaste dont nous parlons mit entre eux ses ombres et les sépara sans espérance.

« Dieu permit que l'Église donnât alors un douloureux spectacle, bien propre à troubler l'esprit encore incertain des peuples, à contrister ses enfants et à réjouir ses ennemis. Les Pères assemblés à Sardique ne crurent point, et avec raison, que la désertion de leurs collègues dût suspendre le cours de la justice que tant d'opprimés

[1] In *Actis Combefisianis.* — Cf. *Les Actes des Martyrs de l'Égypte,* tirés des manuscrits coptes de la Bibl. vaticane et du musée Borgia, par H. Hyvernat, vol. I, fasc. IV.

et d'innocents réclamaient. Le concile passa donc outre à ses séances. Mais les Orientaux, de leur côté, ne firent pas beaucoup de chemin sans réfléchir que leur fuite leur donnait l'apparence de coupables contumaces, qui craignaient leurs juges. Ils prirent donc le parti de s'arrêter résolument à vingt lieues environ de Sardique, dans la ville de Philippopolis en Thrace, de s'y constituer eux-mêmes en concile, et de prendre les devants en fait d'excommunication et d'anathème. Il y eut ainsi, dans les limites d'une même province, deux réunions d'évêques chrétiens, employant les mêmes formes, parlant le même langage, invoquant le même Dieu, et occupés à s'excommunier mutuellement[1]. »

A Sardique, trois points étaient à examiner : le premier concernait la foi; le second, les prétendus crimes d'Athanase et de ses accusés ; le troisième, les violences sacrilèges que des témoins dignes de créance attribuaient aux eusébiens.

Pour la question de foi on décida, malgré quelques protestations isolées, qu'on s'en tiendrait aux formules saintes de Nicée.

On étudia alors le dossier d'Athanase. La fuite de ses accusateurs était déjà un aveu tacite de son innocence. A la discussion, les preuves surabondèrent. On entendit les dépositions; on relut la lettre des évêques d'Égypte; on compulsa cette pièce informe rédigée à la Maréote; on rappela enfin ce fait significatif, que les eusébiens avaient refusé de comparaître à Rome devant le pape. En présence de la mauvaise foi visible qui avait inspiré tant d'accusations impossibles à soutenir, l'équité des Pères n'hésita pas un instant : elle confirma l'évêque d'Alexandrie dans la communion de l'Église[2].

Quatre prêtres d'Athanase, bannis par les eusébiens,

[1] Athan. *Ad Antioch.* v. — *L'Eglise et l'Empire.*
[2] Mansi, III, LXII. — Hard. I, 666.

furent aussi déclarés innocents. C'étaient Aphtone, Athanase, fils de Capiton, Plution et Paul, petit groupe de fidèles que la Providence, maternellement attentive, avaient envoyés là soutenir une grande douleur et contempler une vertu plus grande.

Marcel d'Ancyre et Asclépas de Gaze furent également réhabilités [1].

Et sur tous ces fronts, le concile laissa tomber comme une couronne ces belles et chrétiennes paroles : « Vous êtes heureux et dignes de louanges, vous tous qui avez mérité de souffrir la haine des hérétiques pour l'honneur et le culte de Jésus-Christ ! »

La pleine justification de celui qu'ils poursuivaient de leurs accusations infatigables depuis vingt ans faisait mal préjuger de la cause des eusébiens. Les calomniateurs récidifs et persévérants n'ont pas d'ordinaire la conscience délicate. Dans l'enquête scrupuleuse qui fut faite, des choses affreuses furent, en effet, remuées. Des témoins oculaires, des victimes même se levèrent. Tout fut dévoilé. Le concile s'indigna. Il lança les foudres canoniques sur ces perturbateurs de l'Église, pasteurs mercenaires qui préconisaient l'erreur et délaissaient leurs peuples par humaine ambition ; évêques criminels qui calomniaient, emprisonnaient, bannissaient, battaient, tuaient; hommes impudents qui outrageaient les vierges, impies qui pillaient et ruinaient les sanctuaires. Tous les fauteurs de l'arianisme furent frappés d'anathème, Grégoire en tête, le cruel intrus d'Alexandrie [1].

Cette exécution solennelle fut communiquée aux empereurs, au pape, aux évêques absents et aux Églises opprimées [2].

[1] Athan. *Hist. ad Monach.* XVII. — Mansi et Hard., *loc. cit.*
[2] Mansi et Hard., *loc. cit.*
[3] Athan. *Hist. Arian.* XVII.

Voici en quels termes la métropole d'Égypte apprit l'issue de ces débats mémorables, si importants pour elle :

« Avant même de recevoir les lettres que votre piété nous a écrites, nous ne connaissions déjà que trop clairement, hélas ! ces excès prodigieux et horribles de la secte malheureuse des ariens, excès qui tendent encore plus à la perte de leurs propres âmes qu'à la ruine de l'Église. On peut dire que leurs artifices et leur fourberie se sont toujours proposé ce but, qu'ils ont toujours poursuivi cette résolution pernicieuse : persécuter par leurs intrigues et outrager par leurs violences tous ceux qui sont attachés à la religion orthodoxe...

« Voilà pourquoi ils ont chargé les uns de faux crimes, banni les autres, massacré le reste.

« Mais celui dont ils ont voulu le plus passionnément opprimer l'innocence, c'est notre frère Athanase. Ils ont fait tomber sur lui toute la violence de leurs efforts tyranniques. Empressement fatal pour eux, car il les a empêchés de s'informer exactement des faits, de suivre les lois canoniques, d'observer enfin les règles de la justice dans les jugements qu'ils ont prononcés contre lui. »

Les Pères du concile racontent ensuite la conduite des eusébiens, leurs chicanes ridicules, leur fuite. Ils font voir la nullité des informations de la Maréote, la fourberie d'Isquyras, l'imposture d'Arsène. Ils continuent :

« Nous vous en supplions, gardez avant toute chose, religieusement, la foi orthodoxe de l'Église catholique... Combattez pour la vraie foi, pour la saine doctrine, et aussi pour l'innocence de notre frère l'évêque Athanase. »

Ils terminaient par ces lignes :

« Il eût été plus à propos peut-être qu'Athanase, notre frère et notre évêque, vous eût mandé lui-même toutes ces choses : elles le regardent personnellement.

Mais il a souhaité que le saint concile vous en écrivît lui-même, afin que ce témoignage fût plus considérable et plus authentique. Nous n'avons point différé à lui donner cette satisfaction. Recevez-les donc, c'est justice (lui et les siens), quand ils se présenteront à leur prochain retour. Ils méritent les plus grands honneurs, puisqu'ils ont été trouvés dignes de souffrir pour Jésus-Christ et la véritable religion. »

Certes, les Pères ne se trompaient pas : Athanase avait souffert un cruel martyre. Et si la grandeur d'un homme se mesure aux nobles souffrances endurées pour la justice, il était digne du plus triomphal accueil. Mais cette dernière recommandation était superflue. L'absence ne refroidissait pas l'amour des Alexandrins pour leur évêque, et le jour allait se lever bientôt où ils le montreraient.

Le double procès qu'on venait d'étudier avait révélé au concile à quel point la discipline ecclésiastique était compromise. Il fallait absolument en relever les ruines pour la sauvegarde de l'avenir. Osius de Cordoue, Gaudence de Naïsse, et d'autres, se levèrent tour à tour, et proposèrent des règlements qui parurent inspirés par la sagesse même du Saint-Esprit. Vingt et un canons furent rédigés, « presque tous dictés par deux pensées intimement unies l'une à l'autre : fortifier par un hommage solennel la prééminence du siège de Rome, arrêter les invasions du pouvoir civil, et flétrir les complaisances de prélats prévaricateurs, qui livraient le sanctuaire aux caprices de la force armée [1]. » C'était rendre à l'Église un service inappréciable. Les Pères donnèrent d'ailleurs l'exemple de la soumission aux lois nouvelles. Ils envoyèrent à Rome toutes les décisions prises, s'en remettant, en dernier ressort, au jugement du pape [1]. »

Que faisait-on cependant à Philippopolis?

[1] Héfélé, I, p. 547 et seq.

Les prélats fugitifs élucubraient à grand'peine une laborieuse protestation contre leurs frères de Sardique. Une lettre mit bientôt au jour le fruit de leurs efforts [1]. Elle était pleine de leurs griefs et débordante d'un fiel amer contre Athanase. — On les avait atteints, disaient-ils, dans leur plus légitime honneur, en remettant en cause les questions déjà tranchées par eux. — Ils allaient jusqu'à excommunier Osius, Protogène de Sardique et le pape lui-même. Inutile d'ajouter que leurs pires malédictions tombaient sur Athanase. « Le monde est agité, disaient-ils, de l'orient au couchant, par deux ou trois scélérats de sentiments impies et de mœurs honteuses. » Lasse de se heurter sans l'ébranler contre cet homme de granit, leur impuissante colère s'épanchait en injures. Enfin, comme pour montrer qu'il existait une solidarité intime entre les deux causes, celle de l'orthodoxie et celle d'Athanase, les évêques de Philippopolis terminaient leur protestation par une longue et vague profession de foi, d'où le mot *consubstantiel* avait encore été banni [2].

La situation était plus tendue que jamais; l'issue en pouvait être cruelle pour l'Église. Restait un seul espoir de pacification : c'était de faire exécuter par Constance les décrets de Sardique. Mais il y avait mille chances que l'empereur d'Orient refuserait son concours. On se rejeta sur Constant, et on lui demanda d'essayer ce que les Pères n'osaient tenter eux-mêmes. Il y consentit. Vincent de Capoue et Euphrate de Cologne, accompagnés de Salien, général d'armée et chrétien ardent, allèrent porter à Constance une lettre où l'on ne sait ce qui dominait, des supplications ou des menaces. Le

[1] Euseb. II, xx. — Hilar. *Fragm.* III, 1307-1326. — Mansi, III, 126-140. — Hard. I, 671 et seq. — Walch, *Historie der Kirchenvers*, S. 180. — Fuchs, a. a. O. S. 150, note.

[2] Hilar. *Fragm.* III, 1322; *De Synod.*, XXXIV, 1172. — Lire, sur ces deux fameux conciles, Mœhler, II, IV.

sort d'Athanase et de toute l'Église était dans cette démarche. Ce pouvait être pour Athanase la mort dans l'exil; pour l'Église, l'occasion de nouvelles épreuves; pour l'empire, peut-être la cause d'un duel terrible dans lequel les deux parties du vieux monde, dressées l'une contre l'autre, chercheraient à s'anéantir. Comment ne pas trembler devant le formidable mystère de cet avenir?

LIVRE QUATRIÈME

(349-356)

DU CONCILE DE SARDIQUE À LA TROISIÈME EXPULSION D'ATHANASE

Ὦ Δέσπότα ... τῃ σῃ ἀγαθότητι χάρις, ὅτι διὰ τοῦτο καὶ ἐν τοῖς σοῖς νόμοις διαβέβλημαί.

(*Apol. ad Const. Imp.* XVII.)

CHAPITRE I

(349)

Prédiction de saint Pacôme. — A Antioche. — Une courtisane dans la chambre d'un évêque. — Coup manqué. — A Naïsse. — A Aquilée. — Trois lettres libératrices. — Prudente réserve. — A Rome. — A la cour. — Accueil. — Une espérance trompée. — Le serment impérial. — L'intransigeant. — Dernière audience. — Départ d'Antioche. — Le voyage. — Jeune amitié. — A Jérusalem. — En route.

Un jour, c'était au plus fort des luttes d'Athanase, le saint moine Pacôme avait, dans la lumière de Dieu, vu et prophétisé l'avenir.

« J'espère, avait dit le vieillard à ses frères du désert, en Celui-là même qui a permis tant de persécutions. Il délivrera bientôt les fidèles de leurs cruelles épreuves, et le grand évêque triomphera, parce qu'il a Dieu pour protecteur. Ces mots de l'Écriture s'accompliront en lui : « Leurs voix s'élèveront contre toi pour te juger, « mais tu les vaincras tous [1]. »

A l'heure où nous sommes, cette prophétie est en partie réalisée : l'Occident vient de juger Athanase et de reconnaître unanimement son innocence, et si en Orient ses ennemis sont loin encore d'être vaincus, leur étoile commence cependant à pâlir...

[1] *Vita Pacomii. Acta Sanctorum*, 14 maii.

Arrivés à Antioche, les deux prélats envoyés par Constant trouvèrent l'empereur d'Orient triste et préoccupé. Toujours en guerre avec la Perse, il rencontrait, en effet, depuis quelque temps dans le jeune roi de ce pays, Sapor II, un partenaire deux fois redoutable par son habileté et sa haine. La lettre aigre-douce de son frère, dans la disposition d'âme où il se trouvait, l'impressionna vivement. Il ne se souciait guère d'être enserré entre deux ennemis puissants, broyé peut-être entre l'enclume et le marteau[1].

Les prélats ariens s'aperçurent de sa secrète anxiété, et flairèrent une faiblesse. Sentant qu'elle entraînerait peut-être leur perte irrévocable, ils formèrent le dessein de la prévenir à tout prix : suivant leur habitude invétérée, ils firent appel au crime. Voici ce qu'ils complotèrent; c'est à Athanase lui-même que nous devons cet incroyable récit :

« L'évêque schismatique d'Antioche, Étienne, successeur d'Euphrone, imagina de s'adresser à un jeune débauché de la ville, du nom d'Onagre, et de l'engager à introduire de nuit une femme perdue dans le logis des deux évêques. Onagre se prêta à l'artifice, fit marché avec une courtisane au nom de deux étrangers, qu'il ne nomma pas, gagna l'un des serviteurs des évêques, et, la nuit venue, la femme fut subrepticement conduite jusqu'à la porte de la chambre où couchait Euphrate de Cologne. La maison était isolée, et un peu en dehors de la ville, au pied de la montagne. Dans les buissons qui l'environnaient, on eut soin de cacher des hommes apostés, prêts à accourir au moindre bruit. La courtisane approcha à demi vêtue de la couche où Euphrate reposait paisiblement dans un premier sommeil. A la vue de ce vieillard endormi et des insignes sacerdotaux

[1] Athan. *Hist. ad Monach.* xx. — Théodoret, II, viii. — Philostorg. *Fragm.* iii, 12. — Socrat. II, xxii. — Sozom. III, xx.

épars dans la chambre, elle fut saisie d'effroi et poussa un grand cri. L'évêque, de son côté, se réveilla en sursaut dans un vif mouvement de surprise, puis de colère. Au bruit de leur dialogue entrecoupé, les témoins accoururent. Onagre lui-même entra, comme survenant par hasard, et, élevant la voix, invita tous les voisins à venir contempler le scandale donné par les envoyés d'Athanase et les missionnaires de l'Occident.

« Mais les évêques calomniés et le général Salien, qui les accompagnait, ne perdirent pas leur sang-froid. Ordonnant de fermer la cour et de faire main basse sur les témoins prétendus, Salien, qui avait pénétré le piège, se rendit directement chez l'empereur et demanda une enquête publique. Cette hardiesse déconcerta l'évêque Étienne, qui était accouru aussi au bruit de la nouvelle, et se mettait déjà à l'œuvre pour en tirer parti. Il s'efforça timidement de représenter à Constance le scandale fâcheux qui naîtrait d'un procès intenté contre les membres éminents du clergé. Mais cette charité prétendue, qui fuit la lumière sous prétexte d'éviter le scandale, et dissimule la calomnie pour la mieux répandre à petit bruit, ne convenait pas à l'innocence des évêques. Ils insistèrent pour une interrogation ouverte et une confrontation publique des témoins. Le procès eut donc lieu dans le palais même, et là, d'un commun aveu, la courtisane et les témoins, pressés de questions, désignèrent Onagre comme l'auteur de toute la fraude, dont celui-ci à son tour, se déchargea sur l'évêque Étienne. Étienne, couvert de confusion, sentit presque de lui-même qu'il ne pouvait plus paraître à la tête du siège métropolitain d'Antioche. Sur l'ordre de Constance, très irrité qu'on eût voulu le faire tomber dans un tel piège, il fut déposé de sa charge [1]. »

[1] *L'Église et l'Empire*, III, LXXXIII. — Cf. Athan. *Hist. ad Monach.* XX. — Théod. II, IX-X.

L'avortement de cette supercherie odieuse porta un coup terrible à la faveur des prélats ariens. Ils en eurent bientôt la preuve.

Après huit ans d'une tyrannie qui avait désolé, agité, dépeuplé et ensanglanté l'Égypte, Grégoire, monté sur le trône patriarcal par le sang, en tomba soudainement, mortellement frappé dans une émeute. Au bruit de cette mort, qui laissait sans pasteur l'une des plus belles Églises du monde, les ariens tentèrent de circonvenir Constance. Ils rappelèrent les crimes d'Athanase et les malheurs d'Alexandrie. Ils perdirent leur peine, et le rappel de l'exilé tomba sur eux comme un coup de foudre [1].

Après le concile de Sardique, l'évêque proscrit avait choisi pour séjour la petite ville de Naïsse [2], dans la Dacie supérieure. Il avait vécu paisiblement dans ce tranquille berceau du grand Constantin, jusqu'au jour où une invitation de Constant l'avait appelé dans la ville d'Aquilée [3]. C'est là, dans cette ville, pendant qu'on attendait impatiemment à la cour le résultat de la députation envoyée à Antioche, que le fier exilé reçut la lettre suivante, écrite de la propre main du maître de l'Orient.

CONSTANCE VICTORIEUX, AUGUSTE A ATHANASE

« Notre humanité clémente ne peut souffrir plus longtemps que vous soyez le jouet toujours agité des tempêtes et des flots, et notre infatigable piété ne peut voir sans douleur le triste état où vous a réduit l'exil, la privation de vos biens et cette vie errante qui vous jette

[1] Athan. *Apol. ad Constant.* IV; *Hist. ad Monach.* XXI. — Théodoret, II, XII.

[2] D'après la *Chron. syr.*, c'est dans cette petite ville qu'il aurait passé les fêtes de Pâques de l'année 345. — *Apol. ad Const.* IV.

[3] Athan. *Apol. ad Constant.* III, 15.

des lieux les plus sauvages aux plus affreuses solitudes. J'ai différé jusqu'ici de vous écrire ma pensée, parce que j'espérais que de vous-même vous viendriez me trouver, et chercher auprès de moi la guérison de vos maux et la fin de vos épreuves. Mais comme la crainte vous retient peut-être, j'envoie ces lettres à votre constance en témoignage de notre bonté, afin que vous vous présentiez sans crainte, dans le plus court délai, à nos yeux, et que vous puissiez être rendu ensuite à votre patrie. J'ai donc écrit à ce sujet à mon frère et seigneur Constant, vainqueur et auguste, afin qu'il vous donne la liberté de partir, et que, par notre consentement commun, vous retourniez dans votre patrie, et gardiez ce gage public de notre faveur [1]. »

On pourrait croire qu'à la lecture de cette lettre libératrice, l'âme d'Athanase ressentit d'irrésistibles tressaillements et une ardente impatience de la patrie. Il n'en fut rien. Celui que le malheur n'avait pu troubler ne pouvait se laisser troubler par la joie. La sainteté place ainsi les âmes au-dessus de tout, dans une sérénité que rien de ce qui passe n'atteint. D'ailleurs, la vertu n'eût-elle pu dompter en lui l'élan puissant du cœur qui le poussait vers l'Égypte, que la seule sagesse humaine aurait retenu Athanase sur la pente d'un empressement inconsidéré. Il connaissait trop l'instabilité des volontés souveraines; il savait trop les inimitiés qui l'attendaient là-bas en Asie; son passé lui avait trop appris à se défier de l'avenir ! Peut-être aussi ne voulait-il pas exposer sa dignité d'évêque en se montrant le jouet facile d'un caprice impérial. Il attendit. Une seconde lettre vint lui rappeler la grâce qui lui était faite. Il attendit encore. Il eût cru tenter Dieu en se jetant de lui-même dans un avenir qui pouvait si facilement être plein d'aventures et de malheurs. Une troisième lettre enfin lui fut appor-

[1] Athan. *Apol*, LI. — Socrat. II, XXIII.

tée par un diacre de son Église, lequel avait mission de le rassurer pleinement sur la sincérité de Constance et ses bonnes dispositions pour lui [1]. De hauts personnages intervenaient en même temps, et appuyaient les supplications du souverain de leurs propres prières [2]. Athanase céda alors; il avait assez de garanties.

Mais, avant de retourner en Orient, il se sentit poussé vers Rome : l'amitié, la reconnaissance, la prudence elle-même l'y appelaient [3].

Il revit cette cité, restée si belle dans son souvenir et si chère à son cœur. Il revit les âmes dont Dieu l'avait fait le guide pendant quelques jours. Il revit surtout Jules, ce pape en qui il avait trouvé, dans ses infortunes, un ami si tendre et un si fidèle appui. La nouvelle de son rétablissement se répandit rapidement dans la ville et y apporta une joie universelle. On la sent qui tressaille encore dans une lettre pontificale que Jules écrivit dès lors, et où il communique aux Alexandrins ses transports et ses espérances [4].

Le moment venu des adieux, ce fut une scène touchante : les deux évêques s'embrassèrent longuement et tendrement. Ces âmes, qui s'étaient si bien comprises, ne pouvaient se quitter sans déchirements ; et, quoique si fortes, elles pleuraient : tant est cruelle pour les saints eux-mêmes cette nécessité des séparations!

Le retour de l'exilé fut des plus consolants. Il trouva dans tous les évêques dont il traversa les villes la plus sympathique hospitalité. Aucun ne lui refusa la communion [5].

Passant à Andrinople, ville ensanglantée naguère par les eusébiens fugitifs et fous de rage, il alla prier

[1] Athan. *Hist. Arian.* LI.
[2] *Id., ibid.,* XXII.
[3] *Id., ibid.,* LI.
[4] *Id., ibid.,* LII et seq.
[5] *Id., ibid.,* LI.

au tombeau des victimes des fureurs hérétiques. Heureux martyrs, qu'il enviait dans son désir de sceller aussi de son sang ces pures doctrines, pour lesquelles il avait tant souffert[1]. Il arriva enfin à Antioche, où il se fit un devoir d'aller saluer Constance.

Athanase n'était pas sans quelque appréhension en entrant dans cette cour où les ariens régnaient encore, malgré l'amoindrissement de leur premier prestige. Il ne tarda pas du reste à le remarquer à l'expression haineuse de certains visages : on ne le voyait pas reparaître sans dépit ; l'apaisement était menteur, et il se cachait sous la surface de sourds et peut-être prochains orages.

Constance le reçut avec une grande bonté. Il ne put s'empêcher néanmoins, sans doute pour excuser son hostilité jusque-là persistante, de lui faire quelques petits reproches sur l'obstination de son caractère, paroles où se mêlaient, dans le sourire d'une fine raillerie, la réprimande et le compliment. Athanase profita de ces dispositions aimables et ouvrit, avec sa réserve et sa liberté coutumières, tout son cœur. Il avait été calomnié dans le passé ; il demanda au prince d'enlever à ses ennemis tout prétexte de revenir plus tard à la charge. Souffrant dans sa fierté, qui était grande, d'être rendu à son siège par un acte de faveur arbitraire, il réclamait encore des juges et une enquête. « Mes ennemis sont ici dans Antioche, répétait-il avec une insistance quelque peu impérieuse, qu'on reprenne notre procès, et qu'on en finisse ! » Constance, qui par fatigue ou par politique voulait à tout prix la paix, se refusa invinciblement à tout remettre en question. Il eût craint de rallumer la flamme assoupie au souffle de contestations nouvelles. L'unique satisfaction qu'il lui donna, ce fut d'envoyer détruire, par un de ses conseillers nommé

[1] Athan. *Hist. Arian.* XVIII.

Eusèbe, toutes les pièces judiciaires qui avaient été déposées contre lui dans les greffes de l'Égypte, de l'Augustamnique, de la Thébaïde et de la Libye. Il le congédia ensuite avec les plus belles promesses : « Je ne souffrirai plus à l'avenir, lui dit-il, qu'on me fasse contre vous aucun mauvais rapport; retenez ce que je dis, c'est un serment ! » Et comme pour donner à sa royale parole une consécration encore plus haute, il ajouta : « J'en prends Dieu à témoin [1] ! »

Un autre, enivré par cette faveur qui tombait sur Athanase des hauteurs souveraines, se fût peut-être départi de sa conduite passée et eût tendu la main à son ennemi d'hier. Lui ne le fit pas. Il eût été au-devant d'un ennemi personnel, il était assez grand pour cela : il n'allait pas au-devant des ennemis impénitents de la vérité, parce qu'il l'aimait par-dessus tout, et que pour rien au monde il n'eût voulu la compromettre. Les peuples ne pouvaient prendre le change : tout gracié qu'il était par l'empereur, Athanase restait séparé de l'empereur par la doctrine. Au sortir de l'audience, au lieu de se rendre dans l'église même d'Antioche, où l'usurpateur Léonce officiait, il alla demander la communion aux vrais catholiques, troupeau nombreux encore, qui depuis quinze ans célébraient leur culte dans des maisons particulières. Il y avait dans cette conduite tranchée la révélation de sa conduite à venir. L'inflexible Athanase, même après tant de malheurs, n'était pas converti aux transactions. Les eusébiens murmuraient en dessous; mais, après l'affirmation si catégorique des volontés du maître, ils n'osaient pas élever la voix. Ils circonvinrent habilement Constance, et lui firent tendre un piège au grand évêque.

Quelques jours après le premier entretien, Constance, en effet, mandait de nouveau Athanase auprès de lui.

[1] Athan. *Apol. ad Constant.* v; *Hist. ad Monach.* xxii.

« Athanase, lui dit-il, j'ai quelque chose à vous demander, qui ne vous coûtera pas beaucoup. Vous allez rentrer à Alexandrie par notre consentement et en exécution des décrets du concile. Mais comme il y a des gens dans votre ville qui ne veulent pas rester en communion avec vous, accordez-leur, je vous prie, la liberté de disposer d'une église; vous en avez un si grand nombre à Alexandrie ! — Eh ! que puis-je vous refuser, répondit Athanase sans se troubler, à vous, empereur, qui avez le droit de tout ordonner? Mais, en retour, m'accorderez-vous une humble prière ? — De grand cœur, dit l'empereur; et qu'est-ce donc? — C'est, reprit le prélat, qu'il y a aussi dans la ville d'Antioche des gens de mon sentiment, à moi, qui ne veulent pas rester en communion avec les évêques qui sont ici; et je trouve qu'il serait juste de leur accorder aussi une église. »

En parlant ainsi, Athanase se tirait adroitement du piège qui lui était tendu, et obéissait en même temps aux instincts de sa nature généreuse, portée à demander l'égalité pour tous dans le conflit des intérêts.

L'empereur trouva sa réclamation juste et n'hésita pas à l'approuver. Mais quand il eut communiqué cette conversation à son conseil, les prélats ariens ne trouvèrent pas que cette égalité fût à leur profit. Ils préférèrent n'avoir pas d'église à Alexandrie et n'en point abandonner à Antioche. Ils sentaient qu'avec cette combinaison proposée par Athanase, ils auraient perdu du terrain dans une ville sans en gagner dans l'autre. Possesseurs d'un temple, les catholiques d'Antioche, déjà nombreux, devaient infailliblement se multiplier, et Athanase, avec son immense popularité, ne devait pas manquer de faire un tort immense aux ariens d'Alexandrie, quand même il leur eût abandonné toutes les églises de sa métropole. Cruellement embarrassés : « On en reparlera plus tard, » dirent-ils. A leur grand contentement on n'en reparla plus, et quelques jours après

Constance rendait la liberté à l'évêque, et le faisait conduire à son Église [1].

Deux lettres partirent en même temps de la cour et allèrent annoncer, l'une aux évêques et aux prêtres orthodoxes de l'Égypte, l'autre au peuple d'Alexandrie, l'arrivée prochaine d'Athanase. Elles exaltaient en termes vraiment magnifiques la grandeur de cet homme, « illustre dans le monde entier pour sa foi pure et droite et ses mœurs irréprochables [2]. »

Athanase cependant poursuivait sa route vers Alexandrie, tressaillant sous le soleil qui le dévorait, dès qu'il apercevait de loin « ces jardins qui d'ordinaire environnent les villes orientales, et leur donnent l'aspect d'une fraîche oasis entourée des sables jaunes du désert, comme une émeraude enchâssée dans de l'or [3]. » Il s'arrêtait dans chaque ville pour en voir l'évêque, converser avec lui et le convertir, s'il en était besoin, à la profession publique de la foi de Nicée. L'accueil dans ces pays ravagés par l'erreur était divers suivant les convictions. Ici son arrivée mettait tout le peuple en joie. Là l'évêque le recevait en balbutiant, osant à peine lever le front. Ailleurs il ne trouvait personne : on avait fui à son approche. Ici c'étaient les vieux amis, fidèles aux souvenirs du cœur et aux traditions de la foi, heureux et fiers de ce retour inespéré; là et ailleurs c'étaient les faibles et les traîtres, honteux d'eux-mêmes devant l'intrépide champion de la cause qu'ils avaient trahie [4].

A Laodicée, en Syrie, Athanase fit une douce rencontre. La ville, soumise à un évêque arien nommé Georges, lui montra peu de sympathie; mais un jeune homme vint à lui, qui le charma. Il s'appelait Apolli-

[1] Socrat. II, XXIII. — Sozom. III, XX. — Theod. II, XII; III, XXII.
[2] Athan. *Apol. contra Arian.* LIV-LVI; *Hist. ad Monach.* XXIII.
[3] *Les Pères du désert.*
[4] Athan. *Hist. Arian.* XXV.

naire, du nom de son père, un vieux rhéteur chrétien, fameux par son éloquence, et exerçait alors les modestes fonctions de lecteur. C'était une âme passionnée et loyale, pleine d'élan et de vigueur. La science et la piété l'embellissaient de leur grâce tranquille et sérieuse. Dès qu'il l'eut vu, Athanase l'aima. Il s'attacha à lui comme à une espérance, et quand il partit il emporta au plus profond de son cœur son amical et pur souvenir, sans prévoir, hélas ! qu'il aurait un jour à le combattre...

Il était bientôt en Palestine, puis à Jérusalem, où l'attendaient seize évêques de la région. Il leur avait demandé de se réunir, afin sans doute de revoir ces frères inoubliés et de leur communiquer là, sur la terre sacrée, pour les éventualités prochaines, un peu du feu qui le dévorait.

On embrassa sa communion avec enthousiasme.

Après ce succès, Athanase reprit sa route. Encore quelques journées, et le grand exilé allait remettre le pied sur le sol de sa patrie [1].

[1] Athan. *Apolog. contra Arian.*, LVII; *Hist. ad Monach.* XXIII. — Cf. Hard. I, 690. — Mansi, III, 174.

CHAPITRE II

(349-350)

Missionnaire. — Après neuf ans d'exil. — Joie du peuple. — Rétractations et palinodies. — Immense popularité. — Deux convertis. — Mort de saint Maximin. — Gloire féconde. — Un concile à Alexandrie. — Agitation dans l'empire. — Les usurpateurs. — Les ambassadeurs. — Récit tragique. — La prière du peuple. — Didyme. — Vains efforts. — Trêve politique.

Arrivé à Péluse, et à peine sur le territoire d'Égypte, Athanase sentit tomber sans doute sur ses épaules le fardeau de la responsabilité pastorale, car il se transforma tout à coup en véritable missionnaire. Il se mit à parcourir les villes et en appeler les peuples à lui. Les multitudes se pressaient sur ses pas. Libre et sans peur, l'illustre confesseur poussait partout le cri d'alarme : « Ayez horreur des ariens, leur disait-il; réservez votre sympathie pour les amis du Verbe, pour ceux qui professent la consubstantialité. . »

Il arriva enfin en vue d'Alexandrie.

Qu'elle dut lui paraître belle, la grande ville que le Nil et la mer entourent comme d'une ceinture bleue! Avec quel enthousiasme, avec quel amour attendri il dut la saluer de loin, lui qui l'aimait comme une mère et comme une épouse!... Il y avait neuf ans qu'il s'était

vu, dans une nuit douloureuse, obligé de la quitter pour son deuxième exil : neuf ans de peines continuelles et de vertus grandissantes, récompensés enfin par un triomphe inespéré. Il revenait avec le double prestige de l'infortune et de la victoire, vengé des calomnies qui avaient plu sur sa tête par les déclarations glorieuses de quatre conciles, la faveur de deux princes, le suffrage d'évêques innombrables et les applaudissements unanimes de l'Orient et de l'Occident, ravis de voir consacrée par son retour la paix si longtemps attendue de l'Église et de l'empire.

Son entrée dans la métropole fut et reste indescriptible. Les évêques de l'Égypte et des deux Libyes, accourus au-devant de lui pour le saluer les premiers, lui formaient un cortège. Les magistrats étaient venus au-devant de lui jusqu'à la centième borne[1]. Le peuple, fou de joie, faisait tout retentir de ses acclamations bruyantes. Il y eut pendant quelques jours une succession de fêtes, de festins publics, d'actions de grâces solennelles. Splendide spectacle que cet enivrement de tout un peuple! Il promettait des succès merveilleux à la religion : n'était-ce pas son retour que l'on acclamait, en acclamant le retour du saint banni? La vérité est qu'un empressement extraordinaire amena tout le monde aux pieds de l'évêque. Pendant un moment, personne n'avait été arien ou ne l'avait été de cœur et de conviction. On heurtait à toute heure aux portes du palais, et les ennemis d'hier eux-mêmes, triste procession de vaincus sans fierté, venaient bassement s'aplatir devant la fortune ressuscitée d'Athanase. Que d'amis il trouvait alors qui l'avaient toujours haï jusque-là! L'avait-on calomnié? on venait lui faire des excuses. Avait-on essayé de le flétrir

[1] *Chronic. syriac.* D'après cette chronique, Grégoire étant mort le 2 du mois epihi (24 juin), Athanase put rentrer alors sans obstacle dans Alexandrie. Il y arriva le 24 paophi (24 octobre).

publiquement dans des libelles? on se rétractait solennellement. Jamais l'âme humaine ne s'était montrée plus digne de pitié. Nombre de gens, retenus malgré eux dans les liens de l'hérésie, le venaient trouver pendant la nuit. Les malheureux s'efforçaient de pallier leur faiblesse et de justifier leur conduite. Ils chargeaient d'anathèmes l'hérésie et ses partisans; puis, les mains jointes et avec supplications : « Pardonnez-nous, disaient-ils, si nous avons pris part aux calomnies et aux embûches dont vos ennemis vous ont poursuivi. Nous étions avec eux de corps peut-être, mais de cœur nous étions avec vous...[1] ! »

Il faut que la popularité d'Athanase ait eu alors un retentissement considérable et une incroyable puissance d'entraînement. Deux prélats, jusqu'à ce jour fraternellement unis dans une communauté de haine contre lui et sa doctrine, ariens jusqu'à la moelle des os, vinrent, par une lettre respectueusement soumise, lui demander de les admettre à sa communion. C'étaient Ursace et Valens, deux personnages déjà connus et que bientôt nous connaîtrons mieux encore[2].

Maximin de Trèves étant venu à mourir à cette époque, un message de Paulin, son successeur, apporta cette nouvelle douloureuse au patriarche, qui l'avait si bien connu et tant aimé au jour de son premier exil. Paulin lui envoyait en même temps le curieux document que voici. Il l'avait copié à Rome. Non contents de l'avoir écrit, les ennemis d'Athanase avaient senti le besoin de se rétracter devant la haute autorité du pontife suprême :

[1] Quot prius calumniati, sese excusaverunt! Quot qui eum ante oderant, postea dilexerunt! Quot cum adversus eum scripsissent, palinodiam cecinerunt! etc. (Athan. *Hist. Arian.* XXVII.)

[2] Athan. *Apol. contra Arian.* LVIII. — Hilar. *Fragm.*

« A MONSEIGNEUR LE TRÈS HEUREUX PAPE JULES, URSACE ET VALENS, SALUT

« Nous vous avons communiqué ci-devant, vous vous en souvenez, plusieurs imputations déshonorantes pour l'évêque Athanase. Ayant reçu sur ce sujet des lettres de Votre Sainteté, nous ne nous sommes pas encore expliqués.

« Nous venons donc déclarer publiquement devant vous et en présence de tous vos prêtres, nos frères, que tout ce que nous avons ouï dire jusqu'ici touchant la réputation de cet évêque nous a été rapporté sans fondement. Tout cela doit être regardé comme non avenu. Et nous embrassons de bon cœur la communion du même Athanase, d'autant qu'avec sa bonté naturelle Votre Sainteté a daigné nous pardonner notre faute...

« Nous déclarons par cet écrit, dressé de notre main, que nous condamnons maintenant, ainsi que nous l'avons toujours fait, l'exécrable Arius et tous ceux qui disent avec lui qu'il y eut un temps où le Fils n'était pas, qu'il a été tiré du néant, et qu'il n'a pas été avant tous les siècles...[1]. »

On ne pouvait pas être plus explicite. L'avenir montrera, hélas! que c'étaient la politique et l'ambition seules qui avaient inspiré ces deux prélats hypocrites et serviles. Ils avaient voulu flatter Constance et tourner leur girouette au vent nouveau qui soufflait. C'est égal, ils avaient montré aussi, en même temps que la profonde corruption de leur secte, et l'innocence d'Athanase et le prestige de son nom[2].

La gloire n'est le plus souvent qu'une vanité déce-

[1] Athan. *Hist. Arian.* XXVI. — Hilar. *Fragm.* — Athan. *Apolog. contra Arian.* LVIII. — Sozom. III, XXIII. — Hard. I, 691.

[2] Athan. *Apol. contra Arian.* II.

vante et stérile, quelque chose comme un bel arbre sans fruit. Celle que fit tout à coup, en ce jour-là, éclater et resplendir de nouveau ce grand nom de l'évêque d'Alexandrie n'eut pas cette ordinaire infécondité. Il semblait qu'avec l'affection redoublée qu'on lui portait depuis son retour, l'amour de Dieu entrât plus profondément dans les cœurs. Ce fut une contagion inexprimable. Une fièvre de sainteté poussa les foules aux plus magnanimes vertus. Jeunes filles et jeunes gens se jetèrent éperdument dans la vie parfaite. Des fiancés, délaçant leurs mains prêtes à s'unir pour jamais, s'en allèrent demander aux solitudes ces mystiques amours qui consolent de tout. On vit même, au foyer conjugal, de ces spectacles qui émerveillent les anges : on vit des époux, plus forts qu'eux-mêmes, se consacrer à la prière et sacrifier toute autre joie. Chaque famille pouvait passer pour un sanctuaire : on y respirait un parfum de probité et de ferveur chrétiennes. De plus, une admirable charité, dans cette paix universelle, reliait entre elles toutes les âmes. Pendant le règne dur et quelquefois cruel des hérétiques, les pauvres avaient grandement souffert : les catholiques essayèrent de leur faire oublier ce passé de douleur. Leurs cœurs s'ouvrirent à toutes les souffrances; leurs bras se tendirent vers toutes les misères; partout les mains pleines cherchèrent les mains vides. Ils firent tant et si bien l'aumône, qu'on put croire un instant que l'indigence avait disparu [1].

Ce réveil de la foi, de la piété, de la charité dans les âmes fut la plus douce joie d'Athanase : il en versa des larmes et bénit Dieu, qui, pendant les jours de l'absence, avait lui-même si bien entretenu le feu sacré au cœur de son peuple.

Il s'appliqua plus que jamais aux devoirs de sa charge pastorale : il n'était pas de ceux que berce la prospérité

[1] Athan. *Hist. Arian.* XXV.

et que le succès endort. Il parcourut encore une fois tout son diocèse, stimulant partout le progrès des institutions chrétiennes. Attentif comme une vigie qui craint l'écueil, il avait l'œil surtout à l'arianisme. Il coupait et tranchait sans crainte des représailles futures. Il déposait tout évêque attaché à l'erreur, et le remplaçait immédiatement par un pasteur éprouvé dans la vertu et dès longtemps reconnu partisan du grand symbole catholique. C'est ainsi qu'il parvint à établir une union parfaite entre toutes les églises de sa province [1].

Cette union éclata dans un concile qui se tint à Alexandrie même, en 349, sous sa présidence. Quatre-vingt-treize évêques d'Égypte et dix prélats de l'île de Chypre s'y trouvèrent rassemblés. Ce fut encore un triomphe pour Athanase, car ils signèrent tous la fameuse circulaire de Sardique; joignant ainsi leur témoignage à tant d'autres, ils le reconnurent innocent. Ils se séparèrent ensuite, pleins d'une affectueuse estime pour lui, et prêts à se consacrer comme lui sans réserve à la défense de la foi [2].

Pendant que l'Église, un instant tranquille, profitait de son calme pour fleurir et s'étendre, l'empire se vit tout à coup en proie à de terribles agitations. La première épreuve qui l'atteignit fut la mort de Constant. Un de ses généraux, Magnence, barbare audacieux et brutal, le fit mourir en trahison. Les troupes, gagnées à prix d'argent, proclamèrent l'assassin empereur. Presque en même temps Vétranion, général en Pannonie, levait l'étendard de la révolte et prenait sa part d'empire. Même désordre à Rome. Là c'était Népotien, fils de Constancie et cousin germain de Constance, qui revêtait la pourpre. Pour celui-là, son règne fut éphémère. Vingt-huit jours après

[1] Athan. II *Apol.* LXXI; *Hist. Arian.* XXVII. — D. R. Ceillier, IV, 111. — Fialon, 131, 145.

[2] Socrat. II, XXVI. — Sozom. IV, I.

son usurpation, il tombait massacré par les soldats de Magnence dans Rome, livrée au pillage et ensanglantée cruellement. Eutropie, Abutère et Spérance, ces trois amis d'Athanase, succombèrent dans le carnage[1]. Épreuve sur épreuve, ainsi va la vie; on perd tout. Quand ceux qui vivent regardent derrière eux, c'est un spectacle à briser le cœur : la route est toute jonchée de chers cadavres. Mais Athanase oubliait ses propres peines devant tant de malheurs publics. Il suivait de loin les péripéties de ces drames sanglants, inquiet et profondément attristé des catastrophes qui s'écroulaient sur Constance, menacé d'un côté par de redoutables usurpateurs, et de l'autre par l'innombrable armée des Perses toujours debout.

L'Orient respirait à peine devant les perspectives sombres de l'avenir. Alexandrie surtout, ville mobile et toujours frémissante, partageait sans mesure l'inquiétude générale. Une sourde angoisse serrait tous les cœurs, quand un jour deux évêques d'Occident, accompagnés de deux seigneurs, se présentèrent aux portes du palais patriarcal. Les deux prélats se nommaient Serbace et Maxime; leurs compagnons, Clémence et Valens. C'étaient les députés du criminel usurpateur des Gaules qui s'en allaient porter à Antioche des paroles de paix et des propositions d'alliance. Athanase ne pouvait refuser l'hospitalité à des évêques : il les accueillit sous son toit. Il voulut même apprendre de leur bouche la fin tragique de son ancien protecteur, de ce jeune prince tombé dans sa trentième année, à la fleur d'une vie qui n'avait pas été sans gloire et qui promettait encore à l'Église de si belles espérances[2]. Comment donc pareil malheur avait-il pu arriver?

« Vivant au sein d'un paix profonde, dit l'un des envoyés, dans des provinces actives et florissantes, où,

[1] Athan. *Apol. ad Const.* VI.
[2] *Id., ibid.* IX.

grâce au bon esprit de l'Église latine et à l'autorité salutaire de Rome, le bruit des dissensions religieuses arrivait à peine, l'empereur Constant s'était abandonné sans contrainte aux penchants d'un naturel ami des plaisirs. Il s'en remettait volontiers sur des favoris des soins de son gouvernement. La chasse était son divertissement de prédilection, et il y passait des journées entières. Il faisait principalement son séjour en Gaule, dans les montagnes giboyeuses de la Bourgogne. Vers le commencement de l'année 350, sa présence dans le voisinage d'Autun avait motivé une agglomération de troupes assez considérable aux entours de la ville. On y avait rassemblé notamment plusieurs compagnies spécialement attachées à la personne des princes, et dont les soldats, en mémoire de Dioclétien et de son premier associé, gardaient le nom de Joviens et d'Herculéens. Elles étaient commandées par Magnence, Germain d'origine et peut-être de naissance, mais engagé dès son enfance dans les troupes romaines, où il s'était assez distingué. C'était un habile militaire, de haute stature, d'une grande force musculaire, d'une intelligence assez cultivée, et connu dans les camps pour la vivacité d'une éloquence simple et naturelle. Sa bravoure personnelle n'était pas, à la vérité, au-dessus de tout soupçon.

« Magnence vivait en intimité avec l'intendant des finances Marcellin. L'un disposant ainsi des troupes et l'autre du trésor, ils avaient entre les mains tout ce qu'il fallait, dans l'état de l'empire, pour opérer une révolution. Ils se familiarisèrent peu à peu avec la pensée d'usurper le pouvoir... Le 18 janvier, Marcellin réunit les principaux officiers de l'armée dans un festin donné pour la naissance de son fils. Le repas se prolongea assez longtemps dans la nuit, et quand les esprits parurent suffisamment échauffés, Magnence, faisant un signe convenu à son hôte, disparut de la salle. Peu de moments après, il rentrait revêtu de la pourpre et des

autres marques de la dignité souveraine. La surprise fut générale. Dans l'exaltation produite par la gaieté du repas et par le vin, les officiers présents, entraînés d'ailleurs par une courte harangue des conspirateurs, s'écrièrent sans trop réfléchir à ce qu'ils faisaient : « Sa-« lut donc à l'auguste Magnence! » Le bruit de cette élévation improvisée se répandit aussitôt dans le camp et dans la ville. Chaque officier fit comme son chef, chaque soldat comme son officier. La foule des habitants et des paysans accourut pour voir ce qui se passait. Chacun suivit l'exemple de son voisin, tous criant sans rien comprendre à ce qu'ils voyaient. Ce fut bientôt un concert d'acclamations qui joignaient sur tous les tons le nom d'auguste à celui de Magnence.

« Rien n'était fait tant qu'on n'était point assuré de la personne de Constant. Un gros de cavalerie qui passait, se rendant de l'Illyrie dans la Gaule celtique, fut envoyé à sa poursuite. On avait fermé les portes de la ville pour que personne ne pût aller l'avertir dans les montagnes où il chassait. Il fut prévenu cependant, on ne sait comment, et prit aussitôt la fuite. Il fallut le poursuivre à travers toute la Gaule... On l'atteignit dans le voisinage des Pyrénées, au moment où il se disposait à passer en Espagne. On le contraignit à se donner la mort. C'était un officier franc qui le poursuivait; ce fut un autre Franc, Leniogaise, qui resta le dernier à le défendre. Ainsi périt, entre deux barbares, le fils de Constantin, sans motif, sans combat, sans résistance, sans que de cet empire, encore tout plein du nom de son père et tout organisé par sa main, une seule voix s'élevât pour le défendre[1]. »

Pendant tout ce triste récit, de grosses larmes roulaient dans les yeux d'Athanase[2]. Au milieu de ses san-

[1] *L'Église et l'Empire*, III, 196.

[2] Sciscitare... an, uti scriptum est, lacrymis meis vestimenta non perfuderim. (*Ad Const.* IX.)

glots un cri lui échappa, ce cri de confiance dans les miséricordes infinies : « Sa mort violente, dit-il, lui tiendra lieu de martyre ! » Il ne pouvait penser que Dieu laisserait sans récompense la foi du fils de Constantin et ses généreux efforts pour rendre la paix à l'Église.

Sous l'impression de cette vive douleur, il réunit dans son église métropole tout son peuple, et y entraîna ses hôtes avec tous les hauts fonctionnaires d'Égypte résidant à Alexandrie. Là il voulut parler : il ne le put; ce coup l'avait brisé. Élevant enfin la voix, il se contenta de dire ces mots : « Prions pour le salut du très pieux empereur Constance ! » Tout le peuple alors, d'une voix et avec cet accent qui rend si puissante et si belle la prière des foules, répéta en chœur : « Jésus-Christ, assistez Constance [1] ! »

Sans le vouloir, en suivant la simple impulsion de son cœur noble et droit, Athanase avait, devant les députés de l'usurpateur, montré son attachement à la race de Constantin.

Les députés de Magnence, après avoir salué au passage la grande lumière de l'Orient, poursuivirent leur route. Ils rejoignirent la cour à Édesse. Vainement essayèrent-ils d'aborder Constance, l'empereur refusa de les recevoir. Et quelques jours plus tard, libre du côté de la Perse par l'issue glorieuse de ses démêlés avec elle, il se replia vivement sur Constantinople et marcha à la rencontre des usurpateurs. Vétranion eut peur et abdiqua spontanément. Il n'en fut pas de même de Magnence. Obligé de lui faire face, Constance éleva son neveu Gallus à la dignité de César avec charge de veiller aux frontières orientales, et resta en Occident. L'hiver étant survenu, il dut interrompre ses opérations militaires. Mais, au retour de la belle saison, la lutte commença. Après quelques mois de négociations, les deux

[1] *Ad Const.* x.

rivaux en vinrent aux mains. C'était le 28 septembre, dans les plaines de la Pannonie. Magnence fut battu. Poursuivi dans sa fuite, « gémissant et tremblant comme Caïn [1], » il se tua lui-même. Constance resta seul maître du monde [2].

Que faisait l'évêque d'Alexandrie, pendant que les armées se heurtaient en ces guerres lointaines? Après tant de combats et de fatigues, il eût pu se reposer dans le calme de l'Orient. Mais cet homme ne connut jamais le repos. Au souvenir des orages qui jusque-là avaient agité sa vie, il entreprit de rassembler tous les documents qui devaient le justifier des calomnies ariennes aux yeux de ses contemporains et de l'avenir. Il sortit bientôt de cette compilation un livre d'une conception puissante et d'une rare habileté. Il le publia sous ce titre : *Discours apologétique contre les ariens*. Ce grand maître en l'art d'argumenter et de convaincre a su grouper et enchaîner ses preuves dans une progression vraiment victorieuse. Rarement il parle en son nom. « Pour échapper à la désagréable nécessité de faire son propre éloge, il s'efface et disparaît tant qu'il peut. Il donne la parole aux conciles, aux papes, aux empereurs, à ses ennemis. Ce sont les encycliques des synodes, les lettres de la chancellerie impériale, les rétractations de ses accusateurs et des témoins, qui viennent successivement, dans une prodigieuse gradation, déposer en faveur de son innocence et mettre la vérité en pleine lumière [3]. » De temps à autre des coups d'éloquence rompent la monotonie des citations, et achèvent de renverser l'échafaudage des vieilles calomnies dont nous avons raconté, au commencement de cet ouvrage, les violences tragiques [4].

[1] Velutque Caïn gemens ac tremebundus. (*Ad Const.* VII.)
[2] Sulpit. Sev. II.
[3] Fialon, p. 145.
[4] D. R. Ceillier, t. IV, c. II, p. 111.

C'est un devoir pour un chrétien, pour un évêque surtout, de préserver son honneur de toute injurieuse atteinte : la plus belle gloire de l'Église, en effet, est d'avoir des serviteurs sans tache. Athanase le savait, et c'est à ce noble sentiment qu'il obéit en écrivant cette justification, comme celles qu'il devra écrire encore plus tard.

En même temps qu'il glorifiait et vengeait l'Église, il s'appliquait à maintenir dans la savante Alexandrie les traditions du haut enseignement religieux. Un homme s'était distingué dans les récentes disputes de l'arianisme, qui, par son courage et son talent, avait mérité l'affection de son évêque. Il s'appelait Didyme. Didyme était Égyptien comme Athanase, et, comme lui, né de parents chrétiens. « Un affreux malheur l'avait frappé dans sa première enfance : il n'avait pas encore cinq ans et commençait à peine à connaître ses lettres, quand un mal soudain lui enleva complètement la vue. Le magnanime enfant ne se rebuta point : il acheva d'apprendre à lire au moyen de caractères mobiles qui lui servirent à composer des mots et des phrases. Il sut bientôt ce que les clairvoyants pouvaient savoir et bien plus qu'ils ne savaient; l'étude était devenue la seule condition de sa vie. Assidu aux leçons des professeurs les plus célèbres, il étudia tout, grammaire, rhétorique, poésie, philosophie, mathématiques et jusqu'à la musique, qui faisait alors partie de cette dernière science. Nul n'interprétait mieux Platon, nul ne parlait si bien d'Aristote. Ce qu'on citait surtout comme une merveille, c'est qu'étant aveugle il sût résoudre les problèmes les plus compliqués de la géométrie, sur des figures qu'il n'avait jamais vues. Dans la science sacrée, ses prodiges surpassaient tout cela. Didyme savait par cœur les deux Testaments, de manière à en réciter, rapprocher, commenter les textes avec la sûreté de mémoire que les travaux exégétiques réclamaient. Il en était de même des

autres livres chrétiens [1]. » Aussi avait-il une renommée universelle. Les moines accouraient du fond de leurs déserts pour contempler ses traits, et les plus illustres évêques de la Syrie et de l'Asie-Mineure venaient s'asseoir sur les bancs de son école à l'humble rang des disciples, pour jouir du charme de sa parole éloquente et élevée et s'éclairer à sa pure lumière. Athanase jeta les yeux sur lui et le plaça à la tête du Didascalée, dans la chaire fondée par saint Pantène et immortalisée par Origène. Admirateur enthousiaste de cet audacieux et colossal génie, Didyme sut se garder de ses hypothèses aventureuses et ne dévia jamais de la vraie foi. Athanase eut ainsi en lui, en même temps qu'un ami, un collaborateur influent et un puissant soutien de sa cause [2].

Ainsi l'œuvre de Dieu se faisait. Les prélats ariens avaient bien essayé d'en entraver les progrès en indisposant de nouveau l'empereur contre l'ardent évêque : ils l'accusaient d'exciter l'Égypte à la révolte. Mais l'empereur avait senti que, bien qu'Athanase eût perdu son protecteur, ce n'était pas à l'heure où l'Occident était en feu qu'il fallait rallumer l'incendie en Orient [3]. L'homme politique avait en lui dominé le sectaire, et trois lettres consécutives étaient venues rassurer Alexandrie et son patriarche sur la permanence de ses bonnes dispositions. Il avait même dans ces missives des termes touchants à l'adresse de l'évêque, l'appelant « son très cher père ». Il faisait en même temps porter à Philippe, préfet du prétoire, qui s'était plus d'une fois montré hostile, l'ordre de le laisser en paix [4].

Hélas! cette bienveillance toute politique devait changer avec la fortune.

[1] Amédée Thierry, *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1865.

[2] *Id., ibid.* — *Notitia*, de Fabricius; *Bibl. græc.*, t. XVIII. — *Commentarii de Didymo*, lib. II. — *Epistola*, de Mingarelli; Migne, *Ser. grec.*, t. XXXIX.

[3] Sulpit. Sev. II.

[4] *Ibid.* — Athan. *Hist. Arian.* LI.

CHAPITRE III

(351-353)

L'obstacle. — Vertige. — Les délateurs. — Trame ourdie contre Athanase. — La jeune épouse. — Les pasteurs et le troupeau. — Tumulte populaire. — Effets des intrigues ariennes. — Message de Montan. — Finesse perdue. — Une peine et une déception. — Conduite d'Athanase. — Manœuvres de ses ennemis. — L'homme dans le saint. — Nouvelle apparition d'Antoine. — Élection de Draconce. — Une admirable lettre.

Constant mort, Constance victorieux, l'orthodoxie n'avait plus de soutien; l'erreur, toujours secrètement favorisée, plus d'ennemi politique redoutable. C'était pour les hérétiques une occasion heureuse de relever la tête, et de montrer que leur apparente inertie n'était pas la mort. Maîtres de l'esprit de Constance, à qui le monde appartenait par ses récents triomphes, ils étaient redevenus les maîtres du monde. Mais, à la traverse de leur ambition, un homme se présentait contre lequel vingt-cinq ans d'efforts s'étaient heurtés en vain. Tant qu'Athanase, vivant et libre, pourrait agir et parler, l'arianisme aurait des ennemis et la foi de Nicée des défenseurs. L'heure était toutefois propice aux machinations ténébreuses et aux représailles de la haine. Arrivé à ce sommet de la toute-puissance où son ardent orgueil

avait longtemps aspiré, Constance avait le vertige, et la tête lui tournait [1]. Il se laissait emporter contre les amis de l'usurpateur vaincu à des rigueurs criminelles. Il était devenu sans pitié, lui si timide quand la fortune se montrait encore incertaine. Dégradations, exils, condamnations à mort, tous les châtiments tombaient du trône, lancés par le monarque aveuglé sur des têtes le plus souvent innocentes. Autant d'accusations, autant de crimes avérés. Pas un délateur qui ne fût immédiatement satisfait. Les prélats ariens, on le devine, ne manquèrent pas de se mêler aux flots des accusateurs. Athanase fut de nouveau dénoncé. Les plus acharnés contre lui étaient Léonce d'Antioche, Georges de Laodicée, Acace de Césarée, Théodore d'Héraclée et Macaire de Néroniade en Silésie. Tous récemment déposés au concile de Sardique, ils le poursuivaient avec l'obstination rageuse de sectaires humiliés et de vaincus avides de vengeance. Ils appelèrent à leur aide leurs dignes frères de Pannonie, Ursace et Valens, hommes prêts à toutes les servilités, têtes que l'ambition faisait tourner à tous les vents [2].

Pendant ce dernier hiver que l'interruption des opérations militaires l'avait forcé de passer en Pannonie, l'empereur avait pris Valens en affectueuse estime. Cette souple nature lui allait. Il disait même volontiers que c'était moins aux armes romaines qu'aux prières de l'évêque qu'il devait ses victoires [3]. Valens était donc bien le meilleur député qu'on pût choisir pour porter à l'empereur les récriminations du parti. Il prit avec lui son collègue de Singidon, et se rendit à la cour. Quand ils furent devant Constance :

« Toujours partisans d'Eusèbe, dit l'évêque favori,

[1] Athan. *De Synod.* III.
[2] Sulpit. Sever. II.
[3] Athan. *Hist. Arian.* XXVIII.

nous avons paru récemment, par un désaveu public, renier notre passé.

« Nous sommes forcés d'avouer aujourd'hui que nous n'étions pas sincères.

« Nous avons agi sous l'empire de la crainte. Si nous avons demandé à l'évêque d'Alexandrie la paix et la communion, c'est que l'empereur Constant nous y a indignement forcés. Jamais de nous-mêmes nous ne serions allés au-devant d'un homme qui fut toujours et qui est resté votre ennemi. Il a soulevé l'Occident contre vous; il n'a pas tenu à lui qu'une guerre monstrueuse ne mît aux prises les armées des deux frères; plus d'une fois il a mal parlé de Votre Éternité à l'empereur Constant; naguère encore il recevait dans sa demeure les députés de Magnence. L'eût-il fait, s'il vous avait été dévoué? Non, il se soumettait déjà au pouvoir illégitime [1]... »

Ces insinuations perfides faisaient d'autant plus d'impression sur l'esprit de Constance, que partout, en effet, en Italie, en Gaule, il s'était rencontré avec la gloire d'Athanase. Les populations l'honoraient comme un saint, et les évêques, tous ralliés à sa doctrine, ne juraient que par lui. L'orgueil ombrageux du prince s'offensait de cette vaste renommée. Et puis, de nouvelles plaintes lui arrivaient. Des évêques ariens se présentaient, le visage abattu, des larmes dans les yeux : « Nous sommes, disaient-ils, à la veille d'être abandonnés de tout le monde. Déjà on nous traite d'hérétiques, et il s'en faut de peu que nous ne tombions, comme les manichéens, dans l'universel mépris. Si ce malheur arrive, ajoutaient-ils, ô prince, la honte en retombera sur vous, qui vous êtes déclaré notre protecteur. Un seul espoir nous reste, c'est que, pour votre honneur et le nôtre, vous reviendrez à votre conduite passée à l'égard d'Athanase, cet

[1] Athan. *Hist. Arian.* XXIX, XXX.

ambitieux remuant et obstiné qui trouble le monde [1]. » A ce concert de dénonciations s'unissait, pour les appuyer, la voix d'une femme [2], la voix d'Aurélie Eusébie, jeune et belle princesse à laquelle Constance venait de s'unir en secondes noces. Arienne dès sa jeunesse, elle n'avait rien oublié de ce qu'elle avait appris à Thessalonique, sa ville natale, de la bouche des prêtres hérétiques. Sa douce parole, favorable aux ariens, se mêlant aux oreilles de l'empereur avec les récriminations violentes des ennemis d'Athanase, achevait de l'étourdir en l'enivrant. Les nuages s'amoncelaient ainsi lentement sur la tête du primat d'Égypte, chauffés pour un prochain orage par une haine enflammée. Lui cependant continuait à évangéliser son peuple et à le gouverner avec son calme sublime. En ce moment il bâtissait une église.

Il y avait dans la ville une vaste place qui avait successivement porté les noms d'Adrianée, d'Académie royale et de Licinius. L'intrus Grégoire l'avait choisie pour élever un temple auquel, pour flatter Constance, il avait donné le nom de Césarée. Mais les murailles sortaient à peine de terre, quand le peuple, lassé, se rua sur lui et se débarrassa de son tyran. Athanase reprit l'œuvre interrompue, dans des proportions agrandies. Grâce à sa puissante impulsion, les travaux marchèrent rapidement. Bientôt l'enceinte était finie et les portes posées. Vint le Carême. Jamais les assemblées chrétiennes ne s'étaient vues si nombreuses et si ferventes. Il arrivait qu'on était obligé d'emporter des églises des enfants et des femmes à demi étouffés par la presse. L'opinion s'alarma. On craignit quelque malheur, et, la veille de Pâques, le peuple ameuté déclara qu'il célè-

[1] Athan. *Hist. Arian.* XXX.

[2] Saint Athanase remarque (*Hist. Arian.*) que les ariens firent souvent servir l'influence des femmes à leurs desseins.

brerait les fêtes en plein air, plutôt que d'entrer dans des églises trop petites pour le contenir. L'évêque essaya d'apaiser l'émotion séditieuse en exhortant les meneurs à attendre que la Césarée fût achevée. Ils ne voulurent rien entendre, et Athanase dut, contrairement à l'usage, qui était de dédier solennellement les églises nouvelles, officier entre les quatre murs du vaste édifice inachevé. Cela n'empêcha pas que les fêtes furent splendides et qu'il s'y fit un bien immense [1].

C'est au milieu de ces occupations pastorales que l'effet des intrigues ariennes commença à se révéler à lui. Il apprit que les évêques de sa province recevaient des instructions de la cour, d'après lesquelles l'empereur leur interdisait toute communion avec leur patriarche. C'était comme le bruit sourd d'un orage qui monte. Bientôt après, en effet, un officier du palais, nommé Montan, arriva dans la métropole avec une lettre impériale à l'adresse de l'évêque, et des ordres pour préparer un départ secret [2].

Supposant, par une feinte plus grossière qu'habile, qu'Athanase lui avait demandé la permission de venir le trouver en Italie pour y régler quelques affaires de l'Église, l'empereur lui accordait sa demande de grand cœur. « Tous les ordres sont donnés, lui disait-il, pour vous mettre en état de faire le voyage sans trop de fatigues. »

« En étudiant avec soin la lettre, Athanase s'aperçut, non sans surprise, qu'elle ne contenait point un ordre positif, mais simplement une permission de se rendre à la cour. L'empereur lui accusant réception d'une demande qu'il n'avait pas faite, il l'autorisait à quitter son diocèse et à se mettre en route avec tous les honneurs dus à son rang. Athanase avait sans doute trop d'habi-

[1] Athan. *Apolog. ad Constant.* XIV, XVI. — Epiph. *Hæres.* LXIX, 2.
[2] Athan. *ibid.*, XIX. — *Hist. Arian.* XXX.

tude des cours pour ne pas comprendre ce que signifiait ce détour. En toute autre circonstance, il eût bien deviné que l'empereur voulait s'épargner l'impopularité d'un ordre exprès et désirait être obéi avant d'avoir commandé. Mais il ne se crut point obligé cette fois à tant de finesse, et il pria respectueusement l'officier de répondre de sa part à l'empereur qu'il le remerciait sincèrement d'une faveur qu'il n'avait pas sollicitée, mais qu'il ne voyait en ce moment aucun motif pour s'éloigner de son diocèse et venir importuner, par sa présence inutile, la piété de son souverain. En même temps, pour ne pas donner sujet d'accuser sa mauvaise volonté, il faisait tenir toutes choses prêtes pour partir sans délai, si l'ordre explicite lui était donné [1]. »

Il évita, par cette conduite, le malheur d'un nouvel exil et la peine si cruelle pour lui de laisser sans pasteur des ouailles qu'il aimait paternellement [2].

Constance n'osa pas l'arracher par la violence à un peuple dont il avait appris à connaître les redoutables colères. Il attendit une circonstance opportune et travailla à en avancer l'heure.

A partir de ce moment toutefois Athanase comprit qu'il fallait veiller. L'orage s'amoncelait de tous les côtés de l'horizon. Il prévit que Dieu voulait l'éprouver encore, et qu'il devait s'armer pour de nouveaux combats. Ni l'épreuve ni la lutte ne se firent attendre.

Cette ère nouvelle de malheur commença par une peine cruelle et une déception amère.

Après quinze ans, deux mois et six jours d'un pontificat sans faiblesse, Jules mourut à Rome le 12 avril 352, d'une mort précieuse devant Dieu. Athanase perdait dans le glorieux défunt une âme fraternelle, vigoureu-

[1] Athan. *Apol. ad Constant.* XIX, XXV. — *L'Église et l'Empire*, III, p. 231.
[2] *Ibid.* XXVI.

sement attachée à la sienne depuis leur première rencontre. Rapprochés par une frappante ressemblance de nature, tous deux sectateurs passionnés de la même foi et ses défenseurs intrépides, ils étaient toujours restés unis de loin par une amitié que rien n'avait pu rompre, ni la séparation, ni le temps, ni les troubles de l'Église, ni la persécution, ni les calomnies. Et toutes les fois qu'Athanase, acculé par la malice de ses ennemis ou la brutalité des événements, avait couru quelque péril, c'est dans le cœur généreux de Jules qu'il avait trouvé un refuge. Est-il besoin de dire que ce cher et illustre mort, il le pleura? Celui qui avait trouvé naguère des larmes pour Constant ne pouvait manquer d'en trouver pour un homme qui avait encore mieux servi l'Église que le jeune et malheureux fils de Constantin. Cette perte fut pour lui un grand deuil; elle fut aussi pour lui l'occasion d'une déception bien amère.

Les trois prêtres, Luce, Paul et Elien, qui vinrent de Rome lui apprendre cette funèbre nouvelle, étaient en même temps porteurs d'une lettre de Libère [1], successeur de Jules. Le nouveau pape invitait le patriarche à se rendre auprès de lui, afin qu'on réglât promptement, disait-il, à ce que demandait la discipline ecclésiastique sur tout ce qui le regardait...

Certes, après les réhabilitations solennelles de Rome, de Sardique, de Jérusalem et d'Alexandrie même, et les serments de l'empereur, Athanase était loin de prévoir ce brusque retour en arrière, qui remettait tout en question pour la vingtième fois.

Que s'était-il donc passé?

Enivrés par les succès de Constance, les eusébiens avaient espéré, en faisant passer devant les yeux de Jules, alors encore vivant, l'image menaçante de l'em-

[1] Hilar. *Fragm.* IV. — Mansi, III, 208. — Plusieurs regardent cette lettre comme apocryphe. (Héfélé, II, p. 28, 29.)

pereur victorieux, faire plier ce grand caractère et le tourner contre Athanase. Ils avaient écrit à Rome. Les ariens d'Alexandrie les avaient appuyés en présentant au pape, contre l'éternel accusé, un dossier formé de crimes imaginaires. Mais quand les lettres arrivèrent, Jules était mort et remplacé. C'est Libère qui les reçut. Impressionné par toutes ces délations, le nouveau pontife n'avait pas su dominer son trouble, et avait envoyé son étrange message.

Quoique douloureusement surpris, Athanase ne perdit pas son sang-froid.

« Venez, disait la lettre, sinon vous êtes séparé de la communion romaine. » C'était grave, comme on voit. Que faire? La révolte était un crime; la soumission, une mort presque certaine ou tout au moins l'abdication de sa liberté.

Il réfléchit et il pria; après quoi il expédia à Libère la pièce récemment signée par tous les évêques d'Égypte, preuve écrite de son innocence, et attendit paisiblement un ordre nouveau et plus exprès.

Cette conduite prudente, mais singulièrement hardie, exaspéra encore les passions soulevées contre lui. A la cour, les prélats ariens le traitaient d'orgueilleux et de rebelle [1]. Ils allèrent même jusqu'à faire circuler sous les yeux de Constance et des courtisans des lettres supposées d'Athanase à Magnence [2].

Grâce à ces basses manœuvres, l'indignation et la haine s'accumulaient dans l'âme de l'empereur et s'apprêtaient à déborder.

Quand la victime apprit quelle calomnie infâme on venait de tramer encore contre elle, elle perdit, pour la première fois peut-être, sa sérénité. Sa loyale et

[1] Athan. *Apol. ad Constant.* xx et seq.

[2] *Id., ibid.,* vi. — Primo quidem litteras saltem nostris similes proferat, xi.

noble nature ne pouvait se faire à l'idée d'une pareille méchanceté et d'une pareille impudence. On put croire un instant que cet homme, qui avait supporté si allègrement tant de maux, était à bout de force et serait au-dessous de cette suprême épreuve. Il était hors de lui. Une sorte de fièvre d'indignation s'était emparée de son être. Impossible de dormir. Il allait et venait dans son palais, parlant seul et tout haut, réfutant ses calomniateurs, comme s'ils eussent été là, puis tout à coup se prenait à pleurer et à sangloter. A la fin il se jetait à genoux, et demandait à Dieu la grâce d'une prompte réhabilitation [1].

C'est que jamais peut-être il n'avait couru pareil péril. Tout se dressait à la fois contre lui : les ariens, l'empereur et jusqu'au pape.

On a pu s'imaginer jusqu'ici, à le voir toujours tranquille dans la possession de sa force, qu'Athanase, transfiguré par la grâce, n'avait rien de l'humanité. On se trompait. Non, il n'était pas comme ces statues de marbre ou de bronze, dressées sur nos places publiques, toujours impassibles dans leur pose sublime. C'était un homme de chair et d'os, capable de souffrir et de pleurer. Mais dans cet affaissement passager, comme son âme supérieure se révèle encore ! Ce qui se révolte et pleure en lui, c'est moins l'homme que l'honnête homme blessé dans son honneur, et le saint blessé dans son pur et insatiable désir de donner la paix à l'Église et le salut aux peuples.

Confiant dans la protection de Constance, le parti arien, toujours représenté à Alexandrie, s'agitait déjà avec des airs triomphants. « Athanase, disait-on, a

[1] At quia id effutiebant Ariani,... vehementi sum horrore perfusus : insomnesque noctes ducens, cum obtrectatoribus concertabam quasi tum illi coram fuissent; ac de repente ingentem edidi clamorem, statimque cum lacrymis ac gemitibus Dominum rogavi, ut propitiæ mihi forent aures tuæ. (*Ibid.*, VI.)

perdu la faveur impériale. » On ajoutait : « Ses amis, même les plus dévoués jusqu'ici, l'abandonnent, et Antoine, le saint ermite, a passé de notre côté ! »

Ces bruits surprenaient et scandalisaient les fidèles. Athanase fit un signe à Antoine, et le vieillard redescendit encore un coup de sa montagne.

Il arriva. Alexandrie tout entière, sans distinction de rang ni même de culte, accourut à sa rencontre. On se montrait l'homme du désert, portant allègrement le lourd fardeau d'un siècle de vie, le visage animé, l'œil vif, le pied agile et ferme. Quand sa bouche s'ouvrait pour sourire ou parler, toutes ses dents brillaient, blanches comme en leur vingtième année. Malades, possédés, on lui amenait toutes les infirmités humaines, comme au Sauveur, afin qu'il les guérît. On comprend quelle autorité décisive devait être la sienne sur les foules. Aussi sa voix confondit-elle les calomniateurs. Il n'eut pas besoin de déclarer qu'il n'était pas pour les hérétiques. Lui, transfuge de la foi d'Athanase ! Il alla par toute la ville, prêchant, rassurant tout le monde. « Votre évêque, disait-il aux fidèles, est un digne prédicateur de l'Évangile. Ce sont ses ennemis qui sont les ennemis de la vérité. » C'était la meilleure réfutation des fausses rumeurs qu'on avait fait courir.

Après quelques jours de cette vie commune qu'ils avaient partagée autrefois au désert, les deux amis se séparèrent. « Comme les poissons meurent sur le rivage, disait Antoine, ainsi les moines meurent dans les villes. Rentrons vite au désert[1]. » Athanase reconduisit le saint vieillard sur le chemin de ses chères solitudes, puis revint à Alexandrie, consolé par la vue de son ami et fortifié par les encouragements de l'homme de Dieu.

Malgré toutes ces luttes, il n'oubliait pas les intérêts particuliers de son Église. Il ne suffisait pas, en effet, de

[1] Athan. *Vita Anton.* LXXXV.

rassurer les peuples en leur montrant qu'ils avaient avec eux et à leur tête des saints à miracles. Il fallait encore leur donner des chefs capables de les défendre aux jours des luttes prochaines. Le primat d'Égypte y pourvoyait en instruisant ses prêtres et en poussant vers l'épiscopat ceux qui lui paraissaient assez purs de foi et de mœurs pour représenter Jésus-Christ, et assez forts de courage pour résister aux tentations du pouvoir et de l'erreur conjurés.

Il y avait dans la province d'Alexandrie un siège vacant. Le peuple, comme inspiré par l'Esprit-Saint, élut avec une admirable unanimité un homme jeune encore, nommé Draconce. Cette élection avait paru bénie de Dieu : elle avait même été, pour plusieurs païens, l'occasion d'un rapprochement vers le christianisme. Une immense espérance envahit à cette nouvelle l'âme d'Athanase. Cet évêque, abbé d'un monastère et son ami dès longtemps, était tout à fait selon ses pensées, soumis, instruit, populaire. Il pouvait s'appuyer sur ce cœur et sur ce bras; l'Église, de plus, faisait en lui une belle conquête. Mais le nouvel élu, ayant pris conseil des vieux moines dont il lui coûtait sans doute de se séparer, se laissa détourner par eux. Il allégua qu'il était trop jeune pour prêcher, qu'il avait la voix faible et la langue embarrassée; qu'en un mot, il n'était assez robuste ni d'âme ni de corps pour se laisser mettre sur les épaules le fardeau dont on le menaçait. Élu malgré lui, il prit la fuite et s'enfonça dans le désert.

Athanase en ressentit une douleur extrême. Il envoya immédiatement à sa recherche le prêtre Hiérax et le lecteur Maxime. Et voici de quelle admirable lettre les deux émissaires étaient chargés à l'adresse du fugitif.

A MON CHER DRACONCE,

« Je ne sais ce que je dois vous écrire. Dois-je penser que vous nous quittez parce que les temps qui s'ap-

prochent vous inquiètent, et que vous allez vous cacher par crainte des Juifs? Quel que soit le motif qui vous pousse, votre conduite est digne de blâme. Vous ne devez point aller enfouir la grâce que vous avez reçue : il n'est point digne de votre prudence de fournir à d'autres le prétexte de la faiblesse. Votre fuite va répandre le scandale. On ne croira pas que vous vous soyez éloigné sans dessein : on pensera que vous avez songé aux mauvais jours qui nous menacent et aux calamités qui pèsent sur l'Église. Vous fuyez, dites-vous, pour sauver votre âme : craignez que le péril que vous allez faire courir à d'autres âmes ne vous accuse devant le Seigneur. Le Seigneur a dit : « Si quelqu'un scandalise un de ces « petits, il vaudrait mieux pour lui être plongé dans l'eau « avec une meule à son cou. » Que pensera-t-il de vous quand vous serez devenu pour tant de frères un objet de scandale? Alexandrie vous avait désigné comme l'un des évêques de notre contrée, avec une rare unanimité de sentiment; votre départ a rompu cette concorde, et l'épiscopat auquel vous étiez appelé va devenir la proie des intrigues. Des païens avaient promis qu'ils recevraient la foi le jour de votre ordination : ils demeureront dans la gentilité, quand ils verront que votre piété se joue de la dignité que vous avez reçue. Comment vous justifierez-vous d'avoir causé tant de maux?... Comment rétablirez-vous la paix rompue?

« O mon fils chéri, vous étiez ma joie, vous êtes devenu ma douleur; vous étiez ma consolation, et je gémis en pensant à vous... Mais il faut que vous le sachiez et que vous n'en conserviez aucun doute : avant d'être évêque, vous viviez pour vous-même; évêque, vous vivez pour ceux-là seuls à qui vous avez été consacré... Si ce sont les jours mauvais où nous sommes qui vous effrayent, cela n'est pas d'un homme courageux; car c'est le cas, au contraire, de montrer le zèle de la foi du Christ, et de répéter hardiment les paroles du bienheu-

reux Paul : « C'est ici notre victoire de ne point céder « aux temps, mais d'obéir à Dieu[1] ! »

De tels accents, ces cris d'une âme brûlante adressés à un homme que la timidité seule avait arraché à ses devoirs, ne pouvaient pas ne pas être écoutés. Draconce, en effet, n'hésita plus, et quittant le désert où il avait voulu enfouir sa vie, vint s'asseoir sur le siège de la petite ville d'Hermopolis, toute prochaine des solitudes de Nitrie, où étaient demeurés ses anciens compagnons de solitude et de prière.

On a vu, en lisant la lettre que nous venons de transcrire, sous quelles sombres couleurs Athanase voyait l'avenir. Ses pressentiments n'étaient que trop fondés : nous allons, hélas! le voir bientôt.

[1] Athan. *Ad Drac.* — Cf. Mœhler, t. III, l. V.

CHAPITRE IV

(353-356)

Constance et les prélats ariens en Occident. — La cour d'Arles. — Édit contre Athanase. — Chute de Vincent de Capoue. — Un exilé. — Douleur et désaveu du pape Libère. — Demande nouvelle d'un concile. — Un crime. — Plus de mesure. — A Milan. — Les séances. — Le voile s'agite. — Un empereur et un évêque. — Brutalité. — Résistance. — Les forts et les faibles.

Il nous faut retourner un peu en arrière. Dans cette vie, grande comme le monde, on ne peut ni tout voir ni tout dire à la fois.

Après avoir écrasé son rival dans un troisième et dernier combat dont les Alpes cottiennes avaient été le théâtre, Constance, fatigué de chemin et de victoires, était descendu sur Arles et s'était fixé là avec sa cour. Les prélats ariens l'y suivirent en courtisans fidèles, et y apportèrent avec eux leurs ressentiments obstinés. En Orient, le nom d'Athanase était presque universellement béni, après y avoir été longtemps un épouvantail et un cri de guerre. Maintenant l'Occident, qui ne l'avait connu que pour le vénérer, allait l'entendre maudire. Ainsi en est-il des saints : ils reproduisent et continuent Jésus-Christ, et leur nom, comme le sien, est un signe de contradiction dans le monde.

Constance, intimidé par la réserve hardie d'Athanase, et n'osant encore en venir aux voies de fait dans la crainte d'un soulèvement en Égypte, n'avait pas jugé à propos d'insister, et avait laissé pour un temps l'évêque tranquille dans l'administration de son diocèse. Sûr de le saisir un jour ou l'autre, il se borna à le déconsidérer par édits aux yeux de ses collègues et des peuples. Il guettait l'heure propice à l'accomplissement de pires desseins. Le pape Libère n'eut pas tant de patience. Ame scrupuleuse à qui la moindre affaire donnait le cauchemar, il eût voulu voir à tout jamais finis ces débats éternels. Il ne vit pas que le meilleur moyen était de faire comme Athanase, de se taire et d'attendre. Il prit les devants et envoya à la cour d'Arles deux légats, dont l'un était ce même Vincent de Capoue qui avait présidé le concile de Nicée avec l'illustre Osius. Leur mission était de se jeter entre l'empereur et les ariens, et d'empêcher toute mesure violente contre Athanase. Au cas où leur intervention n'apaiserait pas les colères soulevées, ils devaient demander la réunion d'un concile œcuménique à Aquilée pour l'année suivante[1]. Hélas! le plan pontifical ne devait pas être exécuté, et l'immortel accusé devait avoir encore cette infortune d'être trahi par ceux-là même qui avaient reçu la noble charge de le défendre.

Arrivés à la cour, en effet, les deux députés de Rome furent immédiatement entourés par les prélats hérétiques. Le concert étourdissant des calomnies assourdit leurs oreilles. On les tenta de toute façon. Désorientés dans cette cour pleine d'intrigues, ébranlés par les avances gracieuses et les menaces intimidantes, ils se trouvèrent un jour prêts à toutes les lâchetés. Alors Constance rassembla tous les prélats mêlés à l'essaim de ses courtisans, fit appeler les légats, et devant ce con-

[1] Hilar. *Fragm.* v, 1330. — Mansi, III, p. 200.

cile, l'invective à la bouche, leur mit sous les yeux un édit impérial. « Signez, » leur dit-il. Ils lurent : c'était l'exil et l'excommunication de l'archevêque d'Alexandrie. Ils balbutièrent quelques excuses qui se perdirent dans le bruit et que le vent emporta, et le faible Vincent de Capoue, n'osant lever le front ni résister en face, souscrivit l'injuste anathème; son collègue l'imita, et la signature des représentants du pontife romain s'étala au milieu des signatures hérétiques. Seul Paulin de Trèves eut assez de cœur pour ne pas prendre part à cette iniquité. Sa résistance lui coûta cher : il fut banni en Phrygie et y mourut martyr de sa droiture [1].

Quand Libère apprit la chute de ses légats, ce fut pour lui un coup terrible; il en pleura des larmes amères; il la réprouva hautement : « Je suis déterminé [2] à souffrir la mort pour la cause de Dieu, s'écria-t-il; jamais on ne me verra prêter les mains à l'injustice ni acquiescer à une doctrine proscrite par l'Évangile. » Mais le mal était fait, l'innocent était condamné, la cause de la foi, si étroitement liée à sa cause, était compromise, et les ariens triomphants proclamaient partout leur victoire.

Ne sachant plus que faire, Libère en revint à son projet de concile universel. Il choisit pour aller en porter la demande à Arles deux évêques impossibles à corrompre : Eusèbe de Verceil, un saint, et Lucifer de Cagliari, âme d'acier trempée et inflexible [3]. Constance accepta volontiers la proposition du pape. Il avait éprouvé l'effet du prestige impérial sur des évêques désarmés; il était sûr d'arriver à ses fins : il n'avait qu'à faire luire à leurs yeux l'épée de ses soldats. Les convocations furent im-

[1] Athan. *Hist. Arian.* XXXIII. — Sulpit. Sev. l. II, c. XXXIX. — Hilar. *Contra Constant. imperat.* — God. Herm., t. I, l. V, XXVII.

[2] *Liberii epistola ad Osium Cordubens.* (*Patrol. lat.* VIII, col. 1349.)

[3] Voir notre *Vie de saint Hilaire,* IIIe partie, ch. V. — God. Herm., t. I, l. VI, c. XVIII. — Mœhler, t. III, l. V.

médiatement lancées par tout le monde chrétien. Milan était le rendez-vous [1].

En attendant l'heure solennelle où immanquablement Athanase tomberait, terrassé sous les anathèmes de ses frères dans l'épiscopat, l'empereur commit un crime. — Est-ce que, pensa-t-il, cet Orient mobile et passionné ne se soulèverait pas au bruit d'une persécution nouvelle contre un homme devenu son idole? Est-ce que Gallus qu'il avait laissé là-bas, fervent catholique en dépit de ses vices [2], ne prendrait pas parti pour l'opprimé? Est-ce que, devenu chef d'une conjuration, il ne voudrait pas devenir chef d'empire? — Ces pensées troublaient le sommeil du tyran et le harcelaient sans cesse. Tremblant pour son pouvoir, il résolut d'en finir. Un jour l'eunuque Eusèbe, un grand courtisan et un grand scélérat, quitta la cour; et l'on apprenait bientôt après que César Gallus n'était plus. Le malheureux prince, saisi par le vil émissaire de Constance, avait eu la tête tranchée dans sa prison après mille outrages, à Flanone, en Dalmatie [3]. Ce fut alors à la cour d'Arles un spectacle tristement risible. Maître unique du monde et rassuré sur l'avenir, l'ambitieux monarque ne garda plus de mesure dans son orgueil; les courtisans n'en gardèrent plus dans leurs basses flatteries. Ils lui donnèrent ce titre étrange : Votre Éternité [4]! Les prélats ariens, abdiquant toute dignité, mêlèrent leur enthousiasme à ce concert honteux de louanges. Pour eux, cet homme encore tout souillé du sang de Gallus était l'évêque des évêques [5]. Évêque digne d'eux, en vérité, et bien fait pour leur cause. Il allait pour la centième fois le montrer dans le concile!...

[1] Sulpit. Sev. l. II, c. xxxix.
[2] Théodoret, l. III, c. i.
[3] Ammian. Marcell. l. XIV. — Zos. l. II; Aurel. Victor.; Eutrop.; Hieronym. *in Chron.*
[4] Amm. Marcell. l. XV. — Athan. *De Synod.* iii.
[5] Lucif. de non parcend.

On était, en effet, au début de l'année 355[1]. Milan voyait chaque jour arriver quelques groupes d'évêques. L'Orient ne montrait pas beaucoup d'empressement, il est vrai ; mais, grâce au concours unanime des prélats d'Occident, on put bientôt compter néanmoins plus de trois cents Pères[2]. Trois légats représentaient le pape : Lucifer de Cagliari, le prêtre Pancrace et le diacre Hilaire. Un seul homme manquait, dont l'assemblée désirait vivement la présence : c'était Eusèbe, évêque de Verceil. Cœur dévoué au bien, volonté énergique, il avait fait de grandes choses dans son Église. Sa vie austère lui avait donné le prestige d'une haute vertu; une science éminente ajoutait à ce prestige. On se disait avec admiration que ses prêtres et lui vivaient en commun sous une même règle, et que sa demeure était plutôt un monastère qu'un palais épiscopal[3]. Les timides espéraient, s'il consentait à venir, trouver en lui un guide et un appui. Constance se flattait de le dompter comme les autres. Ursace et Valens voulaient donner aux actes du concile l'autorité de son approbation. Après maintes instances, on eut enfin la certitude qu'il arriverait prochainement, et les sessions s'ouvrirent[4].

Le nom d'Athanase, cet homme sacrilège[5], comme ils disaient, fut immédiatement jeté à la face de l'assemblée, accouplé aux noms de Marcel et de Photin. Tactique habile! uni aux coupables, l'innocent devait être enveloppé infailliblement dans la même condamnation. On se hâtait. Il ne faut pas laisser trop de réflexion à ceux dont on veut tromper la bonne foi. On présenta l'édit qu'a-

[1] God. Herm., t. II, *Éclaircis.*, l. VII, c. I, p. 603.
[2] Socrat. l. II, c. XXIX. — Sozom. l. IV, c. VIII. — Théodoret, l. II, c. XII.
[3] Hieronym. *De Script.* c. LCVI. — *Epist.* LXXV. — Ambros. *Epist*, XXV *ad Vercell.* — Hilar. *ad Constant.*
[4] God. Herm., t. II, c. I. — Mansi, t. III, 236.
[5] Baron. *Ann. chr.* 355.

vaient approuvé, l'année précédente, les légats infidèles : « Souscrivez, » leur disait-on; mais les évêques hésitaient. Une rumeur incertaine, bruit confus de voix en désaccord, du chœur de la grande église de Milan, où se tenait l'assemblée, arrivait jusqu'au peuple entassé dans la nef. L'inquiétude agitait tous les fronts. Soudain Eusèbe de Verceil traverse la foule au milieu des acclamations, et paraît dans le concile. Il est aussitôt entouré par les ariens. Lui mettant l'édit impérial sous les yeux : « C'est la condamnation d'Athanase, lui cria-t-on, souscrivez, souscrivez! » Lui, se dressant et promenant un long regard sur les évêques présents : « C'est bien, dit-il lentement et avec calme; mais il faut savoir avant tout quelle est la foi de ceux qui sont ici. » Et, tirant de son sein le symbole de Nicée : « Que tout le monde signe ceci d'abord, ajouta-t-il, et je signerai ensuite tout ce qu'on voudra. » Denys, métropolitain de Milan, se lève, saisit la plume. D'un même mouvement spontané, Valens de Murse se précipite sur lui, lui met la main sur le bras, et lui arrache brusquement et d'un même coup plume et papier. « Non, non, c'est impossible, s'écrie-t-il; on n'aboutira à rien par cette voie! » Cette fois, un cri partit de toutes les poitrines, et une vive altercation s'éleva entre les évêques. Au bruit de la discussion la foule s'émeut. Bientôt, prise d'une soudaine colère à la pensée qu'on pouvait violenter les catholiques, elle se met à crier : « A bas les ariens! Les ariens hors de l'église! » Il fallut que Denys apparût deux fois au milieu de son peuple pour l'apaiser. La séance se termina dans ce tumulte de mauvais augure.

Le lendemain, la situation s'aggrava encore sans plus de résultat. Cherchant dans les groupes d'évêques qui passaient les figures les plus connues et les plus sympathiques, le peuple s'aperçut tout à coup que le principal légat du pape avait disparu : la colère s'empara de lui encore une fois. « Où est Lucifer? » ce cri retentit de toutes

parts dans la ville. « Où est Lucifer? qu'on nous rende Lucifer! » Et l'émotion s'enflait peu à peu contre les ariens, et montait à tel point, qu'une sédition devenait imminente. Constance cependant, par impatience et par peur, brûlait d'en finir. Il remit Lucifer en liberté : le peuple s'apaisa; puis il appela les évêques à délibérer dans son propre palais.

Séparés de ce même peuple dont les cris les avertissaient de prendre garde et de veiller à la foi et à la justice, les évêques allaient être exposés, sous les regards du tyran et de ses gardes armés, à de fortes tentations de faiblesse. Les orthodoxes se rendirent cependant au palais impérial. La grande salle destinée à la réunion était magnifiquement décorée. Une tapisserie aux longs plis tombants en formait le fond. Les évêques prirent place, et la séance commença. Un évêque arien se leva le premier, et se mit à lire un interminable réquisitoire composé la veille et la nuit même par l'auguste empereur. « Le dessein de Son Éternité était d'établir la paix dans ses États. Il ne pouvait souffrir plus longtemps les divisions qui les troublaient sans relâche. Plaire à Dieu était son seul but, pacifier l'Église le seul moyen de l'atteindre. Et quoi qu'en dît Lucifer, qui le traitait d'arien, c'est lui qui était appelé à terminer les différends ecclésiastiques par ce même Dieu, qui avait récompensé sa foi en le faisant maître de l'empire. » Un murmure sourd accueillit l'expression de ces prétentions exorbitantes. La suite était plus révoltante encore. C'était l'apologie non déguisée de l'erreur d'Arius. Les trois légats bondirent sur leur siège. Lucifer prit la parole. A ce moment on vit le grand voile du fond s'agiter. Bientôt au son de cette voix, qui ne s'était jamais élevée que pour le contredire, Constance, caché derrière la tapisserie, n'y tint plus. Soulevant le voile, il ne fit qu'un bond au milieu de l'assemblée. Mais le vieil évêque, sans se laisser intimider : « La foi de Nicée, dit-il, a toujours été la foi de

l'Église. Quand l'empereur armerait contre nous tous ses soldats, il ne nous forcera jamais à la renier et à signer des blasphèmes. » Et, reprenant toutes les idées exprimées dans l'édit impérial, il en fit voir le venin dans cette éloquence abrupte et altière qui était la sienne.

L'empereur entendit tout. Pâle de rage de se voir ainsi braver, il balbutia, d'une voix que l'émotion faisait trembler, quelques menaçantes invectives. Puis, à bout sur la théologie, il se rejeta brusquement sur les faits et demanda impérieusement la condamnation d'Athanase. Tout ce qu'il trouva, dans sa colère folle, d'expressions outrageantes, il en chargea le grand évêque. « Nous ne pouvons, dirent unanimement les Pères, condamner un homme, fût-il même coupable, sans l'avoir entendu. Les règles ecclésiastiques le défendent[1]. » Quelques-uns s'offrirent alors pour aller à Alexandrie réunir sur place les preuves nécessaires; d'autres demandèrent une confrontation des accusateurs et de l'accusé. Alors, impatienté : « Qu'est-il besoin de tant de formalités? interrompit le souverain; l'accusateur d'Athanase, c'est moi!... » En prononçant ces derniers mots, l'empereur avait tiré son épée. Les évêques, devant cette brutalité, se turent et sortirent.

La nuit, l'eunuque Eusèbe appréhendait au corps les défenseurs incorruptibles de la foi et de la justice, et quelques jours plus tard la menace du tyran s'accomplissait : ils étaient tous sur les chemins de l'exil[2].

Impressionné par ces exécutions, le reste de l'assemblée eut peur, et la peur lui fit commettre une lâcheté[3] : il signa la condamnation d'Athanase!

[1] Lucif. *Pro Athan.*

[2] Athan. *Hist. Arian.* LXXVI. — Sulpit. Sev. II, XXXIX.

[3] Athan. *Hist. Arian.* XXXIII, XXXIV, LXXVI. — God. Herm., t. II, l. VII, c. I, II, III. — Mœhler, *loc. cit.* — *L'Église et l'Empire*, III, 249-263.

CHAPITRE V

(355-356)

Problème. — L'eunuque Eusèbe et le pape Libère. — Un drame dans la basilique de Saint-Pierre. — Irritation de Constance. — La terreur dans Rome. — Enlèvement du pape. — Sublime dialogue. — Exil. — Les émissaires. — Les martyrs. — Les traîtres. — Lettre hardie de saint Hilaire de Poitiers. — Un évêque qu'on n'ose frapper. — L'entrevue. — Issue. — Les lettres. — Réponse. — Exil d'Osius.

La scandaleuse trahison de Milan, si importante qu'elle fût, n'était cependant pas encore pour Constance et les ariens un succès suffisant et dont ils pussent définitivement se contenter. Impossible, en effet, après la résistance héroïque des légats et de leurs compagnons d'exil, d'alléguer l'unanimité des suffrages. Ils le sentaient, le jour où ils mettraient la main sur Athanase, tout l'univers passerait de son côté; le persécuté grandirait encore au milieu de ses nouvelles épreuves, et avec lui cette foi de Nicée dont il était la vivante et puissante personnification. En vînt-on à cet excès de l'assassiner, tout ne serait pas dit. Mort, Athanase parlerait et combattrait encore : sa grande ombre, planant au-dessus des orthodoxes, les conduirait toujours. Deux partis subsisteraient dans l'Église malgré tout. Après tant de mouvements,

d'efforts, d'intrigues et de crimes, on n'aurait abouti à rien d'appréciable, et l'avenir allait ramener les luttes du passé sans aucun profit pour la paix de l'empire et la cause de l'arianisme. Une voie restait ouverte : demander au pape de tout approuver par un verdict suprême. Le consentement du chef de l'Église équivalait à celui de tous les prélats du monde [1]. On pourrait marcher ensuite. Malheur à l'évêque Athanase!... Cette approbation, on se flattait de l'obtenir sans trop de peine. Un homme qui avait commis une faute était capable d'en commettre une autre.

L'exécuteur attitré des desseins criminels fut donc chargé d'arracher à Libère la condamnation du patriarche d'Alexandrie. L'eunuque Eusèbe partit pour Rome.

Certes, si jamais homme eut des ressources pour l'intrigue, c'était celui-là. « Il était de ces êtres qui ne sont point des hommes, dit saint Grégoire de Nazianze, monstres de sexe équivoque, mais d'une impiété manifeste; gens destinés à prendre soin des femmes et aux mains desquels les empereurs, on ne sait pourquoi, commettaient des emplois et des honneurs virils [2]. » Il se présenta au pontife les mains ouvertes, prêtes à verser mille présents précieux, et la bouche pleine de ces flatteuses paroles qui bercent et ensommeillent une âme. S'approchant d'un air familier et caressant : « Laissez-vous persuader, dit-il doucement, et recevez ce que l'empereur vous donne. » Libère vit le piège. Repoussant d'un geste et l'eunuque et les présents impériaux : « Agir ainsi à l'égard d'Athanase, s'écria-t-il, est impossible! Comment et de quel droit pourrions-nous le condamner? Ce n'est pas seulement par un concile qu'il a été absous : deux conciles universels ont jugé sa cause,

[1] Ammian, Marcell. l. XV. — Athan. *Hist. Arian.*
[2] *In laud, Athan.* — Cf. Athan. *Hist. Arian.* XXXVIII.

et l'Église romaine elle-même a reconnu son innocence et l'a renvoyé en paix. Présent, nous l'avons reçu publiquement comme un ami dans notre communion; absent, nous lui lancerions l'anathème! A Dieu ne plaise. Ce n'est point là ce qui est prescrit par l'Église; telle n'est pas la tradition que nous avons reçue de nos aïeux, la tradition du grand apôtre saint Pierre. Que si l'empereur a tant à cœur la paix et l'union de l'Église, il faut casser tout d'abord tout ce qu'on a fait pour ou contre Athanase, et ensuite convoquer une assemblée ecclésiastique où il n'y ait ni empereur ni comte, ni pression par la terreur et la menace, mais où il n'y ait que la seule crainte de Dieu. On y réglera toutes choses d'après l'esprit des apôtres. Après avoir sauvegardé la foi divine, suivant les préceptes des Pères de Nicée, on proscrira ceux qui se trouveront infectés des erreurs d'Arius, et on laissera en paix ceux dont l'innocence et la pure foi auront été mises en lumière. Il n'est pas juste que les hérétiques se mêlent au saint concile, ni que l'on commence à juger des actions personnelles avant d'avoir examiné la foi des personnes. Avant tout il faut mettre la foi hors de cause : les faits particuliers ne doivent passer qu'après... Voilà ce que nous avons appris de nos Pères. Allez le dire à l'empereur, rien n'est plus important, et c'est pour son bien et le bien de l'Église. Qu'on n'écoute ni Ursace ni Valens, ajouta le pape : ils se sont autrefois rétractés; quoi qu'ils puissent dire aujourd'hui, ils ne méritent aucune confiance [1]. »

L'eunuque ne se laissa pas désarçonner par cette noble et catégorique réponse. Il insista, il pria avec plus d'instance, et fit luire avec plus de complaisance les vases d'or et d'argent qu'il avait mission d'offrir : le pontife dédaigna tout. Alors il essaya de l'intimidation. « Ah! vous vous refusez à tout accommodement? cria-t-il; eh

[1] God. Herm., l. VII, ch. x.

bien, soit! Je sais des procédés, évêque, qui viendront à bout de vos résistances! » Il sortit du palais, honteux et furieux. Il tint à dissimuler cependant. Pour rassurer les catholiques, émus par sa présence, il se rendit à la basilique de Saint-Pierre, et, devant les prêtres et le peuple, déposa sur l'autel les présents rejetés par le pape. Libère apprit presque aussitôt la démarche d'Eusèbe, démarche audacieuse et presque sacrilège; car il n'était pas permis aux laïques, et encore moins à l'engeance méprisée des eunuques, d'entrer dans le sanctuaire. Une sainte colère saisit le pontife : il se rend à l'église, réprimande sévèrement le gardien, et, s'avançant jusqu'à l'autel, arrache de sa propre main les dons profanateurs et les jette sur le pavé du temple...

On connut bientôt à Milan l'incroyable hardiesse de Libère. Grande fut la surprise, plus grande l'indignation qui souleva la cour. Une bruyante rumeur, faite de malédictions, d'insultes et de cris de vengeance contre Athanase et son magnanime défenseur, remplit la résidence impériale. Constance, excité au bruit de toutes ces voix, qui par flatterie le disaient avec un formidable accord outrageusement insulté, résolut d'être sans miséricorde.

Quelques jours plus tard, en effet, une nouvelle députation, composée d'officiers du palais, de secrétaires et de comtes, se rendait de Milan à Rome. Un mandat d'amener, avec des ordres secrets, fut laissé à Léonce, préfet de la ville. Toutes les personnes de qualité reçurent l'injonction brutale de s'abstenir de toute relation avec l'évêque. On fit garder jusqu'aux abords du Tibre et aux portes d'entrée. Des espions prenaient le signalement de tous ceux qui osaient, malgré l'expresse défense, entrer dans le palais épiscopal. Rome subissait une sorte de terreur froide qui la rendait muette et solitaire comme un tombeau. Enfin une nuit, après lui avoir seulement permis de faire ses adieux à ses prêtres,

Léonce saisit le malheureux pape et le dirigea sur Milan[1].

Conduit devant l'empereur, Libère vit Constance, et ces deux têtes du monde se parlèrent. Ce fut une scène mémorable, digne de l'éternelle admiration de l'histoire, drame où éclate, visible, la supériorité du droit sur la force. Quatre personnages sont en présence : un monarque courroucé, un évêque, vieillard sans défense, n'ayant que la justice pour appui : c'est Constance et Libère; un prélat ambitieux, qui rêve la tiare, et un courtisan intrigant et flatteur, tous deux aussi vils l'un que l'autre : c'est Épictète de Centumcelles et l'eunuque Eusèbe. Et, au-dessus de ces quatre personnages qui se meuvent et qui parlent, la grande figure d'Athanase absent, planant dans sa paix surhumaine.

« Vous êtes chrétien, et de plus évêque de notre ville, dit Constance dès qu'il vit s'approcher le vénérable pontife de Rome; apprenez donc pourquoi je vous ai mandé ici : il vous faut rejeter de votre communion l'impie Athanase, ce grand coupable ou ce fou, comme vous voudrez. L'univers aspire à le voir frappé. Il a déjà, du reste, été anathématisé par un concile.

LIBÈRE

Empereur, les jugements ecclésiastiques doivent être équitables. Si cela vous plaît, formez un tribunal. Si Athanase mérite l'anathème, on prononcera contre lui selon les formes... Mais, pour condamner un homme que je n'ai pas jugé, jamais!

CONSTANCE

La voix publique s'est depuis le commencement clairement prononcée : il nous joue en voulant gagner du temps.

[1] Amm. Marcell. l. XV. — Théodoret, l. II, c. XIII. — Athan. *Ad Solit.*

LIBÈRE

Ceux qui ont signé sa condamnation n'ont pas été témoins oculaires des faits. Ils ont agi par vaine gloire, par crainte peut-être : ils craignaient votre ressentiment.

CONSTANCE, avec une expression étonnée et menaçante.

Vaine gloire, crainte, ressentiment, que dites-vous là?

LIBÈRE

Je parle d'une gloire qui n'est pas celle de Dieu; je parle de ces hommes qui, pour avoir vos présents et vos faveurs, condamnent sans jugement un accusé qui n'est pas là. Est-ce une conduite digne de chrétiens?

CONSTANCE

Il était présent au concile de Tyr; tous les évêques néanmoins ont voté contre lui, et le concile universel de Milan a ratifié la condamnation: que dites-vous donc?

LIBÈRE

Jamais, jamais cet homme n'a été jugé en sa présence. Ceux qui le condamnèrent à cette époque le firent sans raison et sans équité, et seulement après qu'Athanase eut quitté le tribunal. »

A ce moment l'eunuque Eusèbe intervint et dit : « Athanase! Mais on a trouvé au concile de Nicée qu'il était opposé à la doctrine catholique. » Libère ne prit pas la peine de relever cette ignorante et ridicule parole.

« De tous ceux qui l'ont condamné, poursuivit-il, il n'y en a que cinq dont on puisse dire qu'ils l'ont fait en connaissance de cause : ce sont Théognis et Théodore, Maris, Valens et Ursace. Les trois derniers vivent encore. Eux seuls ont formé le jugement que les autres ont

prononcé contre lui. Mais ils se sont rétractés depuis. Ils ont présenté au concile de Rome des mémoires dans lesquels ils ont demandé pardon des calomnieuses informations de la Maréote, où ils n'entendirent qu'une seule des parties. Ces mémoires, nous les avons entre les mains. Qui donc, ô prince, faut-il que nous croyions? ceux qui, après avoir condamné Athanase, ont demandé pardon de leur partialité, ou ceux qui, sans connaissance de cause, ont porté un jugement inique?... »

L'évêque Épictète, voyant Constance à bout de raisons, vint à son secours. « Peut-être croyez-vous, seigneur, dit-il avec un sourire amer et dédaigneux, que c'est par zèle pour la foi et pour la défense des règles ecclésiastiques que cet homme vous contredit? Il n'en est rien, allez! Ce qu'il en fait, c'est pour aller dire à Rome parmi les sénateurs : J'ai vu l'empereur, et je l'ai vaincu!

CONSTANCE, vivement.

Eh! qu'êtes-vous donc dans l'empire pour approuver seul un impie et troubler ainsi la paix du monde entier?

LIBÈRE

La cause de la foi, prince, n'en est pas moins à considérer, bien que je sois seul à la défendre. L'avez-vous oublié? Trois jeunes gens osèrent bien autrefois résister à un grand monarque.

L'EUNUQUE, avec insolence.

Prêtre, est-ce que tu compares notre empereur à Nabuchodonosor?

LIBÈRE, jetant un regard rapide sur l'interrupteur.

Non, certes, ce n'est pas mon dessein.

A Constance :

Cependant vous ne seriez pas moins déraisonnable

que ce tyran, si vous vouliez nous faire condamner un homme sans l'avoir entendu. Moi, je suis d'avis que, dans une assemblée générale des évêques du monde, on souscrive encore une fois, pour les confirmer, les décisions du concile de Nicée. On rappellera tous nos frères exilés, on les rétablira sur leurs sièges. On verra alors si ceux qui troublent l'Église à l'heure présente professent, oui ou non, la doctrine des apôtres. Tout le concile se transportera dans les murs d'Alexandrie. Là nous confronterons les accusateurs avec l'accusé et ceux qui le défendent, et, après une information exacte de tous les faits, nous prononcerons.

ÉPICTÈTE

Ah! voilà, certes, un beau projet! Mais il n'y aurait pas assez de chevaux de poste et de voitures publiques pour transporter tous les évêques!

LIBÈRE

L'Église n'a pas besoin des relais publics. Avec leurs ressources, les évêques ont bien le moyen de se transporter jusqu'à la mer.

CONSTANCE

Il faut en finir! Il est impossible de revenir ainsi sur ses pas. Le jugement de la majorité des évêques doit prévaloir sur votre avis. Vous êtes le seul réfractaire. Quelle étrange amitié vous lie donc à ce méchant homme?

LIBÈRE

Il est sans exemple, seigneur, qu'un juge condamne un accusé absent, comme s'il était animé contre lui d'une haine personnelle.

CONSTANCE

Mais il a offensé tout le monde! mais il m'a offensé moi-même plus que personne!... Il n'a jamais cessé d'exciter mon frère Constant contre moi. Et il aurait réussi, oui! dans sa pernicieuse entreprise, si je n'avais employé pour répondre à ses attaques que la plus inaltérable patience. Certes, mes victoires sur Magnence et Sylvain me tiennent au cœur : eh bien! je les donnerais pour l'éloignement de ce scélérat.

LIBÈRE

Empereur, ce n'est pas par la main des évêques que vous devez assouvir vos vengeances : leurs mains ne doivent que consacrer et bénir. Veuillez donc, encore un coup, rappeler à leur siège les évêques exilés. S'ils tombent d'accord sur la foi de Nicée, ils pourront s'assembler ensuite pour rendre la paix au monde, et il ne sera pas dit qu'on ait injustement opprimé l'innocence.

CONSTANCE

Il ne s'agit que d'une seule chose : entrez dans la communion des autres églises, et je vous envoie à Rome. Votez pour la paix, signez, vous êtes libre...

LIBÈRE

J'ai déjà, là-bas, pris congé de mes frères. A mes yeux, du reste, les lois de l'Église sont préférables au séjour de Rome.

CONSTANCE

Je te donne, évêque, trois jours pour réfléchir. Si tu signes, tu retourneras à Rome; sinon, choisis le lieu de ton exil.

LIBÈRE

Trois jours ne me feront pas changer. Envoyez-moi où vous voudrez, je suis prêt... »

Là se termina ce sublime et célèbre dialogue[1].

Deux jours après, un vieillard triste et pâle sortait de Milan entouré de soldats en armes. Le pape partait pour Bérée, ville de Thrace[2]. Il allait expier là, victime héroïque, la gloire d'avoir été, devant un empereur, juste et grand.

Son bannissement fut le signal d'une foule d'autres.

En même temps, en effet, qu'ils livraient au vieux pape ce rude assaut, qui devait contre toute espérance le trouver inébranlable, les ariens faisaient les mêmes tentatives auprès de tous les évêques, qui avaient évité leur piège par l'absence. Des magistrats, accompagnés d'ecclésiastiques du parti d'Ursace et de Valens, s'en allaient de ville en ville avec le fameux édit, qui du même coup condamnait Athanase et établissait l'arianisme. « Signez, ou c'est l'exil, » leur disait-on; brutale injonction de bandits qui vous prennent à la gorge sur le grand chemin! Les notables, contraints par ordre impérial, étaient obligés sous la même peine d'user de toute leur influence pour décider les malheureux pasteurs. On était impitoyable pour les réfractaires[3].

Quand Satan, par la permission de Dieu, crible les hommes, il se trouve d'ordinaire plus de paille et de poussière que de bon grain. Au jour où nous sommes, il y eut de lâches et honteuses défections sans doute,

[1] Athan. *Hist. Arian.* XXXV-XL. — Hilar. *Contra Arian.* — Amm. Marcell. XV, VII. — Théodoret, II, XII, XIII; IV, XXVI. — God. Herm., *Éclaircis.*, l. VII, c. XI. — Mœhler, t. III, l. V.

[2] Athan. *Hist. Arian.*, loc. cit.; *De Fuga*, IV. — Théodoret, II, XII, XIII; IV, XXVI.

[3] Athan. *Hist. Arian.* XXXI.

mais ce ne fut pas le grand nombre. Il se rencontra de magnanimes évêques qui préférèrent l'exil et ses longues douleurs, au déshonneur de livrer aux passions haineuses soulevées contre lui un homme dont ils ne connaissaient que l'inflexible orthodoxie et l'admirable grandeur d'âme. Le cœur déchiré par la violence inique qui les arrachaient à leur troupeau, ils s'en allèrent retrouver, dans les pays barbares, leurs frères déjà bannis, et partager avec eux le pain amer de l'étranger. On les rencontrait sur tous les chemins, suivis des plus fidèles de leurs ouailles, chrétiens qu'on avait vainement essayé de séduire, et dont l'impiété voulait aussi chatier le courageux dédain. Les prisons et les mines regorgeaient de victimes, sans autre espérance, pour revoir le jour et la liberté, que la honte de l'apostasie. Renier la foi d'Athanase et embrasser l'arianisme, c'était là tout ce qu'on exigeait d'eux. A cette condition, leurs chaînes tombaient comme d'elles-mêmes. De riches récompenses, prises sur les trésors de l'empire, payaient aux traîtres leur faiblesse. Un nombre incalculable de persécutés aimèrent mieux mourir de faim ou se laisser déchirer les membres et les entrailles[1]. Quelques-uns succombèrent cependant. Pauvres hier, ceux-là pouvaient aujourd'hui rivaliser de faste avec les plus grands seigneurs. C'était un spectacle écœurant. Le dégoût qu'en éprouvèrent les vrais chrétiens se trahit dans cette page hardie qu'Hilaire, l'Athanase des Gaules, adressa à Constance lui-même :

« Nous découvrons, ô loup ravisseur, lui crie-t-il dans son apostolique audace, la peau dont vous vous couvrez.

« ... Vous vous présentez aux évêques pour leur donner le même baiser qui a trahi Jésus-Christ; vous baissez

[1] Athan. *Hist. Arian.*

la tête pour recevoir leur bénédiction, et vous foulez la foi sous vos pieds; vous les faites manger à votre table, et quand ils se lèvent de vos festins, c'est pour vendre Dieu comme Judas. Vous remettez en leur faveur le cens et le tribut que le Maître a payé lui-même pour éviter le scandale, vous renoncez pour eux à vos droits, mais c'est pour leur faire oublier leurs devoirs et leur faire perdre les biens éternels[1]!... »

Malgré sa volonté ferme d'implanter partout l'arianisme sur les ruines du dogme de Nicée, Constance, qui n'avait jamais su prendre une décision énergique sans trembler, rencontra sur son chemin des têtes si vénérables, des hommes si grands, qu'il n'osa pas les briser d'une main aussi brutale que les autres. Le doyen des évêques de l'époque fut de ceux-là. De ce solide vieillard, dont rien jusque-là n'avait pu corrompre la foi franche et profonde, l'empereur pensa bien qu'il n'obtiendrait par ses émissaires aucune des concessions qu'il souhaitait. Osius n'était pas homme à s'épouvanter des perspectives de l'exil et de la mort même. Il comptait davantage sur son habileté personnelle. Théologien consommé, au dire des prélats courtisans, il se promettait de venir facilement à bout de la difficulté religieuse. Son éloquence ferait le reste... Il envoya au vieillard l'ordre de se rendre à Milan. L'entrevue eut lieu vers le milieu de l'an 335[2].

Dès la première apparition de l'évêque, Constance dut sentir qu'il avait trop présumé de lui-même. L'âme animait encore vivement ce corps brisé par l'âge, mais plein de sève. Le regard affaibli avait des lueurs merveilleuses d'intelligence; une indomptable volonté avait gravé son pli sur le front; l'homme enfin tout entier

[1] Hilar. *Contra Constant.*
[2] God. Herm., t. II, l. VII, c. XIII.

paraissait environné et pénétré de cette force tranquille contre laquelle il n'y a pas de victoire. Le maître du monde, devant ce vieux pontife, se faisait à lui-même l'effet d'un enfant. Il n'osa ni discuter ni menacer : il pria. Quand Osius entendit qu'il s'agissait d'admettre les ariens dans sa communion et d'en chasser Athanase, il redressa lentement sa taille affaissée : « Non, » dit-il avec l'accent d'une douleur et d'une conviction également profondes. Et il se défendit avec tant de fermeté et d'éloquence, que Constance, ébranlé dans ses propres convictions, ne sut que répondre. Il lui rendit la liberté. . .

Osius reprit le chemin de son pays et de son Église. Si cette entrevue fut pour l'empereur une de ces grâces de lumières que Dieu accorde quelquefois aux cœurs les plus aveuglés, il ne sut pas malheureusement *en* faire son profit. Eunuques et ariens n'eurent pas grand'peine à obscurcir ces vagues lueurs de vérité. Le primat d'Espagne était à peine rendu au terme de son voyage, qu'il recevait des lettres de Milan, avec sommation d'obtempérer à ce qu'elles demandaient de lui ; c'était toujours la communion avec les ariens et la condamnation d'Athanase, refrain sempiternel de ses longues admonestations.

Dans les unes, Constance le flattait, en lui prodiguant le nom de père, et tous les termes de la plus respectueuse affection[1]. Dans d'autres, il se plaisait à lui énumérer la liste des évêques qu'il avait récemment condamnés à l'exil. Quelquefois même il s'emportait à des paroles injurieuses et menaçantes[2]. Osius regardait ces fluctuations d'une conduite incertaine d'elle-même comme pluie et vent dont il fallait soutenir l'effort. Il n'en continuait pas moins à prêcher avec sa liberté or-

[1] Athan. *Ad solit.*
[2] *Id., ibid.*

dinaire la doctrine d'Athanase, et à réprouver publiquement l'arianisme. A la fin pourtant, saisi de pitié sans doute pour un homme qui se donnait tant de tourments sans succès, il prit la plume et écrivit la lettre suivante. Il s'y montra grand, sage, généreux, vraiment épiscopal, digne enfin et de son passé et de l'homme qu'il avait à défendre.

« Osius a l'empereur Constance

« Salut en Notre-Seigneur.

« J'ai déjà confessé une fois le nom de Jésus-Christ. C'était dans la persécution qui s'éleva sous le règne de Maximien, votre aïeul. Si vous voulez me persécuter à votre tour, faites-le: je suis dans la résolution de tout souffrir plutôt que de répandre le sang innocent et de trahir la vérité. Certes, je n'approuve nullement vos lettres, encore moins vos menaces. Cessez de m'écrire ainsi, de suivre les sentiments d'Arius, d'écouter les évêques d'Orient, et d'ajouter foi aux suggestions d'un Ursace et d'un Valens. Car ce qu'ils disent, ils le disent moins par haine pour Athanase que par passion pour l'hérésie. Croyez-moi, Constance, je suis assez vieux pour être votre grand-père. »

Après avoir, en termes animés, fait le récit du concile de Sardique et de toutes les luttes d'Athanase, se retournant tout à coup vers l'oppresseur du grand patriarche d'Alexandrie :

« Ah! cessez vos persécutions, s'écrie le vénérable vétéran de l'épiscopat catholique, je vous en conjure, et souvenez-vous que vous êtes mortel comme les autres; souvenez-vous du jour terrible du jugement. Conservez-vous pur et exempt du crime pour ce jour-là. Ne vous ingérez pas dans les affaires de l'Église. N'entre-

prenez pas de légiférer sur des choses de cette nature. Non, contentez-vous de les apprendre et de les recevoir de nous. Dieu vous a donné l'empire : il nous a confié, à nous, la sainte Église. Ceux qui par des voies obliques entreprendraient de vous ravir vos droits, ne peuvent le faire sans s'opposer à l'ordre divinement établi. En attirant à vous le pouvoir ecclésiastique, vous seriez coupable du même crime. Il est écrit, en effet : « Rendez « à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui ap- « partient à Dieu. » Il ne vous est pas plus permis, empereur, d'offrir l'encens et de pontifier, qu'il ne nous est permis à nous-mêmes d'aspirer à régner sur les nations.

« C'est le souci même de votre salut qui m'oblige à vous écrire ainsi. Et, quant à vos lettres, voici ma réponse. Loin d'embrasser la foi et le parti des ariens, je réprouve leur hérésie de toute mon âme, et ne puis me résoudre à souscrire la condamnation d'Athanase, quand surtout son innocence a été reconnue par notre suffrage, par l'Église de Rome et le jugement de tout un concile. Ce sont là les raisons pour lesquelles vous l'aviez vous-même rappelé et réintégré dans son pays et dans son Église... Qui vous a donc porté à oublier les lettres que vous avez écrites et les paroles que vous avez prononcées? Arrêtez-vous, je vous en supplie, et ne vous laissez pas influencer par les méchants. En voulant défendre les intérêts d'autrui, vous pourriez vous rendre grandement coupable. Quelque peine que vous preniez pour eux en ce monde, vous ne les aurez pas pour protecteurs dans l'autre, et vous vous trouverez seul lorsqu'il vous faudra rendre compte de vos actions au tribunal de Dieu. Ils n'ont d'autre dessein que de se servir de vous pour opprimer leur ennemi particulier, et répandre malignement, par votre entremise, dans la société catholique une hérésie abominable. Est-ce prudence de se précipiter soi-même dans un péril évident et inévitable, pour faire plaisir aux autres? Non, prince,

arrêtez-vous dans ce chemin, et croyez-moi; car tout ce que je vous dis là est juste et mérite votre attention [1]. »

Quand Athanase, qui nous l'a conservée, relisait plus tard cette admirable lettre, Osius, ce vieillard centenaire [2], lui apparaissait grand et vénérable comme un patriarche antique [3] : avec ses soixante années d'épiscopat écoulées au milieu des temps les plus diversement agités, persécuté par les empereurs païens, honoré et influent sous Constantin, spectateur menacé des luttes présentes, il représentait magnifiquement l'Église de son siècle. Nulle voix plus autorisée que la sienne ne pouvait se faire entendre aux oreilles d'un souverain. Cela n'empêcha pas que, subissant bientôt le sort commun alors aux évêques incorruptibles, il fut arraché à son siège et envoyé à Sirmich en Pannonie [4].

L'exil, après le pape Libère, ne pouvait voir sur ses chemins de plus glorieux proscrit.

La cause de la religion et celle d'Athanase s'étaient tellement identifiées, qu'elles étaient devenues inséparables et qu'elles avaient toutes deux les mêmes martyrs!

[1] Athan. *Hist. Arian.* XLII, XLV.
[2] Centenarius quippe erat. (*Hist. Arian.* XLV.)
[3] Abrahamici senis. *Hist. Arian.* XLV.
[4] Amm. Marcell., *loc. cit.* — Athan. *De Fuga*, V. — God. Herm., t. II, l. VII, ch. XIV.

CHAPITRE VI

(356)

Chose étrange. — Petites persécutions. — Présages. — Les craintes de l'empereur. — Conduite d'Athanase. — Les deux chefs d'armée. — Diogène. — Escarmouche. — Arrivée des légions. — Joie des ariens. — Le duc et l'évêque. — Intervention du peuple. — Attente anxieuse. — La nuit sanglante. — Athanase sauvé. — Le lendemain. — Les protestations. — Calme morne.

Chose étrange! tout l'Occident était dans la tribulation à cause d'Athanase, et Athanase vivait en paix dans sa ville d'Alexandrie [1]. Quelques tracasseries misérables, dont il avait eu facilement raison, étaient seules venues de temps à autre troubler son ministère. Un jour, un préfet d'Égypte nommé Maxime lui avait enlevé, au nom de l'empereur, le blé que le grand Constantin avait accordé aux églises [2]. Une autre fois on avait voulu lui faire un crime d'avoir célébré les saints mystères dans une église inachevée, avant que l'empereur en eût permis la dédicace. Une partialité visible favorisait les ariens au détriment des fidèles de sa communion. On menaçait de destitution les ducs, les officiers et les ma-

[1] D. R. Ceillier, t. IV, p. 100, n. 18.
[2] Athan. *Hist. Arian.*

gistrats qui refusaient de communiquer avec les hérétiques [1]. Mais au fond, rien de présentement grave. Ces petites vexations eussent été très supportables, si elles n'avaient présagé une grande persécution pour un prochain avenir. Elles avertissaient l'évêque que le souverain du monde le regardait toujours comme un ennemi, que son œil épiait toutes ses démarches, et que son bras était prêt à se déployer dans sa force pour l'anéantissement de la foi et la triomphante extension de l'erreur. Un acte apparent de rébellion ou de provocation à l'émeute suffirait à faire éclater l'orage. Constance cependant ne se hâtait pas. Sans respect pour « le trône apostolique [2] », il avait pu mettre la main sur le pape et le jeter en exil : l'Occident, intimidé par la présence des armées impériales, n'avait pas bougé; il n'osait pas toucher au primat d'Égypte, tant qu'il n'avait pas pour l'arracher à l'autel et au peuple un prétexte plausible, étranger à la religion. Il craignait que la chaude foi de ces populations turbulentes ne fît explosion dans une insurrection en masse. C'eût été un échec peut-être irréparable pour l'autorité souveraine. Il attendait donc.

Pour Athanase, sous la menace des événements et dans le bruit des persécutions qui troublaient au loin l'Église, il paraissait uniquement préoccupé de sa province et tout entier dans le présent. Pendant que l'empereur eût tant désiré qu'il s'agitât, il restait immobile, l'œil ouvert et sur le qui-vive, comme un soldat au guet. Pas une parole sur ses lèvres, pas un signe sur son beau et impassible visage, qui pût trahir les émotions de son âme. « Attentif à ne pas mettre le pied hors de son diocèse, respectueux pour la puissance civile, même dans ses prétentions exagérées, quand elle ne lui

[1] Athan. *Hist. Arian.*
[2] *Id., ibid.* XXXV.

demandait rien de contraire à la foi..., prêchant l'Évangile, soignant les malades, il ne paraissait pas se douter qu'il y eût un empereur, ni que cet empereur songeât à lui. Nulle provocation, nulle faiblesse, rien qui permît de l'accuser, rien qui fît espérer de le fléchir [1]. » On eût dit, à voir ces deux hommes qui se regardaient ainsi de l'Orient à l'Occident, deux chefs d'armées qui s'observent. L'un se tient sur la défensive, l'autre voudrait attaquer et n'ose. Et les peuples attendent, anxieux, l'heure du duel terrible. Telle était bien, en effet, la position d'Athanase et de Constance. C'est Constance qui se lassa le premier de l'immobilité et de la patience.

Quand il eut fait couvrir l'édit rendu à Milan de souscriptions épiscopales arrachées à la faiblesse par la violence ou la séduction; quand il vit son entreprise couronnée d'un succès presque total : l'arianisme assis dans toutes les églises : « L'évêque d'Alexandrie, se dit-il, dans cet empire qui l'a renié, n'a plus de refuge que dans l'exil. C'est l'heure! » Il dépêcha en Égypte l'un de ses secrétaires appelé Diogène, accompagné d'un collègue du nom d'Hilaire et de quelques officiers du palais [2]. A peine arrivé à Alexandrie, l'agent impérial signifia sur-le-champ à l'évêque qu'il eût à quitter la ville. « C'est bien! dit Athanase, mais avez-vous des ordres? J'ai encore, moi, les lettres qui m'autorisent à séjourner dans Alexandrie, et les voilà. Celles-ci me permettent de rentrer, elles me furent écrites du vivant de l'empereur Constant. Celles-là m'encouragent à rester, elles me furent remises après la mort de ce malheureux prince. » Et, tout en parlant, Athanase déroulait sous les yeux des émissaires les pièces authentiques [3]. « Ici, ajouta-t-il, en vertu d'un ordre écrit du

[1] *L'Église et l'Empire*, II, I, p. 306.

[2] Athan. *Hist. Arian.* XLVIII; *Apol. ad Const.* XXII. — Sozom. IV, VIII.

[3] *Apol. ad Const.* XXIII. — Fialon, 329.

pieux empereur Constance, je ne puis convenablement, vous le comprenez, en sortir, sur la parole d'un simple notaire [1] ! »

Cet imperturbable sang-froid réduisit Diogène à l'impuissance. D'autre part, le peuple commençait à s'émouvoir. Tous les yeux, quand il sortait, le regardaient avec une curiosité inquiète. Les lueurs sombres qu'il y voyait briller quelquefois furent pour lui un avertissement. Il comprit qu'il n'aboutirait à rien, et qu'il serait plus sûr pour lui de quitter Alexandrie. Après quelques jours d'incertitude il repartit, sans même avoir osé affronter lui-même une seule fois la présence d'Athanase [2].

Ce n'était là encore qu'une escarmouche. Hélas! la lutte devait bientôt recommencer, lutte tragique où le sang coulera!

Vers les premiers jours de janvier, Alexandrie fut de nouveau mise en émoi par l'arrivée soudaine des légions d'Égypte et de Libye [3]. A la joie mal contenue des ariens, les catholiques comprirent bien vite qu'il se tramait quelque chose contre eux. Sectaires et soldats buvaient et mangeaient ensemble, et les premiers, marchant contre leur habitude la tête haute, se vantaient d'une prochaine victoire. « Nous serons bientôt les maîtres! » disaient-ils, et ils ajoutaient mystérieusement : « Alors nous ferons ce qu'il nous plaira [4] ! »

Un nouvel ordre d'expatriation ne tarda pas, en effet, à tomber dans le palais archiépiscopal. Il était envoyé à l'évêque de la part de Syrien, duc militaire et chef de l'armée [5]. Tout autre qu'Athanase se serait rendu à cette

[1] *Hist. Arian.* LII.
[2] Sozom. IV, VIII, IX. — Athan. *Ad solitar.; Apol. ad Constant.* XXII et seq.
[3] God. Herm., t. II, l. VII, c.XV.
[4] *Hist. Arian.* LIV.
[5] *Ibid.*, XLVIII.

sommation d'un dépositaire de la force. Syrien n'avait qu'un mot à dire : la chrétienne Alexandrie était mise sous le talon des hérétiques. Lui, il garda son calme habituel. Le duc Syrien reçut la même réponse que Diogène. « Avez-vous des ordres? répétait-il; voici les miens, faites voir les vôtres. Je ne sortirai que sur l'ordre de l'empereur. Que je sache si vous parlez au nom de mon maître. Je vous vois entouré de gens suspects qui sont mes ennemis; vous prenez des détours; vous avez l'air de ne pas parler tout haut, comme il conviendrait à des gens qui agissent en vertu d'un ordre souverain. Écrivez-moi au moins que vous avez la commission expresse de l'empereur; il n'en faut pas moins à un évêque pour quitter son troupeau : car nous lisons dans les Écritures que c'est un grand crime pour nous de quitter le troupeau que Dieu nous a confié et de laisser au loup, par notre absence, la facilité d'y pénétrer [1]. »

Syrien avait espéré que l'évêque, pris d'effroi au brillant des glaives, aurait spontanément quitté la place. Devant cette résistance inattendue, il fut déconcerté et se trouva dans le même embarras que celui où Diogène s'était trouvé naguère. Produire un ordre écrit, il ne le pouvait, il n'en avait pas reçu; prendre sur lui la responsabilité d'une mesure violente, il n'osait. Constance, au cas d'une révolte populaire, était homme à le désavouer. Que faire?

Un jour qu'il était avec Maxime, préfet d'Égypte, et le secrétaire impérial Hilaire, des catholiques éminents, députés par le peuple, vinrent le supplier de faire droit aux légitimes der se. Eux-mêmes s'offraient à aller ver n rapporteraient ses ordres. Seulemen le la réponse, Syrien veillerait à la pai erté des orthodoxes.

[1] Athan. *Apol. ad* *Empire*, II, 1, p. 311.

C'était une solution. Le duc la saisit avidement. Il jura par le salut de l'empereur qu'il ne troublerait plus les assemblées, et qu'il allait immédiatement écrire à la cour de Milan [1]. Acte fut dressé des mutuels engagements en présence des magistrats de la ville [2]. On était au 17 janvier [3]. Le peuple avait frémi pendant ces deux longues semaines, à la pensée des périls qui menaçaient la tête sacrée de son cher pontife. Quand il connut les dispositions de Syrien, tout fut oublié. Il passa de la crainte à l'espérance avec sa mobilité ordinaire.

Athanase ne partagea pas ses illusions. Son clairvoyant génie, après avoir deviné les hésitations de Constance et leur cause secrète, pressentait une issue redoutable. Quand le nuage noir monte à l'horizon et qu'on entend déjà les grondements du tonnerre, il faut bien s'attendre à voir l'orage passer sur sa tête et se dire qu'on est menacé de la foudre. Il n'y a qu'une chance à courir, c'est que le vent change brusquement. Une semblable chance était la seule qu'on pût, dans les circonstances présentes, raisonnablement espérer. L'évêque essaya de l'obtenir. Il invita son peuple à la prière et au jeûne. Réunis dans les églises, les fidèles passaient de longues heures au pied des autels. Le soir surtout, ils affluaient; ils accouraient au temple après la journée faite, comme les abeilles à la ruche, et souvent ils y restaient bien avant dans la nuit. Trois semaines se passèrent encore. Ariens ni soldats n'avaient bougé.

Le vendredi 9 février, veille d'une fête solennelle, le peuple s'était rassemblé dans l'église Saint-Théonas, encore plus nombreux peut-être que de coutume. Athanase présidait. C'est un grand et beau spectacle que celui d'une église pleine. Dans l'imposant silence du

[1] Athan. *Apol. ad Const.*
[2] *Id., ibid.*
[3] D. R. Ceillier, IV, p. 100, n. 18.

vaste édifice, où tous les fronts baissés adorent, on n'entend que le murmure pieux des lèvres qui s'ouvrent pour prier, ou l'éclatante harmonie des hymnes populaires.

Tout à coup les portes de Saint-Théonas volent en éclat. Suit un tumulte indicible. Clameurs d'hommes en furie, chocs d'armes qui se heurtent, râles douloureux de victimes qu'on égorge, cris d'effroi de celles qu'on menace, tous ces bruits se mêlent en une rumeur vague et terrible. Alors la flamme des torches saintes, agitée au vent de cette irruption désordonnée, éclaira une horrible scène, sorte d'orgie sanglante. Les soldats avançaient vers le sanctuaire, foulant aux pieds les personnes renversées par leur élan; les fidèles, se jetant les uns sur les autres pour échapper aux envahisseurs, s'étouffaient; des hommes tombaient percés de flèches; le sang coulait à flots, et, ajoutant aux brutalités de la force les brutalités de la luxure, des mains immondes dépouillaient des chrétiennes et les massacraient après les avoir indignement outragées [1].

Qu'était devenu Athanase dans ce carnage? Lui-même l'a raconté avec une émotion contenue mais profonde, dans une page admirable.

« Il était nuit, dit-il, et il y avait dans l'église du peuple qui faisait la veille du lendemain. Le chef militaire Syrianus apparut tout à coup avec des soldats au nombre de plus de cinq mille, ayant des armes et des épées nues, des arcs, des flèches, des lances; et il les range autour de l'église. Moi qui ne croyais pas juste, dans un si grand désordre, d'abandonner mon peuple, et qui préferais m'exposer le premier au péril, m'étant assis dans la chaire, j'ordonnai au diacre de lire le psaume : *La miséricorde de Dieu est grande dans les*

[1] Athan. *Hist. Arian.* LV, LVI; *Apolog. ad Const.* XXVI; *De Fuga,* XXIV. — *Protestat. pop. Alexand.* — Sozom. IV, VIII.

siècles. Je dis au peuple de répondre et de se retirer ensuite chacun dans sa maison; mais, le chef s'étant élancé dans le temple et les soldats assiégeant de toutes parts le sanctuaire pour me saisir, le peuple et les prêtres me pressent, me supplient de prendre la fuite; je refuse de le faire avant que chacun d'eux soit en sûreté. M'étant donc levé et ayant prié le Seigneur, je les conjurai de se retirer : « J'aime mieux, disais-je, être en péril « que de voir maltraiter quelqu'un de vous. »

« Plusieurs étant déjà sortis et les autres se préparant à les suivre, quelques solitaires et quelques prêtres montèrent jusqu'à moi et m'entraînèrent, et ainsi, j'en atteste la suprême vérité, malgré tant de soldats qui assaillaient le sanctuaire, malgré ceux qui entouraient l'église, je sortis sous la conduite du Seigneur sans être vu, glorifiant surtout le Seigneur de ce que je n'avais pas trahi mon peuple et de ce que, l'ayant mis d'abord en sûreté, j'avais pu être sauvé moi-même, et me dérober aux mains qui voulaient me saisir [1]. »

Le lendemain, aux premières clartés du jour, tous les catholiques accoururent à l'église profanée. Ils trouvèrent les cadavres des martyrs couchés sur les pavés sanglants, foulés aux pieds et défigurés, au milieu de débris de toute sorte, arcs et flèches brisés, tronçons d'épées, ornements sacrés en lambeaux. Leur tristesse en présence de ce spectacle est facile à imaginer. Ils ne se laissèrent cependant pas abattre. Ils pendirent aux murailles les armes qu'ils ramassèrent, pour témoigner des violences commises, et enterrèrent leurs morts; puis ils rédigèrent ensemble et signèrent sur-le-champ, pour l'adresser à Constance, une protestation poignante et indignée.

Syrien, informé de ce qui se passait, s'émut. Après le

[1] *De Fuga*, XXIV. — Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne*, p. 89.

coup hardi risqué pour plaire au maître, le courtisan avait peur d'avoir été trop loin, et tremblait d'être désavoué. Il manda auprès de lui les principaux rédacteurs de la protestation, et leur ordonna d'y insérer cette double fausseté, à savoir que tout s'était passé sans trouble et que personne n'avait péri. Les catholiques se récrièrent; le duc en fit assommer plusieurs. Honteux bientôt de cette nouvelle violence, il fit enlever rapidement les corps et envoya le bourreau de la justice et le prévôt de la ville pour arracher aux murs de Saint-Théonas les ex-voto compromettants que le peuple y avait appendus [1]. Le peuple se mutina. Rassemblé autour de l'église, jour et nuit sur pied, il en refusa quelque temps l'entrée aux commissaires de Syrien. Quand il fallut céder, il céda; mais il en revint à sa première idée et l'accomplit. Voici en quels termes la seconde protestation était rédigée. Elle nous donne encore quelques détails sur l'évasion d'Athanase, et trahit en même temps les anxiétés qu'éprouvait ce noble peuple sur le sort encore incertain de son évêque.

« Le peuple catholique d'Alexandrie, soumis à Athanase, son évêque révéré, proteste hautement par l'entremise des soussignés.

« Déjà une fois nous nous sommes élevés contre l'invasion nocturne et sacrilège dont nous avons été victimes. L'exposition des faits n'est pas nécessaire : ils se sont passés au vu et au su de toute la ville. Les cadavres ont été retrouvés et exposés publiquement. Les armes et les flèches qui jonchaient l'église ont proclamé le crime. Mais, puisque le clarissime duc Syrien veut nous contraindre à déclarer dans notre protestation qu'il n'y a eu ni troubles ni morts, c'est une preuve pour nous que ce qui s'est passé n'est pas l'effet de la

[1] *Hist. Arian.* LV, LIX.

volonté du très clément Auguste. Le duc n'aurait pas peur, s'il n'eût fait que lui obéir... »

Suit un récit tragique, semblable à celui qu'on a lu plus haut. — Athanase a été enlevé, sans blessures, mais à demi mort et sans connaissance, et l'on ne sait s'il est encore en vie.

« Si la volonté du prince, ajoutent les signataires, est de nous persécuter, nous sommes prêts à subir le martyre. S'il en est autrement, nous prions le préfet d'Égypte Maxime et les autres magistrats d'intercéder pour nous et d'empêcher à l'avenir de si cruels abus. Nous demandons aussi qu'on ne remplace pas notre évêque par un intrus. Nous nous y opposerions jusqu'à la mort. Nous entendons garder le vénérable Athanase, que Dieu nous a donné, suivant la succession de nos Pères, et que le pieux empereur a envoyé ici avec des lettres expresses et sous la garde de son serment [1]. »

Après ce cri d'un peuple qui ne veut pas se laisser décimer sans protester au nom de l'humanité et du droit, les catholiques d'Alexandrie attendirent dans un calme morne la réponse du prince. Plusieurs semaines s'écoulèrent, interminables. Enfin elle arriva.

[1] Athan. *Hist. Arian.* LXXX.

UNIVERSITY OF VIRGINIA

LIVRE CINQUIÈME

(356-362)

VIE ERRANTE

Ἄνευ τοῦ Πατρὸς ἡμῶν τοῦ ἐν τοῖς οὐρανοῖς οὐδὲ θρὶξ ἀνθρώπου δύναται λευκὴ, ἢ μέλαινα γενέσθαι, οὐδὲ στρουθίον εἰς παγίδα ἐμπεσεῖν ποτε.

(*Ap. de Fuga sua*, XV.)

CHAPITRE I

(356)

La réponse. — Noble silence d'Athanase. — Joie de Constance. — Le comte Héracle. — Les inquisiteurs. — Pacte avec les païens. — Souscriptions. — Un mercredi. — Élection de Georges. — Portrait. — Son entrée dans Alexandrie. — Le duc Sébastien. — Le peuple. — Les femmes ariennes. — Eutyque. — Pris en flagrant délit. — Les prêtres d'Athanase. — Retour des vieux ariens exilés. — Constance aux Alexandrins.

« Sénat, peuple d'Alexandrie, assemblez-vous; vous tous, jeunes gens de la ville, réunissez-vous. Poursuivez le traître; sinon, sachez-le, je vous tiendrai pour mes ennemis. S'il s'est réfugié chez les barbares, il faut l'en retirer[1]... »

Alexandrie chrétienne trouva, un jour, cette odieuse exhortation placardée sur les murs. C'était la réponse de l'empereur. Une indicible émotion envahit la malheureuse métropole. On n'osait en croire ses yeux, on se regardait avec stupeur. « Serait-ce possible, se disait-on, que l'empereur fût hérétique? » Certes, il y avait longtemps qu'Athanase était fixé sur ce point; mais sa charité discrète n'avait pas voulu, en révélant son apos-

[1] God. Herm., II, VII, XVI, LXXVII.

tasie, jeter une flétrissure au front respecté du souverain. Il aurait pu, la veille encore de son triste départ, lâcher le mot et dire que son persécuteur était arien. L'Égypte se fût soulevée comme un seul homme. Il ne le fit pas. Cette conduite n'eût été digne ni de son caractère d'évêque, ni de sa loyauté native. Une si petite pensée ne pouvait naître dans une âme si grande. Il laissa la Providence agir.

Constance, lui, n'y mit pas tant de délicatesse. A la nouvelle de ce qui s'était passé à Alexandrie, il éprouva cet enivrement immodéré qui est la joie des faibles qui triomphent.

Délivré de toute crainte de rébellion, il n'eut qu'un regret, c'est qu'Athanase respirât encore. Des *ordres* impitoyables furent donnés en conséquence, et si le peuple catholique, dans sa légitime surprise, put *douter* un instant que son empereur fût son ennemi, il fut bientôt tiré de cette illusion.

Tous les officiers publics, préfets, généraux, sénateurs, magistrats, dont les ariens avaient eu à se plaindre, furent destitués et remplacés par des hommes sûrs et dévoués à la secte. En même temps le comte Héracle, porteur et exécuteur des volontés impériales, s'emparait des églises et en chassait les orthodoxes. Tout aux hérétiques ! Le comte ne se gênait pas pour le dire; c'était là l'expression violente de Constance. « D'Athanase, ajoutait-il, l'auguste prince n'en veut plus entendre parler. » Le fait est que des émissaires étaient envoyés sur tous les chemins et dans toutes les villes.

L'homme assez heureux pour mettre la main sur lui et le ramener mort ou vif pouvait tout espérer. Des promesses superbes étaient faites, et mille inappréciables faveurs prêtes à le récompenser.

Sur un soupçon que le fugitif s'était retiré en Éthiopie, chez l'évêque d'Auxume, son ami et son disciple, Constance se fit lui-même inquisiteur, et envoya un

courrier aux chefs du district pour les prier de lui livrer tous ensemble Frumence et Athanase [1].

Les princes ne purent rencontrer l'illustre coupable. On ne se découragea pas pour si peu, et les perquisitions se poursuivirent avec la même activité fiévreuse et presque féroce [2].

Alexandrie cependant demeurait toujours dans un état de violente effervescence. On parlait d'introduire un nouvel intrus. Pleins des cruels souvenirs du règne de Grégoire (dix années n'en avaient pas assoupi l'amertume et le dégoût), les catholiques frémissaient et bondissaient à la pensée que de semblables jours pouvaient revenir. Héracle comprit qu'il n'arriverait à rien, s'il ne trouvait des auxiliaires dans les masses. Il fit d'abord courir le bruit que, si l'on refusait d'obéir à l'empereur, les vivres habituellement distribués au peuple seraient supprimés. Ce n'est pas tout. Il ne recula pas devant ce moyen vil : faire alliance avec les païens. « L'artifice employé par l'envoyé de Constance pour les enrôler à son service fut singulier. Il fit venir les principaux d'entre eux, ceux qui étaient sénateurs et magistrats de la ville, et leur déclara d'un air d'autorité que l'empereur se proposait de fermer tous leurs temples et d'a-

[1] *Apol. ad Const.* XXXI. Une inscription en langue grecque, relevée sous le nom d'*Inscription d'Axum*, fait connaître, avec les titres de ces princes, les peuples qui formaient leur empire. Aïzamas, qui l'avait fait poser en commémoration d'une victoire de son frère Saïzamas, s'y intitule « roi des Axomites et des Homérites, de Rhada, des Éthiopiens et de Sylé, des Bongaïtes et de Roca, roi des rois, fils du dieu invincible Arès ». Il régnait donc sur toute l'Abyssinie jusqu'à Zeïla (Sylé), au delà du détroit de Bab-el-Mandeb. Était-il encore païen, ou mêlait-il des restes de paganisme à son christianisme? on ne saurait le dire; mais il ne faut pas s'étonner de le voir se dire fils du dieu Arès, parler grec et recevoir de Constance des lettres en grec. La langue grecque était répandue en Éthiopie dès le temps des Ptolémées, comme l'indique une autre inscription, celle d'Adulis. (Fialon, p. 338.)

[2] *Vita sancti Pachom.* in *Acta Sanctorum*, 13 maii. — Greg. Naz. *in Encom.* IX.

battre leurs idoles; mais que leur obéissance empressée dans une circonstance aussi grave que l'expulsion d'Athanase pourrait leur faire trouver grâce. La menace n'était pas sans vraisemblance; car on savait que Constance, par un double jeu qu'ont mis en pratique plus d'une fois les oppresseurs de l'Église qui tiennent à paraître ses protecteurs, annonçait l'intention d'imposer la foi chrétienne à tous ses sujets... Les païens, très indifférents sur le fond de la question soulevée par Arius, mais plus ennemis d'Athanase que de tout autre, ne pouvaient hésiter à se racheter à si bon marché. Ils promirent donc toute espèce de secours [1]. » Héracle fit alors circuler par la ville, pour la faire signer, une lettre dans laquelle les habitants d'Alexandrie promettaient de recevoir de l'empereur tel évêque qu'il voudrait. Tous les païens souscrivirent, et avec eux quelques malheureux hommes dépendants, fonctionnaires, artisans, gens de boutiques, pauvres hères souvent obligés, pour vivre, de vendre leur conscience. Les listes pleines furent envoyées à l'auguste empereur.

Le digne peuple d'Athanase, malgré ces démonstrations hostiles, n'en continuait pas moins à se rassembler dans les anciennes églises. Il affirmait plus que jamais sa foi et ses préférences. Son droit, sûr de lui-même, ne voulait céder qu'à la force. Hélas ! sa fidélité devait être pour lui l'occasion d'un nouveau malheur.

Un mercredi (c'était sans doute jour de fête), il se porte en foule vers la Césarée, l'église la plus vaste de la ville. Il passe par groupes énormes et remplit les rues. Alors, pris de rage à la vue de ces longues files d'orthodoxes qui semblent vouloir les braver par l'ostentation de la liberté et du nombre, les ariens forment le dessein d'en tirer une vengeance immédiate et terrible. Le comte Héracle est averti. Il envoie chercher le préfet

[1] De Broglie, II, 1, p. 323. — Soz. IV, x.

Cataphrone, le receveur général Faustin, homme sans caractère et sans mœurs, et un hérétique influent dans la secte par son audace, nommé Bithine. Tous les trois ensemble, ils ramassent en hâte la horde de leurs alliés, les païens, et au nom de l'empereur leur commandent de les suivre. « Venez, venez, on va les assommer! » Ces cris retentissent de toutes parts au milieu de chants ignobles et de grossiers blasphèmes. Alexandrie est encore en fièvre. Des bandes se forment et roulent leurs flots tumultueux, au milieu desquels apparaissent les figures sinistres des plus mauvais jours. Cohue épouvantable à voir: cela court, cela bondit, cela rugit. On dirait que tous les fauves des déserts libyques ont fait irruption dans la ville.

Ariens et païens arrivent aux portes de l'église. Par bonheur le service divin était fini : ils la trouvent presque vide. Seules, disséminées dans le vaste édifice, quelques femmes et quelques vierges sont assises et prient encore. Une femme qui prie est deux fois sacrée pour tout homme qui n'est pas une brute. Mais excitée à la colère et stimulée par les hauts fonctionnaires qui marchent à sa tête, échauffée par ses propres clameurs, la multitude des envahisseurs devient sourde à la voix de la nature. Elle entre dans l'église, armée de frondes et de bâtons. Une grêle de cailloux tombe sur les malheureuses chrétiennes; des coups de gourdin les achèvent. Celles qui survivent essuient des traitements sans nom au milieu de discours révoltants. Le lieu saint est livré au sac et au pillage. On arrache les stalles des prêtres aux murailles du chœur; on descelle le trône épiscopal, on renverse la table de l'autel, on déchire les voiles et les tentures; on emporte tous ces débris sur la grande place de l'église, on y met le feu, et une ronde infernale s'organise autour du bûcher qui flambe. Des païens jettent de l'encens dans le brasier, et l'on entend de toutes parts ces cris abominables : « Constance a em-

brassé la religion des Grecs, il est des nôtres, et les chrétiens reconnaissent nos mystères. »

Quand, quelques jours plus tard, Athanase dans sa retraite inconnue apprit ces nouvelles scènes d'horreur, il en pleura [1].

Maîtres d'Alexandrie par la terreur, soutenus par une armée, encouragés par le pouvoir, les ariens se hâtèrent de profiter de ces faveurs inouïes de leur fortune. Un concile d'évêques hérétiques se réunit à Antioche. Narcisse de Cilicie, Théodore de Thrace, Eugène de Nicée, Patrophile de Scytople et Ménophante d'Éphèse, en avaient pris l'initiative. Vingt-cinq autres étaient accourus à leurs voix. Ils lancèrent d'abord l'anathème contre « ce lâche déserteur de son troupeau, qui avait préféré la fuite à la mort ». Ils cherchèrent ensuite partout un homme à qui donner avec le siège d'Alexandrie, la redoutable succession d'Athanase. Il ne s'en trouva aucun d'assez hardi. Tous se rappelaient, en effet, souvenir peu engageant, la fin tragique du dernier intrus [2]. A la fin cependant, un homme se présenta, personnage inconnu, mais bien fait pour devenir célèbre. Il fut élu d'emblée et confirmé dans sa charge par l'acquiescement empressé de l'empereur. Il s'appelait Georges. Compatriote de Grégoire, il était né à l'autre bout du monde, dans un village obscur du nom de Tarbasthène, sur les confins de la Cappadoce et du territoire d'Épiphanie. Le sang qui coulait dans ses veines n'était pas même entièrement libre. Monstre de race équivoque et douteuse, « être métis comme les mulets, [3] » comment ce fils d'un foulon parvint-il à sortir de l'ombre où le condamnait son origine? Par la vénalité sans doute. Il n'eut d'autre métier,

[1] Athan. *Hist. Arian.*

[2] Sozom. l. IV, c. VII. — God. Herm., t. II, *Éclaircis.*, l. VII. ch. XVIII.

[3] Greg. Naz.

paraît-il, au commencement, que celui de parasite. Pour une soupe ou un ragoût, il eût vendu son âme. Il n'y avait rien qu'on ne pût lui faire dire ou tenter par l'appât d'un gras salaire. Grâce à des protections, il arriva aux emplois publics, au plus infime de tous, il est vrai; il fut quelque temps chargé de recevoir et de distribuer les viandes salées destinées à la garnison de Constantinople. Ses modiques appointements ne suffisant pas aux dépenses de sa table, il puisa à pleines mains dans les coffres impériaux. Il fut pris et dut s'enfuir. Le peuple conserva son souvenir et incarna l'impression qu'avait faite sur lui ce *viveur* malhonnête dans un sobriquet flétrissant : il appelait Georges « le mangeur du trésor ». Le misérable erra longtemps de ville en ville et de province en province, partout méprisé, partout chassé et réduit pour vivre aux ressources du vagabondage. Quant à des convictions religieuses, on ignore s'il en eut jamais quelqu'une, et, s'il eut de l'instruction, il ne le fit jamais voir. Malgré cela, il postula pour les ordres et fut élevé par les ariens à la dignité du sacerdoce. Hypocrite? Non. Il ne prit jamais le masque de la piété et se montra toujours impudemment ce qu'il était, un maître en fait de scélératesse [1].

Tel était l'homme choisi par le concile d'Antioche, servile, voleur, ignorant, dégradé, brutal, orné, en un mot, de tous les vices et capable de tous les crimes. En quelques lignes, Athanase trace de lui ce portrait achevé : « A peine est-il chrétien : il en a pris le nom par occasion; pour lui, la piété est toute une affaire. Il ne sait au juste ni ce qu'il dit ni ce qu'il affirme; c'est une mouette qui suit la bande [2]. » Peut-être eût-on cherché

[1] Greg. Naz. *Orat.* XXXI. — Greg. Nyss. l. I *cont. Eunom.* — Amm. Marcell. l. XXII. — Athan. *Ad Monach.* LXXV; *De Syn.* XXXVII; *Orat. I contra Arian.; De Fuga.* — Sozom. l. III, c. VI; l. IV, c. VII.

[2] *De Syn.* II.

quelque autre personnage; mais le temps pressait, il fallut se contenter de celui-là. On l'envoya immédiatemant sur son théâtre. Il devait y faire oublier l'intrus Grégoire, de mémoire pourtant sinistre.

Alexandrie le vit arriver dans les derniers jours de mars [1], presque à la veille de Pâques, fixé cette année-là au 6 avril. Le nouvel apôtre se présenta escorté de soldats en armes, commandés par le successeur de Syrien. Sébastien, ainsi s'appelait-il, était tout jeune encore et homme de bel avenir. Élève de Libanius, le célèbre rhéteur d'Antioche, il avait pendant quelques années rêvé la carrière de son maître. Mais, bientôt dégoûté des études silencieuses, mortelles à sa bouillante nature, il avait quitté la plume pour l'épée. Intelligent comme il l'était, il avait rapidement conquis les premiers grades. Il appartenait à la secte des manichéens, secte philosophique, dédaigneuse de tout ce qui n'était pas elle-même et ouvertement hostile aux doctrines orthodoxes [2].

Les ariens ne pouvaient imaginer d'accouplement plus heureux pour terroriser l'Égypte, qu'un soldat sectaire et un évêque sans conscience.

Alexandrie offrit donc encore une fois ce spectacle douloureux d'une population partagée en deux camps, dont l'un chante pendant que l'autre pleure, camps des persécuteurs et des persécutés. Un silence triste comme le silence qui règne sur les tombeaux environnait les demeures fermées des catholiques. Que faire contre une armée? se plaindre? A qui? Il n'y avait que des ennemis partout, et, on le sentait, la moindre réclamation aurait coûté la vie à l'homme assez osé pour la faire.

Si un catholique franchissait le seuil de sa porte, il

[1] Il est certain qu'il entra dans Alexandrie durant le carême, entre le 21 février et le 6 avril. (God. Herm., t. II, l. VII, c. XVIII.)

[2] Athan. *Hist. Arian.* LIX. — Vales. *Not. in Ammian.*, p. 254.

était insulté, provoqué, quelquefois maltraité. Les femmes ariennes montrèrent surtout la plus violente hostilité. Humiliées pendant de longs jours, elles prenaient leur revanche avec un acharnement sans miséricorde. Folles de joie et de haine, elles couraient par les rues à la rencontre des chrétiennes fidèles. Elles s'attroupaient autour de la première venue, matrone vénérable, jeune vierge consacrée à Dieu, et, mégères implacables, elles les bafouaient, les outrageaient, leur déchiraient les vêtements et le visage. Des jeunes gens de leur secte venaient-ils à passer : « Hé! venez donc! » criaient-elles. Les jeunes gens accouraient. Excités par ces voix de femmes délirantes, ils se jetaient sur les pauvres martyres, leur arrachaient leur voile et les laissaient meurtries et rouges de coups et d'outrages. Si, épuisées et sanglantes, elles ne pouvaient plus se relever, des soldats les ramassaient et les conduisaient en prison [1].

Le clergé d'Athanase ne devait pas, on le pense, être épargné.

Il y avait un sous-diacre, nommé Eutyque, saint homme, devenu, en vertu de ses fonctions, populaire dans toute la ville. Sa popularité même le désignait comme la première victime des fureurs hérétiques. Il fut, en effet, saisi le 26 mars. On le frappa avec rage. Les coups de nerfs de bœuf tombèrent pendant une heure sur son corps lacéré et sanglant, drus comme la grêle C'était un spectacle à fendre le cœur. Des catholiques présents n'en purent supporter la vue. Un cri spontané jaillit de leur poitrine ! « Assez, assez! Au nom de Dieu, assez ! » On tomba sur eux, on les fouetta à leur tour, puis on les lia pour les emmener

[1] Athan. « Illæ autem quasi bacchæ ac furiæ, circumcursantes detrimentum putabant, si quam non offenderent, etc. » (*Hist. Arian.* LVIII. — *De Fuga,* LXVII.)

au cachot. Un murmure s'éleva dans la foule des ariens ; ils ne les trouvaient pas assez punis. Menacé d'être dénoncés aux eunuques de la cour, il fallut que Sébastien les fît revenir et fouetter de nouveau. « C'est pour la vérité qu'on nous flagelle, parce que nous refusons de communiquer avec les hérétiques, » disaient les vaillants martyrs pendant leur supplice horrible. Frappez, frappez toujours, frappez comme il vous plaira. Mais vous en rendrez bientôt compte à Dieu ! »

Pour Eutyque, on le chargea, sans même prendre soin de panser ses plaies vives, sur un chariot. « Il ne fera pas la route, observa quelqu'un. — Qu'importe ! leur répondit-on, cela épouvantera les autres et leur apprendra à obéir. » On l'expédia pour les mines redoutées de Pheno, d'où personne n'était jamais revenu. L'heureux sous-diacre eut le bonheur de mourir en chemin et de voir le ciel s'ouvrir à son âme glorieuse de martyr [1].

Dans les jours de troubles politiques et religieux, les pauvres deviennent plus pauvres et plus misérables que jamais. D'autres versent leur sang ; eux, ils meurent de faim. La pitié publique n'a plus ni assez de calme ni assez de ressources pour penser à les secourir. Le clergé d'Athanase, instruit par tant de révolutions successives et l'admirable instinct de la charité, s'était souvenu de ces grandes détresses oubliées. Dépossédé de ses églises, il avait assigné d'autres rendez-vous aux indigents et aux veuves. Les ariens s'en aperçurent. Ils tombèrent un jour sur la sainte assemblée, se saisirent des prêtres, bafouèrent les vieillards et éventrèrent les femmes. Un soldat nommé Dyname s'était fait le dénonciateur des ecclésiastiques pris en flagrant délit de charité. Sébastien se fit leur juge. Partisan d'une secte où l'aumône était regardée comme un outrage, Sébastien ne pouvait

[1] Athan. *Hist. Arian.* LX.

que condamner ces sublimes criminels : le fouet vengea son étrange morale.

Cet incident activa encore la guerre entreprise contre le clergé orthodoxe. Un décret ducal en bannit tous les membres. Alors plus de ménagements ! Aussi implacables que des bêtes féroces [1], les ariens prennent avec eux une troupe de soldats et se ruent sur les presbytères. Ils assomment plusieurs ecclésiastiques qui, en se cachant, avaient cru se sauver, et se partagent leurs membres palpitants. Ils vont partout, cherchant ceux sur lesquels ils n'ont pu mettre la main. Malheur aux fidèles qui ont l'honneur de compter des prêtres dans leur famille ! ils sont obligés, sous peine de mort, de dénoncer leur retraite. Tous les suspects sont forcés à la même trahison ou exposés à subir le même sort [2].

Alexandrie se trouva bientôt sans prêtres. Et plût à Dieu que cette privation eût duré ! Mais elle ne tarda pas à voir revenir des solitudes de la Soïne, où ils avaient végété jusque-là, de vieux prêtres ariens comme Hierax et Dioscore, bannis jadis par saint Pierre et saint Alexandre.

Tant de malheurs tombaient à la fois sur eux, que les catholiques n'avaient plus de meilleure espérance que la mort. Ils ne vivaient plus, quand enfin une lettre de Constance aux Alexandrins arriva.

Hélas ! c'étaient des félicitations insultantes. L'empereur, non content de le voir vaincu, infligeait encore l'affront à cet infortuné peuple. « Votre cité, écrivait-il dans un véritable accès de rage triomphante, n'a donc point renié ses habitudes héréditaires et les traditions de ses fondateurs : elle s'est montrée, comme toujours, obéissante et docile... Quel lieu du monde ignore l'honneur qui vient de vous être acquis dans ces derniers

[1] Athan. *De Fuga*, x.
[2] Athan. *Hist. Arian.* LXIII. — Cf. Mœhler, III, v.

événements? Je ne sais, en vérité, à quoi le comparer. La plus grande partie de votre ville était dans l'aveuglement; un homme la gouvernait, sorti des plus bas fonds; il conduisait dans les ténèbres tous ceux qui cherchaient la vérité, les séduisant, non par des paroles saines, mais par des jongleries... Les simples, trompés, se laissaient entraîner à vivre suivant les conseils de cet homme, et la chose publique, emportée comme par un torrent, s'en allait vers un cataclysme... Mais le voilà, ce grand homme, cet homme courageux : il n'a pas su comparaître pour se défendre; il s'est condamné lui-même, il a fui! Je conseille aux barbares de s'en défaire au plus vite, de peur qu'il ne pervertisse ceux qu'il rencontre, se lamentant devant eux avec des airs et des larmes de théâtre. Quant à lui, donc, qu'il s'en aille et ne revienne plus; et quant à vous, distinguez-vous du grand nombre, comme vous avez toujours fait, par votre sagesse et par votre vertu... Ne vous souvenez plus des vains bavardages de ce scélérat, convaincu de tant de crimes, qu'il ne les expierait pas encore s'il subissait dix fois la mort[1]. »

Ce pamphlet, signe de l'impuissance impériale (car il faut qu'un prince soit bien faible pour n'avoir d'autre recours contre un sujet que le persiflage), ce pamphlet ne fit qu'exalter encore l'admiration et l'amour du peuple pour Athanase. Mais il ne fut pas le dernier mot de Constance.

[1] *L'Église et l'Empire*, t. II, c. I, p. 326. — Athan. *Apol. ad Const. imp.* III.

CHAPITRE II

(356)

Chez la jeune vierge. — Aux évêques d'Égypte. — Résolution. — Les nouvelles. — Athanase rétrograde vers le désert. — Premier récit : le 2 juin. — Deuxième récit : persécution générale contre les évêques d'Égypte. — Troisième récit : l'épiscopat à l'encan. — Tournée de Georges en Égypte et en Syrie. — Universel désir d'un retour d'Athanase.

Dieu avait protégé son grand serviteur. Dans la nuit même du 5 février, avec cette audace tranquille qui le servait si merveilleusement aux heures périlleuses, au lieu de sortir des murs d'Alexandrie, Athanase s'était caché au cœur même de la ville. Il était sûr, à quelque porte qu'il allât frapper, que le chrétien ou la chrétienne qui l'accueillerait ne le trahirait pas. Il savait que ce qu'il donnait à son peuple en dévouement, ce peuple le lui rendait en fidélité. Il traversa donc, l'âme brisée par le spectacle des brutalités sacrilèges dont il venait d'être témoin, les rues obscures, à peine troublées par les clameurs lointaines des persécuteurs. Une impulsion intérieure, impérieuse comme un ordre divin et lumineuse comme une révélation, le poussa vers une maison qu'il connaissait à peine. Ce fut une jeune fille de vingt ans qui vint lui ouvrir. Jamais aucun ecclésiastique n'avait

franchi ce seuil : on se fût grandement étonné qu'un homme consacré à Dieu l'eût osé. Avec la grâce de sa pure jeunesse, cette chrétienne avait tous les dons de la plus merveilleuse beauté. Jamais il ne pouvait venir à la pensée même d'un arien que l'austère Athanase était là. La généreuse jeune fille, elle, n'en pensa pas si long. Recevoir Athanase, c'était recevoir un père vénéré : elle l'accueillit avec une respectueuse tendresse et se fit sa servante. Elle lui apprêtait sa nourriture, allait par la ville lui chercher les livres qui lui étaient nécessaires, et était l'intermédiaire discret entre le pasteur et le troupeau.

Plus d'une fois, au cours des six dures années qui vont suivre, le grand persécuté viendra pour un temps fixer dans la maison de la jeune vierge sa destinée errante, et voir un peu, ou tout au moins sentir près de lui ce cher peuple d'Alexandrie, obligé à tant de courage au milieu de tant d'épreuves [1].

Les ariens, après la lettre de Constance, mirent sa tête à prix. Ils montèrent la garde aux portes de la ville, ils fouillèrent les vaisseaux du port, ils interrogèrent tous les chemins et tous les bois, ils coururent le désert, ils cherchèrent partout où il n'était pas.

Un jour, sans qu'on sût d'où elle était partie, une lettre encyclique de l'évêque invisible partit et se répandit, rapide comme la foudre, dans toutes les églises d'Égypte. On proposait aux évêques de signer une formule arienne. « Nous ne pouvons à aucun prix, leur écrit-il, nous écarter de l'amour de Jésus-Christ, quand même les hérétiques nous menaceraient de mort. Sommes-nous chrétiens? oui. Sommes-nous ariens? non. Restons donc dans la franchise. Nous n'avons pas reçu l'esprit de servitude qui donne la crainte; Dieu nous a, au

[1] *Vita sancti Athan.* incert. auct. XXI. — Larsow. a, a. O. S. 36, n. XXX; S. 37, n. XXXII.

contraire, appelés à la liberté. Ce serait pour nous une honte éternelle, si nous abandonnions la foi que nous avons reçue du Sauveur par ses apôtres, pour lui préférer celle d'Arius et de ses pareils. Ici[1], presque tous ont le courage de résister jusqu'au sang à leurs maudits artifices, depuis surtout que votre fermeté est connue. Conservez donc bien, je vous en prie, la foi que les Pères ont confessée à Nicée; défendez-la avec joie, force et confiance; donnez l'exemple, et montrez à chacun que le moment est venu de combattre pour la vérité... Armés de la parole divine, opposons-nous à ceux qui veulent semer la fureur dans la maison de Dieu : ne craignons pas de mourir. Pour moi, je sais qu'ils ont soif de mon sang. Que m'importe? Je sais aussi qu'une grande récompense attend ceux qui persévèrent... Repoussez la doctrine étrangère; courage! et vous recueillerez la gloire de pouvoir dire : — Nous avons maintenu la foi, et la couronne de vie sera votre lot[2]. »

Ainsi la vigilance d'Athanase ne s'endormait jamais. Quand il jugea que la première ardeur des satellites ariens s'était un peu ralentie, il quitta son audacieuse retraite et s'achemina vers les solitudes saintes où vivaient les fils d'Antoine et de Pacôme. Il allait, marchant la nuit pour éviter les espions, de monastère en monastère, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant des bords surveillés du Nil. Mais une pensée avait germé dans son âme intrépide. Il s'arrêta brusquement et résolut de rebrousser chemin[3]. Son dessein était d'aller trouver Constance où qu'il fût, et de tenter un suprême effort pour le détromper ou le fléchir. Vainement ses amis le pressèrent-ils de rester prudemment caché. Le vaillant évêque se sentit pressé plus fort par sa con-

[1] Allusion à l'héroïsme des catholiques d'Alexandrie.
[2] Athan. *Epist. Encycl.* — D. R. Ceillier, t. IV, p. 117.
[3] Athan. *Apol. ad Const.* XXVII.

science. Il quitta la paix du désert et revint sur ses pas.

Il n'avait pas fait beaucoup de chemin, quand il rencontra des catholiques qui fuyaient comme lui les troubles et les périls d'Alexandrie. Ils le mirent au courant de ce qu'ils avaient entendu dire : la persécution arienne sévissait en Occident comme en Égypte ; ils lui racontèrent le pape Libère enlevé et banni, les saints évêques exilés, l'erreur assise sur tous les sièges. Cette incroyable nouvelle fut bientôt suivie de nouvelles non moins tristes qui le touchaient de plus près. Les larmes aux yeux, d'autres fugitifs lui apprirent ce qui venait de se passer dans sa ville épiscopale : l'arrivée d'un nouvel intrus nommé Georges, les violences du duc Sébastien, l'audace et la cruauté des hérétiques. Rien de tout cela ne put lui faire abandonner sa résolution. Il ne pouvait croire que tant de crimes fussent autorisés par l'empereur [1] ; nul doute qu'il ne les désavouât quand il saurait tout... Il fallait, pour désabuser cette âme généreuse, qu'un troisième groupe lui remît la lettre de Constance aux Alexandrins et aux princes d'Auxume [2]. Cette fois le doute n'était plus possible : ses dernières espérances tombèrent avec ses dernières illusions. Il abandonna son projet, désormais aussi inutile qu'imprudent, et rétrograda vers le désert [3].

Comme les gémissements d'une mer qui monte, le bruit des malheurs de son Église le poursuivait d'asile en asile, sur les bords du fleuve ou dans les sables immenses. Rien ne se passait dans Alexandrie qu'il ne le sût promptement. La nouvelle s[illegible]e chemin qu'il avait parcouru, [illegible]e de b[illegible]ouche par les

[1] Væ illa dunta[illegible]itatis [illegible] *contra Const.* XXXII, XXIX.)

[2] *Ibid.* XXIX, XX[illegible]

[3] His auditis et [illegible]erspect[illegible] nuntii [illegible] lacrymis enarraba[illegible]erem u[illegible]em. (A[illegible] XXXII.)

solitaires, arrivait jusqu'à lui. Un jour, voici quel récit lui fut apporté :

Le samedi de la Pentecôte, qui se trouvait le 2 juin, les catholiques, après avoir jeûné, prirent une grande résolution. Communiquer avec Georges eût été une infidélité à la foi; renoncer le dimanche aux offices sacrés et au fruit du sacrifice, c'était une privation devenue insupportable à leur piété après les deux derniers mois passés sans aucun secours religieux. Ils se rappelèrent les Juifs recouvrant la liberté au désert. Cette idée circula dans la foule avec la rapidité de l'éclair. Un enthousiasme muet, mais profond, souleva toutes les âmes. Le soir, à la nuit, des groupes silencieux sortaient de la ville. On remarqua qu'ils prenaient tous la direction d'une vaste plaine voisine du cimetière. Georges en fut averti. Piqué au vif par cet acte de dédaigneuse indépendance, l'intrus fit immédiatement appeler le duc Sébastien et lui demanda de le venger.

Les catholiques, réunis dans la vaste plaine sous le dôme étoilé d'un ciel splendide, passèrent la nuit à prier. La brise tiède apportait dans ce temple grandiose des parfums plus doux que l'encens des basiliques. L'âme, plus recueillie dans le silence de tout, avait de plus vigoureux élans. Quand le soleil se leva, il trouva le peuple à genoux et le front dans la poussière, plongé dans une intense adoration. Le sacrifice, commencé avec le jour, se poursuivit et s'acheva. Chacun se disposait à reprendre le chemin de la ville; quelques groupes même étaient déjà partis. Soudain une armée apparaît, toute proche, dans la brume du matin. Les casques, les arcs, les flèches, les épées nues étincellent vaguement : c'est le duc avec trois mille soldats. Ils entourent les malheureux catholiques, hommes, femmes, enfants, dans un cercle [illegible]er. Alors commencent des scènes cruelles. Le duc [illegible]llumer un grand feu : « Approchez! » crie-t-il aux [illegible]t à quelques laïques. Et quand les victimes se

furent approchées : « Maintenant, dit le bourreau, confessez la foi d'Arius, ou l'on vous jette dans les flammes. » Personne ne bougea. Furieux, Sébastien ordonne d'arracher aux vierges leurs vêtements. Il est obéi. « Frappez! » hurla-t-il; et les coups s'abattent, violents et répétés, sur le corps des martyres. Plusieurs, lacérées, déchirées, presque broyées, sont méconnaissables. Elles vivent encore cependant. Par un raffinement de cruauté inusité jusque-là, les soldats prennent aux palmiers voisins de longues branches armées de leurs épines aiguës. Ils s'en servent comme de houssines : à chaque coup mille aiguilles s'enfoncent dans la chair. Les courageuses chrétiennes souffrent tout dans ce silence morne des douleurs sans mesure; mais rien ne peut les décider à trahir la foi d'Athanase. Quarante hommes subirent les mêmes tourments; bon nombre moururent sur place. Quelques-uns purent être ramenés à la ville, mais non sauvés; l'extraction des épines coûta tant de souffrances à leurs corps épuisés, qu'ils succombèrent pour la plupart. Défense fut faite d'enterrer les morts. Des soldats gardaient la porte des tombeaux; ce n'est qu'au prix de sommes énormes que quelques catholiques purent donner la sépulture à leurs parents ou amis massacrés. La cupidité de Georges l'emporta ici sur sa cruauté barbare. Ceux qui échappèrent à la mort, hommes et vierges, furent relégués dans la grande oasis[1].

Athanase écoutait ces récits avec un mélange de douleur paternelle et de chrétienne fierté. Il avait des larmes pour tant de tourments, mais il avait de l'admiration pour tant de courage, et il remerciait Dieu dans son cœur brisé de l'avoir fait le père d'un si admirable peuple.

Un autre jour, c'était la nouvelle d'une persécution

[1] Athan. *Apol. ad Const.* XXXIII et seq.; *De Fuga; Apol.* I; *ad Monach.* — God. Herm., t. II, l. VII, *Éclaircis.*, ch. XX, 1, 2.

générale contre les évêques d'Égypte qui tombait sur son âme endolorie. Un ordre envoyé par Constance avait enveloppé tous les prélats catholiques dans une sentence commune d'exil et de destitution. Les populations, indignées de cette oppression sans cause, s'étaient acharnées à garder leurs pasteurs. Elles ne pouvaient croire, elles aussi, un fils de Constantin capable d'autre chose que de protéger l'Église. Il avait fallu que Sébastien se fît l'exécuteur des volontés impériales. Il avait écrit à tous les notables des sièges épiscopaux, et l'œuvre d'iniquité s'était accomplie.

Les saints confesseurs eussent pu se sauver : ils n'avaient qu'à signer la condamnation d'Athanase et à entrer dans la communion des ariens. Quelques prélats, comme Théodore d'Oxyrinque, succombèrent à la tentation. Mais ce fut l'infime petit nombre. Seize évêques, parmi lesquels on voyait de vénérables vieillards ordonnés près de quarante ans auparavant par saint Alexandre, et blanchis dans les saints exercices de la pénitence ascétique, préférèrent à cette honte et à ce crime de renier la foi et ses intrépides défenseurs le douloureux et long martyre de l'exil. C'étaient Ammone, Muïs, Psénosiris, Nilammon, Plène, Athénodore, Caius, Philon, Hermès, Agape, Anagamphe, Marc, Adelphe et Draconce, le scrupuleux mais consciencieux ami d'Athanase. La colère des persécuteurs les sema à toutes les extrémités de l'empire, des bords de la mer Rouge aux plus lointaines solitudes du désert; ceux de la Libye dans la grande oasis, et ceux de la Thébaïde dans l'oasis d'Ammon[1]. Trente autres, contraints de se mettre en sûreté, cherchèrent leur salut dans la fuite. Ils s'enfoncèrent, avec un grand nombre de solitaires chassés de leur couvent, dans les profondeurs peu fréquentées de la haute Thébaïde. Dieu, malgré tant de misères, n'aban-

[1] *Apolog. contra Constant.* XXXII; *Hist. Arian.* LXX, LXXI, LXXII.

donnait pas son Église. Il faut tout espérer d'une société dont les chefs savent si bien souffrir.

Eux partis, leurs sièges furent donnés aux protégés de Georges ou vendus à l'encan[1]. Là où s'étaient assis, dans la majesté de l'âge et de la vertu, de vieux évêques couronnés de cheveux blancs, on vit s'asseoir des jeunes gens, insolents et corrompus, dont la plupart n'étaient encore que catéchumènes, et quelques-uns même avaient toujours été païens et demeuraient tels[2]. Tous les vices pullulèrent dans les demeures sacrées abandonnées par les saints proscrits. La bigamie, l'adultère, le sacrilège, la vénalité, l'exaction, la cruauté marchèrent la tête haute, vêtus du manteau épiscopal, dans les églises livrées à l'abomination de la désolation. Ceux dont la mission était de protéger les peuples les pressurèrent sans retenue, leur faisant suer l'or à pelles pleines. Georges lui-même donna l'exemple. Suivi d'une troupe de soldats et d'une bande de malfaiteurs soi-disant ariens, il fit une tournée dans l'Égypte et la Syrie, pillant les uns, prodigue envers les autres. En Syrie, il surprit la bonne foi du prince, acheta tous les eunuques de la cour et séduisit tous les magistrats qu'il put corrompre. Bref, « il envahit l'Orient autant qu'il le put, semblable dans sa violence au torrent débordé, entraînant les esprits légers et faibles, et se grossissant de tous les éléments impurs qu'il rencontra dans sa course[3]. »

Toutes ces tristes nouvelles, en affectant douloureusement Athanase, lui laissaient cependant une consolation : c'est que tant de débordements et d'impiété ne pouvaient manquer d'attirer la colère de Dieu et d'aboutir à la ruine. L'erreur se discréditait en croyant se rendre

[1] Qui plus auri penderet is nominabatur episcopus. (*Apol.* XXVIII.)
[2] Nihil curabant impii, si vel ethnicus ille esset, aurum modo daret. (*Ibid.*)
[3] Gregor. Nazianz. *In laud. Athan.*

populaire. D'un bout à l'autre de l'Égypte, en effet, un cri unanime s'élevait pour maudire les ariens et leur doctrine. Et si l'on n'osait appeler tout haut leur irréconciliable ennemi, bien des cœurs, même parmi les moins catholiques, soupiraient en silence après le retour d'Athanase [1].

[1] God. Herm., t. II, l. VII, c. xxi.

CHAPITRE III

(356)

Apologie à Constance. — Éloquence et adresse. — Une calomnie démolie. — Une autre. — Une autre. — En Palestine. — En Égypte. — Chez les moines. — Antoine est mort. — Récit. — Joie et tristesse.

Pendant les jours de sa retraite chez la jeune vierge, au lendemain des scènes de Saint-Théonas, sur le sol d'Alexandrie encore rouge du sang des catholiques, Athanase avait conçu la généreuse idée d'aller trouver Constance. Pourquoi persécutait-on son peuple? c'était à cause de lui. Il voulait, en se justifiant, ramener sur ce malheureux peuple la clémence impériale. Aussitôt son âme avait pris feu : il s'était mis à écrire tout ce qu'il se promettait de dire de vive voix au prince persécuteur. Il avait continué son travail dans les différents asiles où il était allé abriter sa vie. Quand un jour on vint lui dire que toutes ses espérances étaient vaines : « Je ne puis voir l'empereur en face, dit-il; il faudra pourtant qu'il m'entende! » Il se jeta à genoux et fit cette prière : « Maître tout-puissant, roi des siècles,

Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est toi qui, par ton Verbe, as donné cet empire à Constance, ton serviteur. Éclaire son cœur, et fais qu'il reconnaisse la calomnie ourdie contre moi [1]. » Il acheva rapidement son œuvre, et, sous le titre d'*Apologie à Constance, empereur,* la lança dans le monde. Plaidoyer d'un bout à l'autre magnifique, où se mêlent, dans une harmonie puissante, l'éloquence concise et nerveuse de la logique et l'éloquence émue qui jaillit du cœur. L'accusé s'y redresse dans la fierté de son innocence, et l'évêque dans la grandeur de son sacerdoce. Il n'est ni flatteur ni impudent; il est fier et digne sans orgueil, soumis et respectueux sans bassesse. On ne saurait être ni plus habile ni plus grand.

« Vous sachant chrétien depuis de longues années, dit-il en débutant, chrétien dans vos ancêtres même, ami de Dieu, je vous présente aujourd'hui sans crainte la justification de ma conduite. »

Il égrène alors toutes les imputations calomnieuses dont nous l'avons vu poursuivi. On avait prétendu qu'il s'était efforcé de jeter la division entre Constance et Constant, son frère puîné. Il s'écrie : « Je rougis, je le dis en vérité, d'avoir à réfuter des calomnies pareilles. L'accusateur lui-même serait là, qu'il n'oserait pas, j'en suis sûr, les renouveler devant moi : il sait bien qu'il ment! Suis-je donc fou? Ai-je donc perdu l'esprit, pour qu'on me soupçonne d'un tel crime?... Je ne crains pas d'élever la voix pour me défendre; j'étends la main et je dis avec l'apôtre : *Je prends Dieu à témoin contre mon âme...* Pardonnez-moi mes paroles, clément Auguste, accordez-moi beaucoup d'indulgence; mais votre frère, ce grand serviteur du Christ, n'était pas si crédule, et je n'avais pas moi-même assez de crédit pour que je pusse oser accuser un frère auprès d'un frère,

[1] *Apol. ad Const.* XII.

un empereur auprès d'un empereur. Je ne suis point en démence, prince, je n'ai point oublié la divine parole qui dit : *Ne maudis pas le roi dans ta conscience; ne maudis pas l'opulent dans le secret de ta chambre; l'oiseau du ciel lui portera ta parole, messager ailé qui te trahira.* Si je savais que les paroles, même murmurées dans l'ombre contre le roi, ne restent pas cachées, est-il croyable que, devant un empereur et en présence d'une cour, j'aie osé mal parler de vous? Du reste, informez-vous, et vous le saurez; jamais je n'ai vu votre frère en particulier, jamais je ne me suis entretenu avec lui seul à seul. J'entrais toujours avec l'évêque de la ville où j'étais et avec les gens de l'entourage impérial; nous le voyions ensemble, et nous nous retirions ensemble [1]... »

Il continue ainsi, avec cette vigueur et sur ce ton, l'histoire de ses calomnies, qui est l'histoire de sa vie elle-même, de ses tribulations et des tribulations de son peuple. Il faut l'entendre lorsqu'il rappelle les derniers événements d'Alexandrie. Les tortures qu'on a fait subir à de faibles femmes et de saintes chrétiennes l'ont surtout révolté. Son langage prend la solennité d'une sentence et la sublime élévation d'un cantique, puis l'indignation éclate comme dans une malédiction : « Le Fils de Dieu, dit-il, notre Seigneur et notre Sauveur Jésus-Christ, lequel, incarné pour notre amour, a vaincu la mort et affranchi le genre humain, nous a, entre toutes ses grâces, fait celle d'avoir sur terre une image de la sainteté angélique : je parle de la virginité. Celles qui la gardent, cette vertu, l'Église les appelle les fiancées du Christ. Témoins de leur vie, les païens eux-mêmes les admirent; elles sont, à leurs yeux comme aux nôtres, les temples du Verbe. Il n'y a que parmi nous que l'on trouve de ces vies vénérables et célestes : c'est une

[1] Athan. *Apol. ad Const.* II, III. — Cf. Fialon, p. 167 et suiv.

preuve éclatante que nous possédons le culte vrai et pratique de la divinité. Ces femmes, votre père Constantin, auguste et pieux empereur, les honorait entre toutes, et votre piété elle-même, dans ses lettres, les appela plus d'une fois vénérables et saintes. Et maintenant les admirables ariens qui nous calomnient et entourent les évêques d'embûches, que font-ils? Ils les traduisent devant les juges, leurs ministres dociles, leur arrachent leurs vêtements, les suspendent au gibet, leur déchirent les flancs à coups répétés, si bien que jamais criminel ne subit pareil supplice... Mais c'en est assez sur ces forfaits. Qui ne frissonne à leur récit? Qui? eux! Car non seulement ils n'ont pas honte de dépouiller et de lacérer ces chairs virginales consacrées au Christ Sauveur, comble d'horreur! pendant que leur cruauté révolte tout le monde, loin de rougir, ils prétextent un ordre de votre piété [1]. »

Athanase était en Palestine lorsqu'il lança son courageux écrit. Les espions ariens qui l'avaient poursuivi jusque-là ayant perdu sa trace, il revint sur ses pas, rentra dans l'Égypte, et chercha de nouveau une retraite dans les monastères qui couvraient ce pays. D'Alexandrie aux extrémités perdues des solitudes, plus loin qu'aucun voyageur n'avait jamais remonté le cours du Nil, ces demeures saintes s'échelonnaient le long du fleuve, comme des ruches le long d'un sentier. Le grand fugitif pouvait se présenter à toute heure du jour ou de la nuit : ces moines, c'étaient ses enfants et c'étaient ses soldats. Ils lui étaient dévoués corps et âme, prêts à souffrir les derniers supplices de la part des satellites ariens pour l'apôtre de Jésus-Christ, comme ils souffraient les austérités de leur vie pour Jésus-Christ lui-même.

Au premier monastère où il s'adressa, il apprit les

[1] Athan. *Apol. ad Const.* XXXIII.

détails d'une nouvelle qui était déjà venue, par la rumeur populaire, l'attrister au milieu des tourments de sa fuite. Antoine, l'ami de sa jeunesse et de toute sa vie, n'était plus parmi les vivants : en le quittant après sa dernière apparition au milieu d'Alexandrie, le vieux patriarche avait reçu de Dieu la révélation de sa fin prochaine. Il revit un à un tous les monastères qu'il avait fondés; on eût voulu partout le retenir, mais rien ne l'arrêtait. Il paraissait se hâter comme un homme qui veut arriver au but projeté avant la chute du jour. Il tendit, avec les deux seuls disciples qui le suivaient, vers les plus lointaines retraites, où l'attendait la caverne témoin de ses prières et de ses luttes corps à corps avec les démons. C'est là qu'il voulait finir. Quand il fut arrivé, il appela ses deux compagnons : « Voici, leur dit-il, que j'entre, comme il est écrit, dans la voie de mes Pères : Dieu me fait signe ! Vous autres, veillez et jeûnez, et ne perdez pas le fruit de vos longs efforts. Vous connaissez les démons, vos ennemis; vous savez qu'ils sont farouches, mais qu'ils sont impuissants. Ne les craignez donc pas. Pénétrez-vous du Christ et n'ayez pas peur. Vivez comme si vous mouriez tous les jours... Point de commerce avec les schismatiques ni les hérétiques ariens. Vous savez que je les ai toujours fuis, parce que leur hérésie fait la guerre à mon Christ... Si vous avez eu quelque souci de moi, gardez mon souvenir comme celui d'un père; ne souffrez point qu'on porte mon corps en Égypte, de peur qu'on ne le garde dans des maisons particulières, comme c'est la coutume; car vous savez combien j'ai blâmé souvent ceux qui font ainsi, et combien je les ai détournés de cette habitude. Ensevelissez donc mon corps et cachez-le sous terre... Au jour du jugement, le Sauveur me rendra cette chair devenue incorruptible. Distribuez ainsi mes vêtements: donnez une de mes tuniques de poil de chèvre à l'évêque Athanase; joignez-y le manteau, qu'il m'a lui-même

donné quand il était neuf, et que je lui rends tout usé... Et puis salut, mes enfants, Antoine vous quitte et ne demeure plus avec vous [1]. »

C'est avec cette simplicité sublime que cette sublime existence s'éteignit. Nouvel Élisée, Athanase reçut le legs modeste mais éloquent de ce nouvel Élie; il le conserva comme le plus précieux des trésors. En voyant ce vieux manteau usé par un saint, il croyait revoir Antoine lui-même. Parfois il s'en enveloppait, et alors: « Il me semble, disait-il, que je marche vêtu de ses conseils [2]. » Sûr d'avoir un protecteur de plus au ciel, il continua, avec la tristesse résignée des âmes que soutiennent les espérances immortelles sa vie d'aventures et d'éternelles agitations. Aujourd'hui ici, demain là, roulant dans le désert comme une feuille qu'un tourbillon emporte.

« A la première alerte venue d'Alexandrie, un esquif mis à flot sur le fleuve ou une caravane nocturne traversant les sables dont le vent du désert effaçait rapidement la trace, le transportait sans bruit dans une retraite nouvelle [3]. »

Ainsi jamais de paix parfaite, et toujours une sécurité presque entière. Vie cruelle et douce tout ensemble, où la plus implacable haine dispute un homme au plus fidèle amour! Et puis que d'heures bénies entre l'arrivée imprévue et le soudain départ! heures données aux pieux entretiens, aux chers ressouvenirs, à la contemplation, à l'oraison en commun. « Lorsque, vers le soir [4], à l'heure de none, après une journée suffocante, tous les travaux s'interrompaient, et que du milieu des sables, du fond des cavernes, des hypogées, des temples païens

[1] Hieronym. *Vita sancti Pauli.* — Athan. *Vita Antonii.* — God. Herm., II, p. 610.
[2] *Vita Anton.* XLI.
[3] *L'Église et l'Empire*, t. II, ch. I, p. 331.
[4] Montalembert, *les Moines d'Occident*, I, 81.

dépeuplés de leurs idoles et de tous ces vastes tombeaux d'un peuple mort, le cri d'un peuple vivant montait au ciel; lorsque partout et tout à coup l'air retentissait des hymnes, des prières, des chants pieux et graves, tendres et joyeux, de ces champions de l'âme, de ces conquérants du désert, célébrant dans la langue de David les louanges du Dieu vivant, les actions de grâces de l'âme affranchie, les hommages de la nature vaincue: alors le voyageur, le pèlerin, le nouveau chrétien surtout, s'arrêtait éperdu, et, ravi au son de ce concert sublime, il s'écriait : Voilà donc le paradis. » Au milieu de ces fils du désert dont les regards levés vers le ciel semblaient entrevoir dans l'azur la face adorée du Verbe, un vieillard, mêlant sa voix à leurs voix, versait, silencieux, des larmes d'attendrissement. Tristesse d'être séparé des siens, joie de retrouver une famille, voilà ce qui émouvait l'âme d'Athanase. Jésus-Christ persécuté dans Alexandrie, c'était sa pensée cruelle : Jésus-Christ aimé et glorifié au désert, c'était sa consolation!

CHAPITRE IV

(357-358)

Défense d'Athanase par un proscrit. — La police. — Curieuse découverte. — Athanase avec les bêtes sauvages. — Apologie *De Fuga*. — Lettre aux solitaires. — Rude athlète. — Excuse.

Constance lut-il l'apologie éloquente et mesurée d'Athanase? Nul ne le sait. Mais en voici une autre qui tomba un jour sous ses yeux et dont la forme hardie et provocante dut le surprendre un peu.

Dans l'espoir que le malheur aurait fait fléchir peut-être l'opiniâtre résistance des évêques exilés, il avait, sans doute poussé par l'eunuque Eusèbe, proposé de nouveau à leur signature le rescrit qu'ils avaient naguère refusé de souscrire. Voici qu'elle réponse il reçut de Lucifer de Cagliari. Jamais roi n'en reçut de plus audacieuse.

« Constance, disait l'évêque, vous prétendez nous forcer par autorité de justice à souscrire la condamnation d'Athanase, notre frère. La loi divine s'y oppose. Votre pouvoir impérial ne se contient plus dans ses bornes légitimes.

« Vous voulez que des ministres de Jésus-Christ assument la responsabilité du sang innocent que vous

faites répandre; jamais vous n'y réussirez. Vous avez condamné Athanase sans l'entendre; vous l'avez condamné, qui pis est, malgré son innocence notoire, proclamée, reconnue. Croyez-moi, Constance, la dignité impériale dont vous êtes revêtu ne vous donne pas le droit d'impunité. Il vous plaît d'assouvir votre vengance dans le sang innocent; il vous plairait davantage que les ministres de Jésus-Christ consentissent à tremper avec vous leurs mains dans le sang de cet Abel nouveau. Notre résistance vous exaspère; vous tenez le glaive suspendu sur nos têtes. Bourreau ! ne savez-vous pas que, pour le nom de Jésus-Christ, nous sommes prêts à donner, non plus une, mais mille vies? Chrétiens, nous ne craignons pas votre épée, qui ne pourrait que nous envoyer plus vite au royaume des patriarches, des prophètes, des apôtres et des martyrs! Soldats de Dieu, nous ne tremblons pas devant votre règne caduc et éphémère. Vous nous dites : «Embrassez mon idolâtrie; si Athanase n'est pas l'ennemi de Dieu, il est le mien; cela doit suffire ! » Empereur, votre sagacité est ici en défaut. Le bien peut-il être le mal, ou réciproquement? Non, sans doute. Et pourtant Athanase, le plus vertueux des hommes, passe à vos yeux pour le plus vil des criminels. Où est la logique? Croyez-vous, par hasard, pouvoir créer le mal ou le bien, l'innocence ou la vertu par décret? Tout est contradictoire dans vos paroles et dans vos actes. Vous faites profession d'aimer la vérité et la vertu, vous n'êtes qu'un hérétique et un persécuteur. Est-ce que Dieu peut être avec Georges, son ennemi, Georges que Dieu n'a pas ordonné, Georges que Dieu n'a pas élu? Georges et Arius sont même chose. Valens et Ursace ne valent pas mieux qu'Arius et Georges. Avec qui Dieu est-il? Avec Athanase. Et c'est Athanase, le pasteur légitime, que vous persécutez ! Quelle religion voulez-vous donc suivre? Vous avez rompu tous les sceaux de l'impiété; il

ne vous suffisait plus de l'incrédulité privée, vous avez voulu afficher le blasphème par édit. Il est temps de rompre avec les ariens, vos complices. Dieu vous pardonnera le jour où vous ouvrirez les yeux à la vraie lumière. Mais si vous persévérez obstinément dans le sentier de l'injustice et de l'erreur, si vous continuez à torturer les serviteurs du Christ, vous trouverez un jour le véritable maître que vous aurez servi. Satan se chargera de votre récompense éternelle[1] ! »

Plusieurs lettres semblables, vrais pamphlets pleins d'expressions ironiques et amères, vinrent dire au tyran d'aussi dures vérités. Mais rien n'y fit : il n'y avait pas de coup de tonnerre assez puissant pour réveiller cette conscience endormie.

Jamais peut-être la police impériale n'avait mis plus d'acharnement à poursuivre Athanase qu'en ces jours-là. Un moment sur sa trace, elle avait remonté avec le duc Arthème, successeur de Sébastien, le cours du Nil, et s'en était allé frapper jusqu'aux portes du couvent de Tabenne. Le duc n'hésita même pas à faire le siège d'un monastère nommé Pabau. Il s'ouvrit une brèche dans les murs fragiles, et se jeta dans l'intérieur avec ses bataillons. Il chercha partout: Athanase n'était plus là.

Un autre jour, raconte saint Grégoire de Nazianze, une troupe de satellites, envoyés à la chasse du saint homme, parut au milieu des pieux habitants du désert. Les chefs les questionnent pour aider leurs recherches, vaines jusque-là. Les moines ne répondent pas. On les menace : ils tendent avidement la tête au glaive, comme s'il sagissait de mourir pour la personne même du Christ. Il leur semblait, dans leur enthousiasme, que souffrir pour l'illustre évêque serait un acte infiniment

[1] Lucifer Calarit. lib. I, *Ad Constant.*, passim; *Patrol. lat.* XIII, col. 818, 882. — Darras, IX, p. 483 et seq.

méritoire, un sacrifice plus divin que le jeûne de chaque jour, les cilices et les mille macérations dont ils faisaient leurs délices habituelles [1].

C'est par ces moines héroïques qu'Athanase, tout absent et fugitif qu'il est, agit encore sur l'Église, présent presque partout à la fois. Sitôt que l'ennemi bouge, il en est averti, il écrit, et ses lettres, transcrites aussitôt, parcourent le monde. Lui continue sa course errante. Il va, donnant des encouragements et des ordres, les gravant parfois sur les pierres et les murailles quand il n'a pas d'autres moyens de les transmettre. C'est ainsi qu'on a retrouvé la curieuse lettre qui suit, peinte sur la paroi d'une grotte du mont Abdelkurna.

« ATHANASE A TOUS LES SOLITAIRES QUI S'ADONNENT A LA VIE MONASTIQUE, PLEINS DE CONFIANCE EN LA FOI DU CHRIST; BIEN-AIMÉS ET DÉSIRABLES FRÈRES, SALUT DANS LE SEIGNEUR.

« Je rends grâces au Seigneur qui est en vous, de ce que vous croyez en lui pour jouir avec les saints de la vie éternelle.

« Mais puisqu'il est des partisans d'Arius qui rôdent autour des monastères, allant et venant, pour tromper les simples; et puisqu'il en est d'autres qui, malgré leurs protestations de bons catholiques, vont avec ses adeptes et prient avec eux, je me suis empressé dans la pensée des frères, afin que, conservant pure et sans artifice la foi pieuse éveillée en vous par la grâce de Dieu, vous ne soyez pas un objet de scandale pour vos frères. Car ceux qui vous voient communiquer avec de telles gens, persuadés de l'indifférence d'un tel acte, tombent dans le bourbier de l'hérésie [2]. »

[1] *In laud. Athan.*

[2] Bœckh, *Corpus inscript. grec.*, t. IV, 8607. — Fialon, p. 134.

Cependant le vaillant archevêque restait toujours introuvable. Loin de poursuivre un homme qui lui échappait toujours comme un fantôme, Arthème revint sur ses pas, laissant à ses satellites le soin de veiller et d'explorer ces régions lointaines.

Athanase était encore loin de là. Il s'était enfoncé dans le désert, plus loin que la grotte même où Antoine s'était retiré pour mourir. Seul dans une obscure caverne où le jour pénétrait à peine, il vivait là une vie affreuse, qu'il lui fallait encore disputer à la faim et aux bêtes fauves dont les hurlements faisaient, la nuit surtout, trembler le sol. Un seul fidèle, quelque moine sans doute, en savait le chemin et venait lui apporter sa nourriture et des nouvelles. Il était en même temps l'intermédiaire entre le sublime reclus et l'humanité. C'est lui qui lui apprit que l'imputation calomnieuse lancée naguère contre lui par le concile d'Antioche se répandait parmi le peuple. Les ariens se répétaient et proclamaient hautement que, si Athanase avait pris la fuite, c'est qu'il avait eu peur. Cette révélation fut pour le vénérable fugitif le sujet d'une douleur vive, car il avait le cœur haut placé, et, s'il n'était pas orgueilleux, il était grandement fier. Il résolut de se justifier devant la foule, comme il l'avait fait devant Constance. Il se mit encore une fois à l'œuvre[1]. Bientôt une apologie nouvelle intitulée : *Ma fuite*, s'échappait des solitudes silencieuses du désert et se promenait de main en main à travers l'Égypte. Écrite dans les entrailles de la terre, cette pièce a l'ardeur concentrée des volcans. Bien que plus de quinze siècles aient passé sur les querelles d'Athanase et en ait refroidi la chaleur, même aujourd'hui on ne peut lire encore sans entraînement ces pages éloquentes. Jamais le grand polémiste n'avait trouvé de plus lumineuses paroles et d'accents plus élevés ; jamais

[1] *De Fuga*, II.

sa pure doctrine n'avait retenti dans une langue plus pure et plus vibrante.

« J'entends dire, s'écrie-t-il en commençant, que Léonce, l'évêque actuel d'Antioche, Narcisse de Néroniade, Georges de Laodicée, échos de toute la secte arienne, répandent mille bruits injurieux sur mon compte, et parce que je ne me suis pas livré moi-même à leurs coups m'accusent de lâcheté. A leurs injures et à leur calomnie, les faits sont là pour leur répondre, faits inadmissibles et universellement condamnés. Mais pour le moment je n'ai qu'une chose à leur dire, c'est cette parole du Seigneur : « Le mensonge vient du diable, » et ce mot de l'Apôtre : « Les insulteurs n'hériteront pas du royaume de Dieu. » C'est donc qu'ils ne règlent sur l'Évangile ni leurs pensées ni leurs actes, et que le bien pour eux n'est rien autre que le rêve de leurs passions.

« Cependant, puisqu'ils m'appellent lâche, il faut en quelques mots montrer la perversité de leur caractère, leur ignorance de la sainte Écriture et, si l'on veut, leur incrédulité à l'égard des divins oracles. »

Il faut voir alors avec quelle verve puissante il attaque et secoue ses ennemis.

« Ils ne voient pas [1], continue-t-il, que par ces railleries ils se dénoncent eux-mêmes. Car, s'il est mal de fuir, il est plus mal encore de poursuivre. Celui qui fuit se cache pour ne pas mourir, celui qui poursuit court pour tuer... S'ils trouvent la fuite honteuse, qu'ils rougissent eux-mêmes de leur poursuite, car s'il n'y avait pas d'embûches, il n'y aurait pas de fuite non plus... Devant qui fuit-on? Est-ce devant les gens humains et doux, ou devant les gens féroces et criminels? On fuyait devant Saül, et on se réfugiait chez David... S'il est mal de fuir, pourquoi Jacob a-t-il fui devant Ésaü?

[1] Athan. *De Fuga,* passim. — Ce résumé est de M. de Broglie. II, I, p. 342.

Pourquoi Moïse a-t-il fui chez les Madianites? Et que diront-ils, ces mauvais plaisants, de David fuyant de sa maison devant les meurtriers de Saül, se cachant dans une caverne et déguisant son visage, jusqu'à ce qu'il ait échappé aux embûches d'Abimélech? Que diront-ils, ces bavards imprudents, du grand Élie, qui savait faire descendre la puissance de Dieu sur la terre et ressusciter les morts, mais qui se cachait devant Achab et devant les menaces de Jézabel, dans les temps mêmes où les fils des prophètes fuyaient la mort dans les cavernes d'Abdias? — Mais peut-être que ce sont là des exemples trop anciens et qu'ils n'ont pas lu ces vieux écrits. Ne se souviendront-ils pas au moins de l'Évangile, et des disciples fuyant la fureur des Juifs, et de Paul descendu des murailles de Damas dans une corbeille?... Tous ces saints ne fuyaient point par crainte: non, grand Dieu ! Mais ils considéraient la fuite comme l'exercice et la préparation à la mort. Ils ne voulaient point s'offrir témérairement au péril, car c'est être coupable de sa propre mort et désobéir à Dieu, qui a dit : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni; » et ils auraient cru plutôt faire acte de timidité en se dérobant au péril et au tourment de l'exil, plus terrible que ceux de la mort. Heureux, en effet, est celui qui meurt; il se repose de ses misères ! Mais celui qui fuit, attendant d'heure en heure l'arrivée de ses ennemis, souhaiterait bien souvent d'être mort. Ceux donc qui mourront dans la fuite, ne mourront point sans gloire: ceux-là aussi auront la palme du martyre... ces hommes qui ont fui avec tant de courage, que nul n'en pourrait douter. Le patriarche Jacob, qui avait bien fui devant Ésaü, quand il vit la mort présente, n'en fut point ému; et il sut bénir à cette heure même chacun de ses fils suivant son mérite. Le grand Moïse, qui avait fui devant Pharaon et s'était caché chez les Madianites, dès que Dieu le lui ordonna, se présenta sans crainte

en Égypte; et quand il lui fut dit : « Monte sur la montagne et meurs, » il ne refusa point de marcher, mais il s'élança de grand cœur... Pierre, qui s'était caché chez les Juifs; Paul, qui avait fui, quand ils surent qu'ils trouveraient le martyre à Rome, ne renoncèrent point à s'y rendre, mais y marchèrent avec joie... « Mon sang va être répandu comme une libation, disait Paul, et le jour de ma délivrance approche. » Ces exemples prouvent que la fuite n'est point le résultat de la crainte, mais qu'elle est plutôt l'effet d'une grande force de courage [1]. »

Ainsi Athanase, fait pour la lutte, ne pouvait-il rester en paix. D'apostoliques élans l'emportaient à toute heure vers son peuple qui souffrait, vers l'Église toujours troublée et dans le dernier péril. Alors il reprenait sa plume, et d'un style tour à tour dur comme le fer, amer comme le dédain, clair comme la raison, ardent et doux comme l'amour, il flétrissait les auteurs des maux qui désolaient le monde : il se défendait lui-même, il consolait et relevait le cœur des fidèles.

Voici encore une page où il nous apparaît dans sa colère sublime, semblable au Christ fustigeant les profanateurs du temple. Sa langue vigoureuse cingle et déchire.

« C'étaient des eunuques, écrivait-il vers le même temps aux moines solitaires [2], qui menaient tout cela; et ce qu'on ne saurait assez remarquer dans toutes ces intrigues, c'est que l'hérésie arienne, qui ne veut point que Dieu ait un Fils, allait chercher son appui parmi

[1] *De Fuga.* — Théodoret, l. II, c. x. — Socrat., l. II, c. xxiii; lib. III, c. vi. — Photin, *Cod.* xxxii.

[2] Comme tant d'ouvrages de l'antiquité, l'*Histoire des ariens* (*ad Monachos*) nous est arrivée mutilée et réduite de moitié. Une première partie devait s'étendre de l'origine de l'arianisme au synode de Tyr, qui avait déposé Athanase; la seconde, celle qui est restée, de ce synode (335) à l'année 337, au plus fort de la persécution de Constance, embrasse une période de vingt-deux ans. (Fialon, p. 202. — God. Herm., t. II, l. VIII, c. vi; Voy. *Éclaircis.*)

les eunuques, hommes stériles par le corps comme par l'âme, et qui ne peuvent point souffrir qu'on prononce le nom de fils devant eux. L'eunuque éthiopien, qui ne comprenait point ce qu'il lisait, crut à la parole de Philippe, qui lui enseignait le Sauveur; mais les eunuques de Constance ne croient point à la confession de Pierre, leur enseignant le Fils de Dieu, et ils s'emportent contre ceux qui disent que Dieu a un Fils. La loi ecclésiastique défend que les eunuques siègent dans les conseils de l'Église, et ce sont eux maintenant qui se font maîtres de tous les jugements ecclésiastiques. Constance ne fait que ce qui leur plaît, et des hommes qui se nomment évêques rectifient leur sentence. Oh! qui se fera l'historien d'une telle honte? Qui osera la raconter à la génération future? Et qui la croira, si on la lui raconte? Les eunuques, race avide de volupté et pleine de malice, qui n'ont d'autre souci que de priver les autres de ce que la nature leur a refusé; les eunuques, à qui l'on confierait à peine le gouvernement de sa propre maison, gouvernant aujourd'hui l'Église!... Quand de telles choses se sont-elles vues depuis que le monde existe? Quand les jugements de l'Église ont-ils dû leur autorité à l'empereur? Quand le jugement impérial a-t-il été tenu valable pour l'Église? Il y a eu bien des conciles avant nos jours et bien des jugements ecclésiastiques; mais jamais prêtre n'a consulté empereur sur de tels sujets, et jamais empereur n'a prétendu régir les choses de l'Église. L'apôtre Paul avait des amis dans la maison de César, et il les salua dans sa lettre aux Philippiens; mais il ne se les associait pas pour juger les choses ecclésiastiques. Maintenant l'hérésie arienne nous donne un spectacle tout nouveau. Des évêques prêtent la puissance épiscopale à Constance, pour l'aider à faire ce qui leur plaît, et afin qu'il puisse persécuter sans qu'on l'appelle persécuteur. A leur tour on leur prête la puissance impériale, pour qu'ils

se délivrent de leurs ennemis, c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas impies comme eux. Ceci est une comédie où des gens jouent le rôle d'évêques, et où Constance dirige la scène...

« Et en voyant tout ce qui se passe et l'impudence qu'affiche l'impiété, qui est-ce qui oserait dire encore que Constance est chrétien? N'est-il pas plutôt l'image de l'Antéchrist? Quel est celui des signes de l'Antéchrist qui lui manque? En quoi Constance n'est-il pas semblable à l'Antéchrist, et l'Antéchrist à Constance?... Le voilà bien tel qu'il doit être, parlant contre le Très-Haut, défendant l'impiété, faisant la guerre aux saints, poursuivant les ministres de Dieu, et usant pour sa perte du peu de temps de pouvoir que Dieu lui donne... Oui, assurément Constance nous montre la véritable image de l'Antéchrist. Et ainsi, pour en finir, si jamais il fut glorieux de tenir ferme à l'Écriture contre les hérésies, c'est aujourd'hui et contre celle-ci. Or le précepte de l'Écriture est celui-ci : « Sortez, sortez, éloignez-vous, « ne touchez point à l'impureté, séparez-vous de ceux-ci, « vous qui portez des vases divins. » Et voici l'instruction qui convient à tous. Si quelqu'un a été pris par cette erreur, qu'il en sorte comme de Sodome... Quant à ceux qui sont restés purs de l'impiété, qu'ils en aient la gloire devant Dieu, et qu'ils disent : « Nous n'avons « point élevé nos mains vers des dieux étrangers; nous « n'avons point adoré l'œuvre de nos mains; nous n'a- « vons servi aucune créature, » mais toi, seul Dieu, qui as tout créé par ton Verbe, ton Fils unique, notre Seigneur, par lequel à toi, comme à lui et à l'Esprit-Saint, soient la gloire et l'empire aux siècles des siècles [1]. »

Il faut pardonner, dans les admirables pages qu'on vient de lire, à un athlète échauffé par le souvenir des luttes

[1] *L'Église et l'Empire*, II, 1, p. 345.

d'hier, les souffrances d'aujourd'hui et la juste crainte de demain, ces coups si fortement appliqués. Cette âme était inflexible comme la justice : elle châtiait, comme elle, avec une rigueur impitoyable. Pasteur d'une grande Église ravagée par l'hérésie, Athanase se débattait et criait comme une mère à qui l'on enlève ses enfants. Une mère, folle de douleur, mesure-t-elle donc toutes ses paroles ?

CHAPITRE V

(358-360)

Dans la caverne. — Jours féconds. — Quatre discours contre les ariens. — Habile dialectique. — Dilemme. — Autre attaque. — Cri d'alarme. — Deux amours. — L'œuvre. — Humilité.

Ces longs jours de reclusion lointaine dans le fond des déserts sont peut-être pour Athanase les jours les plus féconds de sa vie. Seul avec ses pensées, sans distractions et sans affaires, il écrit d'une main infatigable sur tous les sujets qui intéressent la cause de l'Église. Il sort de cette sombre caverne, où le génie s'est enfoui, des éclairs splendides qui jettent la lumière parmi les ténèbres depuis longtemps épaissies sur le monde, et quelquefois, comme nous l'avons vu à propos de sa lettre aux solitaires, des coups de tonnerre formidables qui réveillent les âmes engourdies par l'erreur. C'est encore de cet antre glorieux que s'échappèrent peu après les quatre discours contre les ariens. Il ne s'agit plus ici de questions personnelles, il ne s'agit plus même de faits et de forfaits, comme dans les précédentes apologies : le polémiste devient théologien. Il s'élève au-dessus des troubles éphémères, il oublie les luttes de parti. C'est encore un combat, même un combat à outrance;

mais il en transporte l'effort sur le terrain de la vérité et des idées divines. Son but est d'établir, par les Écritures, le dogme obscurci par les ariens.

— Ces dissertations sont fatigantes pour un lecteur moderne, que n'intéressent plus les détails d'une question épuisée. Quand on les étudie de près et avec patience, peut-être le caractère particulier du génie d'Athanase, l'union de la fermeté à la souplesse, s'y développe-t-il mieux que partout ailleurs. A voir sur quoi la discussion porte, sur quelle interprétation forcée des textes de l'Écriture, sur quelle puérile ambiguïté de mots, on s'étonne de quelles objections daigne se préoccuper un si grand génie. Regardez de près : la subtilité naît de la question qu'on lui pose; le bon sens jaillit, droit et ferme, de la réponse. Fatigué parfois lui-même des misères auxquelles on le condamne : « O les fous, s'écrie-t-il, ô les chicaneurs! Mais il faut bien leur répondre. Il vaudrait mieux se taire; mais, puisqu'ils ne tiennent point en repos, pour réfuter leurs impertinences il en faut peut-être dire de pareilles. » Dénouant alors d'une main délicate les mille liens dans lesquels on veut l'enlacer, puis saisissant d'un bras de fer son ennemi, le géant l'entraîne avec lui sur les hauteurs de la métaphysique chrétienne. Au fond, ces petits traités ne sont qu'un long dilemme posé aux ariens sous mille formes. « Ou Jésus-Christ est Dieu, ou il est une créature. S'il est Dieu, que nous reproche-t-on? S'il est créature, pourquoi l'adorez-vous? Vous êtes des païens et des gentils si vous adorez ce qui est créé. Idolâtres ou catholiques, vous n'avez point d'intermédiaire. » C'est sur ce point vulnérable de l'arianisme que portent incessamment les traits d'Athanase. Et, en effet, l'identité parfaite de sa substance divine était la seule chose qui distinguât le Christ de tous les demi-dieux, fils de dieux, de toutes les incarnations poétiques ou grotesques dont l'antiquité avait chargé ses autels. S'il n'était pas le grand

Dieu lui-même, le grand Dieu unique, il n'était qu'un nom de plus ajouté à la liste des faux dieux. Il prenait rang avec Jupiter, avec Neptune, avec Apollon, dans un Olympe placé à moitié chemin, à mi-côte du ciel et de la terre, au-dessous des retraites inaccessibles d'un Dieu suprême, immuable et inconnu. Le polythéisme rentrait par une porte détournée, si une main vigoureuse ne l'avait démasqué et déposté. Là est pour l'histoire de l'intelligence humaine l'intérêt persistant de la lutte de l'arianisme, et le cri d'Athanase, poussé jusqu'à nous du fond du désert, vient encore ébranler tous les échos de la raison comme de la foi[1].

Malheureux sont les temps où l'esprit humain se dresse, révolté, contre la Religion. Encouragés les uns par les autres, les démolisseurs se multiplient, se ruent sur le sublime édifice des dogmes, et, s'il n'est d'une immortelle solidité, le ruinerait pièce par pièce. Arius s'était attaqué à Jésus-Christ; un homme se leva, qui, confessant volontiers la consubstantialité du Verbe, nia la divinité du Saint-Esprit. C'était Macédonius de Constantinople. Le Saint-Esprit, suivant ce nouveau sectaire, n'était qu'une créature. Ministre de Dieu, il ne différait des anges que par la dignité; par nature, il était comme l'un d'entre eux. C'était le système d'Arius, avec cette seule différence qu'on l'appliquait à la troisième personne de la Trinité sainte au lieu de l'appliquer à la seconde.

Informé de la naissance de cette hérésie, Sérapion, évêque de Thmuis, un vieil ami d'Athanase, dépêcha en toute hâte vers l'illustre défenseur de la foi. Après avoir exposé rapidement les prétendues preuves des novateurs : « Voilà leurs raisons, lui écrivait-il, donnez-nous des réponses. »

Une grande tristesse saisit Athanase à la révélation

[1] De Broglie, II, 1, p. 338.

de cet attentat nouveau contre l'indivisible Trinité. La main encore lasse après la composition de ses quatre discours contre les ariens, il se remit à l'œuvre. Le soldat ramassa son arme et fit face aux nouveaux assaillants.

« A SÉRAPION, ÉVÊQUE DE THMUIS CONTRE LES BLASPHÉMATEURS QUI DISENT QUE LE SAINT-ESPRIT EST UNE CRÉATURE

« C'est au fond du désert que les lettres de votre sainte amitié me sont parvenues. Chères lettres, dans les tourments de la persécution qui me talonne, avide de mon sang, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation me les envoie sans doute pour adoucir mes épreuves. Elles m'ont remis en mémoire votre propre tendresse et l'affectueux attachement de tant d'amis dévoués. En les lisant, il me semblait les revoir là, tout près de moi. Aussi ma joie a-t-elle été grande à leur arrivée. »

Explosion attendrissante, qui montre mieux que tout ce qu'on pourrait dire quel cœur battait dans la poitrine de cet homme redoutable.

Il ajoute aussitôt, ce qui montre combien il aimait la belle cause de la foi :

« Hélas! à peine les avais-je parcourues, que j'étais saisi par un retour d'affreuse douleur. Je pleurais devant la perversité de ces hommes qui ont juré la ruine de la vérité. Ah! certes, je comprends vos larmes en m'annonçant pareille nouvelle... »

Athanase cependant ne s'attarde pas longtemps à ces regrets. L'instinct du lutteur se réveille : il attaque de front l'échafaudage du nouveau système; il le démolit, déblaie le terrain, et rétablit sur la base ferme des textes sacrés le dogme catholique dans son intégrité

reconquise. L'Esprit-Saint[1] n'a rien de commun avec les êtres créés : il est Dieu et éternel; il est sanctifiant, vivifiant, créateur, immuable, immense. Il est l'image du Fils, il remplit l'univers; le baptême doit être donné en son nom comme en celui du Père et du Fils. Comme la grâce nous est donnée du Père par le Fils, de même les dons célestes ne nous sont communiqués que par le Saint-Esprit. C'est par lui que les prophètes prédisaient l'avenir. Du reste, la tradition est là, écho prolongé des croyances primitives. Si l'Esprit-Saint est une créature, il n'y a plus de Trinité, ou bien il faudra adorer une Trinité incompréhensible et monstrueuse, dans laquelle la créature et le Créateur vivront confondus.

« Bien que relégué bien loin dans le désert, dit le vaillant évêque en finissant, je me suis cependant ému de l'impudence des novateurs. Peu m'importe ceux qui trouveront mes raisonnements infirmes et futiles, peut-être même ridicules. Voilà ce que j'ai écrit. Je l'expédie à votre piété; mais, je vous en supplie, en me lisant, corrigez-moi, et, s'il m'était échappé quelques faiblesses, veuillez me les pardonner. »

C'était le saint qui ajoutait, pour s'humilier, ces modestes paroles. La vérité est que cette lettre était encore un chef-d'œuvre, et qu'elle était digne de l'Esprit inspirateur dont elle défendait la divinité.

Athanase ajoutait, menaçant comme un prophète :

« Si ceux que j'ai voulu réfuter, après cela, refusent encore de voir la vérité ou s'ils sont incapables de la comprendre, qu'ils cessent au moins de la blasphémer; qu'ils prennent garde, en isolant les personnes divines, de s'isoler eux-mêmes de la vie. Qu'ils ne ravalent plus

[1] P. D. Ceillier, IV, *Athan.*, p. 132.

le Saint-Esprit au rang des créatures. Qu'ils prennent garde, encore une fois. Les pharisiens ont jadis attribué à Béelzébuth les œuvres du Saint-Esprit : ils se rendent coupables du même crime ; ils pourraient avoir à subir avec eux, au delà de la tombe, les supplices éternels que n'adoucit aucun espoir de pardon !.. »

CHAPITRE VI

(357-361)

Constance à Rome. — Les femmes au Palatin. — A Sirmium. — Formulaire. — Le royaume divisé. — Athanase deux fois trahi. — Lucifer. — Ses œuvres dans l'exil. — Leur retentissement. — Amitié. — Le diacre Eutychès. — Deux lettres à Lucifer. — Mort de Constance.

Cependant les voix courageuses de Lucifer, d'Hilaire de Poitiers et d'Athanase, qui avaient retenti naguère dans le monde pour en flétrir le maître, n'avaient éveillé que peu d'échos. Constance tenait le monde sous ses pieds. Vainqueur, par le génie militaire de son jeune collègue Julien, des barbares de la Germanie, sans avoir pris part à la peine, il s'attribuait toute la gloire. Il était à Rome et triomphait, orgueilleux et adulé. Les évêques tombés à Milan, servilement ployés sous le joug, obéissaient aux volontés impériales. Les peuples gémissaient, mais se taisaient. Cependant il fut donné à l'empereur de comprendre quel profond malaise se déguisait sous l'apparente apathie des foules. C'était à Rome, au milieu même d'une de ces fêtes populaires que sa munificence donnait journellement à la Ville éternelle, comme du temps où son peuple était roi.

Depuis le jour où Libère avait quitté Rome, exilé pour

n'avoir pas voulu condamner contre sa conscience son magnanime collègue d'Alexandrie, ses ouailles n'avaient cessé de pleurer son départ. L'intronisation de l'intrus Félix avait achevé de les désoler et de les aigrir. Aussi le séjour de Constance dans la métropole du monde fut-il pour les Romains l'occasion d'une protestation éclatante. Les hommes n'osaient pas trop se montrer : ils avaient tout à craindre des colères du tyran. Les matrones furent plus hardies. Magnifiquement drapées dans leurs robes patriciennes, elles se rendirent au Palatin. Là, à genoux aux pieds de l'empereur : « Ayez pitié, lui dirent-elles, des maux de notre Église ! Veuve de son pasteur, elle est en proie à l'avidité des loups. » La foule, informée de la démarche, était accourue pour l'encourager de ses sympathies. Elle grondait, impatiente, autour du palais. « Mais vous avez Félix... » dit Constance. A ce nom, toutes les matrones murmurent. La foule, aux écoutes, apprend la réponse du prince : elle pousse cet éclat de rire terrible qui lui échappe parfois avant les emportements de l'émeute. Faisant allusion à ces spectacles quotidiens : « Oui, dit-elle en raillant, ce sera comme au cirque : l'Église aura deux évêques, comme les courses ont deux chefs ! » Puis, avec des clameurs frénétiques, dans un unisson formidable : « Non, s'écrie-t-elle, c'est impossible : un Dieu, un Christ, un évêque ! »

Effrayé par cette explosion imprévue du mécontentement populaire, Constance promit tout ce qu'on voulut. Le lendemain il quittait Rome ; c'était, disait-il, pour combattre les barbares sur les frontières de Pannonie. Dans la réalité, c'est qu'il avait eu peur et qu'il voulait se venger[1].

Plus soucieux de conciles que de batailles, le despote

[1] Amm. Marcell., l. XVI. — Sozom., l. IV, ch. x. — Théod., l. II, c. XIV.

théologien courut à Sirmium. Avec quelques évêques ramassés en hâte, il fit rédiger une nouvelle profession de foi. Tissue de blasphèmes et de perfidie, suivant Hilaire de Poitiers[1], elle ruinait de fond en comble l'œuvre de Nicée et rayait d'un trait de plume ce grand mot de consubstantiel, pour la défense duquel Athanase avait tant combattu et tant souffert. On ne peut dire dans quels troubles l'Église retomba depuis lors, de l'Orient à l'Occident. Semblables à des malades inquiets qui changent sans cesse leur testament, à peine les hérétiques ont-ils tracé une formule, qu'ils en composent une nouvelle[2]. D'accord au début, ils finissent par ne plus s'entendre. Autrefois c'étaient les ariens marchant de front dans une unité redoutable; aujourd'hui il y a des sectes dans la secte. Les semi-ariens nient la consubstantialité du Verbe, mais lui attribuent néanmoins une complète ressemblance avec le Père. Ils ont la majorité avec eux. Les anoméens enseignent que, loin de se ressembler, les deux divines Personnes sont entièrement dissemblables. Ces deux branches principales se ramifient elles-mêmes. On distingue les aétiens, les eunomiens, les eunomio-eupsychiens : c'est une Babel hurlante et confuse[3]. Constance convoque des conciles tous les ans : à Sirmium en 357, à Ancyre[4] en 358, à Rimini et à Séleucie en 359[5]. Les confessions de foi se succèdent. Les déserteurs de la foi de Nicée ne se comptent plus; mais rien, nul effort ne parvient à rassembler les membres épars de ce royaume divisé.

C'était fatal, du reste, il fallait s'y attendre. L'erreur,

[1] Athan. *De Synod.* XXVIII. — Hilar. *De Synod.* XI. — Cf. Petav. (*ad Hæres.* LXXII, Epiph., fol. 311, éd. Col.).

[2] Athan. *Hist. Arian. ad Monach.*. et *Apol.* II. — Darras, IX, p. 532.

[3] Héfélé, t. II, § 77.

[4] Mœhler, t. III, l. V.

[5] Voir notre *Vie de saint Hilaire.*

n'ayant aucun droit, ne peut avoir longue durée : elle bâtit sur le sable. Le vent des siècles l'ébranle, l'abat et finit par la balayer.

Ce qu'il y a de plus intéressant pour nous dans ces jours désastreux, le voici. Athanase fut deux fois trahi, et les deux hommes qui eurent cette faiblesse étaient si grands dans sa pensée et dans l'estime des peuples, qu'il eût pu se croire abandonné par Dieu du même coup.

Osius vint à Sirmium accompagné de Potame, évêque de Lisbonne, que les ennemis d'Athanase avaient entièrement gagné à leur cause. — « Un mois durant, le vieillard plus que centenaire fut assiégé de menaces, d'obsessions de toutes sortes. Un séjour incommode sous un ciel rigoureux, loin du soleil de sa patrie, était le moindre des tourments qu'on lui imposât. Mille privations venaient accroître pour lui les privations de la vieillesse, et en même temps on le poursuivait d'argumentations et de sophismes auxquels son esprit droit et simple s'était toujours difficilement prêté, et auxquels sa tête affaiblie ne pouvait maintenant plus suffire. Las enfin autant qu'étourdi, ne comprenant plus ce qu'on lui disait ni ce qu'il faisait, le vieux confesseur finit par faire entendre qu'il se soumettrait à l'empereur et qu'il se prêtait à tout, pourvu qu'on le laissât tranquille[1].

« Cette soumission, extorquée à la faiblesse de l'âge, fut exploitée avec une ardeur et une habileté incroyables. On présenta à la signature d'Osius non seulement l'édit d'exil d'Athanase, mais une nouvelle profession de foi (c'était la coutume des hérétiques d'en faire tous les jours de nouvelles). Celle-ci allait dans la voie de l'hérésie d'Arius beaucoup plus loin qu'aucune des précé-

[1] Marc. et Faust., *Lib. prec.*, p. 34. — S. Athan. *ad Solit.* XLI. — Sozom. IV, XII. — Sancti Epiph. *Hæres.*, LXXIII, XIV. — Socrat. II, XXXI.

dentes : elle attribuait exclusivement à la personne du Père les qualités de *Tout-Puissant*, d'*Invisible*, d'*Immortel* et d'*Impassible;* elle affirmait que le Fils est inférieur au Père en majesté, en honneur, en gloire et en dignité, qu'il lui est soumis en toutes choses, et elle défendait, comme inutile et superflue, toute discussion sur la similitude ou l'identité de substance des diverses personnes divines. C'était l'annulation de l'œuvre de Nicée. On la fit revêtir de l'adhésion du président même du concile [1].

« C'était un coup terrible pour la foi, mais ce n'était pourtant pas le comble. Dans les jours de péril et sur les champs de bataille, la faiblesse est contagieuse. A peine la défection d'Osius était-elle connue, et pendant que le héros de tant de luttes traînait languissamment sur le chemin de l'Espagne sa vieillesse humiliée, des lettres venues de Bérée, en Thrace, apprirent que l'exil ébranlait aussi la fidélité du chef même de l'Église : Libère faiblissait. Sa nature, plus généreuse que ferme, s'était exaltée jusqu'à l'héroïsme pendant l'émotion des jours de crise. Mais ce courage un peu factice tombait dans la solitude; l'oubli, le silence et l'exil le plongeaient dans un morne accablement. On l'avait séparé de tous les prêtres de son Église, et même d'un diacre très aimé qui était son secrétaire et son favori. L'évêque de Bérée, Démophile; Fortunatien, évêque d'Aquilée, l'un et l'autre dévoués aux schismatiques, ne cessaient de l'entretenir des bonnes dispositions de l'empereur à son égard, du léger sacrifice qu'on lui demandait, du repos de l'Église, qui dépendait de sa complaisance. L'Orient entier, lui disait-on, n'attendait qu'un mot pour rentrer dans la paix. Athanase, qu'il n'avait jamais vu, valait-il donc à lui seul la paix du monde? Le récit des scènes qui s'étaient passées à Rome

[1] Sancti Athan. *De Synod. Ar. et Sel.*, p. 902, 904. — Socrat. II, XXXI.

acheva d'allumer chez l'exilé le désir passionné de se retrouver dans sa ville chérie, dans sa dignité sans égale dans le monde, au milieu du respect et de l'amour de l'élite du genre humain. « Ce goût de la gloire humaine fut, dit le grave Baronius, la Dalila qui triompha de l'âme de ce Samson. » Il se décida enfin à faire savoir à Constance, par l'intermédiaire d'Ursace et de Valens, qu'il était prêt à faire la paix avec les Orientaux, et que, s'il avait jusque-là défendu Athanase, c'était pour rester fidèle à la décision de Jules, son prédécesseur, plutôt que par conviction personnelle. Sa lettre, d'un ton humble, suppliant, et qu'on dirait mouillée de larmes, attestait à la fois l'angoisse et l'affaiblissement de son âme[1]. »

C'est ainsi que les plus grandes âmes elles-mêmes sont sujettes au vertige, tant notre force n'est rien. Dieu le sait : aussi Dieu ne permettra-t-il pas que ces deux illustres tombés meurent sans repentir. Athanase a écrit d'Osius qu'il n'avait cédé qu'à l'excès de malheurs insupportables à son grand âge, et que son erreur n'a duré qu'un temps. Quant à Libère, il mourut en odeur de sainteté, le 24 septembre, après avoir montré, par sa courageuse résistance aux décrets de Rimini, que sa chute n'avait été qu'une surprise[2].

Cependant Athanase n'était pas abandonné de tous. Pendant que tant de défections venaient ajouter encore à l'amertume de ses épreuves, il y avait un homme, un

[1] *L'Église et l'Empire*, II, I, p. 383-386. — Comme à l'auteur auquel nous empruntons ces pages, il nous paraît impossible de détruire le concours de témoignages qui attestent la chute du pape Libère. La mesure et la nature de sa fausse démarche sont toutefois très difficiles à déterminer. Une chose certaine, c'est que sa faiblesse ne saurait porter atteinte ni à l'autorité de l'Église, ni à l'infaillibilité du pape. — V. de Broglie, *loc. cit.*, note 1. — De Maistre, *Du Pape*, I, XV. — Constant., *Hist. de l'infaillibilité des Papes*, t. I, p. 362. — Héfélé, II, p. 57-61. — Darras, IX, p. 553, 562 et seq.

[2] Athan. *De Fuga*, LXI; *Hist. Arian.* XLV. — Hilar. *De Synod.* fol. 1156. — Cf. Mœhler, III, V, 136.

exilé comme lui, qui ne se lassait pas de protester, d'avertir et de flétrir : c'était Lucifer de Cagliari. Belle époque dans la vie de cet homme! Quand un nouvel écrit sortait de son exil avec son titre superbe : *Les rois apostats*, — *Rien de commun avec les hérétiques*, — *Pas de grâces à ceux qui pèchent contre Dieu*, — *Il faut mourir pour Jésus-Christ*, on eût dit d'un géant prisonnier qui brisait ses chaînes et se dressait, terrible, en les secouant sur la tête de Constance et de sa triste séquelle de prélats ariens. Frère de Tertullien par le génie et la doctrine, puissant comme lui, exagéré comme lui, il excellait comme lui à traduire dans un style énergique et fiévreux le désintéressement des vertus chrétiennes. Ses mots sonnaient l'héroïsme. Sa phrase ardente vous entraînait comme un chant de guerre. De plus, ses ouvrages étaient semés de vues politiques et sociales d'une indiscutable profondeur, si bien que l'auteur entraînait tout le monde, les ardents et les sages. Ses manuscrits passaient de mains en mains; on les dévorait avec avidité, on en parlait par tout l'univers. Un frémissement d'enthousiasme agitait toutes les âmes et y engendrait l'ambition généreuse du martyre [1].

Les cris d'appel du vieux confesseur se transmirent de bouche en bouche jusqu'aux solitudes reculées où se cachait Athanase. Ils y retentirent longuement et puissamment, comme retentissent les paroles sacrées dans la paix des temples. Ce qu'on rapportait des œuvres de Lucifer, bribes incohérentes, phrases défigurées, était néanmoins si fier et si chrétien, qu'un irrésistible désir de posséder les originaux s'empara d'Athanase. Il avait auprès de lui, en ces jours-là, un diacre de son Église, homme décidé et prêt à tout entreprendre pour lui. Il le chargea d'une lettre et l'envoya vers l'exilé de Germanicie. Voici en quels termes le vieux champion des luttes

[1] Lucif. *Opera* (*Patrol. lat.*). — God. Herm., t. II, l. IX, c. xi.

de l'Église écrivait au puissant athlète de l'Occident :

« Je vis encore [1]. C'est une faveur que je dois à la Providence, dont le regard propice veille spécialement sur ma chétive personne. J'envoie près de vous Eutychès, mon diacre bien-aimé, pour savoir ce qu'il en est de vous et des fidèles vos frères. C'est par votre courage, généreux confesseur de la foi, serviteur héroïque de Jésus-Christ Notre-Seigneur, que l'Église catholique se renouvelle dans sa vigueur, que l'intégrité de la doctrine se maintient triomphante malgré les assauts de l'hérésie. Les précurseurs de l'Antéchrist, armés de toutes les forces du siècle, avaient cru éteindre la mèche de la vérité, qui fume encore. Et voici que notre Dieu, par votre main, vient de faire éclater plus radieux que jamais le flambeau de la foi catholique. Vous avez démasqué la perfidie des sectaires; on ne leur donne plus d'autre nom que celui que vous leur avez infligé vous-même : on les nomme les antéchrists. Et qui donc ne partagerait point l'exécration qu'ils vous inspirent? Qui voudrait s'associer à leur communion, boire à la coupe empoisonnée de ces serpents? Cependant toutes les Églises sont en deuil, toutes les cités dans les larmes, tous les évêques et les prêtres en exil. A leur place les hérétiques siègent dans les temples du Seigneur, comme jadis les publicains, exigeant la dîme au nom du fisc impérial. Il était réservé à nos tristes jours de voir des ministres de Satan dépasser les cruautés de leur maître, et s'asseoir sur la chaire de l'Agneau. Au milieu de tant de sacrilèges, d'attentats et de blasphèmes, votre voix a retenti comme celle de la religion, de la sagesse et de la vérité outragées. Ce m'a été une consolation immense d'apprendre dans mon désert que vous venez d'adresser une nouvelle requête à l'empereur Constance. Entouré de scorpions dans la triste bourgade où vous êtes relégué, j'ad-

[1] Darras, x, 19.

mire avec quelle liberté d'esprit vous osez flageller le crime, redresser l'erreur, prodiguer les salutaires enseignements, et rétablir les droits de la vérité. Je vous en supplie, en mon nom et au nom des confesseurs qui m'entourent, envoyez-nous un exemplaire de votre nouvel ouvrage. Il ne nous suffit pas de savoir tout le bien qu'on en a dit; ou plutôt la renommée elle-même nous rend plus impatients de le lire, et d'apprécier par nous-même votre courage, votre éloquence et votre foi. »

Malgré la police vigilante qui surveillait les rives du Nil et les abords du désert, Eutychès parvint à sortir de la zone où se mouvaient plus spécialement les espions de Constance. Il gagna rapidement Germanicie, accomplit sa mission, et rapporta dans la retraite ignorée où il avait laissé l'illustre exilé d'Alexandrie l'ouvrage tant souhaité d'un frère de combat et d'infortune.

Athanase le lut, il en fut ravi. Toutes ces droites idées allaient à son lumineux esprit, tous ces généreux sentiments faisaient vibrer son âme généreuse. Ce style de fer plaisait merveilleusement à son inflexible nature. Bien qu'il ne l'ait jamais rencontré, Lucifer était devenu son ami. Il aimait cet inconnu pour la pureté de sa foi et pour sa rude et presque farouche haine contre l'hérésie. Il lui envoya, pour le remercier, une lettre dans laquelle son cœur s'épanche comme dans un cœur fraternel. Toutes les misères qu'il a endurées et qu'il endure encore y sont retracées avec une vigueur non pareille. Certes, il y a un peu d'âcreté dans les invectives qu'on y rencontre; mais quel chrétien, quel homme d'honneur, quel païen même n'aurait pas senti son cœur se soulever d'indignation et de dégoût au spectacle de ce qu'il fallait voir et subir!

« Vous devez déjà être informé[1], lui dit-il, des nouvelles mesures prises contre nous par les ennemis du

[1] Darras, x, 21.

Christ. Ils demandent notre tête; leurs séides ne se contentent plus de remplir les cités de carnage et de sang : ils parcourent les Thébaïdes, explorent les monastères, et vont fouiller jusque dans les grottes où les ermites disputent leur vie aux panthères et aux lions. J'ai été contraint de m'enfoncer dans des solitudes inconnues, pour ne pas compromettre les religieux qui m'avaient offert un asile. Où s'arrêtera la violence des ariens, ces furieux qui ne reculent pas devant la perte de leurs âmes pour le barbare plaisir de massacrer les catholiques? De quels attentats ne se rendront-ils point coupables, lorsqu'ils commencent par s'attaquer à la divinité de Notre-Seigneur, fils unique de Dieu? Qu'ils poursuivent donc, à l'ombre de la puissance civile, le cours de leurs atrocités et de leurs barbaries! Ils ne nous permettent plus de respirer un air libre; mais nous avons pour protecteur le Dieu qu'ils blasphèment, ce Dieu qui écoute nos soupirs et qui compte nos larmes! Il m'a été donné, par la grâce et la miséricorde de ce Dieu tout-puissant, de revoir sain et sauf le frère chargé de me remettre vos lettres et de me tenir en communication avec le monde des vivants. J'ai reçu de sa main un exemplaire de votre dernier ouvrage, dans lequel j'ai retrouvé la vigueur des apôtres, le courage des prophètes, l'indépendance de la vérité, l'intégrité de la foi, la voie du ciel, la gloire du martyre, le triomphe de la saine doctrine contre les sophismes ariens, la tradition vivante de nos Pères, la règle inflexible de l'enseignement ecclésiastique. Oui, vous êtes véritablement Lucifer! Selon l'étymologie de votre nom, vous faites briller la lumière du Christ, vous la replacez sur le chandelier, comme un phare destiné à éclairer toutes les consciences. »

Ainsi les peuples gémissaient, et les saints, dispersés sur la surface de l'empire comme par un souffle de tempête, languissaient dans l'exil. Tout à coup une grave nouvelle vint surprendre le monde. Constance était sur

les bords du Tibre, prêt à faire face au roi des Perses, encore une fois menaçant et armé. Des messagers arrivent d'Occident : « Julien est en Pannonie! » Rebroussant chemin, Constance se replie sur Antioche. Les forces colossales de l'empire sont réunies; il les entraîne avec lui. « Soldats, leur dit-il au milieu d'une harangue ampoulée et filandreuse, vous allez combattre pour la justice. Le Dieu qui punit les ingrats bénira vos étendards. » Cette belle confiance ne dura pas; il parut bientôt distrait et sombre. L'armée s'alarme. On se disait qu'il avait fait des songes funestes : son ange gardien lui était apparu, puis l'avait quitté brusquement avec des menaces. Les soldats s'en allaient baissant le front et muets, l'âme étouffée sous le poids d'un pressentiment sinistre. A Tarse, en Cilicie, l'empereur fut saisi par la fièvre. Il poursuivit néanmoins sa marche. « Son idée fixe, sa préoccupation exclusive était d'aller en avant. L'escorte impériale s'engagea donc dans les défilés abrupts de la Cilicie. L'œil hagard, la face livide, les traits contractés, le prince sortait à chaque instant la tête de sa litière, et criait aux cavaliers : « Plus vite! plus vite! » Le soir, il fallut faire halte dans une misérable cabane d'un hameau nommé Mopsacrène, sur le versant du Taurus. Grelottant de froid et de fièvre, Constance s'étendit sur quelques coussins qu'on avait étendus en forme de lit. On appela ses médecins; ils n'avaient pu suivre la marche précipitée de l'escorte. Destitué de tout secours, il se mit à fondre en larmes. Le lendemain il se trouva si mal, qu'on ne pouvait plus songer à quitter la chaumière où allait mourir le maître du monde[1]. » Sur le point de rendre le dernier soupir, à ce suprême moment où il allait comparaître devant le Juge des juges, ému, dit-on, d'un stérile repentir, il déplora trois choses, comme une triple souillure de son règne : la première, d'avoir

[1] Darras, *loc. cit.*

mis à mort ses proches; la seconde, d'avoir élevé Julien à la dignité de César; la troisième, d'avoir été partisan des nouvelles doctrines en matière de foi. Après cet aveu, il expira[1]. C'était le 3 novembre 361[2]; il avait quarante-cinq ans. Fin inattendue et tragique! Dieu brisait, dans l'espoir du triomphe et la force de l'âge, le persécuteur incorrigible d'Athanase et de l'Église[3]. « Le Seigneur se réveille, dit saint Jérôme en son rude langage, la bête meurt, et la tranquillité revient[4]. » Saint Jérôme ne connaissait pas le successeur du tyran : le monde appartient désormais au César Julien[5]!

[1] Greg. Naz. *In laud. Athan.*
[2] D. R. Ceillier, IV, p. 101, n. 20.
[3] God. Herm., II, p. 357.
[4] Hieronym. *Cont. Lucif.*
[5] Amm. Marcell., l. XXII.

CHAPITRE VII

(361-362)

Avènement de Julien. — Universelle popularité. — Résurrection du paganisme. — Tolérance. — Rappel des évêques exilés. — Réserve d'Athanase. — Un signe. — Vexations de Georges à Alexandrie. — Massacre. — Rétablissement officiel du vieux culte égyptien. — Retour d'Athanase.

Julien arrivait à l'empire avec tout ce qui peut séduire les peuples, le droit héréditaire, la jeunesse, l'éloquence, et le prestige tout-puissant du génie militaire. Qu'allait-il apporter au monde? On espérait tout de lui. Il en est d'un règne qui commence comme d'un jour à son lever. Quelques nuages menaçants flottent-ils du côté où paraît le soleil, on se flatte qu'ils seront dissipés au premier souffle, et que la journée sera belle quand même. Les philosophes et les païens savaient que le nouvel Auguste était des leurs [1]; les chrétiens avaient ouï dire qu'il était animé d'un grand esprit de tolérance et de

[1] « Le jeune empereur était pénétré des doctrines d'Alexandrie : il écrivit des ouvrages philosophiques, il vécut et mourut entouré de philosophes. » Avec lui, la philosophie alexandrine « prit une part directe et considérable aux affaires », et « contribua de toutes ses forces à défendre les croyances et les institutions du passé ». (*De l'Ecole d'Alexandrie*, J. Barthélemy Saint-Hilaire.)

justice : tous les cœurs volaient donc à sa rencontre. Pendant qu'il se rendait à marches rapides vers sa capitale, il recevait à toute heure les adresse des grandes cités. Les couronnes d'or, présents d'heureux avènement, pleuvaient sur son front. Le peuple de Constantinople voulait lui offrir la sienne lui-même, et sans l'intermédiaire d'aucune députation ; il accourut au-devant de Julien jusqu'à Héraclée, et le ramena triomphalement aux palais impériaux. Julien présida lui-même les obsèques de Constance, marchant à pied, à la tête de la foule chrétienne empressée à suivre la dépouille d'un monarque qui s'était fait son persécuteur, mais qui, baptisé et fils de Constantin, était deux fois sacré pour elle. La foule a quelquefois de généreux oublis. Heureuse de voir son nouveau souverain partager sa vénération religieuse, elle ne s'offense pas de son ardeur à inaugurer, à l'occasion des funérailles, la renaissance païenne. En le voyant répandre ses libations : « Qu'importe, se disait-elle, que le démon retrouve ses adorateurs, même parmi les puissants de ce monde, si nous sommes libres et si l'on nous respecte? » On vit bientôt que sa politique consistait dans la protection officielle du paganisme et le support bienveillant de toutes les autres religions [1]. Il passait une grande partie de ses journées aux pieds des idoles, excitant ses courtisans à l'imiter. En même temps, pour contre-balancer l'effet de ces démonstrations audacieuses, il multipliait aux chrétiens les bonnes paroles et les faveurs effectives. Une amnistie générale leva les peines portées par Constance [2] contre les évêques réfractaires. Il y avait, dans cette grâce magnifiquement générale, une arrière-pensée d'hostilité encore timide, mais infernale. Julien « était persuadé, dit Ammien Marcellin, que la licence de tout croire augmentant les dis-

[1] Jul. *Ep.* VII, Artabio.
[2] Théodoret, l. III, c. IV. — Sozom., I. V, c. III.

cussions, il n'aurait plus à craindre de trouver devant lui une Église unanime. Il avait éprouvé lui-même que les bêtes féroces ne sont pas plus ennemies des hommes que les chrétiens ne le sont souvent les uns des autres [1] ». Rappeler les évêques, c'était dans son esprit rallumer la guerre entre les dévots du Galiléen.

Les exilés se précipitèrent vers leurs troupeaux. Athanase ne se hâta pas tant. Quoiqu'il souffrît dans l'affreuse solitude où il se tenait caché, il préféra y rester encore jusqu'à ce que Dieu, par un signe quelconque, lui manifestât sa volonté [2]. Il n'attendit pas longtemps; l'avertissement divin lui arriva d'Alexandrie avec la nouvelle d'une mort terrible.

A l'avènement de Julien, une réaction violente s'était déchaînée contre les favoris de Constance. Dans toutes les villes le sang coula. Concussionnaires et spoliateurs, tous ceux qui avaient opprimé le peuple sous le précédent règne expièrent cruellement leurs crimes et leurs faveurs passées. L'eunuque Eusèbe, Paul Catena, l'agent d'affaires Apodème et nombre d'autres furent jugés, condamnés et exécutés. Le peuple d'Alexandrie, sans recourir aux tribunaux, se fit justice lui-même [3].

Il y avait dans son sein un homme qu'il supportait depuis six ans, et dont la lourde et brutale tyrannie pesait sur ses épaules le poids d'une montagne. Déjà une fois, à bout de patience, il s'était soulevé et avait forcé son oppresseur à fuir. Mais l'oppresseur était revenu sous la garde des armes impériales, et il avait recommencé sa cruelle besogne. Il avait continué à emprisonner les citoyens, à les dépouiller de leur fortune, à les humilier, à les vexer de mille façons [4]. Et cet homme était un

[1] Amm. Marcell., l. XXII.
[2] D. R. Ceillier, IV, p. 101, n. 20.
[3] God. Herm., t. II, l. X, c. II.
[4] Socrat., l. II, c. XXXV. — Sozom., l. IV, c. XXIX. — Philostorg. l. VII, c. II. — Il y avait de l'industriel dans cet homme. Il acheta

évêque, c'était Georges ! Orthodoxes, païens, ariens même, il n'avait épargné personne. Aussi était-il universellement méprisé et haï. Malheur aux criminels qui s'autorisent de la faveur d'un homme pour réaliser leur rêve de cupidité ou de cruauté ! Un jour vient où l'appui tombe. Ce jour-là, tout leur manque à la fois, et leur fortune s'écroule, comme une demeure sous laquelle le sol se dérobe tout à coup.

Quand donc les Alexandrins apprirent qu'avec Constance et ses favoris Georges perdait tous ses protecteurs, ils se dressèrent contre le tyran sans défense avec une soif furieuse de se venger. Tous les crimes dont on n'osait même pas parler tout haut aux jours de sa faveur, tant on craignait ses représailles, étaient ouvertement rappelés. Les catholiques rappelaient les souffrances et le sang de leurs pères ; les ariens, les violences et les caprices subis ; les païens, les moqueries dont il les avait flagellés, eux et leur culte. L'émeute se leva et courut au palais patriarcal. Elle arracha l'intrus à son trône et l'emmena en prison, au milieu de mille quolibets et de mille outrages.

Quelques jours se passèrent, trêve menteuse pendant laquelle la colère populaire, loin de se calmer, grossit encore. Un matin, la foule vint heurter aux portes du cachot. Elle commença par s'amuser avec son prisonnier. Le supplice suivit de près ces jeux dérisoires. Elle le battit à coups de bâtons, elle le traîna par les rues, les jambes écartelées avec des crocs, comme une carcasse immonde. Sur le soir on le mit, fangeux et sanglant, sur un chameau ; une procession turbulente, burlesquement triomphale, s'organisa et parcourut toute

toutes les fabriques de nitre ; il prenait à ferme le papyrus et le sel ; il établissait un service de pompes funèbres qui lui rapportait de gros revenus et poursuivait en justice ceux qui ne s'adressaient pas à ses gens pour faire ensevelir leurs morts. (Epiphan. *Hæres.* LXXVI, 1. — Fialon, p. 227.)

la ville. La nuit vint. On s'arrêta, on alluma un feu immense, on y jeta l'évêque arien avec sa monture, et l'on dansa autour du bûcher. Et quand les flammes s'abaissèrent par degrés, ne laissèrent plus sur la place qu'un amas d'os fumants et de cendres brûlantes, on prit ces restes méconnaissables de l'homme et de la bête, et on les jeta au vent. Les païens craignaient, paraît-il, que les chrétiens ne recueillissent ces restes pour en faire des reliques. Crainte vaine! Dieu n'eût pas permis qu'on plaçât sur les autels la dépouille de l'oppresseur de son peuple [1].

Ainsi périt Georges l'intrus, emporté dans une émeute comme une paille dans un tourbillon. Deux officiers impériaux, ses amis et ses complices, furent enveloppés dans le même massacre. C'étaient Dracontius, intendant des monnaies, et le comte Diodore, accusés, l'un d'avoir détruit un autel, l'autre d'avoir par ordonnance fait couper les cheveux à tous les jeunes gens pubères, sous prétexte (zèle de courtisans), que porter les cheveux longs et frisés était une pratique idolâtre [2].

On connut bientôt toutes ces violences à la cour. Ce fut pour Julien un coup inattendu et le sujet d'un grand embarras. Il ne pouvait laisser les meurtriers sans punition. D'un autre côté, il lui fallait punir des coreligionnaires. Il se tira d'affaire avec son habileté coutumière : il fit force menaces et n'en exécuta aucune. Le comte Julien, son oncle, autrefois gouverneur d'Égypte, plaida la cause des coupables. La colère impériale tomba,

[1] Sozom., l. IV, c. xxx. — Socrat. III, II. — Amm. Marcell., l. XXII, VII, Vales. *in not.* — Saint Grégoire de Nazianze (*In laud. Athan.*) semblerait attribuer aux chrétiens cette fin sinistre de l'intrus et ses outrages bizarrement cruels. D'après Julien, dans sa lettre au peuple d'Alexandrie, et Sozomène (V, VII), Georges fut traité de la sorte *pour avoir dépouillé les temples des idoles.*

[2] Amm. Marcell., *loc. cit.*

et une lettre vint apporter le pardon à la ville séditieuse. Adressée à la population païenne, cette lettre était destinée à aider le vieux culte national à se relever[1]. Sur l'ordre de Julien, de toutes parts, en effet, les temples en ruine redressaient leurs massives murailles. Le préfet faisait des fouilles pour retrouver le bœuf Apis; la mesure qui servait à constater les crues du fleuve sacré était solennellement portée de l'Église chrétienne au Serapéio. Les dieux sortaient du tombeau. C'était l'heure choisie par la Providence : Athanase sortit du désert.

[1] Jul. *Epist.* IX, X.

LIVRE SIXIÈME

(362-373)

DE L'AVÈNEMENT DE JULIEN A LA MORT D'ATHANASE

Πᾶσι μὲν οὖν ἀνθρώποις κοινὸν τοῦ βίου τέλος ὁ θάνατός ἐστι.

(*Ad Episc. Ægypt. et Lib.* XIX.)

Mors, inquam, nobis non dominabitur.

(*Epist. fest.* X, 8.)

CHAPITRE I

(362)

Athanase est instruit des événements d'Alexandrie. — Le doigt de Dieu. — Bruits populaires. — Retour. — Triomphe inouï. — Dans la foule. — Un regard sur l'Église. — A l'œuvre. — Après le triomphe. — Aspect nouveau du caractère d'Athanase. — Sa tolérance. — Sa conduite avec les hérétiques. — Lucius. — Projet de concile. — Eusèbe de Verceil et Lucifer de Cagliari. — L'assemblée. — Deux partis. — Loi d'indulgence.

L'évêque errant fut vite instruit, dans les monastères paisibles où depuis le décret libérateur il promenait sa vie, du coup de justice qui venait de frapper et de renverser l'usurpateur de son siège. La main de Dieu était là, visible. Elle avait laissé grossir et éclater l'orage : maintenant elle lui montrait la place déblayée, et dans la grande ville tumultueuse tout un peuple, las de ses propres agitations, prêt à recevoir la foi d'Athanase et à se laisser conduire par son clairvoyant et courageux génie [1].

Reculer devant cette invitation de la Providence, ç'eût été pour lui tout ensemble trahir la foi, trahir son troupeau et trahir son propre caractère. Il quitta

[1] Socrat. II, IV.

donc ses enfants chéris de la solitude, et, descendant le Nil, il revint au-devant des tourments et des périls de la vie publique

Dans les derniers jours de juillet, Alexandrie apprit tout à coup que le désert rendait au monde le proscrit de l'empereur Constance. On l'avait vu. Chaque instant de la durée, chaque vague du fleuve le rapprochait de son peuple. Peut-être même était-il déjà aux portes de la ville.

Le bruit de ce retour inespéré retentit d'un bout à l'autre de l'Égypte. Un irrésistible enthousiasme prit les foules comme un ouragan, et les entraîna vers Alexandrie. Elles arrivaient, roulant à flots pressés des hommes, des femmes, et jusqu'à des vieillards. On voulait voir avant de mourir cet homme, devenu légendaire de son vivant, que sa belle attitude dans les luttes de la foi et trente années presque ininterrompues de persécution et d'exil avaient grandi à la taille des héros [1].

Athanase aborda environ à une journée de sa ville archiépiscopale. Peut-être voulait-il, en quittant le fleuve avant le port, tromper l'attente publique et entrer inconnu par la route de terre. Il n'y parvint pas. Son peuple, posté à l'issue de tous les chemins, épiait son arrivée. On sut bientôt qu'il était là, à quelques heures. Toute la ville courut au-devant de lui. Partagés par sexes, par âges et par professions, suivant un usage local usité de temps immémorial dans les solennités populaires [2], les Alexandrins s'avançaient en longues files ondulantes. Multitude sans nombre! Pour employer l'admirable expression de saint Grégoire de Nazianze, un poète eût dit que c'était le Nil aux flots d'or, père des moissons, le Nil qui remontait vers sa source et rebroussait d'Alexandrie vers Chérée.

[1] Greg. Naz. *Orat.* XXI.
[2] *Id., ibid.*

Enfin on l'aperçoit; le voilà, c'est lui! Il vient tranquillement, comme autrefois, au pas de l'âne qui le porte. Vieilli et amaigri par tant de souffrances endurées, dans son pauvre vêtement de moine à moitié usé, il semble encore plus majestueux et plus beau. On dirait l'un de ces vieux patriarches dont parle l'Écriture, sortant, non du désert, mais de la profondeur des siècles. Des cris d'admiration et d'amour partent à la fois de toutes les poitrines, sur la terre où la foule marche et s'agite, du fleuve où mille barques s'entrechoquent. Athanase s'avance au milieu de toutes ces acclamations, souriant doucement dans sa joie calme, avec une bonté paternelle. Pas un signe d'orgueil sur son front au sein de ce triomphe inouï, tel que vainqueur n'en contempla jamais du haut de son char, aux plus beaux jours de la patrie romaine. Les rameaux verts, les tapisseries étoilées de fleurs diverses, les vêtements jonchent sa route et s'étendent sur son passage, comme sous les pas du Christ à son entrée dans Jérusalem. On boit avidement sa parole. On cherche jusque dans la trace de ses pas et l'ombre de son corps une émanation de sa sainteté. C'est un délire. On chante, on danse devant lui. Tous les costumes se mêlent dans ces vagues houleuses d'un océan humain. Toutes les langues acclament à la fois; toutes les sectes, surprises de se trouver unanimes, s'unissent pour saluer le libérateur.

Le soir, après qu'Athanase se fut enfin dérobé aux ovations sans cesse renaissantes, la grande ville, comme une mer encore mal apaisée, continua à s'agiter dans son allégresse enthousiaste. Elle prodigua, avec un éclat au delà de toute imagination, les démonstrations en usage dans les cités où la joie déborde. Toutes les maisons furent en fête. On fit des banquets publics et privés. Les constructions royales échelonnées autour du grand port, le palais des Ptolémées, le Muséum avec

ses grandes tours, le Posideum, le Césaréum, le Timonium où se réfugia Marc-Antoine, le Soma où dormaient les restes d'Alexandre, tous ces magnifiques monuments s'étaient illuminés. Les flots scintillaient au loin, comme sous les feux du soleil levant.

De ces fêtes, il resta dans l'esprit du peuple un ineffaçable souvenir. Le triomphe d'Athanase demeura pour lui l'idéal inabordable de tous les triomphes [1].

A quelque temps de ces jours splendides, Alexandrie reçut dans ses murs un gouverneur qui l'avait déjà administrée et qui lui était resté cher. Il y eut un unanime empressement du peuple à lui faire accueil. Voyant la foule agiter ses mille et mille têtes, sous le ciel, à l'infini, un artisan aborda un de ses pareils : « Dis-moi, as-tu vu jamais semblable multitude, et tout le monde si bien d'accord pour glorifier un seul homme?

— Non, certes, répond l'autre, jamais ! Je ne crois même pas que l'empereur Constance lui-même se soit vu fêter de la sorte.

— Que dis-tu là? répond le premier en souriant. L'entrée de Constance, qu'avait-elle de si merveilleux? Mon ami, parle-moi de la fameuse entrée d'Athanase, à la bonne heure ! »

« Vous l'entendez, ajoute saint Grégoire de Nazianze [2], qui nous a conservé ce simple et charmant dialogue, dans l'esprit de cet homme, interprète du sentiment et de la tradition populaire, l'empereur lui-même avait été éclipsé par Athanase. »

Les manifestations de l'enthousiasme s'apaisèrent peu à peu, sans que l'amour et l'admiration populaires s'amoindrissent. Athanase se remit alors au gouvernement de son Église. Hélas ! l'œuvre à entreprendre était gi-

[1] Greg. Naz., *loc. cit.* — Epiph. *Hæres.* LXVIII, 10. — Socr. III, IV. — Sozom., V, VII. — Cf. God. Herm., t. II, l. X, c. IV.
[2] *In laud. Athan.*

gantesque. Le désordre avait tout envahi : l'Église, déchirée par les sectes, semblait avoir perdu sa belle unité. Des antipathies profondes et des préjugés énormes séparaient les frères, devenus plus ennemis que jamais[1]. Quand son regard eut fouillé dans les entrailles de tant de misères, le pasteur fut pris de cette compassion qui serrait le cœur de Jésus-Christ en ce jour où il contemplait Jérusalem étendue à ses pieds, dans le trouble perpétuel de ses dissensions intestines : « Que ne puis-je rassembler tous tes fils, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! » Il crut qu'avec le secours de Dieu il y parviendrait, au moins dans une certaine mesure. Il avait pour garantie l'immortalité promise à la société chrétienne. Il se mit à l'œuvre sans perdre un seul jour[2].

Athanase libre, c'était la liberté pour l'Église d'Égypte. Conduite par la main énergique et sage de son chef légitime, elle ne devait pas tarder à renaître et à sortir de l'ombre. Fidèle à sa résolution, le saint patriarche n'épargna rien pour rapprocher les tronçons dispersés de la société chrétienne, et pour la défendre contre les agressions du vieux paganisme, protégé par l'ardeur prosélytique d'un empereur qui s'était voué lui-même au relèvement de ses vastes ruines. Son arme, dans cette guerre, fut cette vertu toute-puissante qui s'appelle la douceur. Il voulut pousser jusqu'à son extrême limite son principe de large tolérance : « Le propre de la religion, disait-il, n'est pas de contraindre, mais de persuader[3]. » Cet homme naguère d'une rigueur inflexible, dont la plume flagellait si durement parfois les adversaires des dogmes définis, sembla n'être plus le même. On eût dit que les souffrances du désert avaient adouci

[1] Socrat., l. III, c. III. — Sozom., l. V, c. VII.
[2] Greg. Naz. *In laud. Athan.*
[3] *Ad Monach.* LXVII.

sa rude nature. Inflexible, au fond, il ne l'était pas moins qu'auparavant; mais s'il restait l'incorruptible gardien de la vérité, il était père aussi, et tant de brebis égarées ou perdues, son cœur d'apôtre et sa conscience d'évêque le poussaient à les reconquérir et à les ramener au bercail du commun pasteur. Il se fit tout à tous, pour que tous fussent à Jésus-Christ. Pas une plainte, pas un murmure contre ses persécuteurs d'hier. Pas un anathème contre les frères engagés à la suite d'Arius ou de ses contrefacteurs. Son austère visage eut des sourires pour tout le monde. Il sembla ouvrir les portes de l'Église, comme les portes de son cœur, à deux battants. Dans son impatience sainte de voir toutes les âmes s'unir et toutes les mains s'enlacer, il poussa la conciliation jusqu'aux bornes dernières, jusqu'à ce point suprême qui sépare l'orthodoxie de l'erreur. Ce qu'il se donna d'agitations et de peine pour arriver à son but est impossible à décrire. Lettres, voyages, entretiens, rien ne lui coûtait. Persuadé que si on ébranlait les pierres fondamentales, l'édifice de l'erreur s'effondrerait, c'est aux chefs même de la secte arienne qu'il s'attaqua tout d'abord. Il les invita à le venir trouver dans son palais. Plusieurs s'y rendirent. Il les accueillit avec une bonté condescendante et courtoise. Pas une parole amère ne lui échappa au cours des longues discussions sur le dogme. Il approuvait tout ce qu'ils disaient de juste; il louait tout ce qu'il trouvait en eux de bien. Était-il forcé de les contredire, il le faisait avec une charité sereine et douce comme l'éternelle miséricorde. D'autres, plus timides ou retenus peut-être par l'orgueil ou le respect humain, s'abstenaient de toute communication ostensible avec lui. Ce n'était pas aux yeux du grand évêque une raison pour les abandonner. Il leur écrivait jusqu'à ce qu'il les eût ramenés ou qu'il eût épuisé l'espérance. Sublimes efforts! persécuté, il avait offert à ses ennemis

la solide résistance du diamant; à cette heure où il triomphait dans la paix, le même homme était devenu pour ses frères divisés un aimant irrésistible. L'hérésie s'évanouissait peu à peu sur la terre d'Égypte, comme l'ombre au point du jour[1]. C'était le commencement de sa ruine. Quelques sectaires frénétiques nommèrent, il est vrai, quelques jours après la mort de Georges, un successeur à l'intrus assassiné. Mais ils choisirent mal. Lucius était et resta un personnage obscur, qui n'eut à s'occuper de personne et dont personne ne s'occupa[2]. Le même flot qui avait emporté les foules loin d'Athanase les lui ramena en masse. Toute lutte était impossible. Il régnait et l'Église avec lui.

C'est au milieu de ces occupations apostoliques qu'Eusèbe de Verceil, revenant d'exil, le surprit un jour. Partis des solitudes de la Thébaïde, où ils étaient demeurés malgré l'amnistie proclamée par Julien, Eusèbe et Lucifer de Cagliari avaient quelque temps fait route ensemble. Ils s'étaient souvent pendant le voyage entretenus d'Athanase et de l'empire immense qu'il exerçait dans l'Église par son génie et sa vertu, en même temps que du prochain concile qu'il s'apprêtait à réunir. « Voulez-vous, dit un jour Eusèbe à son compagnon, venir avec moi dans la ville d'Alexandrie? Nous délibérerons avec son évêque et les autres prélats. Le Saint-Esprit est avec les Saints : nous rétablirons l'ordre dans le royaume de Jésus-Christ. Qui sait? peut-être pourrons-nous rapprocher les partis qui déchirent cette belle Église d'Antioche. » Il s'était produit, en effet, depuis quelque temps, une scission déplorable entre les orthodoxes de cette ville. Mais Lucifer avait pris parti pour les uns contre les autres avec la fougue intolérante que nous lui connaissons. Pressentant, au but qu'on se

[1] Greg. Naz. *Orat.* XXI. — Hilar. *Fragm.* II, 23.
[2] Sozom., l. V, c. VII. — God. Herm., t. II, l. X, c. IV.

proposait, qu'il faudrait faire des concessions, il ne voulut rien entendre. Il laissa un de ses diacres avec Eusèbe pour le représenter au concile, et se dirigea vers Antioche. Cette abstention dut attrister Athanase, car depuis les lettres vigoureuses du proscrit de Germanicie, ce rude combattant lui était devenu cher comme un frère [1].

L'assemblée ne s'en réunit pas moins dans les premiers jours de septembre. On ne peut dire qu'elle fut nombreuse; mais, vénérable et autorisée, elle l'était autant qu'aucune autre. Tous les Pères présents étaient des confesseurs de la foi et des saints. Outre Athanase et Eusèbe, noms retentissants, des noms plus humbles, mais non moins respectés, s'inscrivirent à leur suite : Astère de Petra en Arabie, Caïus de Paretoine, Agathe de Phragonée, Ammone de Pacnémune, Agathodémon de Squédie, Draconce d'Hermopolis, Adelphe d'Onuphe, Hermion de Tanis, Marc de Zigres, Paphnuce de Saïus, Marc de Philée, tous exilés naguère par les ariens [2].

Le moyen le plus sûr de pacifier l'Église consistait à rapprocher les membres séparés du corps épiscopal et à les unir par le lien d'une cohésion puissante. Il fallait donc élargir autant que possible l'entrée de la communion catholique. Telle fut la première proposition mise en avant par les deux têtes du concile, Athanase et Eusèbe de Verceil. Elle en étonna plusieurs parmi les Pères, au point même de les scandaliser. « Comment, disaient-ils, nous devrons fraterniser désormais avec des évêques souillés par l'hérésie! » Ce cri était naturel dans la bouche de vieux pontifes encore tout émus des longues souffrances endurées pour la foi de Nicée, et des combats douloureux livrés contre l'erreur. Athanase

[1] Athan. *ad Antioch.* — Ruf., l. I, xxvii. — Socrat., l. III, iv. — Sozom., l. V, c. xii. — Théodoret, l. III, c. ii. — Cf. *L'Église et l'Empire*, I, ii, p. 300, 301; II, ii, p. 258 et seq.

[2] Ruf., l. I, c. xxviii.

intervint, et expliquant sa pensée : « Le royaume des cieux, dit-il, n'appartient pas à nous seuls. Tâchons d'en amener un grand nombre avec nous : notre bienvenue au ciel sera encore plus glorieuse! Il faut condescendre à la faiblesse de ceux qui sont tombés, il faut se courber pour prendre par la main et relever ceux qui gisent à terre. Mon avis, c'est que ceux-là seuls soient exclus du sacerdoce et de l'épiscopat, qui ont pris dans chaque diocèse l'initiative de l'hérésie. Point de remèdes trop violents; ils rendraient incurables les plaies profondes de l'Église. Trop d'évêques ont prévariqué pour les arracher tous à leur siège. La raison demande que l'on maintienne dans leur dignité tous ceux qui donnent des marques d'une sincère pénitence. »

Comme les récalcitrants ne se rendaient pas encore : « Serons-nous plus difficiles que Dieu? ajouta-t-il. L'enfant prodigue, suivant la parabole, après avoir dissipé dans la débauche tout son héritage, eut assez de bonheur pour être accueilli à son retour. Il fut même jugé digne, malgré tout, des embrassements paternels. Il reçut l'anneau d'or, il reprit la belle robe des jours de sa pure jeunesse. Ce sont là des figures qui s'appliquent admirablement aux honneurs de l'épiscopat. Et le père désapprouva hautement les plaintes de son fils aimé, indigné de ce retour et de ce traitement. Que ceux donc qui abjureront l'hérésie pour embrasser la foi de nos pères soient admis dans nos rangs. Loin de leur fermer la porte, accueillons-les à bras ouverts, et réjouissons-nous de leur conversion; suivons le précepte du Seigneur [1]. »

Ce touchant et si juste ressouvenir de l'Évangile fut compris. Athanase réussit à rallier tous les suffrages, et cette loi d'indulgence fut portée pour le salut d'un grand nombre : « Les chefs et les défenseurs de l'hérésie pourront obtenir leur pardon par la pénitence; mais ils ne

[1] Ruf., l. 1, c. XXVIII.

pourront rentrer dans le clergé. Tous les autres, qu'ils aient été entraînés par l'exemple ou la violence, seront conservés à leurs fonctions, à la seule condition de souscrire à la formule de Nicée [1]. »

C'était déjà un résultat considérable ; mais, sous la conduite d'un homme tel qu'Athanase, la sainte assemblée ne pouvait s'arrêter là. D'autres questions plus larges et plus hautes demandaient une solution : elle les aborda.

[1] V. *Revue des questions historiques*, huitième année, t. XV, p. 329 et suiv.

CHAPITRE II

(362-363)

Concile d'Alexandrie (suite). Dispute de mots. — Habileté conciliatrice. — Le Saint-Esprit. — L'Incarnation. — Lettres à Rome. — A Antioche. — Schisme de Lucifer. — Don de prophétie. — Conquêtes. — Prêtres et sophistes. — Députation. — Déception et colère de Julien. — Consternation des catholiques. — Pillage de la Césarée. — Adieux et départ. — La poursuite. — La rencontre. — Caché dans Alexandrie. — Commencement de la guerre des Perses. — Perquisition. — A Antinoë. — Sur le Nil. — La révélation de saint Théodore. — Volte-face. — Alexandrie. — Didyme l'aveugle.

Telle est la faiblesse de l'intelligence humaine, que les esprits les mieux faits pour s'entendre n'y peuvent souvent parvenir. « J'aime la vérité. — Je l'aime autant que vous. — Je suis prêt à mourir pour elle. — Ma vie, comme la vôtre, lui appartient. — Alors nous sommes frères. — Non, quelque chose nous sépare. — Quoi donc? »

Quand on se demande quelle est cette barrière infranchissable qui empêche deux âmes sincères et droites de se rencontrer sur le même terrain, on trouve que la plupart du temps le désaccord est tout entier dans les mots, et que ce qui effraye n'est pas même une idée, mais le retentissement incompris d'un vain son.

Depuis de longues années, une misérable querelle de

cette nature troublait les deux Églises sœurs de l'Orient et de l'Occident. Trois mots [1] : *personne*, *substance* et *hypostase* se dressaient entre elles et les faisaient douter de leur union. Les Grecs se servaient du mot hypostase pour exprimer l'idée que traduisaient les Latins par le mot personne. Or un hasard que l'on dirait ménagé par le père des discordes, voulait que ce mot d'hypostase ressemblât par sa composition au mot latin substance. De là un malentendu perpétuel, cause possible d'un schisme. Il en résultait, en effet, dans le langage des énormités révoltantes. Les Grecs aux yeux des Latins paraissaient adorer trois dieux, et les Latins aux yeux des Grecs paraissaient nier absolument la Trinité.

Osius de Cordoue, trente-huit ans auparavant, avait déjà jeté l'alarme. Le concile de Nicée avait même été saisi de la question : on avait toujours dédaigné de la résoudre.

Athanase crut l'heure venue de mettre fin à la défiance sourde qui, née de cette déplorable confusion, se perpétuait entre les deux Églises. On jouissait d'une paix universelle : jamais une tentative ne serait plus opportune. Sa charité, du reste, l'y portait invinciblement, et sa prudence l'avertissait que plus tard le temps peut-être serait passé. Il fit définir clairement, à la face du concile, par les représentants des deux partis, le sens précis des termes équivoques. De la définition jaillit la lumière, et les adversaires furent tout étonnés de se trouver des sentiments identiques. Liberté fut donc laissée d'user du mot *hypostase*. Athanase fit cependant une recommandation, ce fut de ne rien ajouter aux expressions du concile de Nicée. Observation dictée par un coup d'œil profond et comme inspirée par une révélation de l'avenir [2].

[1] Cf. De Broglie, II, II, p. 261, note.
[2] Gregor. Naz. *In laud. Athan.* — Mœhler, t. III, l. VI.

Deux points importants de la doctrine, rejetés par quelques esprits inquiets et hardis, furent encore examinés et décidés. Le Saint-Esprit fut reconnu Dieu et consubstantiel aux deux autres Personnes divines. Enfin l'opinion d'Apollinaire, qui commençait déjà à circuler dans l'Orient, fut solennellement condamnée. On déclara que le Verbe, en se faisant homme, n'avait pas pris un corps sans âme; mais qu'il s'était fait homme totalement, homme par le corps, homme par l'âme, homme par l'union des deux.

Les dernières séances furent consacrées à rédiger des lettres au pontife de Rome, père de l'Église catholique, aux diverses Églises du monde, et tout particulièrement à celle d'Antioche [1]. Rome approuva toutes les décisions prises à Alexandrie [2]. L'Occident adopta même les mesures disciplinaires tracées par les Pères [3] : preuve de la haute sagesse de celui qui les avait inspirées et qui avait su les faire prévaloir. Ainsi le courant de charité et de tolérance qui devait porter l'apaisement dans la société chrétienne, parti du cœur d'Athanase, enveloppa le monde. Un seul homme résista. Ce fut Lucifer de Cagliari. Inconciliant de sa nature et blessé dans son orgueil par Eusèbe de Verceil, il refusa de se plier aux lois conciliatrices du concile, et se sépara de l'Église. Athanase gagnait le monde et perdait un ami [4]!

Ainsi se poursuivait cette vie dévorante, avide de repos pour les autres, incapable de repos pour elle-même. Au milieu de ce flux et reflux d'entreprises engagées et soutenues dans des vues d'intérêt général, infatigable, Athanase trouve encore le temps de penser à

[1] *Tomus ad Antioch.* La prudence du grand évêque éclate surtout dans cette lettre, l'une de ses plus belles.

[2] *Revue des questions historiques,* vol. cit., p. 379. Lire sur le concile d'Alexandrie ce remarquable article tout entier.

[3] Hieronym. *Contra Arian.*

[4] God. Herm., t. II, l. X, c. V-XII. — Mœhler, *loc. cit.*

son peuple et de développer en lui la piété chrétienne. Lui-même ne néglige pas sa propre sanctification. Dieu, qui bénit visiblement ses travaux, fait aussi grandir son âme et lui donne la surnaturelle lumière des révélations prophétiques.

C'est quelque temps après la dispersion du concile d'Alexandrie qu'il reçut de Philippe, abbé de Jérusalem, les reliques de saint Jean-Baptiste, sauvées par les religieux de la fureur de païens incendiaires. Il les accueillit avec une foi et une vénération profondes. Ce saint, précurseur du Dieu homme, pour lequel il avait lui-même tant combattu, âme austère et vigoureuse, ne pouvait manquer de lui être cher. Il prit les restes sacrés, et les enfermant dans une excavation creusée dans la muraille de son église : « Ils serviront un jour, dit-il, à la postérité de cette ville, et ils la sauveront. » Prédiction qui se vérifia sous le règne de Théodose et sous l'épiscopat de Théophile [1].

Toutes les âmes accouraient à lui. Les semi-ariens rentrèrent presque unanimement dans l'orthodoxie. Les païens eux-mêmes voyaient chaque jour leurs coreligionnaires passer à l'ennemi et leurs temples se vider. Ils étaient stupéfaits et furieux. La conversion retentissante de plusieurs grandes dames d'Alexandrie, restées obstinément païennes jusque-là, acheva de les déconcerter et de les décourager. « Est-ce qu'on ne chassera pas ce protecteur de l'impiété? disaient-ils tout haut : pour peu qu'il séjourne encore quelque temps dans cette ville, il n'y restera plus un seul adorateur des dieux [2]! »

C'était l'heure où la tourbe des prêtres idolâtres, aruspices, augures, flamines, auxquels se joignaient les magiciens et les sophistes, ressuscités à la faveur de Julien avec le vieux paganisme, revenaient pour un

[1] Ruf., l. II, c. xxviii. — Sozom., l. VIII.
[2] Théodoret, l. III, c. v, ix.

instant à la lumière, comme ces reptiles immondes qu'un rayon de soleil tombant d'un ciel d'hiver fait sortir des cavernes où ils gisaient engourdis. Pour ces gens-là Athanase était l'ennemi. Incapables de contre-balancer son irrésistible influence et voyant que, malgré leur zèle, tout leur échappait des mains, ils firent appel à l'autorité protectrice assise sur le trône de l'empire. Des lettres de dénonciation arrivèrent à la cour d'Antioche. L'une n'attendait pas l'autre. Le tableau qu'elles faisaient d'Athanase et de la ville d'Alexandrie n'était pas fait pour mettre la joie au cœur de l'impérial zélateur. Enfin quelques-uns des plaignants firent exprès le voyage, et vinrent apporter de vive voix les récriminations de leurs collègues. — « Suivant une pente sur laquelle nul effort ne la pouvait arrêter, la foule prenait universellement le chemin des églises chrétiennes. Des hommes considérables s'étaient convertis au Galiléen, de grandes dames avaient suivi leur exemple. Quant au petit peuple, hommes, femmes, enfants, tout appartenait à l'évêque ensorceleur [1]. On n'y pouvait plus tenir! » — Julien n'avait pas prévu ce résultat de son édit. En rendant la liberté au patriarche d'Égypte comme aux autres évêques, son but était d'envenimer les querelles religieuses en remettant face à face dans la cité les chefs de partis irréconciliables. Il fallait donc qu'il se l'avouât, son espérance avait été, pour la ville d'Alexandrie du moins, une illusion complète, et sa manœuvre habile, une fausse manœuvre. L'humiliation de s'être trompé, jointe à la secrète haine qu'il nourrissait contre les chrétiens, lui fit jeter le masque, et l'empereur magnanime qui levait naguère sur le monde son front impartial dans l'ostentation de sa tolérance philosophique, montrant le fond de son âme, se révéla

[1] Julian. *Epist.* VI. — Théodoret, l. III, c. V. — Rufin, l. I, c. XXXIII. — Socrat., l. III, c. II.

tout à coup persécuteur. Il consola les vaincus d'Athanase, et les renvoya avec des promesses qu'il ne devait pas tarder à tenir.

Voici, en effet, ce qu'on lut un jour sur les murailles d'Alexandrie :

« Assurément un homme banni par plusieurs édits impériaux et plusieurs actes de toute-puissance devait attendre, pour rentrer dans sa patrie, qu'au moins un commandement fût venu le rappeler; mais, dans ce cas même, il ne devait point, par un excès d'arrogance et de déraison, insulter aux lois, comme si elles n'existaient pas. Nous avons bien accordé aux Galiléens bannis par le bienheureux Constance le retour dans leur patrie, mais non dans leurs églises. Or j'apprends qu'Athanase, cet homme très audacieux, emporté par son insolence accoutumée, est venu reprendre ce que ces gens-là appellent le trône épiscopal, et que cet acte déplaît au peuple pieux d'Alexandrie. Nous lui ordonnons donc de quitter la ville du jour où il aura reçu ces lettres de notre main. Que s'il persiste à y demeurer, nous lui annonçons des périls plus grands et plus sévères [1]. »

Cette lettre ne produisit pas sur le peuple d'Alexandrie l'effet qu'en attendait son auteur. Loin de refroidir son enthousiasme pour Athanase, elle donna lieu, au contraire, à une explosion nouvelle, flatteuse pour le proscrit à l'égal d'un triomphe. Toute la ville, alarmée par les menaces impériales, se leva pour le défendre, et, sans perdre de temps, fit partir des députés pour Antioche. Vrais représentants de la cité, ceux-là, ils n'en furent pas mieux accueillis à la cour. Julien les renvoya avec quelques paroles hautaines, puis répondit en ces termes à l'humble requête de la ville d'Isis et d'A-

[1] Julian. *Epist.* VI et XXVI. — *L'Église et l'Empire*, II, II, p. 264.

lexandre. Une rage sourde gronde dans cette lettre, comme dans un nuage chargé de la foudre.

« JULIEN AU PEUPLE D'ALEXANDRIE :

« Quand vous n'auriez pour fondateur qu'un de ces misérables qui ont embrassé un genre de vie détestable et accrédité des dogmes inconnus..., ce serait encore une honte pour vous de me demander le rappel d'Athanase. Mais vous, les fils d'Alexandre, les privilégiés de Sérapis et d'Isis,... qui avez passé d'Alexandre aux Ptolémées, puis aux Romains; vous qu'Auguste a visités; vous que les dieux ont comblés de bienfaits, je rougis qu'un seul d'entre vous ose s'appeler Galiléen ! Les pères des véritables Hébreux ont été les esclaves de l'Égypte, et vous, les maîtres de l'Égypte, vous semblez servir les contempteurs des croyances de vos pères ! Vous êtes donc aveugles; vous êtes donc seuls à insulter au soleil, à cet immortel générateur de toutes choses ! Voilà le Dieu que vous quittez pour adorer ce Jésus, que ni vous ni vos pères n'ont vu ! Vous vous trompez, croyez-moi. J'ai cru cela, moi aussi, jusqu'à vingt ans; mais en voilà douze que je suis revenu dans le sentier des dieux. Si vous voulez renoncer à cette erreur, vous me comblerez de joie; si vous y tenez, au moins restez en paix, et ne me demandez plus de vous rendre Athanase; contentez-vous de ses disciples: il en a fait assez pour satisfaire les démangeaisons de vos oreilles. N'y a-t-il que lui au monde ? Plût au ciel que cette secte impie ne comptât qu'un Athanase ! Choisissez qui vous voudrez pour vous expliquer vos Écritures, il vaudra bien celui que vous regrettez. Si c'est son habileté qui vous attache à lui (car j'entends dire que c'est un grand intrigant), sachez que c'est pour cette habileté même que je veux qu'il sorte. C'est par

soi-même une chose très incommode qu'un faiseur d'embarras à la tête d'un peuple. Encore si c'était un homme, mais c'est un misérable avorton qui se croit grand parce qu'il sait risquer sa tête ! C'est vraiment le commencement de l'anarchie, et c'est pour vous en préserver que je l'ai chassé d'abord de votre ville, et que je veux qu'il sorte aujourd'hui de toute l'Égypte [1]. »

En même temps, mécontent du silence de ses fonctionnaires au sujet de l'évêque d'Alexandrie, le persécuteur écrivait à Ecdicius, gouverneur d'Égypte :

« A ECDICIUS, GOUVERNEUR :

« N'eussiez-vous eu aucune autre nouvelle à nous communiquer, vous deviez nous mettre au courant des agissements d'Athanase, cet ennemi de Dieu. Vous y étiez d'autant plus obligé, que vous êtes informé dès longtemps des ordonnances qui le concernent. J'en atteste le grand Sérapis, si ce sacrilège n'est hors d'Alexandrie et de l'Égypte entière avant le 1er décembre, je fais payer cent livres d'or à vos officiers. Vous le savez, lent à condamner, je suis encore plus lent à pardonner [2]... »

Une consternation profonde s'abattit sur la ville avec l'ordre impérieux parti d'Antioche. Perdre, après une possession éphémère précédée de six longues années d'absence, le saint évêque, soutien de l'Église et protecteur du peuple, c'était une double blessure au cœur d'Alexandrie. On attaquait sa foi, et on la persécutait dans son amour. La douleur des catholiques fut

[1] Julian. *Epist.* LI.
[2] *Id., ibid.* VI.

inénarrable. La grande église de la Césarée retentissait de continuels sanglots; ses dalles ruisselaient du flot des larmes. Cependant le terme extrême fixé par Julien approchait. Décembre arrivait à pas rapides. Athanase se disposa à obéir. Déjà les ennemis impatients, idolâtres, juifs, ariens, s'étaient livrés à quelques troubles. La Césarée, incendiée par eux, fumait dans un amas de décombres [1]. Rester plus longtemps, c'était exposer les fidèles et s'exposer soi-même.

Mais l'évêque ne pouvait quitter les siens et les laisser au milieu de leur douleur sans consolations et sans espérance. Il réunit son peuple. Quand il fut sous ses yeux : « Ne vous troublez pas, ô mes enfants! s'écria-t-il. Ce n'est là qu'une petite nuée, un coup de vent l'emportera bien vite! » Puis il lui dit adieu pour les jours de cette passagère séparation. Son visage respirait la paix, presque la joie. Remettant enfin le soin de son Église à ses prêtres, il descendit publiquement vers le Nil, y prit une embarcation et remonta le fleuve, vers les parages bien connus de la Thébaïde [2].

Il faut croire que le comte Ecdicius avait reçu d'autres ordres que de veiller à la sortie de l'évêque. A peine, en effet, est-il informé de son brusque départ, qu'il entre dans un grand trouble. Il court au fleuve, monte à son tour dans une barque avec quelques soldats et s'éloigne à force de rames dans la direction où quelques heures auparavant disparaissait le fugitif.

Athanase, ne soupçonnant pas qu'on le poursuivait, avait, sans doute pour laisser respirer un instant ses rameurs, pris terre sur la rive. Il s'entretenait familièrement avec ceux de sa suite, quand soudain il se lève, retourne à la barque, la fait virer du côté d'Alexandrie

[1] Anib. *Epist.* XVII. — Epiph. *Hæres.* LXIX, 2.
[2] Sozom., l. V, c. XIV. — Socrat., l. III, c. XII. — Théodoret, l. III, c. V-IX.

et redescend vers la ville. Ses compagnons effrayés se récrient. Mais Athanase, avec son calme ordinaire : « Il faut montrer, dit-il, que Celui qui nous protège est plus grand que celui qui nous persécute. » On ne tarda pas à voir là-bas, sur le fleuve, une barque qui avançait avec la rapidité du vent. Quand elle fut à la portée de la voix, un homme se leva : « N'avez-vous pas vu passer Athanase et sa suite? cria-t-il; sont-ils encore loin? — Tout près, lui répondit quelqu'un; nous les avons vus il n'y a qu'un instant ! » Encouragés par l'espérance, les rameurs donnèrent quelques coups de rames encore plus vigoureux, et disparurent dans le lointain. L'homme qui avait hélé la barque épiscopale n'était autre qu'Ecdicius lui-même. C'est Athanase qui lui avait répondu. Il avait du même coup, dans cette aventure, donné une preuve de son inaltérable tranquillité d'âme et de sa clairvoyance prophétique. Pendant que le comte s'enfonçait vers le désert, d'où il devait bientôt revenir tristement déconcerté, l'évêque, débarqué à une certaine distance, rentrait hardiment dans Alexandrie [1]. Il resta caché quelque temps soit dans la ville, chez la jeune vierge, soit dans les environs; puis Dieu permit qu'il fût découvert et dénoncé.

C'était au commencement d'avril, au moment où Julien se préparait à une expédition contre les Perses, qui, suivant le rêve de son orgueil, devait le mettre dans l'imagination des hommes au rang d'Alexandre et de César. Il sembla honteux à ce soi-disant vainqueur de batailles à venir de s'occuper d'un *Galiléen* au milieu de ses glorieuses entreprises. Outré d'ailleurs d'avoir été joué naguère et d'être présentement bravé, il mit sa police à la poursuite d'Athanase, avec ordre d'en finir avec « cet avorton faiseur d'embarras »,

[1] Socrat., III, XIV. — Sozom., l. IV, c. IX ou XIV. — Théodoret, l. III, c. IX.

comme il l'appelait dans son langage méprisant. Des perquisitions furent faites. On en fut quitte pour les frais et la peine. Mis au courant de ce qui se tramait contre lui par des amis qu'il avait dans la cour même de son persécuteur, le vénérable fugitif avait pris encore une fois la route du désert. Il avançait prudemment, aujourd'hui ici, demain là, changeant souvent de retraite, couchant tantôt dans un village abandonné, tantôt dans les ruines de quelque temple antique, tantôt dans quelque tombeau, tantôt dans les bois de palmiers qui bordaient le Nil, à la belle étoile. Il déroutait ainsi toutes les prévisions et toutes les recherches.

Il se trouvait à Antinoé, lorsqu'il reçut la double visite de Pammon, abbé des monastères environnants, et de Théodore, abbé de Tabenne[1]. C'était à une heure où l'âme pourtant si forte du vieux lutteur fléchissait sous le poids d'une tristesse vague, mais lourde à porter. Certes, il ne se laissait pas abattre; il cherchait dans la prière la vigueur qu'il n'avait plus. Mais sa prière était sans élan et comme sans ailes.

Les deux abbés le décidèrent à quitter la ville, où il était facile de le découvrir. « La meilleure retraite c'est la Thébaïde, lui dirent-ils, et dans la Thébaïde le couvent de Tabenne. Venez. » Athanase se rendit à leur avis. Un bateau fut amené; ils y descendirent tous les trois. Le vent étant contraire, les moines prirent de longues cordes et halèrent l'embarcation. On avançait lentement. Athanase, sans doute en voyant les flots passer et courir vers cette chère Alexandrie dont il s'éloignait, lui, à chaque pas, retomba dans son amère et mortelle tristesse. « Consolez-vous, lui dit Pammon, n'est-ce pas un bonheur de souffrir et même de mourir pour Jésus-Christ? »

Athanase resta silencieux. Théodore, se tournant

[1] Boll. 14 maii. — V. la *Chron. de Vérone* et la *Chron. syriaque*.

brusquement vers Pammon, le regarda avec une joie visible. Le moine, avec un air d'intelligence, lui répondit par un sourire. Athanase crut qu'ils se raillaient de sa faiblesse. Il le leur demanda humblement. Théodore, prenant alors la parole : « Si nous rions, ô père, c'est de bonheur. Julien vient d'être tué par les Perses. Il a déjà pour successeur un prince chrétien, fait pour la félicité du monde, mais qui durera peu. La Thébaïde? Il n'y faut plus penser ! Allez plutôt à Antioche, droit à la cour. Vous y serez à coup sûr bien accueilli. Vous aurez ensuite toute liberté pour retourner à votre Église. » Athanase crut, admirable simplicité, à cette révélation soudaine, et, quittant sur-le-champ ses saints amis du désert, il redescendit le fleuve. Sa détermination était prise : il n'irait à Antioche que sur une invitation formelle du prince. C'est Alexandrie qu'il voulait voir d'abord. Le chemin à parcourir était long; le voyage ne le fut cependant pas. Les flots emportaient la barque d'eux-mêmes, et le bon vent qui soufflait, gonflant les voiles, la poussait devant lui. Athanase tomba donc tout à coup au milieu de son peuple, étonné tout ensemble et ravi de ce retour inattendu [1].

La nouvelle de la mort de Julien n'était pas encore parvenue en Égypte. Un seul homme la connaissait, Didyme, le célèbre aveugle. Chargé par Dieu d'en informer Athanase, Didyme confia à l'évêque ce qu'il savait. Il n'y avait plus de doute possible; le proscrit reprit le gouvernement de son Église [2].

[1] Bolland., *loc. cit.* — *Narratio Athan. ad Ammon.*
[2] D'après la *Chronique syriaque*, etc. Voir D. R. Ceillier, p. 102.

CHAPITRE III

(363-364)

On apprend, dans l'empire, la défaite de Julien. — Jovien empereur. — Joie. — Difficultés. — L'empereur sous la direction d'Athanase. — Humilité du saint patriarche. — Réponse. — Invitation. — Athanase à la cour. — Concile d'Antioche. — Influence et gloire d'Athanase. — Dépit des ariens. — Machinations hostiles. — A la porte Romaine. — Les suppliants. — Triple tentative. — Triste voyage. — Mort de Jovien. — Valentinien et Valens.

Voici ce qu'on apprit bientôt à Alexandrie et dans tout l'univers.

Dans les premiers jours d'avril, savourant d'avance le parfum de sa gloire future, Julien était parti à la poursuite de son rêve. La grandeur de son entreprise et sa renommée de génie militaire, consacré par des succès inoubliables, avaient électrisé l'armée. L'enthousiasme faisait frissonner généreusement toutes les âmes vraiment guerrières. On s'avança, suivant les sinuosités de l'Euphrate, la flotte sur le fleuve, les cavaliers et les fantassins sur la rive. Quelques villes avaient été prises d'assaut ; quelques autres s'étaient rendues sans résistance. Mais peu à peu les difficultés devinrent plus nombreuses et plus malaisées à vaincre. Finalement, après quelques grandes victoires et de

splendides faits d'armes, Julien avait été obligé de battre en retraite, maudit par ses soldats et harcelé à la fois par les troupes de Sapor et par la famine. Un jour les Perses tombèrent à l'improviste sur l'armée décimée. Une lutte terrible s'engagea. Julien, au premier rang, se battait avec l'intrépidité de ceux qui n'ont plus d'espérance. Déjà les Perses commençaient à s'enfuir. « Suivons-les! » crie Julien. Tout à coup un javelot, lui rasant le bras, s'enfonce dans ses côtes. Il pousse un cri de rage : « Galiléen, tu as vaincu ! » et il tombe évanoui. Quelques heures après il rendait l'âme [1].

Impossible de raconter ce qu'ajoutait à ces récits tragiques l'imagination populaire. Les païens étaient consternés, les chrétiens triomphaient. Leur joie n'eut plus de bornes quand ils apprirent le reste : l'empereur élu sur le champ de bataille, où Dieu s'était vengé de l'impie, était Galiléen comme eux. Le nom de Jovien vola de bouche en bouche et de ville en ville, partout acclamé et partout béni [2]. Un écho de l'universel enthousiasme retentit encore dans les paroles de saint Grégoire de Nazianze : « L'empereur qui surgit alors, dit-il, n'était plus un être comme Julien, abject par le visage et par le cœur, un oppresseur aux œuvres impies, aidé d'instruments pires que ses œuvres. Il était doué, au contraire, d'une idéale piété, et chez lui la douceur du caractère tempérait la majesté de l'empire [3]. » Nulle part l'allégresse ne fut plus vive qu'à Alexandrie : le peuple y jouissait deux fois, de la chute d'un païen et d'un persécuteur d'Athanase.

Le nouvel empereur avait eu une rude tâche à remplir. Mis dans l'alternative d'acheter la paix à des con-

[1] Théodoret, l. III, c. xxv. — Gregor. Naz. *Contra Julian.* — Philostorg., VII, xv. — Amm. Marcell., XXV, III.

[2] Théodoret, l. IV, c. I. — Amm. Marcell., l. XXV. — Socrat., l. III, c. XIX. — Suidas Niceph., l. X, c. XXXVIII. — Ruf., l. II, c. I.

[3] *In laud. Athan.*

ditions humiliantes, ou de sacrifier à l'ennemi et à la famine les malheureux restes de l'armée expéditionnaire, il avait préféré le premier parti. Il avait cédé les cinq provinces transtigritanes et la partie de la Mésopotamie qui avoisine le Tigre. Après avoir tristement opéré la retraite, il était arrivé enfin à Antioche, dans le courant du mois d'octobre.

De nombreuses difficultés l'attendaient encore là, difficultés politiques, difficultés religieuses. Celles-là surtout lui semblaient inextricables.

« Et, en effet, la conciliation si généreusement poursuivie et si habilement opérée par Athanase à Alexandrie n'avait qu'imparfaitement fermé les plaies de l'Église. Des trois groupes que nous avons distingués au sein de l'arianisme, et qui s'étaient tour à tour disputé la faveur de Constance, il en était deux au moins que la pacification d'Alexandrie n'avait pu toucher en aucune manière. Elle n'avait point atteint tout le groupe des ariens extrêmes, connus sous le nom d'anomaéens, et commandés par Aetius et Eunome, son confident. Tous ceux-là, chefs et fauteurs de l'hérésie, étaient comme tels, les uns nommément, les autres implicitement, exclus de la paix par les décrets mêmes du concile. Ils n'en étaient que plus exaspérés, et ils recueillaient dans leurs rangs tous les prélats politiques et courtisans, auteurs de la formule de Rimini, comme Eudoxe et Acace de Césarée, qui avaient cédé à tous les caprices de Constance, mais qui, pâlissant au seul nom d'Athanase, étaient avant tout décidés à ne rien accepter d'une telle main. Enfin, même dans le troisième parti, celui des semi-ariens, auquel le concile d'Alexandrie s'était particulièrement adressé, son succès, bien que réel, n'était pas complet. S'il avait réussi à rallier le plus grand nombre des esprits simples, peu compromis dans la lutte et plus égarés que pervertis; en revanche, ceux qui avaient joué un plus grand rôle

dans les conciles et dans les débats de l'Église, comme Macédonius de Constantinople, Basile d'Ancyre et Eleuse de Cysique, se montraient plus difficiles à persuader [1]. Ayant au fond conscience de leur erreur, ils ne pouvaient dépouiller leur orgueil au point de venir prendre rang derrière l'homme qu'ils avaient si longtemps persécuté, et solliciter humblement son pardon. L'importune présence d'un ennemi si détesté les retenait dans un état de schisme discret, mais obstiné, dont eux-mêmes ils avaient peine à bien indiquer la nuance, mais dont ils se refusaient à franchir la ligne indécise. Par un nouveau changement de front, ce n'était plus précisément sur le mot *consubstantiel* qu'ils disputaient. Ce terrain leur avait porté malheur, et ils commençaient à reconnaître qu'entre la foi de Nicée et la téméraire philosophie d'Aétius il n'y avait pas de point suffisamment fixé pour s'y établir. Mais s'ils étaient disposés à admettre l'égalité des deux premières personnes de la Trinité, ils reportaient toutes leurs difficultés sur la troisième. Que le Fils fût égal au Père en substance et en dignité, passe encore; mais prétendrait-on leur faire admettre que le Saint-Esprit, à peine nommé, suivant eux, dans les Écritures, comme personne distincte, entrât ainsi en participation de la divinité? C'était là la difficulté soulevée en dernier lieu par Macédonius, et qui allait offrir une retraite au noyau très restreint des semi-ariens, chassés de leur position primitive par les traits croisés d'Athanase et d'Aétius [2].

Toutes ces divisions, contenues dans les dernières années du règne de Julien par l'angoisse commune de tout ce qui portait le nom chrétien, éclatèrent de nouveau lorsque le fardeau qui pesait sur la tête de chacun se trouva soulevé. Aussitôt que l'on sut qu'il y avait

[1] De Broglie, II, II, p. 392-400.
[2] Socrat., III, XXIV. — Sozom., VI, IV. — Philost., VIII, V, VI.

un empereur chrétien, ce fut parmi les hérétiques de toutes nuances à qui s'emparerait le premier de son esprit [1].

Un enfant des camps, très attaché à la foi, mais sans bien la connaître, et la pratiquant plus mal encore, était l'homme du monde le moins propre à se tirer de tels embarras.

« Ne pouvant trouver ni en lui-même ni à côté de lui les lumières dont il avait besoin, Jovien fut inspiré d'une idée lumineuse qui fait honneur à la droiture de son cœur et de son sens. Parmi toutes les grandes figures de l'Église qu'on lui avait appris à révérer dès son enfance, il en était une qui dominait toutes les autres, et qui semblait planer entre le ciel et la terre, environnée de l'auréole du martyre et de la gloire. C'était Athanase, le chef reconnu de la plus grande, de la plus sainte partie de l'Église chrétienne. Et pourtant, de tous les prélats chefs de partis, c'était le seul qui ne se pressât point de lui écrire ou de lui faire parler. Jovien, sans attendre davantage, résolut de demander conseil à Athanase sur ce qu'il devait croire comme chrétien, et faire comme empereur [2]. »

Mais où trouver cet homme, pour la quatrième fois emporté sous Julien par le vent de l'exil? L'empereur ne tarda pas à apprendre par ses courriers qu'il était tranquillement dans sa ville épiscopale. Bientôt après un prélat se présentait à l'archevêque d'Alexandrie, porteur d'une lettre scellée du cachet de la cour. Voici en quels termes respectueux elle était conçue.

« AU TRÈS RELIGIEUX AMI DE DIEU, ATHANASE, JOVIEN :

« Comme nous admirons, au-dessus de tout ce qu'on peut exprimer, la sainteté de votre vie, vos efforts pour

[1] Socrat., II, XLV. — Sozom., IV, XXVI, XXVII; V, XIV.
[2] *L'Église et l'Empire*, t. II, l. II, ch. VIII, p. 462 et seq.

vous rendre semblable au Dieu tout-puissant, et votre zèle pour Jésus-Christ, notre Sauveur, nous vous envoyons, pieux évêque, cette marque de notre estime et de notre protection. Vous le méritez par le courage que vous avez montré au milieu des plus étranges traverses et par votre héroïque mépris de persécuteurs armés de glaives et acharnés contre vous.

« Tenant fidèlement le gouvernail de la foi qui vous est si chère, vous ne cessez de combattre pour la vérité, ni d'édifier les peuples par l'exemple de vos vertus. A cette pensée, nous ne pouvons souffrir que vous restiez sous le coup d'une sentence de bannissement. Nous vous ordonnons de revenir et de continuer à enseigner la doctrine du salut. Revenez donc aux Églises saintes; paissez le peuple de Dieu. A la tête de votre troupeau, faites des vœux pour notre personne. Nous en sommes persuadés, Dieu répandra sur nous, et sur ceux qui sont chrétiens comme nous, ses faveurs les plus signalées, si vous avez cette bonté de nous accorder le secours de vos prières. »

Une seconde lettre suivit de près la première, lettre admirable, dictée par de louables scrupules et pleine d'humilité chrétienne. L'empereur demandait à l'évêque de daigner l'instruire. « Il le conjurait, dit saint Grégoire, de lui enseigner la vérité sur notre foi démembrée, lacérée, divisée en mille opinions diverses, afin d'y ramener tout le monde, s'il était possible, par la vertu du Saint-Esprit; et si une telle réunion ne se pouvait pas, de rester au moins lui-même attaché à la meilleure doctrine et de lui porter appui pour être soutenu par elle à son tour [1]. »

Plein d'une défiance de soi-même qu'on ne rencontre que chez les saints, Athanase n'osa prendre sur lui de rédiger la consultation demandée par le prince, sans

[1] Greg. Naz. *In laud. Athan.*

prendre avis de ses confrères dans l'épiscopat. C'est de concert avec eux qu'il rédigea la réponse suivante :

« Votre désir des choses divines sied bien à un prince ; c'est un signe que votre cœur est vraiment placé dans les mains de Dieu. Puis donc que votre piété souhaite apprendre de nous quelle est la foi de l'Église catholique, après avoir remercié Jésus-Christ de ce bon mouvement de votre âme, nous avons pensé que rien ne convenait mieux, en cette importante occurrence, que de rappeler à votre pieux souvenir la foi professée par nos Pères à Nicée. C'est pour elle que nous avons été persécutés ; ceux qui l'ont répudiée nous ont tendu mille pièges et ont été cause, par leur entêtement à suivre Arius, des hérésies et des schismes nombreux qui ont déchiré la société chrétienne.

« La foi saine et véritable reste, malgré cela, visible à tous les yeux dans les clartés de la sainte Écriture. Les saints, baptisés dans cette foi, l'ont scellée de leur sang : le repos céleste est maintenant leur récompense...

« Sachez donc, religieux empereur, que c'est là la foi séculaire..., celle à laquelle toutes les Églises du monde rendent témoignage : l'Espagne, la Bretagne, la Gaule, l'Italie, la Dalmatie, la Dacie, la Mésie, la Macédoine et toute la Grèce, toute l'Afrique, la Sardaigne, Chypre, la Crète, la Pamphylie, la Syrie, l'Isaurie, l'Égypte, la Libye, le Pont et la Cappadoce... Nous connaissons leur croyance ou parce que nous en avons entendu l'expression verbale, ou parce que nous en avons reçu le témoignage écrit. Le petit nombre d'hommes qui la contredisent ne prévaudront jamais contre le monde entier. »

Athanase transcrit ici le symbole de Nicée. Il ajoute :

« Telle est la foi, prince, dans laquelle il faut demeurer, car elle vient de Dieu et des apôtres [1]. »

[1] Théodoret, IV, III. — Athan.

C'était, comme on le voit, un programme complet, qui, sans toucher aux questions politiques, donnait néanmoins à Jovien la règle de conduite la plus claire et la plus sûre. Après cette exposition sereine du dogme, possesseur de la vraie formule théologique, il n'avait plus qu'à marcher tout droit devant lui. « Ainsi l'empereur pourrait réparer le mal fait par un empereur; la doctrine domptait la doctrine, et le symbole répondait au symbole [1]. »

Le persécuté des trois derniers règnes apparaissait donc maintenant debout sur les marches du trône et revêtu, grâce à la confiance du nouveau souverain, d'une sorte de toute-puissance. L'éclat de cette fortune imprévue était le plus dur supplice peut-être que le renversement des choses pût offrir aux yeux des ariens. Quelques ambitieux prélats de cour et de politique, pour qui la foi n'était que le marche pied de la faveur, eurent, il est vrai, le courage de se taire et la lâcheté de signer une profession de foi catholique. Mais les obstinés et les sincères frémissaient de rage, et s'ingéniaient à trouver un moyen de renverser l'influent patriarche. Ils firent leur plan, et voici comment ils le suivirent.

Quelque temps après le départ d'Athanase pour Antioche, où le nouvel empereur l'avait mandé, on vit arriver d'Alexandrie l'obscur évêque nommé par les hérétiques au lendemain du jour sanglant où Georges avait succombé. Lucius était accompagné de quelques fidèles de sa secte; leur but était de voir Jovien et de lui parler. Mais comment faire? Se présenter à la cour? Il n'y avait plus personne pour les y soutenir. Demander une audience? Elle leur serait sans doute refusée. Ils se postèrent à l'entrée d'Antioche, près de la porte Romaine, et ils attendirent. C'était par là que Jovien sortait d'ordinaire pour aller passer ses revues dans les plaines

[1] Greg. Naz. *In laud. Athan.*

voisines. Le cortège impérial ne tarda pas à paraître. Comme l'empereur allait franchir le seuil de la porte urbaine, un groupe de suppliants s'approcha tout à coup, et se jetant à ses pieds :

« Nous conjurons ta puissance, ton empire, ta piété, entends-nous !

— Qui êtes-vous? dit Jovien; d'où venez-vous?

— Nous sommes chrétiens.

— D'où et de quelle ville?

— D'Alexandrie.

— Que voulez-vous?

— Nous conjurons ta puissance et ton empire de nous donner un évêque.

— N'ai-je pas ordonné qu'Athanase revînt occuper le siège de votre ville?

— Nous conjurons ton empire; il a été pendant plusieurs années en exil et en état d'accusation.

— Empereur, dit un officier se penchant à l'oreille de Jovien, ces hommes, c'est ce qui reste du parti de Georges de Cappadoce, tyran d'Alexandrie et de l'Égypte. »

L'empereur donna de l'éperon, et toute sa suite, s'ébranlant peu à peu, continua sa route. Les ariens restèrent stupéfaits et décontenancés, se regardant tristement. Ils ne se découragèrent pas néanmoins. Ils se présentèrent un autre jour.

« Cette fois, prince, dirent-ils, écoute-nous. Nous avons des plaintes et des preuves contre Athanase. Il y a plus de trente ans qu'il est banni; il a été condamné par Constantin et par Constance, d'éternelle mémoire ; il l'a été tout récemment encore par Julien, le souverain le plus chéri de Dieu et certes le plus humain !

— Ce qui s'est passé il y a trente ou vingt ans, dit l'empereur, est prescrit aujourd'hui. Ne me parlez plus d'Athanase : je sais pourquoi vous l'accusez et pourquoi il a été exilé. »

En prononçant ces derniers mots, l'empereur avait jeté sur les plaignants un regard menaçant et dédaigneux qui les avait fait rougir.

L'importunité est la dernière espérance des suppliants qu'on repousse. Les ariens osèrent se présenter une troisième fois devant Jovien. Sourd aux supplications, il se rendrait peut-être de lassitude.

« Nous avons, lui dirent-ils, de nouvelles charges contre Athanase. »

Ces paroles avaient été prononcées rapidement et fiévreusement par tous les groupes à la fois. « Je ne puis vous entendre, dit Jovien. Que deux d'entre vous se fassent les interprètes des autres. Comment voulez-vous que je réponde à chacun de vous? »

On entendit des voix qui sortaient de la foule et qui criaient : « Ce sont les restes de l'impie Grégoire, ce dévastateur de nos provinces, qui a troublé toutes nos villes. »

LES ARIENS

Nous t'en supplions, donne-nous qui tu voudras, pourvu que ce ne soit pas Athanase.

JOVIEN

Je vous ai déjà dit que l'affaire d'Athanase était terminée.

Fronçant les sourcils avec des signes d'impatience.

Partez! allons, partez!

LES ARIENS

Mon empereur, écoute! Si tu envoies Athanase, notre ville est perdue : personne ne veut de lui.

JOVIEN

Je me suis informé avec soin; il est orthodoxe et excellent prédicateur.

LES ARIENS

Oui, prince, ce qu'il dit est bon; mais il cache dans son cœur des sentiments détestables.

JOVIEN

Puisque vous lui rendez vous-mêmes ce témoignage qu'il ne dit et n'enseigne rien que de bon, cela suffit. Que si son âme dément par des sentiments mauvais le bien que sa langue proclame, c'est Dieu qui en est juge. Nous autres hommes nous entendons les paroles, Dieu seul voit le fond des cœurs... »

Il y eut parmi les ariens un instant d'embarras et de silence; puis tout à coup élevant la voix tous ensemble:

« Permets que nous nous réunissions pour l'exercice du culte.

JOVIEN

Qui vous en empêche?

LES ARIENS

Qui? mais lui! Il nous appelle des hérétiques et de nouveaux dogmatistes...

JOVIEN

C'est son devoir et le devoir de tout bon évêque.

LES ARIENS

Nous ne saurions le supporter plus longtemps : il nous a pris les terres de nos églises.

JOVIEN

C'est donc pour des intérêts d'argent que vous êtes venus vous plaindre, et non pas pour ceux de la foi? Enfin laissez-moi. Rendez-vous demain à l'église : vous y trou-

verez des évêques et Nemesinus (le greffier). Athanase sera là pour vous renseigner et instruire ceux qui ne savent pas leur religion. A demain. En attendant, laissez-moi passer, je vais au champ de manœuvre. »

En même temps Jovien ordonna à ses gardes de lui frayer un passage.

« Il n'atteignit[1] pas la porte sans être arrêté par deux des réclamants, qui voulaient tenter un dernier effort. C'étaient deux avocats, dont l'un prétendait que le trésorier d'Alexandrie lui enlevait sa maison pour la donner à Athanase. Jovien reconnut à quelques insignes de leur costume qu'ils n'appartenaient pas à la religion chrétienne, et dit à l'un : « Si c'est le trésorier qui vous dépouille, prenez-vous-en à lui et non à Athanase. » Et à l'autre : « Qu'est-ce qu'un Grec comme vous a de commun avec des chrétiens? » Enfin, comme il sortait, les catholiques, encouragés par sa fermeté, lui amenèrent le prétendu évêque Lucius en lui disant : « De grâce, empereur, regardez un peu l'évêque qu'ils se sont donné! » Il paraît qu'en effet Lucius, disgracié de la nature, n'avait pas une tournure bien respectable; car Jovien, qui était d'un naturel gai, ne put s'empêcher de rire à sa vue. « Eh! mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous venu ici? par terre ou par mer? — Par mer, mon seigneur, dit Lucius en tremblant. — En vérité, Lucius, que le Dieu du monde, le soleil et la lune punissent les matelots qui vous ont amené ici et qui ont manqué une si bonne occasion de vous jeter à la mer! » Cette plaisanterie un peu militaire fut le dernier trait de l'entretien, et Jovien défendit, sous des peines graves, à tous les gens de sa cour de se faire désormais auprès de lui les instruments d'aucune délation[2]. »

L'année 364 approchait, et Jovien, resté jusque-là à

[1] De Broglie, II, II, p. 401.
[2] Athan. *Epist. ad Jov.* IV. — *L'Église et l'Empire*, II, II.

Antioche, n'avait pas encore pris possession de la capitale de l'empire. Il se mit donc en route, résolu à faire le chemin à marches rapides. Triste voyage! à Tyane, il apprit la mort de Lucilien, son beau-père, tué en Gaule au milieu d'une sédition militaire. A Ancyre, il reçut une nouvelle plus cruelle encore : la mort subite de son propre père. Enfin, arrivé à Drépane, en Bithynie, le 16 février au soir, il dut y passer la nuit. L'hiver, très rude cette année-là, avait redoublé de rigueur. La chambre qu'on lui offrait était glacée. Il se fit apporter un réchaud. Le lendemain on le trouvait mort dans son lit, asphyxié par les exhalaisons du foyer [1]. Brusque fin d'un règne éphémère, elle privait le monde d'un bon prince, et Athanase d'un protecteur et d'un ami.

Le 1er mars suivant, le tribun Valentinien, élu par les chefs militaires, revêtait la pourpre et prenait possession de l'empire. C'était un soldat comme son prédécesseur et un chrétien comme lui. Ne pouvant seul faire face à tous les périls, le 29 mars il éleva Valens, son frère, à la dignité suprême d'Auguste. Après quoi il lui confia le gouvernement de l'Orient, et s'achemina lui-même vers les bords du Rhin, ce théâtre d'éternelles révoltes [2].

Athanase était revenu d'Antioche et rentré dans son Église.

[1] Amm. Marcell., l. XXV. — Sozom., l. VI, c. VII. — Hieronym. *Epist.* XIII; in *Chronic.*—Chrysost. *Homil.* XV, in *Epist. ad Philipp.* — God. Herm., *Éclaircss.*, t. II, l. XI, c. VI, etc.

[2] Amm. Marcell., l. XXVI. — Rufin, l. II, c. II. — Théodoret, l. III, c. XII.

CHAPITRE IV

(364-366)

Jours de calme. — Visite générale de l'Égypte. — Départ triomphal. — Dans les villes et dans les campagnes. — Saisissement des populations. — Rencontre. — Hermopole la Grande. — Visite des monastères de Tabenne. — Touchants adieux. — Retour.

L'Église d'Égypte, depuis l'avènement du malheureux prince mort si prématurément, jouissait d'une paix profonde, trêve bien douce après tant de laborieux combats. L'élection de Valentinien et l'élévation de Valens ne changèrent rien à sa situation heureuse[1]. Repoussés dédaigneusement par Jovien, les hérétiques n'osaient plus intriguer. Ils s'agitaient cependant encore, mais en dessous et dans l'ombre : extérieurement ils semblaient dormir du plus innocent sommeil, et rien ne trahissait au dehors leur soif inextinguible de vengeance et de troubles. Quel serait l'avenir? Athanase, habitué à tout prévoir par la longue expérience de sa vie, le soupçonnait peut-être. Mais, sûr de trouver par la grâce de

[1] Valens ne se déclara ouvertement contre les catholiques que l'année 367, dans laquelle il voulut recevoir le baptême des mains d'Eudoxe, évêque des ariens de Constantinople. (D. R. Ceillier, IV, p. 103.)

Jésus-Christ assez de force dans son vieux cœur pour les luttes renaissantes, il ne s'en préoccupa nullement. Toutes ses pensées, tous ses efforts, tous ses soins, concentrés dans le présent, furent pour les âmes de ce vaste diocèse, dont il était le père depuis quarante ans.

Il résolut de consacrer l'année 365 à une visite générale de l'Égypte et de la Thébaïde[1]. Son zèle le dévorait, il ne pouvait rester en place. Athanase était de ces hommes élus par Dieu pour la conquête du monde, apôtres par tempérament et par vertu, foyers qui ne peuvent rester sans aliments. Son premier but était d'affermir le règne de la pure vérité catholique. Il en avait peut-être un autre : il voulait, en se montrant aux mêmes populations qui l'avaient vu naguère proscrit et harcelé par la police impériale, attester, dans les splendeurs d'un triomphe inespéré, l'inépuisable vitalité de la cause dont il était le champion. A la nouvelle de ce voyage, un nombre incalculable d'évêques, d'ecclésiastiques de tous rangs, de moines vénérables, se rassemblent dans Alexandrie pour faire cortège au patriarche. Athanase descend dans un bateau, et remonte, lentement cette fois, le cours du Nil. Sur chaque rive du fleuve s'allongent à perte de vue les files infinies du cortège, suivant à pied. Quand la nuit vient, si l'on n'a pu atteindre encore la ville ou le village où l'on doit camper, on allume des torches pour éclairer le chemin. Alors, magique spectacle ! la barque patriarcale s'avance dans la lueur immense que projettent sur elle les feux ondulants qui serpentent de chaque côté, et au milieu des cantiques qui s'élevent, répétés longuement par l'écho, vers le ciel plein d'étoiles.

Voyage charmant et pénible à la fois, dans l'un des plus intéressants pays du monde.

[1] D. R. Ceillier, t. IV, *Saint Théodore et saint Orsise*, n. 9, p. 235.

« Pendant le jour il fait si chaud, et la réverbération est si vive sur l'eau, sur le sable du désert, sur les montagnes de calcaire, qu'on ne quitte pas volontiers la cabine du vaisseau. Vers le soir seulement on en sort pour respirer l'air pur et frais. Lorsque le soleil descend derrière les montagnes de la Libye et les couvre d'ombres d'un bleu foncé, des effets de lumière se jouent comme à travers un prisme sur les montagnes de l'Arabie, et leur donnent furtivement des nuances de fleurs, de papillons, de diamants. Quelques collines ressemblent à d'immenses roses ardentes, d'autres à des chaînes d'améthystes violettes.

« Des dattiers en groupes et en guirlandes, quelquefois plantés moins gracieusement en rangs symétriques; çà et là l'*acacia du Nil,* chargé de mille fleurs jaunes, parsemées comme des boules d'or..., tout cela se réfléchit dans l'onde tranquille. Un arome printanier remplit l'atmosphère d'un parfum balsamique et indéterminé qu'exhalent également nos champs, mais seulement en juin... Tout pousse merveilleusement dans cette bonne terre, fécondée par les chauds rayons du soleil. Des bandes de pigeons sauvages roucoulent sur les branches de l'acacia et du palmier. Sur les bancs de sable on voit une grande quantité d'oiseaux d'eau, dont une partie ont la blancheur du marbre, tandis que d'autres sont noirs comme le jais. Ils sifflent un chant monotone qu'ils semblent avoir appris du bruit uniforme des flots. Parfois un héron plane au-dessus du fleuve, ou un pélican plonge lourdement d'un coup d'aile, pour y saisir quelque poisson, ou bien un aigle s'élève lentement et majestueusement dans les airs, comme s'il regardait seulement le point où le soleil se couche.

« Cependant le soleil s'est caché, et la couleur pourpre qui couvrait l'horizon s'est changée en un bleu pâle. Mais au sud s'élève comme une seconde aurore, aurore du soir d'un pourpre ardent, qui précède les premières

étoiles et jette une teinte rosée sur les montagnes polies. L'admirable Vénus brille à l'ouest; le hardi chasseur Orion s'élève lentement derrière les montagnes d'Arabie. Puis au fond, à l'ouest, se montre le Canopus, qu'on ne voit jamais en Europe...

« Tantôt le Nil se resserre comme un ruban, tantôt il s'élargit comme un grand lac; et l'on glisse alors sur l'onde, transformée en un sombre firmament parsemé d'étoiles tremblantes qui se fond avec le firmament véritable. Les planètes semblent contempler la terre d'un air calme et serein : elles n'ont pas, comme dans nos nuits d'hiver, ce scintillement qui les fait paraître trembler de froid.

« Longtemps tout est animé sur les deux rives... Enfin tout devient silencieux, et la fraîcheur de la nuit se fait sentir sur l'eau[1]. »

Combien Athanase devait bénir Dieu dans ces jours de paix (les premiers qu'il eût goûtés), au milieu de ces tableaux riants et grandioses, que le trouble de sa destinée ne lui avait jamais permis de contempler à loisir!

Quelquefois il quittait le fleuve et ses rives pour aller visiter dans les terres quelque bourgade où sa présence devait faire du bien. Assis sur l'âne qui le portait toujours dans ses pérégrinations épiscopales, il allait. La foule, emportée par l'irrésistible élan d'enthousiasme qui l'avait poussée jusque-là, se précipitait à sa suite, grossissant à chaque pas. C'étaient alors pour ces pauvres églises des campagnes égyptiennes des spectacles d'un ravissement inouï. On accourait de toutes parts pour contempler le vieillard illustre, la lumière de l'Église et la gloire de la patrie. Le peuple ne pouvait se rassasier de le voir. Le contraste entre la hauteur de sa position et la simplicité de son vêtement de bure, entre la vigueur

[1] *Lettres orientales*, janvier 1844.

connue de son caractère et l'aménité cordiale de son visage, ce mélange dans une même personne de ce qu'il y a de plus divin et de plus populaire, saisissait et ravissait. On ne pouvait se défendre d'être impressionné par le respect et attiré par l'amour.

Ce voyage, qui était un triomphe, était en même temps une conquête. Il affermit les orthodoxes, il fut pour nombre d'hérétiques l'occasion d'un retour à la vraie foi, et pour l'Église catholique le sujet d'une réhabilitation éclatante aux yeux des peuples abusés par les sectaires.

La nouvelle de cette tournée triomphale se répandit jusqu'au fond des solitudes monastiques. Saint Théodore, à cette heure supérieur de Tabenne, se rappelant sans doute ce qu'avait fait dans une circonstance semblable son saint prédécesseur, prit avec lui les plus considérables de sa congrégation, s'adjoignit ceux qui savaient le mieux chanter, et s'en alla au-devant d'Athanase. Il s'avança jusqu'au delà d'Hermopole la Grande. Quand le patriarche aperçut dans le lointain la longue file sombre des moines : « Qui sont, s'écria-t-il, ces hommes qui volent comme des nuées et qui viennent à moi comme des colombes vers leurs petits? » Il avait deviné les solitaires dans cette foule confuse, et, tout joyeux de les revoir, il se rappelait le psaume et saluait, dans son humilité, des vertus cachées qu'il croyait plus grandes que les siennes. Les deux cortèges se rejoignirent bientôt. Théodore, prenant l'âne par la bride, ouvrit la marche. Un chœur de voix viriles et chaudes entonna un psaume, et l'immense procession remonta vers Hermopole. Athanase y édifia les fidèles par des discours tout divins, puis, sans reprendre haleine, se remit en route pour les monastères de Tabenne. Il s'arrêta quelques jours dans le plus important de tous. C'est là, dans ces demeures de la paix et de la prière, qu'il avait résolu de faire halte et de se reposer, comme un voyageur à

l'ombre. Un joie profonde l'envahit au spectacle de cette vie monastique, dont il était le témoin pour la seconde fois. La piété, l'humilité, la simplicité des solitaires le ravit. Il ne se contenait plus : il louait Dieu d'avoir fait ainsi fleurir le désert; il bénissait, il embrassait Théodore, il encourageait les cénobites. Il voulut tout visiter, l'église, le réfectoire, les cellules. Tout, dans ces lieux qu'habitaient les serviteurs de Jésus-Christ, tout, dans cette atmosphère qu'ils respiraient, lui semblait vénérable et sacré. Les moines regardaient avec admiration ce miracle vivant : un homme si grand, se faisant petit comme l'un d'eux, bon et affable plus que personne.

On était à la veille de Pâques, fête solennelle que, d'après les règles de Tabenne, Théodore devait aller passer dans le monastère de Pabau, foyer principal de la colonie cénobitique. Théodore eût désiré rester auprès du saint patriarche : un pressentiment l'avertissait qu'il ne le verrait plus sur la terre. Désir pardonnable, que justifiaient assez les approches d'un saint. Athanase vit dans ce désir une faiblesse : il engagea fortement son ami à suivre la loi portée par la sagesse du fondateur. Il lui remit une lettre pour Orsise, l'humble supérieur démissionnaire des fils de Pacôme. Se jetant alors à son cou : « Adieu, » dit-il. Ils se tinrent quelque temps embrassés, visiblement émus; puis ils se séparèrent. Avant de s'éloigner, le moine se tourna vers l'évêque : « Je vous confie quelques-uns de mes enfants, » dit-il à son tour. Puis s'adressant à un petit groupe de solitaires qui se tenaient à l'écart : « Partez avec Athanase, ajouta-t-il, et obéissez-lui comme à celui qui peut disposer de vos corps mêmes. » Au patriarche : « Athanase, souvenez-vous de moi! — Si je t'oublie, chère Jérusalem, répondit Athanase en s'emparant encore des paroles du psaume, que ma droite soit mise en oubli elle-même; que ma langue s'attache à mon palais si je ne me sou-

viens pas de toi! » Théodore s'enfonça dans les solitudes, où il devait mourir quelques mois plus tard. Athanase reprit les eaux du Nil et redescendit avec son cortège vers Alexandrie [1].

[1] Bolland. ad diem 14 maii, p. 326-357. D. R. Ceillier, *loc. cit.*

CHAPITRE V

(365-369)

Retour. — Un moine d'Occident. — Sa demande. — A l'œuvre. — *Vie de saint Antoine.* — Humilité de l'auteur. — Popularité de son livre. — Nouvelles épreuves. — Baptême de Valens. — Édit de proscription. — Promulgation à Alexandrie. — Tumulte. — — Transaction. — Une nuit. — Dans le tombeau. — Émeute. — Gloire et courage.

Athanase débarqua enfin, après cette longue revue de tout son diocèse, dans sa chère ville d'Alexandrie. Il y était attendu impatiemment par tous les catholiques, avides de le revoir et de le sentir là, auprès d'eux, dans sa sagesse et sa force protectrices. Mais nul ne souhaitait son retour avec plus d'ardeur qu'un moine étranger, venu de bien loin dans l'unique désir de l'interroger. Inaugurateurs de la vie religieuse en Occident, en Italie ou en Gaule, on ne sait où, ses frères l'avaient envoyé sur la terre natale de l'ascétisme chrétien. Ils voulaient surtout connaître l'histoire merveilleuse du premier et du plus grand des solitaires. On leur avait raconté de cet homme d'incroyables prodiges. Mille légendes étranges ou sublimes couraient sur son compte. Que fallait-il en

penser? Ils venaient à la source : l'ami d'Antoine pouvait mieux que personne éclairer une curiosité légitime et, en révélant sous son vrai jour cette grande vie éteinte, donner le mouvement à mille vies prêtes à se former à son image [1].

Athanase ne pouvait manquer une occasion si belle de témoigner sa reconnaissance à cet Occident hospitalier, qui l'avait accueilli avec tant de bonheur et de chaleur aux jours les plus éprouvés de son existence. Il remercia Dieu, qui lui permettait ainsi d'édifier les âmes et de glorifier la mémoire d'un homme qu'il avait, depuis leur première rencontre, passionnément aimé pour son dévouement et ses vertus. Il se mit à l'œuvre; mais à peine avait-il commencé, qu'il fut pris tout à coup d'un scrupule. Antoine était mort loin de lui; il n'avait pas l'absolue certitude sur les événements suprêmes qui précédèrent ou accompagnèrent sa mort. Afin d'être historiquement plus fidèle, il demanda à son hôte de vouloir bien patienter un peu. Son dessein était d'envoyer au désert chercher quelqu'un des vieux compagnons d'Antoine [2]. Mais le temps pressait; la saison orageuse allait venir; le pilote, impatient, refusait d'attendre plus longtemps son passager. Athanase dut se résoudre à écrire à la hâte, sans autres documents que ses propres souvenirs. Il faut dire que même les plus lointains de ces souvenirs étaient restés intacts dans le sillon toujours ouvert des impressions impérissables.

Un jeune Égyptien de vingt ans, de riche et chrétienne famille, entre un jour dans l'église de son village. Les premières paroles qui frappent ses oreilles sont celles-ci : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; puis viens, et suis-moi. » Une voix lui dit au fond

[1] Athan. *Vita sancti Anton.*
[2] Athan. *Vita Anton.* « Litteris itaque vestris, » etc.

de l'âme : « C'est pour toi ! » Il se lève, vend aussitôt ses biens, « trois cents arpents de belles et bonnes terres, » et distribue l'argent aux pauvres, sauf une part, qu'il abandonne à son unique sœur, et disparaît. Où est-il? Dans le désert, il cherche Dieu. Il entend parler des hautes vertus des solitaires dans ses visites aux anachorètes qui ont pris avant lui le chemin de la solitude. Il les écoute, avide, et se met, dans l'impatience d'une jeune âme qui voudrait d'un coup d'ailes arriver aux sommets, à imiter leur perfection et à réaliser en lui-même la beauté sublime de leur vie. Des oasis prochaines où ses devanciers s'étaient fixés, il prend son élan, tourmenté de la soif d'austérités plus rudes, et s'avance, à travers les sables arides, vers les profondeurs inexplorées du grand désert. Des regards suivent de loin ce hardi pionnier de l'ascétisme. Antoine se voit un jour entouré de disciples. Il eût voulu fuir; mais ce peuple s'attachait à ses pas. Il dut arrêter sa course et se résigner à conduire, comme Moïse, cet Israël nouveau, qui ne rêvait d'autre terre promise que le ciel.

« Partout sur la montagne, dit Athanase, s'élevaient les monastères semblables à des tentes remplies de chœurs divins. Les jours s'y écoulaient dans les chants, l'étude, le jeûne, la prière, l'allégresse de l'espérance des biens futurs, les travaux de l'aumône, la charité et la concorde. C'était comme une terre isolée, où s'étaient réfugiées la piété et la justice. Là point d'oppresseurs, point d'opprimés; là ne se font point entendre les cris de l'exacteur. C'est un peuple d'ascètes, dont toutes les pensées tendent à la vertu. Aussi s'écriait-on, à la vue d'un tel ordre : « Que tes demeures sont belles, ô Jacob ! et quelle est la beauté de tes tentes, Israël [1] ! »

[1] *Vita Anton.*

Mais fuir au désert n'est pas dépouiller la nature, et l'homme n'est pas, même à mille lieues du monde, hors de l'atteinte du démon. Dure vérité, qu'Antoine éprouva douloureusement. Pâle de jeûne, il sentait tout à coup le vieil homme se réveiller en lui. Dans ce corps amaigri, dans cette chair presque morte, l'incendie des passions se rallumait et soufflait à l'âme la fumée brûlante d'infâmes désirs, de souvenirs obsédants, de regrets criminels, de pensées troublantes. Si encore l'intrépide anachorète n'avait qu'à lutter contre lui-même! Mais l'ennemi des hommes et de Dieu vient parfois, sous mille figures diverses, heurter à sa hutte. Terrible assaut de fantômes tumultueux, qui s'abattent bruyamment, avec des cris, dans l'horreur des nuits sombres! D'indicibles terreurs font trembler le jeune moine. Il se flagelle, il prie, et attend que le jour luise; car, aux premiers rayons de l'aube, les visions étranges disparaissent. Puis peu à peu il se fait à cette vie de combat contre l'invisible, et jusque dans les luttes acharnées et corps à corps que les démons lui livrent, il conserve la tranquillité d'une âme que Dieu rassure et fortifie. Une nuit, au début de sa carrière monastique, il est assailli par l'armée de Satan. C'est jusqu'au point du jour une lutte sans merci. On le frappe, il frappe; on l'étreint, il étreint à son tour. Le soleil paraît enfin, ses ennemis le lâchent, il tombe exténué et haletant; et ses disciples le trouvent étendu, meurtri, sanglant, à demi mort.

Déjà vieux, il vint habiter une ruine. Ses amis, qui s'approchaient pour le visiter, entendirent plus d'une fois retentir, derrière les murailles éboulées, le choc et les clameurs de lutteurs aux prises. Franchissaient-ils le seuil, ils le trouvaient seul, souriant et chantant. Antoine vécut là vingt ans, attirant les âmes au désert, multipliant par son exemple les ermitages et les monastères. Aux pauvres moines qui venaient le

contempler et s'instruire près de lui, il faisait de pieuses instructions en langue égyptienne [1].

« En lisant ces pensées venues de si loin jusqu'à nous, à travers deux idiomes éteints, on conçoit la puissance du solitaire sur ceux qui tâchaient d'imiter sa retraite, et l'admiration de ceux qui n'osaient y prétendre. La vie du désert, c'était un... progrès de souffrance et de sacrifice atteint par quelques hommes, dans un temps où le sacerdoce même semblait ne pas suffire à la ferveur du zèle et au besoin d'expiation. Antoine cependant n'y borna pas l'emploi de sa longue vie. Il sortit parfois du désert (nous l'avons vu); il fut mêlé au monde; il fut tenté du martyre. Dès le temps du féroce Maximin, il était rentré dans cet espoir à Alexandrie; mais, épargné ou repoussé du supplice, on ne sait par quelle cause, il revint au désert, s'y enfonça plus avant, et après une marche de trois jours et de trois nuits au delà de son ancienne limite, il arriva près d'une cime aride, auprès de laquelle coulait une source limpide, entre quelques palmiers sauvages. Il y

[1] Athanase a traduit et conservé un de ces discours... C'est une belle profession d'humilité, de simplicité, de ferveur et de bon sens. Son but est de fortifier ses pieux visiteurs dans le détachement du monde et l'amour du désert. « En fait de sciences, leur dit-il, c'est assez des saintes Écritures. Mais pour la foi, il est bon de nous y fortifier par des exhortations mutuelles. Ainsi donc, mes fils, dites-moi comme à votre père ce que vous avez dans l'âme; et moi, comme votre ancien, je vous dirai ce que j'ai appris de l'expérience; et d'abord ayons tous pour premier souci de ne pas abandonner notre œuvre, de ne pas céder à la peine, de ne jamais dire : Il y a longtemps que nous portons le poids de la vie ascétique; mais plutôt de croître en ardeur, comme si chaque jour était notre premier jour. La vie de l'homme est très courte, comparée aux siècles à venir; la plus longue n'est rien devant l'éternité. Dans le monde, toute chose se vend à juste prix, et les échanges se font entre valeurs égales; mais la vie éternelle s'achète à vil prix. L'Écriture nous dit, en effet : Les jours de la vie de l'homme sont de soixante et dix ans; dans les plus forts, de quatre-vingts ans; et au delà, peine et douleur. Si donc nous persévérons pendant quatre-vingts ans ou cent au plus dans la vie ascétique, pour ces cent ans nous n'au-

planta sa dernière tente, vivant de quelques pains que lui apportaient les moines du voisinage, ou que lui laissaient les Sarrasins qui traversaient le désert. Puis, afin de n'occuper personne de lui, sur le penchant du mont qu'il s'était choisi, entre le sable et le rocher, il défricha un petit coin de terre qui, ensemencé, suffit à sa nourriture. Là encore ses visions l'assaillirent; et, à défaut d'hommes, elles lui apparaissaient sous l'image de bêtes féroces errantes à travers les sables de sa brûlante solitude. Son âme cependant avait gardé toute sa vigueur. De cette montagne où il était, priant comme Moïse, il allait gouverner les monastères, consoler les affligés, guérir les malades. Dans quelques grands jours, il redescendait au milieu du monde, comme une image de l'Église primitive; et, à la demande d'Athanase, qui comprit la puissance d'un tel auxiliaire contre Arius, il vint dans Alexandrie pour confondre l'hérésiarque. Parvenu à l'âge de plus de cent ans, son antiquité augmentait encore, dans le respect des hommes, la majesté mystérieuse de sa soli-

rons pas seulement cent ans de béatitude, mais l'éternité : nous aurons travaillé sur la terre et nous hériterons dans le ciel.

« Ainsi donc, mes enfants, ne nous lassons pas et ne nous plaignons pas de trop attendre ou de trop faire. En regardant le monde, ne croyons pas que nous ayons renoncé à quelque chose de grand; car le monde entier n'est rien à côté du ciel. Un homme qui donnerait une drachme d'airain pour cent drachmes d'or donnerait peu et gagnerait beaucoup. Ainsi ferait celui qui, maître de toute la terre, y renoncerait pour la promesse du ciel. Que si toute la terre est loin de valoir le royaume des cieux, celui qui abandonne quelques journaux de terre fait à peine un sacrifice. Songez d'ailleurs *que si* nous n'y renonçons par vertu, il faudra les perdre par la mort, et souvent au profit de ceux qui nous plaisent le moins, comme dit l'Ecclésiaste. Que personne donc ne se laisse envahir par la cupidité. A quoi bon acquérir ce que nous ne pourrons emporter avec nous? Pourquoi ne pas nous donner plutôt ce qui nous suivrait toujours : la prudence, la justice, la tempérance, la force, la charité, l'amour des pauvres, la foi dans le Christ, la douceur dans la bonté hospitalière? Si nous acquérons ces vertus, nous les retrouverons ailleurs, pour nous recevoir et nous introduire dans la patrie des bienheureux. »

tude. En même temps la fierté de sa foi égalait sa simplicité et l'élevait au-dessus de toutes les grandeurs passagères. Les deux empereurs fils de Constantin, lui ayant écrit pour le féliciter des miracles qu'on lui attribuait de son vivant : « Ne vous étonnez pas, dit-il aux religieux dont ce message avait troublé le calme, qu'un empereur, fils d'un homme, m'ait écrit; admirez seulement que Dieu ait écrit sa loi pour les hommes, et nous l'ait envoyée par son Fils. »

Dans cette ferveur d'un continuel enthousiasme, le patriarche du désert atteignit sa cent cinquième année, au milieu des colonies de solitaires formées à son exemple, et des nombreux monastères qui, fondés pendant sa longue vie, s'honoraient de recevoir sa discipline et sa loi. Déjà célèbre aux jours de la plus affreuse persécution, il dépassa le milieu du siècle qui vit la grandeur de l'Église. A sa dernière heure, après avoir recommandé à deux assistants de sa mort d'ensevelir son corps dans la terre, pour ne pas imiter les rites superstitieux de l'ancienne Égypte, il disposa de ses vêtements, son seul héritage. « Partagez-les, dit-il, donnez à l'évêque Athanase une de mes tuniques et le manteau que j'avais reçu de lui, et qui s'est usé sur moi; donnez mon autre tunique à l'évêque Sérapion, et gardez pour vous ma robe de poil de chèvre. Adieu, mes enfants, Antoine quitte ce monde et ne sera plus avec vous. »

Plusieurs années après cette mort paisible, le grand archevêque d'Alexandrie répondait au legs pieux du solitaire par l'écrit où il a célébré la sainteté de sa vie [1]. Quand il l'eut achevé, il le livra à son hôte, en le priant de le compléter par des questions à tous les voyageurs qui avaient vu l'Égypte et la Thébaïde. L'auteur eût consenti, pour l'honneur de la vérité, à voir

[1] Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne*, p. 99-103.

défigurer son œuvre ! Disposition d'âme qui est l'éclatante révélation d'une humilité profonde et d'une admirable conscience historique. Toutefois nul n'osa toucher à ces pages sacrées écrites sur un saint par un saint; et la vie d'Antoine a conservé son arome primitif, son accent pénétrant d'une âme convaincue jusqu'aux moelles, et si haute en Dieu, qu'aucun prodige surnaturel ne l'étonne [1].

Cette vie fit le tour du monde et acheva de faire connaître à l'Occident ces miracles du désert dont Athanase lui-même, trente-cinq ans auparavant, lui avait apporté la première révélation.

Athanase cependant n'était pas encore au bout de ses combats : une dernière persécution l'attendait.

Valens, le maître de l'Orient, avait reçu le baptême des mains d'Eudoxe, évêque arien de Constantinople, au commencement de l'an 367. Hérétique dès le lendemain de son élévation à l'empire, il avait jusque-là dissimulé ses dispositions hostiles contre les catholiques. A partir de son baptême, il secoua tout scrupule et déposa toute mesure. L'esprit de violence s'abattit sur lui avec l'effusion baptismale, et les catholiques apprirent un jour que de nouvelles épreuves allaient tomber sur eux [2]. Un édit, en effet, ordonna bientôt aux gouverneurs des provinces de chasser tout évêque qui, déposé sous Constance, avait été rétabli sous Julien [3]. Les magistrats assez hardis pour laisser les ordres impériaux sans exécution, étaient menacés d'amendes considérables et même de supplices corporels [4].

Eudoxe de Constantinople, l'âme cachée de ces complots impies, fit porter l'édit à Alexandrie par les préfets

[1] Cf. Athan. *Vita Anton.* — Mœhler donne un très bon abrégé de cette vie dans son *Histoire de saint Athanase.*
[2] D. R. Ceillier, IV, p. 103.
[3] Greg. Naz., t. I, p. 337, 338. — D. R. Ceillier, IV, p. 103.
[4] Epiph. *Hæres.* LXVIII, n. 10.

du prétoire. On se mit en devoir de l'exécuter; mais on s'aperçut bientôt que la chose était moins facile qu'on ne se l'était imaginé.

Au premier bruit des résolutions impériales, les catholiques d'Alexandrie s'émurent et se montrèrent résolus à tout entreprendre et à tout braver plutôt que de laisser s'appesantir sur le front de leur vieil évêque les malheurs d'une persécution nouvelle. Ils s'assemblèrent; une adresse fut rédigée et envoyée au gouverneur. « L'édit de Valens, disaient les signataires, ne regarde pas Athanase et ne saurait l'atteindre, pour deux raisons : la première, c'est que, banni par Constance, il a été rappelé par le même prince, et la seconde, c'est qu'il n'a jamais été rétabli par Julien; Julien l'a proscrit. C'est Jovien qui lui a rendu la liberté. » Inutiles remontrances : le gouverneur s'entêta et parut disposé à exécuter les ordres qu'il avait reçus avec une rigueur inflexible. Il n'en fallait pas tant pour échauffer l'ardeur d'un peuple mutin par nature. Déjà les visages prenaient un air sombre; on parlait haut; une émotion unanime faisait frissonner toutes les âmes : quelques jours encore, peut-être quelques heures seulement, et la foule était reprise par sa fièvre d'émeute; l'ardente cité allait encore une fois rugir et ensanglanter ses rues. Le gouverneur, devant la menace des événements, eut peur et se rendit. Il accorda à l'évêque la permission de demeurer dans Alexandrie. Il informa en même temps l'empereur de tout ce qui s'était passé. La ville, de son côté, envoya une députation à la cour dans le même dessein. Valens partagea-t-il les appréhensions de son fonctionnaire? Eut-il peur que l'immense renommée d'Athanase n'intéressât le monde entier en sa faveur? Eut-il peur d'irriter son frère Valentinien, partisan déclaré des Pères de Nicée et de leur doctrine? Toujours est-il qu'il écrivit au patriarche menacé une lettre respectueuse, dans laquelle il l'assurait de sa protection et le

priait de demeurer en paix dans la libre possession de son Église. Ainsi, pendant que les tristes jours de Constance et de Julien, soudainement reparus, portaient le deuil et la désolation dans tout l'Orient, la métropole égyptienne, à l'abri de ce nouvel orage, conservait son évêque et la paix [1].

Jamais, en effet, la grande ville tumultueuse n'avait joui d'un plus profond calme. Les esprits, soulevés un instant par le vent de l'émeute, s'étaient peu à peu rassis. Les églises, toujours ouvertes et presque toujours pleines, retentissaient du concert des chants sacrés. Le gouverneur semblait n'y pas prendre garde; ariens et païens, oublieux de leurs prouesses passées, n'avaient plus l'air de penser à mal. Nul bruit, nul trouble : on était sous le règne d'une liberté sans restriction et sans exemple.

Quelques semaines se passèrent. Pas de changement dans cette heureuse situation, quand un double événement vint tout à coup surprendre et attrister toutes les âmes.

Une nuit, le gouverneur prit avec lui quelques hommes dévoués et courut frapper à la porte de l'église dont Athanase avait depuis quelque temps fait sa demeure. Il avait pensé qu'il pourrait, à cette heure où le peuple, rassuré par les promesses impériales, dormait sans soupçons, se saisir de l'évêque sans tumulte. Il fit chercher dans tous les coins et recoins du sanctuaire; il parcourut lui-même une à une, en bas, en haut, toutes les chambres. Personne. Il se retira, à l'aube, avec sa troupe, déçu et découragé [2].

Athanase, averti par un ami secret, ou plutôt par une révélation surnaturelle, avait, quelques heures auparavant, dans les ombres de cette même nuit, quitté

[1] D. R. Ceillier, IV, p. 103.
[2] Sozom., l. VI, c. XII.

sa demeure, traversé les rues d'Alexandrie et gagné la campagne. Il s'arrêta près d'un tombeau; il en ouvrit la porte et y descendit. Une indicible émotion agitait son âme. C'était le tombeau de son père [1].

Quand Alexandrie se réveilla, elle apprit la disparition de son évêque et l'odieuse perquisition du gouverneur. Elle entra dans une colère terrible, et l'émeute, comprimée et évitée quelques semaines avant, éclata cette fois et bondit, déchaînée. Vainement Valens, informé de l'explosion populaire, insista-t-il pour qu'Athanase rentrât dans sa métropole, poussant l'esprit de conciliation jusqu'à interdire à Lucius, l'évêque arien, l'entrée de la ville. Athanase ne reparut pas. Ce ne fut qu'après quatre mois que, instruit sans doute encore une fois par Dieu, il rentra enfin [2].

« On ne sait ici, écrit un vieil auteur [3], ce que l'on doit le plus admirer, ou la fermeté, ou la gloire d'Athanase. C'estoit un étrange spectacle et tout à fait digne de compassion de voir un saint archevesque d'Alexandrie, après quatre bannissements pour la foy, se réduire pour la seureté de sa vie et pour le bien de l'Église, à se renfermer volontairement dans le tombeau de son père, à l'âge de soixante-quinze ans, c'est-à-dire lorsqu'il estoit lui-mesme sur le point d'être porté au tombeau selon le cours ordinaire de la nature. Mais c'estoit en mesme temps un spectacle bien glorieux de voir que dans cet estat où il estoit accablé d'années et de travaux, épuisé de forces, et n'ayant de son costé que l'innocence de son cœur et l'affection de son peuple, il parust si redoutable à un empereur arien, qui ne craignoit que luy seul dans son empire, que son nom seul désarmât la fureur d'un prince qui persécutoit tout le reste de l'É-

[1] Sozom., l. VI, c. XII.
[2] Sozom., VI, XII. — Socrat. IV, XIII.
[3] God. Herm., t. II, l. XI, ch. XVI, p. 495.

glise d'Orient, et que la ville d'Alexandrie trouvoit sa propre seureté et la conservation de sa foy dans le soin qu'elle prenoit de conserver son évesque. Et quoique les vents soufflassent de toutes parts, et que le cœur impie de ce prince fust comme une mer impétueuse dont les vagues menaçoient d'une perte inévitable tous les evesques catholiques, néanmoins toute leur violence et leur fureur se brisoit en un moment contre Athanase, et un peu de sable donnoit des bornes à l'animosité de Valens, qui vouloit tout exterminer et tout détruire. »

CHAPITRE VI

(369-371)

Mort de Libère. — Le pape Damase. — Concile de Rome. — Concile d'Alexandrie. — Lettre aux évêques d'Afrique, — au pape Damase. — Déposition d'Auxence à Milan. — Athanase pacificateur de l'Occident. — Basile de Césarée. — Lettres. — L'épreuve et l'amitié.

A l'heure où nous sommes arrivés, il y a trois ans déjà que le pape Libère est mort, après avoir réparé par plusieurs solennelles protestations sa passagère faiblesse. L'homme qui a condamné Athanase lui a écrit une lettre affectueuse, presque passionnée ; ils se sont expliqués, ils ont reconnu qu'ils avaient la même foi, ils sont restés unis de cœur et de croyance jusqu'à l'heure dernière[1]. Maintenant c'est Damase, pape glorieux et saint, qui siège dans la chaire apostolique. Après avoir dépensé pendant de longs mois tous ses efforts pour ramener la paix dans Rome troublée par le schisme d'Ursin, il essaye de ramener la paix dans l'Église d'Occident, toujours troublée par la secte arienne. Un concile rassemblé sous sa présidence dans la métropole

[1] God. Herm., t. II, l. XI, c. x.

du monde vient d'excommunier les deux chefs de l'hérésie, Ursace et Valens [1]. Coup terrible porté à l'erreur, elle perd dans ces deux hommes inséparables ses plus obstinés défenseurs. Une lettre de Rome en apporte la nouvelle en Égypte. Aussitôt Athanase convoque les évêques de sa juridiction, leur apprend cet heureux triomphe, et rédige avec eux une adresse de félicitations au pape. « Vous avez, lui dit-il, par cette condamnation, sauvé l'unité catholique. » Mais il s'étonne qu'on n'ait pas encore remédié au désordre dont Milan est depuis si longtemps la victime. Depuis l'exil de saint Denys, en l'an 355, cette ville est, en effet, restée aux mains d'un évêque arien nommé Auxence. On n'avait jusqu'à ce jour osé sévir. Les empereurs avaient toujours protégé l'hérétique, et Valentinien lui-même, confiant dans ses protestations d'orthodoxie, était entré dans sa communion. Cette plainte d'Athanase réveilla le sentiment du devoir dans l'âme des évêques d'Occident. Auxence fut condamné et déposé par une assemblée de quatre-vingt-dix évêques de Gaule et d'Italie. Le même concile qui avait provoqué cet acte solennel de justice, préoccupé des intérêts de l'Église universelle, écrivit aussi aux évêques d'Afrique, pour les conjurer de conserver l'unité épiscopale.

Ces belles tentatives, c'est Athanase qui en est l'inspirateur. La vieillesse n'a point refroidi son âme ni ralenti son infatigable vigilance. Il épie les ennemis de la grande et sainte cause à laquelle il s'est dévoué; et sitôt qu'ils paraissent, il les dénonce et les combat. Son rêve, c'est l'union de toutes les âmes dans l'unité et la fraternité de la foi.

Il y avait à Césarée, en ce temps-là, un jeune évêque qui avait, comme Athanase, fait de la réalisation de ce rêve le but de toute sa vie. Grande âme aussi, et des-

[1] God. Herm., *loc. cit.*

tinée à de grandes choses. « Homme d'action, grand orateur, philosophe autant que théologien, il nous apparaît comme un des plus beaux types de cette Grèce orientale, qu'Homère et l'Évangile préparaient de concert à la vie du IVe siècle[1]. » Basile a toutes les lumières et toutes les forces, avec le génie de la parole, l'intelligence des affaires, le prestige de la naissance, l'auréole de la sainteté. Il est à peine depuis quelques mois sur son siège, et déjà tout son vaste diocèse est transformé. Son ardeur s'épanche en œuvres sublimes : asiles pour l'enfance, abris pour la vieillesse, hôtelleries pour les voyageurs, hôpitaux pour les malades; il a trouvé dans sa charité l'inspiration de donner des refuges à toutes les faiblesses et à toutes les misères; dans son savoir-faire, des ressources pour les créer et les entretenir. Il touche au patriarche d'Alexandrie par tous les beaux côtés de l'âme, surtout par son ardent et courageux amour pour l'Église. Aussi l'évêque de Césarée se sent-il entraîné vers lui par un irrésistible attrait. Il le choisit pour son soutien et son guide. Ils sont en continuelles relations[2].

Malheur immense! il ne nous reste de la correspondance de ces deux grands hommes et de ces deux saints que quelques lettres de Basile seulement. Nous aurions souhaité tout avoir : nous eussions trouvé là des trésors d'édification pour l'histoire. Si peu qu'il nous reste, c'en est assez cependant pour nous révéler quelle tendresse unissait ces deux cœurs et de quelles hautes et chrétiennes préoccupations ils étaient tourmentés. Elles contiennent de plus l'histoire de l'Église d'Orient pendant les dernières années d'Athanase et la trace éclatante de l'influence du saint patriarche sur ses destinées. Qu'on nous permette de les transcrire, elles ont un intérêt suprême.

[1] Fialon, *Étude historique et littéraire sur saint Basile,* introduction, p. 3.

[2] Basil. *Epist.* VIII.

Basile lui écrit par le diacre Dorothée :

« Je ne pense pas qu'il y ait personne au monde qui éprouve une plus grande douleur que vous de l'état, ou, pour mieux dire, de la confusion actuelle de l'Église. Quand vous comparez le temps passé avec celui d'aujourd'hui, et que vous vous peignez à vous-même la différence qui les sépare, vous devez vous demander si, au train où vont les affaires, dans quelques jours les Églises ne seront pas menacées d'une ruine totale. Nous, nous sommes trop jeunes : les regrets les plus vifs sont à ceux qui ont été témoins de l'ordre et de la concorde d'autrefois. Aussi, de même que c'est vous que l'affliction a le plus profondément atteint, est-ce vous de qui la sagesse est appelée à veiller avec le plus de sollicitude sur la société catholique. D'après la faible connaissance que j'ai de la situation, il me semble qu'il n'y a qu'un seul moyen de venir à son secours : ce serait que les évêques de l'Occident traitassent avec nous... Or qui est plus en état que vous d'accomplir cette réunion? Qui voit mieux que vous ce qui est nécessaire? Qui est doué de plus d'adresse pour assurer le succès des moyens? Qui éprouve plus de sympathie que vous pour le malheur de ses frères? Quelle tête enfin est plus respectable aux yeux de l'Occident que votre tête vénérable et blanchie? Laissez après vous, ô père très honoré, un monument digne de votre vie. Ajoutez par cette œuvre un dernier triomphe aux mille combats que vous avez livrés pour la foi. Choisissez quelques hommes puissants en doctrine parmi vos prêtres, et envoyez-les auprès des évêques d'Occident. Apprenez-leur les peines dont nous sommes accablés et indiquez-leur la conduite qui doit nous sauver. Devenez pour nous un nouveau Samuel. Souffrez avec les Églises opprimées. Adressez au Ciel vos prières pour la paix. Je sais que dans d'aussi importantes affaires des lettres sont bien faibles. Mais vous êtes de ceux qui n'ont pas besoin

d'encouragements étrangers, pas plus que des soldats n'ont besoin d'être excités par des enfants. Aussi mon intention n'est-elle pas d'instruire un ignorant, mais de donner seulement une impulsion nouvelle à un esprit d'une infatigable activité. »

Passant aux regrettables dissensions qui affligeaient l'Église d'Antioche, le jeune évêque ajoutait :

« Dans ces graves conflits de l'Orient, vous avez besoin d'un appui, et c'est de l'Occident qu'il faut nécessairement l'attendre. Il n'en est pas de même de l'Église d'Antioche : sa tranquillité dépend de vous seul. Les uns doivent céder, les autres doivent s'apaiser, et c'est ainsi que la force doit être rendue à l'Église par l'union... Opérer la réunion nécessaire et ramener la concorde entre les membres de ce corps ne saurait être l'ouvrage que de celui qui sait, par sa puissance mystérieuse, rendre aux ossements desséchés la force de se rattacher à leur chair et à leurs muscles. Mais le Seigneur fait toujours les grandes choses par ceux qui sont dignes de lui. Aussi espérons-nous que vous ne refuserez pas de nous rendre un si grand service. Grâce à vous, la confusion va cesser dans le peuple; les diverses fractions du troupeau n'auront plus de chefs particuliers; tous se soumettront en charité, et l'ancienne force de l'Église rajeunira. »

Athanase répondit. Peu de temps après, le diacre Dorothée revenait à Alexandrie, porteur d'une deuxième lettre. Basile écrivait :

« La haute opinion que nous avons depuis longtemps de Votre Révérence se confirme tous les jours, ou, pour mieux dire, augmente sans cesse avec les preuves nouvelles que nous recevons de votre mérite. Tandis que la

plupart des évêques ont assez à faire à gouverner leur diocèse, à vous, cela ne suffit pas : votre sollicitude s'étend à toutes les Églises, aussi ardente dans sa vaste étendue que la nôtre dans son cercle étroit. Dissertations, exhortations, lettres, députés porteurs de sages conseils, vous employez tous les moyens. Ainsi venez-vous de nous envoyer naguère le vénérable frère Pierre, membre de votre saint clergé. Nous l'avons reçu avec une vraie joie, surtout quand nous avons connu le but salutaire de son voyage, et les instructions qu'il avait reçues de vous pour le rétablissement de la paix. Désireux d'unir nos efforts aux vôtres, nous nous adressons encore à vous, qui êtes notre chef, pour vous demander des conseils, prêts à suivre votre direction. Ils nous seront transmis par le frère Dorothée, diacre de l'Église à laquelle préside le vénérable Mélèce. C'est un homme d'un zèle éclairé pour la vraie foi, et qui désire lui-même ardemment la paix de l'Église. Nous lui avons recommandé de suivre les conseils que vous lui donneriez, vous qui, par l'âge, l'expérience des affaires et l'autorité qui vous a été confiée par l'Esprit sur les autres, saurez agir avec plus de sûreté que personne et le faire parvenir au but qu'il se propose. Il trouvera sans aucun doute un accueil paternel auprès de vous; vous augmenterez sa force par le secours de vos prières, et vous lui donnerez des lettres de recommandation, ou plutôt vous chargerez quelques hommes sages de votre entourage de l'accompagner pour faciliter ses démarches auprès de l'évêque de Rome... »

Dans une autre lettre, il écrivait au patriarche :

« Plus les maux de l'Église augmentent, plus tous les yeux se tournent vers vous, tant chacun est persuadé que seul, au milieu de tant d'infortune, vous pouvez nous apporter aide et consolation. Tous ceux qui vous

connaissent en sont convaincus : la puissance de vos prières et la sagesse de vos dispositions peuvent seules nous sauver dans cette terrible tempête. Priez donc pour nos âmes et écrivez-nous; ne négligez aucune occasion de le faire : vos lettres nous encouragent et nous raniment. Et si, grâce au concours de vos prières, je puis avoir le bonheur de vous voir, de jouir des richesses d'un esprit tel que le vôtre, et d'ajouter enfin aux événements de ma vie celui d'avoir été réuni à vous, ô homme vraiment grand et apostolique, je me croirai, par la miséricorde de Dieu, amplement dédommagé de tant de chagrins qu'il m'a déjà fallu souffrir [1]... »

Ainsi quand, dès le début de son pontificat, « il lève la tête, tourne de toutes parts l'œil de l'âme, et voit l'héritage du Christ déchiré par les sectes [2], » le jeune archevêque de Césarée met toute son espérance dans Athanase. Il lui soumet ses plans, il lui en offre la direction [3]. Athanase l'approuve et adopte ses idées en les modifiant quelque peu [4] : Basile essayera de réunir les orthodoxes de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de la Mésopotamie; lui, il agira, pour sa part, sur la Palestine et l'Égypte. La plus complète harmonie s'établit entre ces deux grands esprits et ces deux grands cœurs, éclairés des mêmes lumières et enflammés du même amour [5].

Comme toutes les grandes vies sont traversées et qu'il n'y a pas de saint sans persécutions et sans croix, Basile ne tarda pas à subir le sort des hommes de sa taille. La calomnie se jeta sur lui et se mit à le déchirer.

L'évêque de Tarse étant hérétique, les prêtres catho-

[1] Édit. Benedict., n. 66, 69, 80.
[2] Greg. Nazianz., t. I, p. 345.
[3] Basil., n. 66, 69.
[4] Basil. *Ep.* LXXX, LXXXII, LXXXIX.
[5] Fialon, p. 121.

liques se séparèrent de sa communion et prirent la direction de l'Église. Mais une discussion survint entre eux. Que doit-on demander aux ariens qui se convertissent en ce qui concerne le Saint-Esprit? On ne put s'entendre. Basile fut pris pour arbitre.

« La réunion aura lieu, répondit-il, si nous avons des égards pour les faibles en tous les points qui ne blessent pas la conscience : or comme il y a beaucoup de personnes qui se prononcent contre le Saint-Esprit, je vous prie de faire tous vos efforts pour les réduire à un petit nombre... Admettez dans votre communion ceux qui croient que le Saint-Esprit n'est point une créature, afin que les blasphémateurs restent seuls en arrière... N'exigeons pas davantage[1]... »

Ces ménagements charitables parurent peu orthodoxes à la foi hautaine et jalouse de certains moines. Basile fut accusé de faiblesse et d'hérésie. Alors Athanase intervint : c'est dans l'épreuve que l'amitié vraie se révèle.

Au bruit de ce soulèvement, le vieil athlète, qui savait par une longue et dure expérience ce que fait souffrir la calomnie, prit la défense de son collègue. Il écrivit sans doute à Basile pour le consoler, mais il ne s'en tint pas là. Il admonesta les moines révoltés et leur rappela leur devoir d'obéissance et de respect. Il saisit avidement toutes les occasions de réhabiliter son ami. « J'ai été fort indigné, écrit-il aux prêtres Jean, Antiochus et Pallade, contre ceux qui ont osé calomnier notre bien-aimé évêque Basile, ce vrai serviteur de Dieu. » Il écrit à Palladius : « Je savais[2] déjà par Dionius ce que tu me dis des moines de Césarée, c'est-à-dire qu'ils sont mal disposés pour notre bien-aimé Basile, leur évêque, et qu'ils le contredisent. Je te remercie beaucoup de m'avoir écrit à ce

[1] Mœhler, III, p. 218.
[2] *Id., ibid.*, 229.

sujet. Mais je leur ai déjà dit ce que je croyais nécessaire, et je les ai engagés à obéir à leur père comme des enfants le doivent, et à ne point attaquer ce qu'il approuve. S'il leur était suspect sous le rapport de la vérité, ils feraient bien de le combattre; mais du moment où ils sont certains, comme nous le sommes tous, qu'il est la gloire de l'Église, le défenseur de la vérité et le docteur des ignorants, il faut se garder de contrarier un pareil homme, et le reconnaître plutôt comme une personne qui a la conscience de ses bonnes intentions. Car, d'après ce que m'a écrit notre cher Dionius, ils sont affligés sans raison. Je suis bien convaincu qu'il s'est fait faible avec les faibles, afin de gagner les faibles. Mais vous, mon bien-aimé, vous devez prendre en considération son but, qui est la vérité, et sa conduite prudente dans les circonstances actuelles, et louer le Seigneur d'avoir donné à la Cappadoce un pareil évêque, qui serait à désirer pour tous les pays. Quant à toi, mon bien-aimé, efforce-toi de les engager à suivre les conseils que je leur ai donnés. Ainsi ils seront reconnus pour aimer leur père, et pour vouloir assurer le repos de l'Église. Adieu dans le Seigneur, mon très cher fils[1]. »

Tous les grands hommes de sa génération étaient morts : Hilaire, Osius, Eusèbe de Verceil, Lucifer, Jules, Libère, Antoine, Pacôme. Athanase pouvait maintenant mourir à son tour, l'Église avait son défenseur en Orient.

[1] Apud Migne, col. 1167

CHAPITRE VII

(372-373)

Derniers combats. — Les apollinaristes. — Délicatesse. — Discussion de la doctrine. — La paix dans le trouble. — Choix d'un successeur. — La mort et le repos. — Vœux.

Toute la vie d'Athanase n'avait été qu'une longue lutte contre l'arianisme; son dernier combat devait le transporter sur un autre terrain et le faire se dresser contre une erreur nouvelle.

Un jour, on s'en souvient (c'était à cette époque glorieuse où, réhabilité par le concile de Sardique, l'évêque d'Alexandrie triomphant s'en retournait à sa métropole), un jeune homme vint, à son passage à Laodicée, saluer l'illustre champion de Jésus-Christ. Athanase accueillit le jeune Apollinaire avec bonté, emporta son souvenir et lui laissa son amitié. Depuis le jeune homme, alors belle espérance en fleur, avait grandi, mûri, et, d'abord prêtre, puis évêque de sa ville natale, pris place parmi les gloires de l'Église d'Orient. Sous Julien, à l'heure où l'empereur sophiste interdit au chrétien l'étude de la littérature profane, il rendit d'éminents services à la religion. Il prit la Bible, en fit son inspiratrice, et livra à la jeunesse studieuse des modèles d'éloquence,

de poésie et de philosophie, qui, moins parfaits que les chefs-d'œuvre de la Grèce au point de vue de la forme, les surpassaient au point de vue de la pureté des sentiments et de l'élévation des idées. On citait partout ses apologies du christianisme. L'orthodoxie était fière de compter un tel homme dans ses rangs.

Par malheur une ardeur généreuse peut-être, mais au moins inconsidérée, entraîna cet esprit plus fougueux que puissant. Il franchit les limites du dogme catholique.

Pour rendre inattaquable l'union de la divinité avec l'humanité en Jésus-Christ, il nia qu'il eût une âme intelligente. « Le principe spirituel en lui, disait-il, n'est pas humain. » Le novateur pouvait sur ce terrain attendre les ariens de pied ferme. « Jésus-Christ a souffert dans son corps, disaient les hérétiques, c'est donc un homme comme un autre. — Homme, oui, répondait Apollinaire, mais plutôt en apparence qu'en réalité. La chair et le Verbe sont en Jésus-Christ consubstantiels. Le corps n'a pas été créé; il est descendu, comme le principe qui l'anime, des hauteurs célestes. Pas de nature humaine en Jésus-Christ. » Système qui avait l'avantage sans doute de fermer la bouche aux ariens, mais qui avait l'irrémédiable inconvénient d'anéantir l'incarnation, la rédemption par le sang, la résurrection, et qui faisait du Fils de Dieu incarné une sorte de divin fantôme, homme comme nous seulement d'apparence[1].

Toucher au Christ traditionnel, tel que l'Église l'avait adoré depuis les apôtres, c'était toucher à la plus chère croyance d'Athanase et le blesser au fond de l'âme. Le vieil évêque ne put voir défigurer, même par un ami, la sainte physionomie de son Dieu. Les ariens, dans leurs sacrilèges audaces, l'avaient toujours trouvé devant eux debout et armé : Apollinaire eut à compter avec lui.

[1] Basil., *Ep.* LXXIV. — Rufin, l. II, c. XX. — Epiph. *Hæres.* LXXVII.

Tâche délicate pour un homme de combat! Il lui fallait attaquer et renverser, devant l'opinion publique, un évêque cher à son cœur comme un fils. Est-il donc possible d'oublier tout à coup, parce que la vérité est menacée, et les services rendus et la douceur d'une amitié de trente ans! Pareil oubli ne pouvait entrer dans l'âme généreuse du vieil évêque d'Alexandrie. Il engagea la lutte, mais sans amertume et sans violence, faisant porter, sans toucher à l'auteur, sur la seule doctrine l'effort de ses rudes coups.

Certes, jamais ce lutteur hardi n'eut peur de démasquer un adversaire et de l'appeler par son nom. Arius, Eusèbe de Nicomédie, Ursace, Valens, tous les suppôts de l'hérésie, Constance, Julien, tous les ennemis du Verbe, même couronnés, s'en sont tour à tour aperçu. Dans les trois livres[1] qu'il composa pour réfuter le système du malheureux Apollinaire, il ne le nomme pas une seule fois. Cette tolérance, si contraire à ses habitudes polémiques, vient évidemment d'un noble scrupule. C'est l'amitié attristée, mais non éteinte, qui retient sous la plume du grand écrivain l'interpellation directe et l'amère invective.

La réfutation de la doctrine n'en est pour cela ni moins animée ni moins vigoureuse.

On ne peut dire[2] que le corps de Jésus-Christ est descendu du ciel, et que l'Homme-Dieu n'a été homme qu'en apparence.

Pourquoi?

Parce que, né d'une femme selon la chair, il est mort et ressuscité. A-t-on oublié son berceau, ses langes, sa circoncision, l'accroissement graduel de son être extérieur suivant la progression de l'âge? Un corps incréé

[1] Il composa ces livres dans les dernières années de sa vie, vers l'an 372. (D. R. Ceillier, IV, p. 145.)

[2] D. R. Ceillier, IV, — Athan., p. 144 et seq.

et céleste n'est pas susceptible de tant de vicissitudes.

« Jamais, disait Apollinaire, nous ne consentirons à courber les genoux devant la créature! »

« Ce que nous adorons, répondait Athanase, ce n'est pas la chair en elle-même, mais la chair unie au Verbe. D'ailleurs, ajoutait-il, comment le corps de Jésus-Christ serait-il descendu du ciel? Saint Matthieu l'appelle fils de David, et saint Luc fils d'Adam. »

Passant au second chef des erreurs d'Apollinaire : « La chair, dit-il avec une admirable profondeur, ne peut être consubstantielle à la divinité. Il s'ensuivrait que Dieu pourrait souffrir la mort, non seulement dans le Fils, mais dans le Saint-Esprit et dans le Père. Au lieu de trois personnes divines, il en faudrait compter quatre.

« Enfin Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, son nom même le prouve. Il a pris la nature humaine tout entière. Il a eu un corps, c'est entendu. Il a eu pareillement une âme. Comment, en effet, si les novateurs avaient raison, serait-il vrai de dire, comme nous le lisons dans l'Écriture, que Jésus-Christ a été triste, qu'il a souffert, qu'il a prié, qu'il a donné son âme pour le troupeau de ses brebis? Jésus-Christ, d'après eux, n'est ni Dieu ni homme. Il n'est pas Dieu, parce qu'une âme n'est pas Dieu; il n'est pas homme, parce qu'un corps sans âme ne fait pas un homme [1]. »

Après ce dernier écrit, Athanase déposa cette plume glorieuse dont il ne s'était servi que pour la défense de la foi [2]. Il avait complété l'œuvre de sa vie. L'ado-

[1] Athan. *Contra Apoll.* — Mœhler, t. III, l. VI.

[2] Le savant Mœhler divise les écrits d'Athanase en cinq classes. « Une partie des ouvrages qu'il a publiés pour la défense de la doctrine de l'Église consistent en dissertations bibliques et dialectiques pour prouver la doctrine catholique contre les ariens. De ce nombre sont quatre traités, qui ont principalement pour but de prouver la divinité de Jésus-Christ; il les a appelés λογοι ou *rationes;* plus un

rable figure du Sauveur avait trouvé son peintre fidèle et profond. La croyance chrétienne, un instant troublée, était fixée irrévocablement. Jésus-Christ était connu désormais. Arius ne pouvait plus dire : « Il n'est qu'homme! » Apollinaire : « Il n'est que Dieu! » Jésus-Christ, c'est l'Homme-Dieu. Adorable et doux mystère qui confondra éternellement la pensée et ravira éternellement le cœur!

opuscule moins considérable, intitulé *De Incarnatione, contra Arianos;* puis un égal nombre de traités pour démontrer la divinité du Saint-Esprit (*Epistolæ ad Serapionem*). L'ouvrage *De Trinitate et Spiritu sancto* indique déjà par son titre que son but est de défendre à la fois la divinité de Jésus-Christ et celle du Saint-Esprit contre les ariens. Les deux livres *Contre Apollinaire* et l'*Épître à Adelphius* affermissent la foi en la nature humaine de Jésus-Christ. D'autres ouvrages de saint Athanase sont historiques; ils servent à éclairer les faits qui concernent l'arianisme ; tels sont d'abord son *Histoire des ariens* et son livre *Du Concile de Rimini et de Séleucie.* Ce dernier a beaucoup de ressemblance avec l'*Histoire des variations* des églises protestantes, par Bossuet... Les deux ouvrages *Sur les décisions de Nicée* et *Sur l'opinion de Denis d'Alexandrie* sont du genre historique apologétique; le premier développe les motifs qui engagèrent les Pères de Nicée à s'arrêter à la formule précise qu'ils ont choisie, et le sens qu'ils y attachaient. Le second réfute l'assertion des ariens qui prétendaient que Denis d'Alexandrie pensait comme eux. — Une troisième classe d'ouvrages d'Athanase est explicative, et en même temps, comme de raison, apologétique. Il a écrit un *Commentaire* sur le passage de saint Matthieu, XI, 22, et sur les psaumes. La quatrième *Épître à Sérapion* contient aussi une sorte de commentaire sur saint Matthieu, XII, 22... — La quatrième classe d'écrits comprend ceux qu'Athanase composa pour sa défense personnelle. Dans ce nombre il faut ranger la *Grande Apologie*, où l'on trouve les documents les plus précieux pour l'histoire de l'arianisme; la magnifique *Apologie* adressée à l'empereur Constance, une autre *Apologie* à l'occasion de sa fuite, et plusieurs lettres. — Dans la cinquième classe, nous mettrons une suite de lettres de consolations, d'exhortations et d'instructions, écrites en différentes circonstances de son épiscopat, et se rattachant généralement à la discussion de l'arianisme. On y trouve aussi des mandements... L'*Histoire de la vie de saint Antoine* contient des préceptes de morale à l'usage des moines. — On voit, par conséquent, qu'à un très petit nombre d'exception près, tout ce que le saint docteur a écrit a pour but la défense de l'Église et de sa doctrine. » (T. I, p. 198, 200. — Cf. D. R. Ceillier, t. IV, p. 105 et suiv.)

C'est dans son habituelle contemplation que le héraut de la vérité catholique, en ces temps de contradictions doctrinales, trouva la lumière dont il éclaira le monde et la force d'âme qui l'étonna.

On était au mois de mai de l'an 373. L'affreuse persécution suscitée par Valens durait toujours. Le sang catholique coulait en Orient, comme aux plus terribles jours de Tibère et de Néron. Seule l'Égypte, grâce au prestige tout-puissant de son patriarche, pouvait affirmer et pratiquer en paix sa foi orthodoxe. Le grand vieillard la protégeait tout entière de son ombre.

C'est dans cette sérénité de tout ce qui l'entourait, moins profonde que la sérénité de son âme, qu'Athanase vit la mort venir. Suivant une de ses comparaisons, il avait parcouru toutes les saisons de la vie et en avait connu tous les orages [1].

Comme saint Alexandre l'avait appelé lui-même à une heure solennelle de sa jeunesse, il appela, au chevet du lit où il sentait qu'il allait mourir, Pierre, l'un des prêtres qu'il aimait. Il lui confia son Église, et il expira paisiblement dans son lit, après quarante ans et quelques mois du plus fécond des règnes [2]. C'était le 2 du mois de mai [3].

« Ainsi s'éteignit, dit magnifiquement saint Grégoire de Nazianze, calme dans la tempête, Athanase, cet œil sacré de l'univers, ce pontife incomparable, cette grande voix de la vérité, colonne de la foi, nouveau précurseur du Christ, seconde lampe allumée dans les sentiers du Seigneur! Il s'endormit dans sa vieillesse radieuse, plein de jours passés selon Dieu. Après tant de calomnies réfutées, tant d'assauts soutenus, l'auguste Trinité l'appelle au séjour des saints. Il se réunit à ses pères les

[1] *De Fuga*, XIV; *Eccl.* III, 2.
[2] Cyrill. *Epist.* I.
[3] D. R. Ceillier, IV, p. 105, n. 24. — *Præf.* édit. Venet., t. III, II, apud Migne, p. 7. — Cf. J. Fontamini, arch. Ancyr. *De Ann. emortuali*, p. 252. — Prélim. des *Lettres festivales*, édit. Larsow.

patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, à tous les soldats de Dieu, plus honoré au sortir de la vie qu'il ne le fut dans ses plus fameux triomphes. Larmes versées à flots, ineffaçables souvenirs, voilà les monuments élevés à sa mémoire[1]... »

Oui, ineffaçables souvenirs! Après seize siècles, l'Orient et l'Occident s'unissent encore pour admirer cette existence si fière et si sainte, si agitée et si féconde, si malheureuse et si glorieuse. Partout où l'Église vit et règne, elle lie à son symbole le nom du plus héroïque de ses champions, voulant montrer aux chrétiens de tous les âges à quelle hauteur de vertu peuvent s'élever ceux qui se donnent tout entiers au Christ, et quelles merveilles on peut faire avec des convictions profondes.

C'était l'heure de remettre en lumière cette sublime figure d'Athanase. Les convictions fléchissent, les caractères s'amollissent. Par sa fermeté indomptable, par sa foi imperturbable, par sa charité ardente et souveraine l'immortel athlète nous fera ressouvenir de quelle race nous sommes. Nous secouerons nos égoïsmes et nos torpeurs coupables, et nous marcherons sur ses traces dans ce chemin de la vérité dont, malgré tant de séductions et d'épreuves, il ne dévia jamais.

[1] Greg. Naz. *In laud. Athan.*

FIN

TABLE

INTRODUCTION 1

LIVRE PREMIER

DE LA NAISSANCE D'ATHANASE AU CONCILE DE NICÉE

CHAPITRE I

(296-318)

Naissance. — Histoire ou légende. — Athanase au palais patriarcal d'Alexandrie. — Alexandrie au IVe siècle. — Sophistes et catéchètes. — Études profanes. — Préférence pour les études sacrées. — Surprise nocturne 33

CHAPITRE II

(318-319)

Les solitudes de la Thébaïde. — Antoine. — Échappées au désert. — Rencontre. — Une amitié. — Une jeune âme devant les spectacles du monde. — Projet. — Réalisation. — Discours contre les païens. — Éloquent début. — Analyse. — Enthousiasme. — Deuxième discours contre les païens ou *de l'Incarnation du Verbe*. — Analyse. — Appréciation générale 42

CHAPITRE III

(319-320)

Vocation. — Fonctions et ministère. — Popularité naissante. — Arius. — Son passé. — Une déception. — Basses intrigues. — Les Églises d'Alexandrie. — Troubles. — Une conférence chez le patriarche. — Le *Credo* d'Arius. — Révolte ouverte . . . 58

CHAPITRE IV

(320-322)

Progrès de l'hérésie arienne. — Ses partisans dans l'Église. — Concile d'Alexandrie. — Recrudescence. — Arius en Palestine. — Eusèbe de Nicomédie. — Lettre d'Alexandre aux évêques d'Orient. — Dépit d'Arius. — Haine des ariens contre le diacre Athanase. — Arius à Nicomédie. — Œuvres poétiques : *Chansons soldiques*. — La Thalie. — Concile arien de Bithynie. — Un mémoire de saint Alexandre. — Soixante-dix lettres. — La part du diacre Athanase. 68

CHAPITRE V

(325)

Constantin le Grand. — Ses préjugés en faveur d'Arius. — Osius de Cordoue à Alexandrie. — Mutilation des statues impériales. — Magnanime attitude. — Convocation des évêques de l'univers à Nicée. — Le Concile. — Arius devant les Pères. — Son portrait. — Sa doctrine. — Indignation. — La lutte. — Athanase. — Son portrait. — Son génie. — Intervention des eusébiens. — Un mot heureux et fatal. — Symbole de Nicée. — Anathème. — Exil d'Arius. 77

LIVRE DEUXIÈME

DE L'ÉLECTION D'ATHANASE A SON PREMIER EXIL

CHAPITRE I

(326-330)

Retour à Alexandrie. — Accueil triomphal. — Un dissentiment. — Fuite d'Athanase. — Agonie et mort de saint Alexandre. — Une élection populaire. — Sacre. — Premières calomnies. — Début. — Un étranger au palais patriarcal. — Récit de l'étranger. — Ordination de saint Frumence. — Exil. — Rappel. — Menées d'Eusèbe de Nicomédie et de Théognis de Nicée. — Tournée pastorale. — Vertus du jeune patriarche. 89

CHAPITRE II

(330-331)

Eusèbe de Nicomédie et les méléciens. — Les tentations. — Vanité des efforts d'Eusèbe. — Calomnies ariennes. — Tempête. — Rappel d'Arius. — Arius à Alexandrie. — Deux messagers au palais patriarcal. — Ordres et menaces. — Athanase vainqueur. — Ère de calomnies. 101

CHAPITRE III

(331-333)

La cour de Constantin. — Un incident en tournée pastorale. — Athanase à la cour. — Eusèbe et ses complices. — Athanase conspirateur. — Conseil de Psammathie. — Glorieux acquittement. — Encore le calice brisé. — Athanase homicide et magicien. — Le mort vivant. — Embarras des ariens. — Lettre de Pinne à Jean Arcaph. — Au cabaret. — Arsène emprisonné à Tyr. — Son impudence et ses aveux. — L'affaire est arrêtée. — Constantin écrit au patriarche. 107

CHAPITRE IV

(333-334)

Le bien et le mal. — Eusèbe de Nicomédie. — Conversion d'Arsène. — Sa lettre à Athanase. — O charité! — Jean Arcaph. — Ruine du parti de Mélèce. — Trêve. — Nouvelle tournée pastorale. — Tabenne. — Retour. 117

CHAPITRE V

(334-335)

Nouvelles attaques. — Les ariens à la cour. — Concile de Césarée. — Coup manqué. — Aveuglement de Constantin. — Arius. — Concile de Tyr. — Arrivée d'Athanase. — Contraste poignant. — L'apostrophe de saint Potamon. — Les deux frères d'armes. — Dossier d'Athanase. — La courtisane. — La main coupée. — Coup de théâtre. — Athanase magicien. — Sa vie est en péril. — Vieille fable rajeunie. — Réfutation victorieuse. — Assemblée dans les ténèbres. — Adresses et protestations. — Départ des commissaires 124

CHAPITRE VI

(335-336)

Les commissaires à Alexandrie. — Dans la Maréote. — Retour. — Terreur dans la cité. — A Tyr. — Disparition soudaine d'Athanase. — Déposition du grand évêque. — Jean Arcaph. — L'église neuve au hameau. — Lettre de Constantin. — A Jérusalem. — Réhabilitation. — Encore une lettre. — En route. — Constantinople. — Entrée triomphale de Constantin. — Rencontre dramatique de l'évêque Athanase. — Arrivée des eusébiens. — Calomnies nouvelles. — Fureur de Constantin. — Bannissement. 139

LIVRE TROISIÈME

DE SON PREMIER EXIL AU CONCILE DE SARDIQUE ET DE PHILIPPOPOLIS

CHAPITRE I

(336-338)

Le chemin. — Le triomphe. — A Trèves. — Nouvelles d'Orient. — L'Église d'Alexandrie. — Bannissement de Marcel d'Ancyre. — Mort affreuse d'Arius. — Popularité d'Athanase. — Pétitions. — Réponse. — Encore en exil. — Maladie de Constantin. — Rappel d'Athanase. — Mort. — Ère nouvelle. — Trois crimes. — Le prêtre inconnu. — La cour de Constance. — A Trèves. — Athanase libre. — Congrès des trois empereurs. — Rappel des évêques exilés. — Retour. — A Viminac. — A Constantinople. — A Césarée de Cappadoce. — Entrée triomphale dans Alexandrie 151

CHAPITRE II

(338-340)

Nouvelles calomnies. — Athanase accusé d'improbité et dénoncé aux trois empereurs. — En Occident. — En Orient. — Dispositions de Constance. — Sa lettre. — Protestation. — Déposition de Paul de Constantinople. — Autel contre autel. — Les deux partis devant le pape. — La peur. — Défaite des députés d'Eusèbe. — Concile d'Alexandrie. — Lettre du concile. — Athanase à Rome. — Accueil. — Constance. — Abutère et Spérance. — Le pape Jules. — Deux hommes étranges. — Influence des paroles d'Athanase. — Marcella. — Commencement de la vie érémitique en Occident 164

CHAPITRE III

(340-341)

Les légats du pape en Orient. — Le prétexte des ariens. — Une flétrissure. — Manœuvre. — Concile d'Antioche. — Seconde déposition d'Athanase. — Un candidat qui recule. — L'étudiant Grégoire. — Règles générales portées contre un particulier. — Le symbole d'Euphrone de Tyanes. — Dispersion du concile. — Ère de malheurs. — Tremblement de terre en Orient. — Les barbares. 173

CHAPITRE IV

(341-343)

Retour d'Athanase. — Paix dans l'Église d'Égypte. — Une vision dans une extase. — Arrivée de Philagre. — Soulèvement d

peuple. — Les ariens dans l'ombre. — Entrée de Grégoire. — Dans l'église de Quirin. — Scènes de meurtres et de débauches. — Athanase sauvé. — Le péril. — Départ. — Tout aux vainqueurs. — L'obsession. — Le réveil de la bête féroce. — La tante d'Athanase. — Tournée pastorale de l'intrus. — Les résistances. — Un martyr. — Les défenseurs. — Apparition d'Antoine dans Alexandrie. — Au désert. — Paul. — Pacôme. — Angoisse. — A Rome. — Vieux et chers amis. — Le procès d'Athanase. — Son issue. — — Retour des envoyés. — Nouvelles. — Un protecteur. — Dissolution du concile 182

CHAPITRE V

(343-348)

Retour des amis d'Athanase en Orient. — Grande nouvelle. — Triomphe éphémère de Paul de Constantinople. — Nouvel exil. — Athanase reste à Rome. — Moines et patriciens. — Un livre. — A la cour de Constant. — Réserve et habileté. — Les pleurs. — Demande d'un concile œcuménique. — Entente. — En Germanie. — A Sardique. — Empressement des orthodoxes. — Présence d'Athanase. — Les accusateurs. — Les députés d'Alexandrie. — Un corps d'armée en marche. — Les déserteurs. — Les eusébiens. — Leurs exigences. — Prière d'Athanase. — Défi. — Propositions conciliantes. — La peur. — Prétextes. — Fuite nocturne . . 198

CHAPITRE VI

(348)

La vision de Pierre le Martyr. — Triste spectacle. — A Sardique. — A Philippopolis. — Dernier espoir. — Vives inquiétudes. 211

LIVRE QUATRIÈME

DU CONCILE DE SARDIQUE A LA TROISIÈME EXPULSION D'ATHANASE

CHAPITRE I

(349)

Prédiction de saint Pacôme. — A Antioche. — Une courtisane dans la chambre d'un évêque. — Coup manqué. — A Naïsse. — A Aquilée. — Trois lettres libératrices. — Prudente réserve. — A Rome. — A la cour. — Accueil. — Une espérance trompée. — Le serment impérial. — L'intransigeant. — Dernière audience. — Départ d'Antioche. — Le voyage. —Jeune amitié. — A Jérusalem. — En route 221

CHAPITRE II

(349-350)

Missionnaire. — Après neuf ans d'exil. — Joie du peuple. — Rétractations et palinodies. — Immense popularité. — Deux convertis. — Mort de saint Maximin. — Gloire féconde. — Un concile à Alexandrie. — Agitation dans l'empire. — Les usurpateurs. — Les ambassadeurs. — Récit tragique. — La prière du peuple. — Didyme. — Vains efforts. — Trêve politique 232

CHAPITRE III

(351-353)

L'obstacle. — Vertige. — Les délateurs. — Trame ourdie contre Athanase. — La jeune épouse. — Les pasteurs et le troupeau. — Tumulte populaire. — Effets des intrigues ariennes. — Message de Montan. — Finesse perdue. — Une peine et une déception. — Conduite d'Athanase. — Manœuvres de ses ennemis. — L'homme dans le saint. — Nouvelle apparition d'Antoine. — Élection de Draconce. — Une admirable lettre 245

CHAPITRE IV

(353-356)

Constance et les prélats ariens en Occident. — La cour d'Arles. — Édit contre Athanase. — Chute de Vincent de Capoue. — Un exilé. — Douleur et désaveu du pape Libère. — Demande nouvelle d'un concile. — Un crime. — Plus de mesure. — A Milan. — Les séances. — Le voile s'agite. — Un empereur et un évêque. — Brutalité. — Résistance. — Les forts et les faibles 258

CHAPITRE V

(355-356)

Problème. — L'eunuque Eusèbe et le pape Libère. — Un drame dans la basilique de Saint-Pierre. — Irritation de Constance. — La terreur dans Rome. — Enlèvement du pape. — Sublime dialogue. — Exil. — Les émissaires. — Les martyrs. — Les traîtres. — Lettre hardie de saint Hilaire de Poitiers. — Un évêque qu'on n'ose frapper. — L'entrevue. — Issue. — Les lettres. — Réponse. — Exil d'Osius. 266

CHAPITRE VI

(356)

Chose étrange. — Petites persécutions. — Présages. — Les craintes de l'empereur. — Conduite d'Athanase. — Les deux chefs d'ar-

mée. — Diogène. — Escarmouche. — Arrivée des légions. — Joie des ariens. — Le duc et l'évêque. — Intervention du peuple. — Attente anxieuse. — La nuit sanglante. — Athanase sauvé. — Le lendemain. — Les protestations. — Calme morne. 282

LIVRE CINQUIÈME

VIE ERRANTE

CHAPITRE I

(356)

La réponse. — Noble silence d'Athanase. — Joie de Constance. — Le comte Héracle. — Les inquisiteurs. — Pacte avec les païens. — Souscriptions. — Un mercredi. — Élection de Georges. — Portrait. — Son entrée dans Alexandrie. — Le duc Sébastien. — Le peuple. — Les femmes ariennes. — Eutyque. — Pris en flagrant délit. — Les prêtres d'Athanase. — Retour des vieux ariens exilés. — Constance aux Alexandrins 295

CHAPITRE II

(356)

Chez la jeune vierge. — Aux évêques d'Égypte. — Résolution. — Les nouvelles. — Athanase rétrograde vers le désert. — Premier récit : le 2 juin. — Deuxième récit : persécution générale contre les évêques d'Égypte. — Troisième récit : l'épiscopat à l'encan. — Tournée de Georges en Égypte et en Syrie. — Universel désir d'un retour d'Athanase. 307

CHAPITRE III

(356)

Apologie à Constance. — Éloquence et adresse. — Une calomnie démolie. — Une autre. — Une autre. — En Palestine. — En Égypte. — Chez les moines. — Antoine est mort. — Récit. — Joie et tristesse. 316

CHAPITRE IV

(357-358)

Défense d'Athanase par un proscrit. — La police. — Curieuse découverte. — Athanase avec les bêtes sauvages. — Apologie *De Fuga.* — Lettre aux solitaires. — Rude athlète. — Excuse. . 323

CHAPITRE V

(358-360)

Dans la caverne. — Jours féconds. — Quatre discours contre les ariens. — Habile dialectique. — Dilemme. — Autre attaque. — Cri d'alarme. — Deux amours. — L'œuvre. — Humilité. 334

CHAPITRE VI

(357-361)

Constance à Rome. — Les femmes au Palatin. — A Sirmium. — Formulaire. — Le royaume divisé. — Athanase deux fois trahi. — Lucifer. — Ses œuvres dans l'exil. — Leur retentissement. — Amitié. — Le diacre Eutychès. — Deux lettres à Lucifer. — Mort de Constance 340

CHAPITRE VII

(361-362)

Avènement de Julien. — Universelle popularité. —Résurrection du paganisme. — Tolérance. — Rappel des évêques exilés. — Réserve d'Athanase. — Un signe. — Vexations de Georges à Alexandrie. — Massacre. — Rétablissement officiel du vieux culte égyptien. — Retour d'Athanase 352

LIVRE SIXIÈME

DE L'AVÈNEMENT DE JULIEN A LA MORT D'ATHANASE

CHAPITRE I

(362)

Athanase est instruit des événements d'Alexandrie. — Le doigt de Dieu. — Bruits populaires. — Retour. — Triomphe inouï. — Dans la foule. — Un regard sur l'Église. — A l'œuvre. — Après le triomphe. — Aspect nouveau du caractère d'Athanase. — Sa tolérance. — Sa conduite avec les hérétiques. — Lucius. — Projet de concile. — Eusèbe de Verceil et Lucifer de Cagliari. — L'assemblée. — Deux partis. — Loi d'indulgence. 361

CHAPITRE II

(362-363)

Concile d'Alexandrie (suite). — Dispute de mots. — Habileté conciliatrice. — Le Saint-Esprit. — L'Incarnation. — Lettres à Rome.

— A Antioche. — Schisme de Lucifer. — Don de prophétie. — Conquêtes. — Prêtres et sophistes. — Députation. — Déception et colère de Julien. — Consternation des catholiques. — Pillage de la Césarée. — Adieux et départ. — La poursuite. — La rencontre. — Caché dans Alexandrie. — Commencement de la guerre des Perses. — Perquisition. — A Antinoë. — Sur le Nil. — La révélation de saint Théodore. — Volte-face. — Alexandrie. — Didyme l'aveugle. 371

CHAPITRE III

(363-364)

On apprend, dans l'empire, la défaite de Julien. — Jovien empereur. — Joie. — Difficultés. — L'empereur sous la direction d'Athanase. — Humilité du saint patriarche. — Réponse. — Invitation. — Athanase à la cour. — Concile d'Antioche. — Influence et gloire d'Athanase. — Dépit des ariens. — Machinations hostiles. — A la porte Romaine. — Les suppliants. — Triple tentative. — Triste voyage. — Mort de Jovien. — Valentinien et Valens. 383

CHAPITRE IV

(364-366)

Jours de calme. — Visite générale de l'Égypte. — Départ triomphal. — Dans les villes et dans les campagnes. — Saisissement des populations. — Rencontre. — Hermopole la Grande. — Visite des monastères de Tabenne. — Touchants adieux. — Retour. . . 396

CHAPITRE V

(365-369)

Retour. — Un moine d'Occident. — Sa demande. — A l'œuvre. — *Vie de saint Antoine.* — Humilité de l'auteur. — Popularité de son livre. — Nouvelles épreuves. — Baptême de Valens. — Edit de proscription. — Promulgation à Alexandrie. — Tumulte. — Transaction. — Une nuit. — Dans le tombeau. — Émeute. — Gloire et courage. 403

CHAPITRE VI

(369-371)

Mort de Libère. — Le pape Damase. — Concile de Rome. — Concile d'Alexandrie. — Lettre aux évêques d'Afrique, — au pape Da-

masse. — Déposition d'Auxence à Milan. — Athanase pacificateur de l'Occident. — Basile de Césarée. — Lettres. — L'épreuve et l'amitié. 415

CHAPITRE VII

(372-373)

Derniers combats. — Les apollinaristes. — Délicatesse. — Discussion de la doctrine. — La paix dans le trouble. — Choix d'un successeur. — La mort et le repos. — Vœux. 424

19142. — Tours, impr. Mame.

28836

A LA MÊME LIBRAIRIE

La sainte Bible (texte latin et traduction française) commentée d'après la Vulgate et les textes originaux à l'usage des séminaires et du clergé, par L.-Cl. FILLION, prêtre de Saint-Sulpice, professeur d'Ecriture sainte au grand séminaire de Lyon; 8 volumes in-8° de 700 pages environ. Prix de volume. 7 50

Pour les souscripteurs le prix est réduit à 5 fr. net, payables après réception du volume complet.

Le premier fascicule a paru en mai 1888; les autres suivent successivement, de manière à ce que la publication soit terminée en 1890.

Biblia sacra, juxta Vulgatæ exemplaria et correctoria romana, denuo edita, divisionibus logicis analysique continua sensum illustrantibus ornavit Aloysius Claudius FILLION, *presbyter S. Sulpitii, in majori seminario Lugdunensi Scripturæ professor*. Magnifique volume in-8° de près de 1400 pages, orné de têtes de chapitres et de lettres initiales ornées, imprimé avec des caractères absolument neufs sur beau papier teinté avec filets rouges. 10 »

Ouvrage approuvé par LL. EE. les cardinaux Gibbons, archevêque de Baltimore, Langénieux, archevêque de Reims, Place, archevêque de Rennes, et NN. SS. les archevêques et évêques de Besançon, Bordeaux, Chambéry, Lyon; Angoulême, Bayeux, Blois, Châlons, Clermont, Coutances, Dijon, Laval, Luçon, Metz, Montpellier, Nevers, Rodez, Soissons, Troyes, Viviers, etc.

Summa sancti Thomæ hodiernis academiarum moribus accommodata a C. R. BILLUART; editio nova optimæ auctoris similitinis, a mendis vero vindicata notisque illustrata, cum indicibus locupletissimis rerum scitu et Scripturæ sacræ, sub aug. et nobil. patrocinio Ill. ac Rm. DD. LAQUERIE, episc. Atrebatensis. 9 volumes in-4° à 2 colonnes. Prix. . . . . 30 »

Vie de N.-S. Jésus-Christ, par M. l'abbé L.-C. CASUS, docteur en théologie, ancien directeur du Collège catholique de Castelnaudary. 2e édition ornée d'une carte de la Palestine et d'un plan de Jérusalem. 3 volumes in-8. 18 »

La même ouvrage, 3e édition, 3 volumes in-12. . . . . 10 50

Ouvrage honoré d'un bref de Sa Sainteté Léon XIII, de l'approbation de NN. SS. les archevêques et évêques de Carcassonne, Chambéry, Tours, Rouen, Rennes, Alger, Albi, Cahors, Nîmes, Autun, etc., etc.

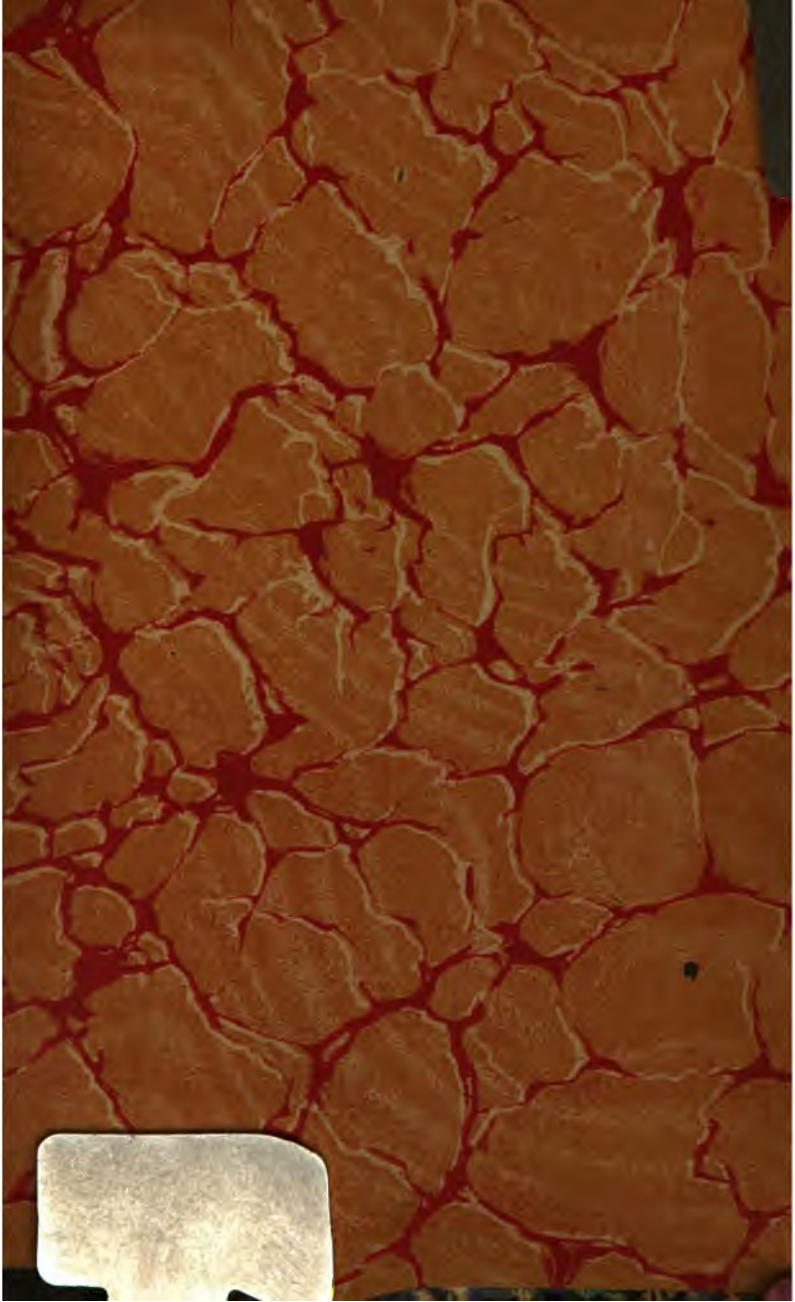
Le Merveilleux et la science. Etudes sur l'hypnotisme, par M. Paul MÉNIC, professeur de théologie morale à la Sorbonne, docteur en théologie des facultés de Paris, Rome et Inspruck. 6e édition, in-12 de 468 pages environ. 3 50

Le Prêtre d'après l'Ecriture sainte, les saints Pères et les Docteurs de l'Eglise, par le P. A. DE MOLINA, chartreux; 2 beaux volumes in-12. . . . 7 »

La Chaire et l'apologétique au XIXe siècle. Etudes critiques et portraits contemporains, par le R. P. FONTAINE, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12. . . . . 3 50

Mois de Marie à l'usage des séminaires et du clergé, par M. RENAUDET, *prêtre de Saint-Sulpice*. 7e édition. Joli volume in-32, 176 pages. . . . 1 »

Le Mois de mars des grands et des petits séminaires, ou le séminariste à l'école de saint Joseph, par A. NIQUET, docteur en théologie, ancien directeur de grand séminaire. Joli in-12 orné d'encadrements rouges. 1 50

Histoire et théorie du symbolisme religieux avant et après le christianisme, contenant l'explication de tous les moyens symboliques employés dans l'art plastique, monumental ou décoratif, chez les anciens et les modernes, avec les principes de leur application à toutes les parties de l'art chrétien, d'après la Bible, les artistes païens, les Pères de l'Eglise, les légendes et la pratique du moyen âge et de la Renaissance, par l'abbé AUBER, chanoine de Poitiers, historiographe du diocèse, correspondant de la société des Antiquaires de France. 4 beaux volumes in-8° . . . . . 12 »

19248. — Tours, impr. Mame.